N° 528 31e Année. Tome CXL 15 Juin 1920

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France... ... 2 fr. 50 | Etranger....... 2 fr. 85

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

A partir
de la livraison du 1er juillet
le tarif d'abonnement
et de vente au numéro
du
MERCVRE
DE FRANCE
sera le suivant :

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an....................	60 fr.	Un an....................	68
Six mois..................	32 »	Six mois..................	36
Trois mois................	17 »	Trois mois................	19
Un numéro.................	3 50	Un numéro.............. ...	3

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mo

Le tarif ci-dessus est applicable aux abonnements nouveaux montant à une date quelconque de 1920 et finissant à une date p térieure au 15 juin.

Le prix des numéros antérieurs à juillet 1920 reste fixé à 2 fr. quel qu'en soit le prix marqué.

On s'abonne aux guichets du *Mercure de France*, 26, rue de Condé, chez les librai et dans les bureaux de poste ; les abonnements sont également reçus en mandats, b de poste, chèques ou valeurs à vue sur Paris. Les quittances d'abonnements recouvr à domicile sont majorées d'un franc.

Collection Critique

publiée par

Le Carnet-Critique

208, rue de la Convention, 208. — PARIS XVe

Téléphone SAXE-82-41

Ienri Barbusse.........
par Henri Hertz.

St-Georges de Bouhélier
par Paul Blanchart.

Iaurice Barrès.........
par Gustave Louis-Tautain.

Romain Rolland........
par Jean Bonnerot.

Charles Maurras.......
par Gustave Louis-Tautain.

Anatole France.........
par Georges-Armand Masson.

Paul Bourget...........
par Jean Pellerin.

Iaurice Maeterlinck...
par Louis Richard-Mounet.

Laurent Tailhade.......
par Louis de Gonzague-Frick.

Colette Willy...........
par Roger Allard.

Paul Fort.................
par Georges-Armand Masson.

Ienri Bergson..........
par Georges-Armand Masson.

Ienry Bataille..........
par Paul Blanchart.

Bourdelle...............
par Waldemar-George.

Saint-Saëns..............
par André Marot.

Le **Carnet-Critique** publie une Collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraît en élégante plaquette, dans le format du *Carnet-Critique*.

Chaque plaquette comprend :

1o Un portrait de l'auteur commenté ;
2o Une biographie ;
3o Une étude générale ;
4o Une bibliographie complète (dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc.), le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique :

Première série **: 15 MONOGRAPHIES**

Abonnements à la série complète :

Édition ordinaire	**France...**	**30 fr.**
	Étranger.	**35 »**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France...**	**110 fr.**
	Etranger.	**111 »**

Prix de l'exemplaire séparé :

Édition ordinaire	**France....**	**2.50**
	Étranger..	**3 fr.**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France....**	**7.50**
	Étranger..	**8 fr.**

Viennent de paraître :

Henri BARBUSSE
Son œuvre
Étude critique, par **Henri HERTZ**

St-Georges de BOUHÉLIER
son œuvre
Étude critique,
par **Paul BLANCHART**

A titre exceptionnel, les souscripteurs des deux premières monographies pourront encore s'abonner à la collection complète, en nous adressant la différence entre le prix de ces deux plaquettes, et le prix de l'abonnement souscrit, soit, par exemple, pour l'édition ordinaire : 30 — 5 = 25 francs.

LA GUIRLANDE

3, rue de Chaillot, PARIS

ALBUM D'ART et de LITTÉRATURE

Paraissant en 12 fascicules par année

Édition de grand luxe à tirage limité. Tous les exemplaires entièrement illustrés et coloriés au pochoir par J. Saudi et atteignant jusqu'à 45 couleurs.

La collaboration de " LA GUIRLANDE " est exclusivement assurée par :

Mesdames la Comtesse Mathieu de NOAILLES, la Baronne A. de BRIMONT ; Messieurs Paul BOURGET, René BOYLESVE, Alfred CAPUS, Henri de RÉGNIER, de l'Académie Française ; RIP, de la FOUCHARDIÈRE, Clément VAUTEL et Jean HERMANOVITZ.

Illustrations de Messieurs :

Georges BARBIER, BENITO, BRUNELLESCHI, Abel FAIVRE, MARTY, TAQUOI, HÉMARD.

En outre, LA GUIRLANDE publie chaque mois un conte nouveau de M. Abel HERMANT, une causerie théâtrale de M. André BRULÉ et une chronique mondaine par M. André de FOUQUIÈRES.

LE PRIX DU FASCICULE EST DE : 25 fr. pour la France. 30 fr. pour l'Étranger.

L'ABONNEMENT EST :

UN AN	250 fr.	pour la France.
—	300 fr.	pour l'Étranger.
DEUX ANS	450 fr.	pour la France.
—	500 fr.	pour l'Étranger.

Nous avons, en effet, créé des abonnements de 2 ans, la possibilité de maintenir le luxe de notre édition et de continuer à en justifier le tirage étant entièrement basée sur l'avantage que présente l'abonnement.

S'abonner : c'est permettre, malgré les difficultés actuelles, que des éditions d'art impeccables paraissent encore en France.

En outre, nos lecteurs doivent savoir que les abonnements de deux ans sont garantis contre tous risques d'augmentation.

Les abonnés reçoivent tous les fascicules parus jusqu'à ce jour, dès que leur souscription nous parvient.

Pour s'abonner, il suffit de remplir le bulletin ci-dessous et de l'adresser à M. le Directeur de " LA GUIRLANDE ", 3, rue de Chaillot, PARIS en y joignant en chèque ou en mandat le montant de l'abonnement.

Je soussigné..

demeurant à..

déclare souscrire à un abonnement de..........................*au prix de*..........................

ci-joint un chèque ou mandat de..........................

SIGNATURE

Adresser ce bulletin à M. le Directeur de " LA GUIRLANDE ", 3, rue de Chaillot, de préférence par lettre recommandée.

LES ÉLÉMENTS DE L'AME RUSSE

LA CONCEPTION RUSSE DE L'ORDRE ET DE LA LIBERTÉ

La grande guerre actuelle qui règne encore aux confins de l'Est européen a confirmé l'importance du facteur moral dans les crises sociales et politiques. L'âme russe, œuvre d'une longue éducation historique, a certainement sa grande part dans les événements d'aujourd'hui. Aux yeux de l'homme occidental elle apparaît étrangement irrationnelle, imprévue, insaisissable, insondable... En étudiant quelques facteurs de sa formation historique, essayons de réduire le nombre de ses négations et de diminuer cet obstiné et fascinant agnosticisme.

§

LA TRADITION HISTORIQUE DE LA RUSSIE : UNIFICATION ET NIVELLEMENT

La tradition historique de la Moscovie, de ce pays qui deviendra plus tard l'Empire russe, ne commence à se former qu'au XIIIe siècle. Il existe, certes, du IXe siècle à la fin du XIIe, un Etat slave (ou plutôt un agrégat de principautés) formé au bord du Dniepr moyen, avec Kiev comme capitale. Les Polonais l'appellent la Ruthénie (Rus) grand-ducale pour la distinguer de la Russie (Rosya), c'est-à-dire du futur Empire russe. Mais la Ruthénie grand ducale est conquise d'abord par les Tatars en 1230, sauf la partie occidentale, puis, arrachée à la domination tatare par les

Lithuaniens vers 1420, elle entre, vers la fin du quatorzième siècle, dans le vaste organisme de l'Etat polono-lithuanien pour y rester attachée, du moins en grande partie, jusqu'à l'époque des partages. La Ruthénie de Kiev, ou l'Ukraine d'aujourd'hui, possède donc sa physionomie historique particulière pendant quelques siècles : elle sert d'intermédiaire entre la civilisation occidentale latino-polonaise et l'Etat moscovite.

La formation de ce dernier ne commence d'ailleurs que vers la moitié du XII[e] siècle, quand Georges Dolgorouki et André Bogolioubski, fils et petit-fils de Wladimir Monomache de Kiev, fondent à Souzdal et à Moscou un nouveau centre politique. Les émigrés imposent leur langue et leur religion aux innombrables tribus autochtones et cherchent implacablement à détruire la puissance de Kiev. Cependant, déjà, en 1238, la Russie moscovite est envahie par les Tatars qui la tiennent sous leur joug près de trois siècles.

Ainsi, au début du passé russe (moscovite), nous trouvons ces deux faits importants : la conquête et la slavisation des autochtones par les immigrés, puis une longue domination tatare, domination sévère et humiliante.

En octroyant aux princes vaincus leur appui et de larges privilèges, les Tatars exigeaient en revanche une soumission absolue à la servitude. Ils s'efforçaient surtout d'abaisser l'orgueil du vaincu et de détruire son indépendance morale. « Les princes de Moscou, dit Karamzine, prirent l'humble titre de serviteurs des Khans, et c'est par là qu'ils devinrent de puissants monarques. »

Ce long joug tatare créa un besoin de s'adapter, de patienter, de plier et d'épier. Il devint ainsi une grande force éducatrice des princes moscovites ; il façonna les hommes et forma leurs méthodes politiques : *la dissimulation au dehors, la domination absolue et cruelle au dedans*. Ainsi « les premiers tsars de Moscovie furent les descendants

politiques non des princes russes, mais de Khans tatars (1) ».

Mais ce facteur de l'oppression tatare, agissant ainsi sur le « sommet de la pyramide sociale » russe, — peut-on prétendre que la masse du peuple n'en fut point atteinte ? On ne saurait le nier, malgré le contact tout extérieur de l'oppresseur et de l'opprimé. Karamzine lui-même — à qui ne manque pourtant pas l'optimisme historique — semble l'admettre, quand il dit :

Peut-être notre caractère national présente-t-il encore aujourd'hui des taches qui lui sont venues de la barbarie mongole (2).

Cependant, un autre facteur à peine moins puissant contribue à former la tradition grand-russienne. Bien qu'antérieur à la conquête tatare, il se fait sentir plus tard au fur et à mesure du développement général de l'élite russe. Ce facteur, c'est le byzantinisme, qui, à travers l'Eglise orthodoxe, s'infiltre dans la vie russe pour y constituer la base de la tradition autocratique. Ainsi aux dures vertus politiques acquises dans la longue soumission et puis dans la lutte victorieuse contre l'oppresseur tatare — s'unissent peu à peu certaines qualités (pour la plupart bien déformées) du génie byzantin : l'amour de l'apparence et de l'apparat, le goût des formes grandioses, luxueuses et raffinées, mais exemptes de vie, l'horreur du mouvement, du changement et de l'imprévu ; enfin, cette orgueilleuse et froide hypocrisie byzantine qui semble tant se plaire dans l'exercice impassible des gestes sacrés du pouvoir.

Vers la fin du xve siècle, le joug tatare est brisé, et les princes victorieux, en s'appuyant sur leur prestige nouvellement acquis, redoublent d'activité pour achever la formation du régime autocratique et pour étendre la domination de l'Etat moscovite.

(1) Conclusion de M. Wallace adoptée par Rambaud, *Histoire de la Russie* (6e éd t., Paris, Hachette, 1914, p. 145).

(2) *Ibid.*, p. 143. Rambaud est plus affirmatif : « La servitude — écrit-il — avait tellement abaissé les caractères que l'aplatissement général se communique aux annalistes. » *Ibid.*, p. 142.

Nous avons vu quels éléments pouvaient entrer dans leur conception de l'autocratie. Envisageons maintenant les moyens dont ils se servirent pour transformer cette *conception* en une *réalité*, cette possibilité en un fait. Ces moyens peuvent se ramener à deux : 1° *le rassemblement des terres russes* et 2° *le nivellement de la société moscovite*.

« Le rassemblement des terres russes » (plus tard, des terres slaves et autres), cette formule consacrée de la politique de l'Empire des tsars jusqu'au 11 mars de l'année 1917 inclus — cette formule ne demande pas un long commentaire. Ces procédés du rassemblement furent toujours les mêmes : la conquête militaire, la destruction de tout foyer de vie politique, l'extirpation de toute velléité d'indépendance par la terreur et « l'unification ». Ce dernier mot est devenu d'ailleurs significatif et symbolique, le mot évocateur par excellence du système tout entier appliqué dans toute sa force à la République de Novgorod en 1471, puis à celle de Pskov, puis à toutes les conquêtes durables ou passagères comme celles de la Galicie orientale pendant la guerre. « Détruis, détruis, les *décombres sont semblables*. » Cette parole de Marcel Schwob semble bien indiquer le but et la manière.

Ce système de *rassemblement* ou *d'unification* n'est en somme qu'une généralisation et une application plus violente du procédé type de la politique intérieure de l'autocratie moscovite : *le nivellement*. En effet, pour fonder leur puissance militaire, « les princes moscovites empruntèrent le système oriental des *fiefs militaires* », et M. Milioukov — disons-le entre parenthèses — constate ici une double influence : byzantine et tatare (1).

Mais ces tenanciers militaires pourraient à la longue créer une force et une tradition vivante en dehors de celle de l'autocratie. Pour combattre ce danger, il fallut abaisser, niveler, détruire.

(1) Paul Milioukov, *La Crise Russe*, Paris, Librairie universelle, 1907, pp. 113-114.

Systématiquement, tous les éléments sociaux et supérieurs furent détruits sans pitié, et la société moscovite fut intentionnellement nivelée... C'est donc par une série de révolutions sociales achevées en l'espace d'un siècle (1484 1584) que la tradition politique de l'autocratie fut fondée... Mais pour y arriver, les princes s'étaient appuyés moins sur la population en général que sur la classe inferieure des « hommes de service », des courtisans. Quant au paysan... il fut sacrifié aux tenanciers militaires (1).

Pourtant l'autocratie tenait à la vie russe par un côté essentiel : *la religion.*

Cependant, ici encore, il lui arrive une aventure singulière : vers la fin du XVIIe siècle (en 1667), le patriarche Nikon veut « épurer » les rites, et une rupture profonde s'ensuit ; tout ce qu'il y a de vie religieuse se sépare de l'église officielle. L'Orthodoxie se fige et reste vide... Les sectes les plus extravagantes se multiplient ; persécutées, traquées, elles renaissent toujours sous la surveillance policière de l'église officielle.

De cette manière, par le procédé du nivellement et de l'unification, la force et la tradition de l'autocratie sont fondées à jamais. Si même la tradition tsariste s'adapte à sa façon aux circonstances et aux nécessités historiques, c'est d'une manière toute extérieure et toute superficielle. La fameuse réforme de Pierre le Grand est typique sous ce rapport : « Le pouvoir du monarque, les habitudes de ses sujets — je cite encore le mot de Milioukov — tout fut européanisé... à l'asiatique (2). » L'autocratie russe semble avoir réalisé ainsi le maximum de l'immutabilité humainement possible, en Europe du moins.

§

L'INFLUENCE CIVILISATRICE DE LA POLOGNE

Cette « européanisation... à l'asiatique » dont parle l'historien russe nous conduit à un problème aussi délicat

(1) Paul Milioukov, *La Crise Russe*, p. 117.
(2) « La liberte et la tolérance religieuses, affirme Milioukov, ne sont ni plus ni moins qu'une rupture avec la tradition nationaliste russe. » *Op. cit.*, p. 96.

qu'important et d'une actualité croissante : *les influences allemande et polonaise en Russie* (1).

Ce sujet, surtout en ce qui concerne la Pologne, est si peu connu et si mal apprécié qu'au risque de rompre un peu la suite de notre exposé nous allons en présenter ici quelques données essentielles (2).

L'abolition du joug tatare et la chute de Constantinople devaient nécessairement rapprocher la Russie de l'Occident. En effet, dès le début du XVIe siècle les rapports de la Russie moscovite et de ses voisins occidentaux deviennent de plus en plus intenses et fréquents.

Or, la civilisation occidentale pouvait pénétrer en Russie par les voies suivantes : celle du nord, dite *voie baltique*, celle de l'est ou des *grandes vallées*, enfin celle du sud-est. Partout, c'est la Pologne, qui, dès sa constitution en Etat, est maîtresse de ces voies et semble attendre seulement son heure pour devenir l'intermédiaire unique dans l'œuvre future de l'*européanisation*.

Cependant, déjà, au XIIIe siècle, l'Ordre teutonique s'installe en Prusse et, avec les Chevaliers porte-glaive, établis sur la Dvina, il barre ainsi la voie du nord à l'expansion polonaise. Novgorod-la-Grande et Pskov deviennent alors les centres puissants du « rayonnement » germanique.

Il est vrai qu'après la victoire de Grünwald (en 1410) et le traité de Thorn (1466) la puissance de l'Ordre est brisée (pas complètement toutefois) et l'influence civilisatrice de la Pologne devient à l'est peu à peu prépondérante. Mais les deux possibilités — la pénétration allemande, l'ascendant polonais — subsistent toujours et l'histoire les réalisera

(1) A consulter J.-A. Chliapkine, *Saint Dimitri de Rostov et son temps* (1651-1709), Saint-Petersbourg, 1891 (en russe). L'auteur de cet ouvrage, malgré son point de vue orthodoxe et ses sympathies nettement avouées pour le camp russe, apporte un nombre considérable de faits précis avec une impartialité suffisante, indique l'ascendant civilisateur polonais en Russie, dont l'importance grandit surtout pendant le règne d'Aleksis Mikhaïlovitch et de ses successeurs : Féodor et Sophie.

(2) Cf. Al. Brückner, *l'Européanisation de la Russie*, Gotha, 1880, surtout pp. 174-220 (en allemand).

successivement. Le XVIe et le XVIIe siècles, surtout depuis l'Union de Lublin (1569), appartiennent à la Pologne. La Sérénissime République porte alors à son apogée son prestige à l'est et s'y maintient ainsi plus d'un siècle, presque sans rivale. — Dans tous les domaines de la vie matérielle et intellectuelle, sociale, religieuse et artistique, la civilisation latino-polonaise s'infiltre insensiblement, mais d'un jet continu et avec force.

Ainsi, depuis Ivan le Terrible, la langue polonaise est connue dans l'entourage des tsars (le *diak* Chtchelkalov par ex.).

Inutile de rappeler quel torrent de « polonisme » se déversa sur Moscou pendant le règne éphémère (1605-1606) de Démétrius et la crise terrible qui s'ensuivit. Mais, la tempête passée, la réaction antipolonaise ne s'affirme pas de manière durable, et la vague du « polonisme » monte de nouveau, moins rapide, mais plus large et plus profonde cette fois.

Les premières maisons, celles des Matvéïév, Golitsyne, Ordyne-Nachtchokine, Miloslavski, Potemkine, deviennent autant de foyers de la civilisation occidentale polono-latine, et la connaissance du polonais se répand de plus en plus parmi l'élite russe. « Inutile de dire — ce sont les mots de Chliapkine — combien la langue polonaise était répandue parmi les prêtres russes qui, avec une égale facilité, écrivaient en russe et en polonais (1). »

Bien plus, le tsar Féodor Alexéïévitch lui-même, ainsi que le tsarevitch Alexis Alexéïévitch, *parlaient bien* le polonais.

En même temps, on voit partout des ouvriers, des artisans et des artistes polonais : des peintres, des statuaires, des musiciens et des instituteurs, des professeurs de tous genres.

(1) Rambaud, si bien renseigné et scrupuleux quand il s'agit d'influence anglaise ou italienne, ne parle de la polonaise que par prétérition.

Naturellement, les bibliothèques se remplissent de livres polonais, ou traduits du polonais (1).

Cette œuvre de traduction est tout à fait considérable. Elle commence en 1554 par une *Cosmographie* de Martin Bielski (tirée probablement de sa *Chronique universelle* publiée en 1551), pour grossir prodigieusement pendant tout le XVIIe siècle. On s'empare alors des auteurs polonais les plus divers.

On traduit tout — les livres de médecine, de mathématiques, de géographie et de théologie ; des voyages (le pèlerinage de Radziwill en Terre Sainte), des vies des Saints, des dictionnaires (Knapski), des légendes, des chroniques et des livres de droit. On traduit même du *polonais* Aristote, Ovide (en 1706), par deux fois les *Fables d'Esope* (en 1609 et en 1675) et jusqu'à la légende du bon roi français Dagobert, qui n'arrive aux Russes que par l'intermédiaire d'une version polonaise.

Et toute cette œuvre de traduction — variée, hétérogène et touffue — prendra pour nous une signification particulière, si l'on accepte encore cette remarque concluante de l'historien russe :

Quant aux traductions russes de l'allemand, du tchèque et autres langues étrangères en dehors du polonais — inutile d'en parler ; elles sont trop peu nombreuses (2).

Le rôle spécial et, pour ainsi dire, exclusif de la civilisation latino-polonaise de cette époque en Russie n'en ressort que plus clairement.

§

Mais cette influence polonaise dépasse la littérature « savante » :

(1) Chliapkine rapporte que déjà en 1557, à Vologd, un Anglais put acheter un livre manuscrit (aujourd'hui à Oxford) où se trouvèrent reliés ensemble *l'abécédaire russe, le plus ancien qui existe* et une courte méthode « *pour apprendre à lire l'écriture polonaise* », *op. cit.*, p. 68.

(2) Chliapkine, *op. cit.*, p. 72.

Au temps du tsar Alexis — constate Budslaïev — on entend chez le peuple de Moscou des vers(« Virchi) » polonais (1).

Elle la dépasse aussi dans d'autres directions ; elle est très visible dans l'art militaire, ce qui est, en somme, peu surprenant, mais, ce qui l'est davantage, elle touche aux rites de l'église orthodoxe, et même au dogme.

Chose plus grave encore : lentement, imperceptiblement, la pensée polonaise s'introduit dans la vie politique de l'État moscovite.

Cette pénétration se manifeste d'abord d'une manière un peu théâtrale. Le duel épistolaire moral et politique entre le prince André Kourbski et Ivan le Terrible lui sert de prologue éloquent et passionné. Puis, viennent les péripéties dramatiques de la période 1605-1613. Le règne éphémère de Démétrius, appuyé par le « parti polonais » de Saltykov, les expéditions pittoresques et aventureuses, improvisées par quelques turbulents seigneurs polonais, la victoire éclatante de Zolkiewski (Jolkiewski) à Klouchine et son entrée à Moscou, enfin, l'offre du trône par les boïars moscovites à Ladislas, fils du roi de Pologne... Mais ici, précisément, la politique polonaise hésite et trébuche.

En fait, il y avait alors en Pologne deux « politiques moscovites » bien différentes. Une, fidèle à la tradition de l'Union, c'est-à-dire sage et conciliante, sans visées de conquête tendant à régler toutes les difficultés à l'amiable et à former une vaste alliance de la Pologne et de Moscou contre l'Islam. C'était la politique des « politiques », de Jean Zamoyski, de Batory et de Zolkiewski (Jolkiewski) surtout. L'autre, celle de Sigismond III (Vasa) et des « régaliens » (royalistes), née du succès des armes, ambitieuse et orgueilleuse, moins *nationale* que *catholique* — aboutit à l'intronisation des Romanof et à l'aggravation du perpétuel différend entre les deux pays. Ainsi, de cet épanouissement des forces brillant et tumultueux il ne résulta que l'ivresse

(1) Chliapkine, *op. cit.*, p. 95.

passagère d'un triomphe sans lendemain. — Le « parti polonais » en Russie fut vaincu et l'orientalisme affermi pour longtemps.

Pourtant, le charme contagieux des *libertés polonaises* agissait toujours. Le « parti polonais » subsistait, sinon réellement, du moins virtuellement, ou plutôt, dans tous les « partis », il y avait des « polonisants convaincus ». En guise d'exemple, citons ici Ordyne-Nachtchokine et le boïar Bogdan Khitrovo, qui tous deux, quoique adversaires, « sont également sensibles » à l'influence de la Pologne (1).

Cette influence se fortifie surtout pendant le règne du tsar Féodor (1676-1682) et au cours de la régence de la tsarevna Sophie Alexéïévna soutenue par Vasili Golitsyne, la famille Miloslawski et Sylvester Medvedev.

En ordre dispersé, la pensée polonaise pénètre partout. Elle s'insinue discrètement dans l'esprit des hommes d'Etat russes et des gens d'élite. Elle semble se frayer un chemin jusqu'aux bases du régime lui-même, en ouvrant alors à la Russie les perspectives lointaines de grands et décisifs changements dans l'ordre politique et social.

§

LA RÉFORME A L'ALLEMANDE : PIERRE LE GRAND

Mais voici que sur cette pente très douce vers un libéralisme polono-occidental l'autocratie moscovite s'arrête brusquement. — La chute dramatique de la tsarevna Sophie Alexéïévna et de son parti nettement polonophile provoque un changement radical. Les « latinisants » persécutés cèdent d'abord aux « vieux moscovites » réactionnaires et ignorants (sauf une ou deux exceptions : les frères Likhoudis), pour rentrer les uns et les autres dans le même moule du pesant régime de Pierre le Grand.

Pour trouver les moyens de vaincre ses adversaires et pour imposer sa volonté de maître du pays, celui-ci se

(1) Cf. Ikonnikof, *les Précurseurs de la réforme de Pierre le Grand*, p. 289; *In* Chlapkine, p. 57.

dirige résolument « dans la rue boueuse de la *Sloboda* allemande à Moscou » (1). Il y réussit. Alors, poussée, bousculée, rouée de coups par la main impétueuse de son chef, la Russie se soumet et accepte ce joug nouveau : *la bureaucratie autocratique à l'allemande.*

Une fois encore, les idées polonaises vont se refléter nettement dans « un essai de constitution libérale » en 1730. Mais appuyée par les Allemands de l'armée et de la cour, la tsarine Anna Joannovna — allemande elle-même — fait cruellement expier aux princes Golitsyne et Dolgorouki cette tentative constitutionnelle prématurée. Les Allemands triomphent : les Ostermann, les Munich, les Bismarck, les Keyserling, les Korff, les Schwartz et les Biren — voilà les vrais maîtres de la Russie.

D'ailleurs la dynastie elle-même issue des Gottorp-Holstein n'est-elle pas déjà en réalité de sang et de mœurs allemands ? Est-il besoin de citer les noms de Catherine Ire et de Pierre II, d'Anna Joannovna, d'Anna Leopoldovna et de ce brave Pierre III qui proclamait ouvertement sa vassalité envers le roi de Prusse, « son maître » ? Tous, sans en exclure Catherine II, allemande elle aussi, qui, badinant d'une manière si gracieuse avec un Voltaire ou un Diderot, exterminait en même temps les premières velléités libératrices de la pensée russe (Radichtchev et Novikov). Ils ne sont tous que les champions du germanisme assis sur le trône des tsars et militant contre le slavisme.

Si même une réaction se produit parfois, comme du temps d'Elisabeth à la cour pétersbourgeoise, c'est contre les excès du système et non pas contre son essence. Dès lors, la Russie est gouvernée comme une colonie : tantôt mal, tantôt mieux, mais toujours comme une contrée peuplée par une race étrangère et destinée à *servir*. Si paradoxal que cela puisse paraître, cette oppression nouvelle possède un trait bien commun avec celle des Tatars ! L'une et l'autre

(1) Cf. Chliapkine, *op. cit.*, p. 54.

favorisaient également le pouvoir despotique et central, au détriment absolu de la société. On a déjà pu écrire (Rambaud) que les princes moscovites du XIVe siècle « se firent les fermiers généraux » des Khans tatars.

Les tsars-autocrates du XVIIIe se firent pareillement — si l'on peut s'exprimer ainsi — les *lieutenants-généraux* de la grande armée allemande d'invasion qui s'efforce depuis mille ans à la conquête de l'Est (1).

Plus tard, quand même ce rôle, en somme subalterne, leur parut trop modeste, ils ne cessèrent pourtant d'exercer celui de hauts protecteurs des intérêts allemands en Russie.

Quant à l'influence française, la dernière venue, elle semble répondre principalement à un raffinement progressif des mœurs et au besoin d'un certain « luxe intellectuel ». Elle continue en quelque sorte la traditionnelle pénétration polonaise du XVIIe siècle et conserve toujours ce caractère exclusivement spirituel : éducateur littéraire, artistique surtout et *mondain*.

On a essayé d'expliquer le choix de Pierre le Grand par une simple nécessité d'ordre tactique : il devait s'allier aux Allemands et aux « germanisants », car il lui fallait combattre à la fois les « vieux moscovites » et les « latinisants » polonophiles du camp de Sophie.

Cette explication est absolument insuffisante. Au fond, elle n'explique rien ou presque rien, car la question à mettre en lumière, ce n'est pas telle ou telle décision de l'autocrate, mais pourquoi cette décision eut des conséquences si durables, pourquoi cette initiative personnelle s'enracina si profondément dans l'existence russe jusqu'à devenir en quelque sorte une institution nationale et, en tout cas, un des aspects essentiels de l'autocratie.

La vraie cause du caractère essentiellement allemand de la réforme de Pierre le Grand, la cause profonde et déci-

(1) Le fameux réactionnaire Katkoff lui-même a pu écrire encore en juillet 1886 : « En effet nos pèlerinages chez le comte de Bismarck rappellent un peu trop les anciens voyages à la Horde d'Or... » (Rambaud, p. 814.)

sive fut l'opposition dramatique des « libertés polonaises » et du principe autocratique, ainsi que la conformité parfaite de ce principe et de l'esprit allemand. L'influence polonaise, — comme, plus tard, l'influence française, — même sous la forme la plus désintéressée ne pouvait s'étendre en Russie qu'au détriment du régime autocratique : discrètement, imperceptiblement, elle sapait les bases mêmes du despotisme. La mollesse d'un Féodor ou la sagesse d'une Sophie laissaient s'accomplir *naturellement* — sans heurts ni tensions suprêmes — cette action dissolvante. La délivrance du peuple russe, du pesant régime autocratique byzantino-tatare s'annonçait déjà dans l'aube lointaine de l'avenir...

Arrive soudain Pierre le Grand : autocrate de race, homme d'une volonté impétueuse et d'une passion véhémente — celle de dominer. — Il voit la menace ou plutôt il la pressent d'instinct. Toute son énergie de dompteur d'hommes et de choses il va l'employer pour conjurer le danger, pour intensifier l'œuvre autocratique et traditionnelle d'*unification* et de *nivellement*.

Or, pour briser la société et surtout pour l'*asservir* — quel moyen précieux que cette collaboration dévouée des idées et des hommes allemands !

L'obéissance aveugle jusqu'à la bassesse, la discipline basée sur l'ancienne « fidélité teutonne » — non à une institution (fidélité du Romain à l'Etat), mais à la personne du Chef ; — l'exactitude, la ponctualité, l'ordre — par conséquent, de réelles capacités administratives ; le manque absolu de scrupules ; le mépris du droit et l'amour superstitieux de la règle ; la science sans conscience et la religion sans foi, — enfin toutes ces « vertus germaniques » larges, débridées ou mesquines devaient rendre un service inappréciable à l'œuvre de l'affermissement autocratique.

Le protestantisme allemand lui-même, ce cri puissant vers la liberté qui dégénéra si rapidement en un soupir de soumission, fut beaucoup moins incompatible avec l'orthodoxie russe que le « latinisme polonais », convoyeur incon-

scient de toutes libertés. Bien mieux, il a contribué sérieusement à transformer la religion en un service d'Etat : — sorte d'administration et de police spirituelles.

Ainsi, au lieu de s'affaiblir par ce brusque contact avec l'Occident, l'autocratie russe en tira une force nouvelle de combat. En s'appropriant quelques méthodes de technique administrative et quelques procédés perfectionnés de l'absolutisme occidental, le génie par excellence *imitatif* de Pierre le Grand les appliqua adroitement à la vieille tradition du despotisme moscovite. Par excès de sa passion d'ordre (c'est aussi une des formes de la passion de dominer), il est parvenu à endiguer, mais aussi à emprisonner le fleuve encore paresseux de la vie russe. Il réussit à faire refluer pour deux siècles le courant naissant de ses aspirations libérales. Il fut un grand destructeur : il sacrifia la Russie pour ne pas y laisser s'*amollir* l'autocratie. Dès lors, suivant l'expression de Tchaadaïev, la Russie continuera de s'accroître, mais elle cessera de progresser ; figée dans une attitude de prosternement moral, elle cessera de mûrir et, socialement parlant, de vivre. Elle ne sera pour longtemps qu'un immense réservoir d'énergie purement biologique.

Et les Allemands vont s'appliquer avec ténacité au maintien de ce système rigide des choses et des forces. Ils pourvoiront le despotisme de moyens matériels et techniques. Ils lui assureront leur aide patiente — tantôt féroce, tantôt souple et laborieuse. Au besoin, ils sauront plier : ils se soumettront moralement pour dominer matériellement. Leur influence ne changera d'ailleurs en rien la vieille autocratie moscovite. Quantitativement elle sera imposante, qualitativement nulle : elle va la confirmer et l'affermir tout simplement. La vie moscovite pleine de saveur orientale, de « quant à soi » et de parfum âcre de barbarie, mais aussi de promesses civilisatrices pour l'avenir — cette vie, riche en somme, mais très peu différenciée, va être incrustée par force dans le cadre fixe d'un ordre abstrait, rationnel et compliqué : il en résultera une asphyxie générale des centres

vitaux, avec des réveils terribles et des sursauts de révolte purement destructeurs, à la Pougatchev.

En même temps, à travers cet implacable et long assujettissement, va se jouer aussi sur l'immense théâtre de l'Empire des tsars une partie de l'âpre et sublime tragédie germano-polonaise. Ce ne sera d'ailleurs qu'un seul acte et non pas — tant s'en faut — le dernier. Car, bien entendu, le combat est loin d'être terminé. L'influence polonaise disparaît au XVIII[e] siècle presque entièrement de la surface de la vie russe. Cependant, pareille à un thème mélodique d'une large et complexe symphonie, elle vit toujours un peu sourdement au fond des multiples sonorités orchestrales : elle attend son heure pour réapparaître victorieuse et consolidée.

Ainsi, l'autocratie russe, aussi bien après qu'avant l'« européanisation à l'asiatique » de Pierre le Grand et plus encore peut-être après qu'avant, est restée un principe intangible et comme suspendu au-dessus de la société systématiquement nivelée... Sa conception de l'Etat, où dominait une contrainte rigide et mécanique, une discipline sans souplesse, un mépris de l'individu et une peur superstitieuse de la vie, cette conception exigeait la passivité des énergies humaines. Elle ne pouvait se réaliser que par une *dissociation* quasi absolue de la puissance matérielle et de la force morale, de l'individu et du social, de l'*ordre et de la liberté.*

§

LA DISSOCIATION DE LA VIE RUSSE.

Cette *dissociation* est un fait moral, peut-être le *seul* fait moral — négatif d'ailleurs — que l'autocratie ait su créer et introduire dans la vie russe. En effet, cette dissociation semble traverser en profondeur toute l'existence russe : elle semble trancher ses liens politiques, sociaux et moraux, elle atteint la famille (1) et l'homme lui-même dans

(1) Ici se pose le problème, si cruellement vivant, en Russie des « Pères et Enfants », thème classique des romanciers russes depuis Tourguéniev jusqu'à Andréev et Gorky.

son « esseulement social ». La flexibilité, la fluidité apparente ou réelle du type russe, ses dons incomparables d'analyse et de critique (d'auto-analyse et d'auto-critique surtout) ne sont que les preuves et, en même temps, les résultats indirects de cette dissociation fondamentale. Les héros de Dostoïevsky, ceux de Tolstoï et Tolstoï lui-même — se frappant, s'accablant, fuyant le monde et le maudissant — ne nous donnent-ils pas tous ce spectacle grandiose et terrible à la fois d'une force et d'une impuissance tragique : impuissance à réaliser l'harmonie intérieure et l'*unité morale* de l'être humain ?

Le Double (1) de Dostoïevsky, en particulier, dépasse en ce sens le domaine de la littérature, et son héros devient presque un symbole. L'histoire de Yakov Petrovitch Goliadkine me paraît représenter, en effet, non seulement le dédoublement de la personnalité, mais aussi une maladie sociale que Dostoïevsky nous montre à travers ce cas morbide. Sous le poids du système compliqué, mais rigide, qui écrase et absorbe la vie russe, la personnalité de M. Goliadkine se brise et se scinde en deux « moi ».

L'un vit dans « l'ordre établi », s'adaptant aux circonstances compliquées, s'insinuant, s'humiliant, s'aplatissant pour réussir ; l'autre, toujours prêt à s'insurger contre la réalité même de l'existence, poursuit je ne sais quel mirage incohérent de redressement moral et de révolte, pour glisser finalement dans l'abîme de l'obsession et de la folie. Ainsi ce triste héros du « poème pétersbourgeois » de Dostoïevsky, mieux encore que les autres personnages du même écrivain (2), incarne le danger permanent qui menace la vie russe, dissociée par le régime autocratique. Il indique en même temps une opposition essentielle entre l'existence russe et celle de l'Europe occidentale. A la différenciation

(1) Paru en 1846.

(2) Le sentiment de cette double vie et de cette dissociation intérieure existe chez un grand nombre de personnages de Dostoïevsky : Raskolnikov, Ivan Karamazov, Efimov (dans *Netotchka Nezvanova*), Nastasia Filipovna (*Ibid.*), prince Mychkine.

croissante de la vie collective correspond en Occident une complexité de plus en plus raffinée — mais toujours mieux harmonisée — de la sensibilité et, en général, de la personnalité humaine. Par contre, la dissociation de l'existence russe pousse l'homme contemporain vers cet état d'équilibre instable, où les forces morales se désagrègent au contact de la réalité et se dissolvent en un essaim de nuances psychologiques impropres à se maintenir victorieusement dans « l'espace social ».

Là, le « moi psychologique » et le « moi social » se pénètrent et se confondent de plus en plus ; ici, ils sont superposés et opposés même parfois.

Est-ce un cas purement individuel ? La propriété exclusive du seul Dostoïevsky ? Mais, d'abord, le même phénomène s'observe chez les personnages de Lermontov (le héros de notre temps), de Tourguéniev (Roudine), même de Tolstoï (Olénine et Pierre Bezouchov) et chez toute la famille, si nombreuse dans la littérature russe, des « Inadaptés » et des « Inutiles ». D'autre part, de nombreux écrivains se sont bornés à indiquer cette dissociation dans le plan social de la vie (Tourguéniev dans *Pères et Enfants*, Naïdenov dans *Les Enfants de Vanïouchine*, Gorky dans *Les Bourgeois*). Seulement, Dostoïevsky, grâce peut-être à certaine prédisposition héréditaire et surtout grâce à son génie d'analyse psychologique, a pu révéler comment cet état de dissociation sociale se prolonge dans l'*individu* et y provoque souvent des phénomènes morbides.

Mais ne serait-il pas opportun de redire ici avec le duc de Saint-Simon : « L'enchaînement naturel de toutes ces choses m'emporte, il faut se ramener » ?

§

LES ÉLÉMENTS DE LA LIBERTÉ RUSSE : LA NÉGATION, LA DISCONTINUITÉ. QUELQUES SUGGESTIONS LITTÉRAIRES

Quelle est donc la liberté qui correspond à cet ordre tra-

ditionnel élaboré par l'autocratie et à cet état de dissociation intérieure ?

Je n'ai pas besoin d'insister sur la conception autocratique ou « officielle » de la liberté qui, en fait, n'existe pas, ou qui — si elle existe — est devenue le synonyme du prestige russe et de la toute-puissance de la Sainte-Russie. Cette liberté se réaliserait le jour où la Russie « serait libre », c'est-à-dire assez *puissante pour « unifier » et « niveler » le monde entier.*

La vraie liberté russe, il faut la chercher naturellement dans le camp de l'opposition, dans le milieu des révoltés contre « le régime établi ». Mais ici, la grande loi de la vie russe — la dissociation — apparaît de nouveau sous la forme de la discontinuité de l'effort politique et social : le manque de tradition libérale et libératrice.

> Car là (dans le domaine social), comme dans le domaine de la religion et des institutions politiques, le passé n'avait légué aucune tradition au présent. Et cette conclusion, ajoute M. Milioukov, était également justifiée par l'étude de l'histoire de l'aristocratie, de la petite noblesse et de la bourgeoisie (1).

En effet, systématiquement nivelée, brisée et persécutée par le pouvoir central, la société russe n'a pas pu créer une tradition vivante, c'est-à-dire susceptible d'un développement progressif et continu. Le fameux *Voyage de Pétersbourg à Moscou* de Radichtchev, qui inaugure le mouvement social et libéral dans la littérature russe, ne paraît qu'à la fin du XVIIIe siècle (en 1790). Mais Radichtchev (ainsi que son contemporain Novikov) expie sévèrement son initiative et le mouvement s'interrompt. Puis vient l'héroïque et noble tentative des décembristes en 1825 : elle subit un échec complet et sanglant. Les Ryléïevs, les Mouravievs, les Pestels, les Lounines meurent sur la potence ou en Sibérie.

C'est seulement vers l'année 1840 qu'un véritable mouvement politique enfin s'organise. Sa rupture avec le passé

(1) P. Milioukov, *op. cit.*, p. 429.

est absolue. Herzen le constate avec autant de force que d'amertume :

Le respect du passé ? — Mais quel est le point de départ de l'histoire moderne russe, sinon *l'entière négation de la tradition ?*... Nous sommes indépendants, parce que nous ne possédons rien, rien que nous puissions aimer (1).

Maintes fois Herzen revient à ce thème obsédant.

Chez les vieilles nations occidentales, — écrit-il dans *La Cloche* en 1860, — le passé est aussi vivant que le présent... nous sommes aussi indépendants dans le temps que dans l'espace. Nous n'avons ni souvenirs qui lient, ni héritage qui imposent des devoirs (2).

Le même sentiment de discontinuité historique se manifeste vers la même époque à l'autre bout du mouvement intellectuel russe. Tchaadaïev, ce père intellectuel désavoué aussi bien des « occidentaux » russes que des « slavophiles », déclare dans une de ses suggestives et profondes *Lettres Philosophiques :*

Nous (la Russie) suivons le chemin du temps d'une manière si étrange que chaque pas accompli s'efface pour nous sans retour... Nous grandissons, sans pouvoir mûrir.

Mais ce sentiment amer de « solitude morale dans le temps » n'est pas seulement le symptôme d'une rupture, en somme bien naturelle, avec le passé autocratique et le présent de la Russie officielle. Ce sentiment de discontinuité subsiste au sein même de l'élite qui pense, qui lutte et qui se révolte contre le régime établi.

Des générations entières — constate un écrivain russe contemporain — sont enterrées vivantes. Elles semblent n'avoir rien à léguer aux enfants et, même si elles leur laissent quelque chose, les héritiers se hâtent de renier leur part et de s'en défaire par tous les moyens possibles (3).

(1) Milioukov, *op. cit.*, p. 267.
(2) Iskander (Herzen) et N. Ogarev, *Durant cinq années*, Londres, 1860, p. 181.
(3) Andréévitch, *Essai de philosophie de la littérature russe*, Saint-Pétersbourg, 1905, p. 454.

En effet, chaque génération nouvelle — les « occidentaux » de 1840 et les « nihilistes » de 1860, les populistes de 1880 et les tolstoïens de 1890, les socialistes populistes (révolutionnaires) et les socialistes orthodoxes (marxistes) jusqu'aux bolchéviks actuels inclus — tous commencent leur action par une négation radicale du passé, par une rupture éclatante et farouche avec l'effort des prédécesseurs immédiats ou des devanciers lointains. Ainsi le symbolique débat entre « les Pères et les Enfants » continue toujours et l'œuvre autocratique de dissociation s'accomplit à travers l'effort libérateur dirigé contre ce même régime de l'autocratie.

Dans un de ses romans pleins de vraisemblances, à la fois audacieusement fantastiques et réalistes, H.-G. Wells décrit un phénomène de l'existence lunaire où, grâce à une extrême raréfaction de l'atmosphère et à des changements très brusques de température, une végétation luxuriante et immense s'épanouirait chaque matin pour disparaître le soir. Il y a — semble-t-il — une analogie saisissante entre cette évocation étrangement suggestive du monde lunaire et la vie russe, dans « l'éternel recommencement » de son élan vers la liberté. Dans la froide nuit de la négation absolue, le passé meurt sans traces, afin que l'aube nouvelle puisse engendrer de nouveaux fantômes semblables aux disparus et qui iront, comme les autres, s'engouffrer dans le néant à l'heure crépusculaire...

Ainsi chaque génération russe, l'une suivant l'autre, semble avoir fait sienne la franche et mâle devise de Proudhon : « destruam et ædificabo » (1). Il paraît toutefois que trop souvent le temps leur faisait défaut pour qu'elles pussent en aborder la partie positive.

Cette « entière négation de la tradition » proclamée par l'élite intellectuelle russe, depuis Herzen et Tchaadaïev

(1) Si nous faisons cette allusion à P.-J. Proudhon, c'est que son « anarchisme communiste » avait fortement influencé la pensée sociale russe. Herzen, en particulier, était son admirateur fervent.

usqu'aux Gorky et Milioukov, a créé un sentiment spécial e la liberté, ou mieux, un sentiment d'indépendance absolue par rapport aux conditions historiques de la vie usse.

On est arrivé à cette ferme conviction que le terrain de a vie est moralement déblayé et que l'espace social est ide...

> Contrée nue, blanche et ouverte comme une page
> prête pour l'écriture...
>
> (Mickiewicz.)

Il suffit donc d'abolir l'obstacle purement matériel (le égime politique) pour construire librement l'édifice impeccable et immense de l'avenir.

Ainsi la liberté russe n'est pas *une réalité :* c'est une onception. Son radicalisme (comme en général le radicasme et l'extrémisme russe) résulte précisément du fait u'elle ne s'appuie pas sur l'expérience historique, sur le écu. La conception d'un ordre nouveau social ou politique e construit plus aisément, bien entendu, dans le vide, là ù rien ne heurte l'ordonnance géométrique du système et 'empêche l'imagination de s'épanouir librement (1). Puisue rien n'existe — ni frein, ni obstacle, — donc tout est ossible. L'homme peut tout comme Dieu ou... comme le sar lui-même.

« La Russie ne sera jamais un juste milieu. Nous vouons toujours atteindre l'extrême et le tout », affirma un our Herzen. Il y a beaucoup de noble orgueil et pas mal e présomption dans ce cri sincère et passionné. C'est la Russie entière (la Russie révolutionnaire) qui, après avoir enié son passé, proclame ainsi son espoir farouche d'en-

(1) C'est pourquoi les esprits rationalistes portés aux jeux brillants de l'imaination abstraite se laissent si souvent séduire par « le charme russe ». Cette nmensité vide les fascine et les attire, tandis que la tradition leur paraît ...areillement bien difficile à manier, à systématiser, étant par excellence irraonnelle.

D'autre part, les rêveurs vagues et irrésolus aiment aussi à promener volupeusement leurs regards sur cette mer infinie des contingences... illusoires.

fant déshérité : pouvoir créer de rien et dans le vide tout son présent et tout son avenir.

Cette conception purement négative de la liberté (com-prise comme une simple absence d'obstacles) semble être, dans l'ordre de la pensée, le résultat suprême de la disso-ciation de la vie russe et de la discontinuité de son flux historique. La volonté russe fut placée alors devant ce pa-radoxal dilemme : *subir l'immuable fatalité autocratique ou être condamné à un choix perpétuel dans l'infini des contingences.*

Mais choisir, c'est renoncer à l'infini du possible abs-trait au profit d'une réalité concrète et déterminée, c'est mettre un frein à l'épanouissement intégral de son moi, c'est enfin devenir responsable de ses actes et même de sor *inaction*. Or, devant ce renoncement et cette responsabilité, la volonté russe recule d'effroi. Tantôt, elle préfère s'épui ser aux pieds de *La Muraille* symbolique d'Andréïev (1) tantôt, dans l'épouvante aveugle de son propre déchaîne ment, elle se jette dans le gouffre de l'ultime inconnu.

« Le fardeau insupportable de la liberté » entraîne don l'homme à choisir cette extrême limite du possible : anéanti la volonté par l'extinction du foyer même du vouloir.

Le roman russe, si profond et si suggestif, précisémen par sa pénétration analytique, a montré dans un personnag de Dostoïevsky, Kirillov, cet éblouissement mortel, produ par une liberté sans bornes.

L'immensité du vide attire comme un abîme. Kirillov périt..., « car, dit-il, le suicide... c'est l'unique moyen pa lequel je puis affirmer mon insoumission et ma nouvelle te rible liberté » (2).

Nous rencontrons une situation morale analogue dans u récit de Maxime Gorky. Son héros, Larra, commet un crin énorme. Les juges cherchent longtemps en vain un suppli

(1) Andréïev y évoque la fatalité de l'existence russe et toute l'angoisse vivre qui en résulte.

(2) *Les Possédés*, œuvres complètes, VIII, p. 554. Ce roman parut en 1871-

pour le punir. Un vieillard enfin y réussit. « C'est un terrible châtiment, dit-il, de mille ans ; vous ne pourriez en imaginer un pareil... *Qu'il soit libre.* Voilà son châtiment (1). »

Et bientôt, au milieu de sa liberté sans limites, Larra aspire à son propre anéantissement. « Le terrible fardeau de la liberté » l'écrase mieux que tout autre supplice...

Le même paradoxal problème du vide social et de la « *Svoboda* » absolue séduit enfin le brillant et suggestif écrivain contemporain, Léonide Andréïev. Nous avons déjà signalé son angoisse mystique devant l'inflexible nécessité de « La Muraille ». Mais ce complet « esseulement social » semble être un réel trait commun à tous ses héros (2). Tel, par exemple, ce Job moderne russe, le père Fivieyski, que le Destin-hasard frappe avec une régularité cruelle et inépuisable. Et le pauvre père ne se sent vraiment fort et libre qu'à l'heure où la démence le délivre enfin de tout, même du fardeau le plus insupportable, celui de vivre...

Combien ces personnages nous semblent aujourd'hui significatifs et symboliques !...

Contemplée dans son aspect, si je puis dire, « métasocial », toute la Russie nous apparaît aujourd'hui comme suspendue au terrible dilemme de Kirillov. Séparée de son passé, dotée d'une tradition qui consiste précisément à nier toute tradition, avide de liberté *en soi* et incapable encore de créer la liberté réelle, fascinée enfin par le mirage lointain d'une félicité pastorale uniforme et obligatoire, elle se précipite comme une avalanche dans l'abîme de l'avenir.

§

LE JOUG MORAL DU PASSÉ

Mais les nations ne vivent ni ne périssent, tant s'en faut, à l'instar des individus. « Les dangers mortels » ne sont

(1) *Les Récits* (La Vieille Izerguile), Saint-Pétersbourg, 1903, p. 117.

(2) Cf. Andréïévitch, *op. cit.*, pp. 500 503. — Voir aussi le poignant *Abîme* d'Andréïev. Le même parfum moral, mais encore plus intense et plus suffocant, est exhalé par les romans d'un Art, si populaire en Russie. *Aux confins*, en particulier, est une véritable apothéose de « la maladie de la mort » et de la négation.

souvent pour elles que de grands avertissements. Tel fut le rôle des partages (du premier surtout) en Pologne. La crise actuelle jouera-t-elle ce rôle en Russie ? C'est ce dont nous ne saurions douter.

Nous avons vu comment le désir de liberté intégrale, qui ne conçoit pas un ordre pour la réaliser, conduit à une catastrophe sociale inévitable et comment, psychologiquement parlant, cette « noble gloutonnerie de liberté » mène au suicide ou à la folie. Mais quand la pensée russe veut concevoir un ordre afin d'y réaliser une liberté, elle se voit aussitôt contrainte de faire acte d'une sorte de complicité morale avec la tradition, si pauvre et si abhorrée soit-elle.

Or, la discontinuité suprême de la tradition russe intervient ici de nouveau et amène un résultat inattendu. Cet « éternel recommencement » provoque, en effet, une « éternelle répétition » et par conséquent une initiative passive des vieux procédés et des méthodes *traditionnelles* (1). Ce phénomène se produit d'ailleurs un peu partout où la lutte ramène les adversaires au même plan de combat et les incite à se servir d'armes identiques. En Russie, grâce cependant à une régularité géométrique et immuable du principe autocratique, ce parallélisme et cette symétrie deviennent obsédants comme un cauchemar. Les deux adversaires s'opposent et se ressemblent ainsi que dans un miroir l'image à l'objet réfléchi. Ceci est surtout vrai pour les « extrémistes », dont le radicalisme pur ne déforme et ne réfracte même pas les idées reçues, mais les affirme ou les nie en bloc avec une égale et farouche promptitude.

Ainsi le grand problème de la pensée russe : *comment utiliser la tradition autocratique justement abhorrée, tout*

(1) M. Milioukov semble refuser cette qualité à l'autocratie dans laquelle il voit « un fait et non une institution légale » (*op. cit.*, p. 122 et 124) capable de créer une tradition. Mais un tel fait politique qui dure et règne pendant quelque cinq ou six siècles ne devient-il pas au bout du compte une *institution ?* et même une *institution légale* au sens *juridique* de ce terme ? En tout cas, ce « fait » n'a pas manqué de produire une tradition et M. Milioukov lui-même n'a pas pu ou n'a pas voulu, en tant que politique, se dégager de son emprise.

en se libérant de son poids moral écrasant, ce problème demeure entier et il faudra beaucoup de courage obstiné et de désintéressement pour le résoudre avec succès. Pour le moment, au lieu *d'utiliser* ce dur et sombre héritage, on paraît plutôt se le *partager* spontanément.

D'une part, en effet, « les libéraux » (et naturellement les partis de droite) semblent s'orienter vers l'antique idéal moscovite de *rassemblement des terres* et *d'unification*. Le fédéralisme russe proclamé récemment n'est qu'un piège oratoire tendu avec plus ou moins de candeur inconsciente (1). Au fond il nous est aussi difficile de croire en la réalité du fédéralisme russe qu'en la possibilité du soi-disant impérialisme polonais unificateur et oppressif : toute l'histoire s'y oppose. D'autre part, les extrémistes de gauche (« les bolchévistes »), tout en se désintéressant de la grandeur et de « l'unité » russes, manifestent une volonté plus ferme encore de s'adonner à la seconde tâche du régime autocratique : celle du *nivellement social* par contrainte, du nivellement *par en bas* bien entendu. On s'efforce, en somme, d'un côté comme de l'autre, de réaliser à l'improviste une sorte *d'autocratie à rebours*.

Mais cette division *sui generis* du travail n'est au fond qu'une nouvelle preuve de dissociation intérieure, en même temps qu'une sorte de revanche prise inconsciemment par la société contre l'Etat autocratique et oppresseur.

Par un paradoxe saisissant, malgré la négation russe de toute tradition et le mépris du passé — serait-ce plutôt à cause de ce mépris et de cette négation ? nulle part ailleurs (en Europe du moins) le passé ne pèse plus durement

(1) L'Histoire connait déjà un travestissement analogue. Quand la Pologne avait accordé sans arrière-pensée de réelles libertés et de sérieux avantages aux Cosaques de Bohdan Chmielnicki (Khmielnitski), la politique moscovite surenchérit sur tous les points avec une adresse remarquable : le pacte de Pereïaslav 1654, en résulta. L'*Ukraine* devint alors la *Petite Russie* et les Cosaques purent bientôt juger de la valeur des « garanties » moscovites. Il est à noter que le nom de *Petite Russie* apparaît alors en 1654 pour la première fois dans un acte public, c'est-à-dire environ un siècle après celui de *Ukraine* qu'on rencontre couramment au XVI[e].

qu'en Russie sur les ouvriers de l'avenir. La fameuse malédiction de Gœthe semble se réaliser ici avec une suprême exactitude : *Weh dir dass du ein Enkel bist...*

§

LA PSYCHOLOGIE DU « MIR »

Cette implacable et rigide suprématie du passé ne résulte nullement d'une richesse spéciale de la tradition autocratique, ni même de son apparente splendeur Elle provient, il est vrai, de la victorieuse résistance du régime autocratique pendant quatre ou cinq siècles aux coups du destin, mais elle relève surtout de la pauvreté de la tradition vraiment sociale en Russie. Cette tradition, nous l'avons vu, est de fraîche date. Elle commence à se former au cours du XIXe siècle en tant que *négation* pure de l'ordre existant : d'où sa conception de *liberté en soi*, négative, elle aussi, et abstraite. Cependant, si discontinue et dissociée soit-elle, cette nouvelle tradition ne cesse de graviter autour d'une institution populaire, dont l'origine est due, affirment ses admirateurs, à une faculté créatrice spéciale du génié social russe et qui demeure une expression, d'ailleurs fort imparfaite, de l'aptitude supérieure du paysan grand-russien à la vie collective. La commune russe, le *mir*, voilà le seul facteur *positif* qui figure dans la tradition sociale indépendante en Russie. C'est le *mir* aussi qui apporte un contenu positif et vivant à la vide et abstraite conception de la liberté et de l'ordre russes. Peu importe désormais si le mir représente un vestige de l'antique coutume slave, ou s'il est, ainsi que de récentes recherches l'ont démontré, d'origine moins vénérable, datant du XVIe siècle au plus tôt et ne représentant en réalité qu'une institution purement fiscale. D'ailleurs point n'est besoin d'entrer dans le dédale de ces controverses sur la genèse du *mir*, ni même de s'attarder pour le moment à une description détaillée de sa structure.

Constatons seulement que depuis 1840 environ le *mir*

ervit de point de départ à tout un effort très complexe de la
ensée sociale russe. Tantôt il suggéra aux théoriciens du
opulisme une idée de réalisation collectiviste *à part*, c'est-
-dire d'après un schéma spécial et dans un ordre parti-
ulièrement réservé à la Russie (les populistes depuis Bakou-
ine jusqu'aux socialistes révolutionnaires actuels). Tantôt
permit aux slavophiles de broder leurs conceptions mes-
ianistes (1) sur le canevas insipide de la réalité officielle.
insi, les recherches et les débats sur le *mir* deviennent
ne sorte de rendez-vous intellectuel de la pensée russe :
s plus téméraires chambardeurs de l'ordre social, les plus
dèles serviteurs de la tradition officielle et les simples ajus-
eurs de la vie aux doctrines importées, tous s'y rencontrent
t s'y coudoient avec un égal empressement. Le socialisme
usse, en particulier, malgré l'écrasante rançon intellec-
uelle et morale payée au marxisme orthodoxe et en géné-
al aux doctrines allemandes, le socialisme populiste sur-
out subit une attraction intense de ce phénomène original,
inon étrange de la vie russe (2). Car la pensée dite « li-
érale » gravite plutôt autour du *zemstvo* (une organisa-
ion d'autonomie locale introduite ou plutôt accordée par
lexandre II en 1864) dont le rôle, important au point de
ue pratique du progrès social, l'est beaucoup moins dans
 domaine de la théorie sociale et politique (3).

(1) L'idée de la régénération de l'Occident « pourri » par la Russie. On ren-
ontre cette idée à l'état diffus dans toute la pensée contemporaine russe ; elle
emeure aussi au centre de l'ideal révolutionnaire actuel.

(2) Depuis Herzen et surtout Bakounine jusqu'aux Plekhanov et Axelrod (qui
'étaient pourtant pas des « populistes »), le *mir* suggère aux écrivains radi-
aux russes les problèmes à résoudre et leur fournit une matière abondante à
éflexion : il fut le véritable levain de la pensée socialiste en Russie (les
chernychevski et les Mikhaïlovski).

(3) Le rôle joué par les zemstvos était bien plus *philanthropique* que *social*
 politique. En effet, d'après une locution courante citée par Milioukov, les
emstvos « sans base et sans toit flottaient en l'air », n'ayant ni une organi-
ation élective inférieure pour pouvoir être en contact direct avec la popula-
on, ni une institution de représentation centrale.

Le libéralisme russe en général se ressent fort de cette situation « flottante »
u zemstvo : il n'est peut-être pas *sans toit*, mais *la base* certainement lui
ait défaut. Par crainte de créer le mal, il n'affirme presque pas son exis-
ence... On a souvent remarqué qu'en Russie, chaque homme, à peu près

Grâce donc à ces origines anciennes et en apparence spontanées, grâce à son originalité et surtout à son existence bien réelle, le *mir* aurait pu devenir un foyer, un véritable laboratoire de *l'unité morale* russe. Il ne s'agit certes pas ici de cette unité rigide et factice rêvée par l'autocratie et qui ne couvre qu'un néant. Il s'agit de *l'unité vivante* qui n'exclut ni une controverse âpre, ni même une lutte tenace et qui relève précisément d'une *diversité intense de vues sur la même réalité nationale.* Malheureusement, l'enthousiasme soulevé par le *mir* a cessé de représenter pour elle une « cellule vivante » de la future société « communiste » : il ne fut plus une *anticipation* de l'ordre nouveau, mais une survivance *vétuste*, hostile à tout progrès. Dès lors, à la place d'une diversité de vues et d'interprétations se pose une simple *négation :* la nécessité de détruire la commune rurale en individualisant la propriété : tout un problème agraire gros de conséquences et fertile en dangers. Le rôle du *mir* comme animateur de la pensée sociale semble désormais sérieusement, sinon définitivement, compromis.

Pourtant, il faut le reconnaître, l'influence du *mir* sur la pensée russe fut loin d'être absolument stérile ; il servit de point unique de contact entre la pensée abstraite et la réalité sociale de la Russie ; il fut le centre de cristallisation d'un effort multiple, parfois contradictoire et bien diffus, il est vrai, mais sincère et réel, vers une réforme et vers la délivrance.

§

LE « MIR » : ÉDUCATION MORALE DU PAYSAN GRAND-RUSSIEN

Bien entendu, l'influence du *mir* ne se réduit point à ce rôle d'animateur de la pensée sociale, sorte « d'épiphénomène intellectuel ».

jusqu'à sa trentième année, est resté un « libéral » parfait : l'âge mûr, par contre, ne connaît pas cette « maladie ». Produit d'importation étrangère, objet de luxe, la *pensée libérale* elle-même, comme certaines plantes exotiques, ne fleurit ici qu'en serre. Dans son radicalisme neuf et reluisant elle semble plus parfaite en Russie qu'ailleurs. Elle vit en dehors de la réalité qui signifie lutte et, le moment venu, elle est prête à toutes les capitulations.

L'action du mir possède, en effet, un aspect bien plus immédiat, bien plus concret, plus élémentaire et plus profond à la fois : *l'éducation morale du paysan grand-russien.*

Le mir, nous l'avons vu, est une institution d'origine fiscale devenue aussi une organisation de la production agricole. Formé sous l'influence de deux autorités, celle de l'Etat et celle du pouvoir seigneurial, le mir dans l'espace de trois siècles (XVI-XVIII) se constitue peu à peu et sur des modes différents. Ses traits essentiels sont : la responsabilité fiscale collective et, à des termes variés, la répartition périodique des terres (la propriété collective communale). Ce partage des terres s'opère chaque fois selon la capacité de travail et les besoins de chaque famille appartenant au mir ou suivant le nombre de ses membres mâles et aptes au travail.

Le mir procède aussi, bien entendu, à la répartition des impôts et des charges en évaluant leur montant et en définissant leur caractère.

C'est le mir enfin qui hérita de l'autorité judiciaire du seigneur : il l'exerça en jugeant ses membres selon la « coutume », nulle part écrite, car l'application du Code (civil) était exclue.

Cette situation a mis chaque membre de la commune en état d'extrême indépendance *de fait et de droit* par rapport à la collectivité. Les membres du *mir* ne pouvaient par exemple quitter la commune pour s'installer en ville sans une autorisation en règle du pouvoir communal. Au moment de la réforme de 1861, il fut même départi au mir « le droit de se mêler des affaires de famille et de châtier « ses membres par le fouet ou l'exil » (1) (les déportations administratives en Sibérie). On peut admettre, à la rigueur, que dans ces conditions le mir préparait le paysan grand-

(1) L'autorité de l'Etat contribua surtout à former l'aspect fiscal et administratif du mir russe, celle du seigneur — son aspect économique. Cf. Milioukov, *op. cit.*, p. 251 et 257. Cf. aussi : La Question agraire en Russie, *Le Correspondant* du 10 juillet 1917.

russien à une sorte de vie publique collectiviste, très rudimentaire. L'essaim des soviets (des conseils) qui, avec une facilité incontestable, a recouvert toute la Russie révolutionnaire en témoigne, et le fonctionnement de ces soviets fait comprendre indirectement le caractère de cette éducation primitive de la commune.

En réalité, toute cette organisation pesante du *mir* russe agit surtout dans le sens du nivellement primitif et de la soumission. La consolidation de la solidarité « mécanique », cette négation de toute liberté individuelle — au détriment absolu de la solidarité « organique », vivante et différenciée, — tel est, pour employer les termes d'Emile Durkheim, le résultat essentiel de l'éducation sociale du mir russe. La *soumission*, cette vertu proverbiale du paysan grand-russien, en est l'expression la plus profonde et la plus complète.

A cette soumission accablante de la masse grand-russienne se juxtapose en la complétant le besoin de bouleversement total et de révolte périodique.

En effet, la répartition périodique des terres et l'instabilité de la « propriété » qui en résulta accentuèrent chez le paysan grand-russien cette tendance déjà si naturelle en lui à « l'extension aux dépens de l'intensification » de la culture (1). La possibilité de changer le lot et de s'étendre, sinon mieux, du moins différemment, amollissait sa volonté en affaiblissant le sentiment de l'effort-producteur continu. Une véritable obsession de l'étendue s'ensuivit, conditionnée peut-être par un vestige de l'esprit nomade (le fameux esprit *boisak*.)

Cette « fascination de l'espace » se manifesta précisément dans les différentes « crises » mi-agraires, mi-politiques qui bouleversaient périodiquement la surface unie et apparemment immuable de la vie russe. Une révolte de Pougatchev ou celle de Stienko Razine, pour ne parler que des plus connues, et jusqu'à la grande crise actuelle, *dessinent*

(1) La Question agraire, *op. cit.*, passim.

ainsi les tendances latentes du mir russe. L'habitude de révolte (quasi périodique) semble correspondre, en effet, à l'usage périodique des terres. Le paysan (moujik) révolté sent confusément le besoin d'une justice sociale plus complète, qu'il imagine naturellement sous la forme de quelque répartition générale des biens de ce monde. Dans son instinctive fureur contre tout ce qui l'opprime et le dépasse (ces deux choses se confondent souvent dans son esprit), il veut établir la seule justice dont il est capable d'embrasser le sens: *l'égalité dans l'impersonnalité et le dénûment.*

Mais le plus simple moyen de réaliser cette égalité spécifique, c'est la destruction, ou, encore, c'est *le nivellement par l'abaissement.* Donc le moujik révolté nivelle, supprime, désagrège... Cédant ainsi à quelque instinct *tenace* et primitif, il réalise en même temps *sa manière d'être libre*, c'est-à-dire : *détruire et ne pas produire.* Alors pour satisfaire ce penchant obscur et irrésistible il est contraint à une recherche perpétuelle de l'espace nouveau : à l'instar des « grands rassembleurs de terres russes », négligeant tout effort en profondeur, il semble vouloir dominer la surface nivelée du monde.

§

La soumission et le besoin de révolte, — ces deux « terribles « vertus » (si contradictoires en apparence) du paysan grand-russien, — demeurent ainsi les traits essentiels de l'éducation sociale du mir russe. Il y en a d'autres, bien entendu.

Le mir — disaient par exemple ses admirateurs — développa chez le paysan grand-russien un désintéressement marqué ou tout au moins une *indifférence* pour la propriété individuelle. Cette opinion prête à l'équivoque. Le soi-disant désintéressement du paysan grand-russien n'est au fond qu'un certain sentiment vaguement communiste, fait d'imprévoyance et de paresse. La répartition périodique des terres, la responsabilité fiscale collective aidant, a trou-

blé chez lui — nous l'avons vu — la notion de la nécessité et surtout le sentiment de la *continuité de l'effort* : la mesure commune entre le bien acquis et l'effort personnel (le travail) tend nettement à s'effacer dans son esprit fruste et paresseux. Ses attaches à la vie deviennent ainsi plus flottantes et plus indécises. Son étreinte de la réalité, malgré sa robustesse apparente, est certainement plus extérieure, moins forte et moins tenace que chez son voisin d'Occident.

Le paysan français ou polonais prête assurément moins à certains développements admiratifs de la pensée collectiviste. Il est bien moins apte au « désintéressement ». La terre, la propriété terrienne *l'intéressent* au contraire infiniment. Elle est la base et le centre de sa morale (même les sans-terre en subissent le prestige). Elle permet à sa personnalité de s'exprimer et à sa volonté de s'exercer laborieusement. La terre constitue un prolongement de son moi en même temps qu'un lien visible avec le passé et avec les générations qui vont venir, un lien avec ce grand tout : la patrie. C'est par ce long chemin d'un effort quotidien qu'il arrive lui aussi — quand le pays est en danger — à un *désintéressement actif*, c'est-à-dire au sacrifice suprême.

Il faut, en effet, distinguer entre un désintéressement ou un détachement des biens matériels, qui est le fruit le plus somptueux de la haute civilisation, et ce désintéressement passif — résultat imprévu de la pression du mir russe.

C'est par sa richesse de vie personnelle, par l'épanouissement de son moi que l'homme supérieur peut arriver à éliminer en quelque sorte de son existence morale les préoccupations et surtout les ambitions strictement matérielles. C'est la surabondance de vie intérieure qui permet à l'homme civilisé de *surmonter* l'habitude ancestrale de la propriété. En supprimant ou en réfrénant cet instinct, l'homme d'Occident est en état de le remplacer par tant d'autres passions et préoccupations d'ordre social, artistique, scientifique, philanthropique : par une hallucination intense de la vérité ou de la beauté.

Le malheureux paysan grand-russien, au niveau primitif, de la civilisation où il est maintenu depuis quelques siècles, n'a qu'un seul moyen de combler ce vide intérieur : comprimer encore sa personnalité, la ramener presque à la vie végétale, diminuer sa vie morale et la niveler.

§

LE MIR ET L'AME RUSSE : INSOUSIANCE PESSIMISTE ET REPENTIR : LE CAS RASKOLNIKOF

A ce désintéressement passif et impersonnel il est possible de rattacher quelques traits psychiques qui semblent caractériser en général la mentalité russe — ce mode spécial de sensibilité, de pensée et de vie morale : l'ingénuité, la sincérité « pure et cordiale », la pitié...

La commune russe a naturellement contribué à la conservation de cette vie primitive diffuse, impersonnelle et inorganisée, soutenue par une contrainte extérieure et mécanique. La passivité et la discontinuité de l'effort si caractéristiques de la vie du mir et d'ailleurs de toute l'existence russe engendrent naturellement cette *insouciance pessimiste*, tellement différente de l'*insouciance optimiste* du Polonais (1) avec tout un cortège de « vertus primitives » qui tendent à disparaître dans la vie occidentale. Une simplicité ingénue et grave, une naïveté enfantine, n'excluant point la ruse ni la malice et qui se mue si souvent et d'une manière si abrupte en une cruauté presque inconsciente, enfin cette sagesse primitive, cristallisées en proverbes dont l'abondance signifie précisément l'habitude de penser et de sentir collectivement — tout cela, joint encore à une ré-

(1) Là où le Russe profère : *nitchevo*, le Polonais dit : *Jakos to bedzie* (cela se fera). Les deux expressions sont équivalentes en ce sens qu'elles s'emploient comme une sorte d'encouragement ou de vague consolation. Mais si le mot polonais exprime un optimisme exagéré et insouciant, la certitude d'un résultat possible sans s'inquiéter des moyens pour y arriver, le « nitchevo » russe est essentiellement pessimiste et contient un mélange indéfini de générosité un peu dédaigneuse et de dédain pour tout effort laborieux et persévérant. Le Polonais se console en *affirmant* plus qu'il ne peut, le Russe en *niant* plus qu'il ne doit.

serve presque intacte d'instincts religieux, constitue le vrai milieu psychique de la vie paysanne grand-russienne.

La littérature absorba ces éléments diffus et s'en servit à merveille. Tantôt elle *analyse* pour découvrir les ressorts les plus intimes de l'âme simple (Dostoïevsky, Garchine), tantôt elle *décrit* les modes différents de cette sensibilité *primitive* soumise si entièrement au rythme du monde extérieur (Tourguéniev, Tolstoï) qu'elle en devient comme un prolongement naturel et comme une partie intégrante de la nature. Ainsi, dans la gangue même de la vie grand-russienne se retrouvent ces deux aspects du roman russe : *la psychologie* et *l'épopée*.

Nous avons déjà remarqué que cette faculté psychologique correspond à l'état de dissociation générale de la vie russe. Dans une certaine mesure peut aussi y contribuer la « sincérité pure et cordiale », cette vertu si répandue en Russie. En réalité, cette véritable passion de confidence — ou mieux de confession — dérive de l'ingénuité qui confine presque à l'humilité. Mais surtout elle relève de cette impressionnabilité passive de l'esprit russe à qui manque si souvent toute capacité d'effort pour coordonner les « événements » de la vie intérieure et leur imposer une discipline psychologique. Les états de conscience semblent remplir en quelque sorte son *moi* et, le débordant, se répandre tout autour de lui.

Vue du côté moral, cette facilité d'effusions allant jusqu'aux épanchements les plus extravagants suppose un certain « communisme de consciences ». Elle suppose en même temps un manque de sentiment personnel bien défini, lequel présume toujours un sens des différences, des distances et des hiérarchies morales. Une vraie et forte personnalité *s'affirme, mais ne s'étale point*. Elle peut être *sincère*, mais non point *bavarde*, ni trop communicative.

Cette manie d'épanchements « purs et cordiaux » peut coexister d'ailleurs avec l'hypocrisie la plus raffinée. Ces deux qualités s'entremêlent et s'entrelacent ingénument

parfois dans le même individu, pareilles à deux thèmes musicaux opposés dans une œuvre d'un savant contrepointiste. De cette duplicité pseudo-naturelle on rencontre un exemple littéraire frappant dans un personnage de Dostoïevski, Lébédév (1), qui commet toutes sortes de bassesses et de fourberies pour le seul plaisir — dirait-on — de les confesser humblement un jour à sa victime.

D'autre part, toute la psychologie troublante du « criminel héroïque, d'un Raskolnikov, par exemple, semble graviter aussi autour de ce problème, la *nécessité d'avouer*. En réalité, « la théorie de Raskolnikov (2) anticipant sur celle de Nietzsche signifie surtout que la liberté d'action (tant en bien qu'en mal) doit croître en raison directe de la supériorité de l'individu. L'homme supérieur, « le surhomme », comme un *princeps legibus solutus* ou comme un tsar, peut donc vivre en dehors du bien et du mal, selon sa *propre loi*. Encore, lui faut-il au moins sentir la nécessité de cette vie dangereuse et solitaire, la nécessité d'opposer sa propre loi à la loi générale. Pour supporter la solitude, il faut être un monde qui se suffit moralement.

Raskolnikov avoue son crime non à cause d'un réveil victorieux de sa conscience, mais parce que ses « principes » sont trop individualistes pour son communisme moral et parce que la structure de son moi est trop faible pour résister à cette suprême tentation : *redevenir comme les autres*. Le fardeau de la solitude et de la responsabilité intérieure (uniquement devant le tribunal de son moi) l'écrase et, pour le fuir, Raskolnikov se replie dans une sorte de « mir moral » où un pouvoir collectif et impersonnel est investi du mandat de répartir les responsabilités et les peines.

La facilité de confession et de repentir publics présente ici une manière de dissolution de la responsabilité individuelle dans la masse sensible de conscience émergeant à

(1) Dostoïevski : *L'Idiot*, passim.
(2) Dostoïevski : *Crime et Châtiment*, passim.

peine de la mer sociale. L'aveu, la confession ramènent en quelque sorte au même niveau moral les crimes, les fautes et les vertus, et la noble complicité de cette puissance nivellatrice qu'est la pitié réalise alors une égalité morale de tous les hommes devant Dieu. La pitié, cette vertu essentiellement russe, dit-on, joue ici précisément le rôle d'un dissolvant des responsabilités de tous les actes individuels. Issue de la sensibilité et de l'impressionnabilité du peuple russe, elle exprime l'irréductible *impersonnalité* de sa vie. En Occident, la pitié s'épanouit elle aussi comme une fleur de sensibilité et de solidarité humaines, mais elle exprime surtout le respect pour l'individu qui souffre et non cette intention de dissoudre sa responsabilité et de l'absoudre de ses actes. La *pitié russe*, qui, au contraire, *tend à remplacer la justice*, semble se conformer surtout à cette conception quasi religieuse si répandue en Russie de l'homme *éternel coupable*, de l'universalité du crime et de la supériorité définitive du *repentir* sur la vie *simplement honnête*. Le criminel serait plus près de Dieu que l'innocent. Il ne court point ce terrible danger d'orgueil : déjà humilié par son crime, il n'a, pour devenir pur, qu'à le confesser et se soumettre...

En somme, Raskolnikov et toute une longue théorie de héros de Dostoïevski, de Tolstoï, de Gorki, d'Artsybachev expriment un désir immense de la vie russe : *réaliser l'homme complet, construire une personnalité forte et vraiment autonome.*

Mais la personnalité humaine se construit dans un effort continu, dans une lutte qui exige une tension suprême des énergies et des volontés, dans une lutte dont la nécessité seule harmonise la sensibilité, l'intellect, la volonté et les appétits.. Or, il semble que sous la pression inouïe du régime autocratique la sève de vie a cessé de circuler dans le corps engourdi de la nation : l'oppression lui ôta pour longtemps la faculté de créer la vie en ne lui laissant que celle de la détruire ou de l'imaginer.

Le Russe, en effet, ne connaît pas la *lutte créatrice*, mais uniquement la *soumission* ou la *révolte*.

§

« LE MIR » COMPLÉMENT MORAL DE L'AUTOCRATIE : UNE PHILOSOPHIE DE SOUMISSION. — DOSTOIEVSKI ET LE TOLSTOÏSME. UNE FRONTIÈRE MORALE INFRANCHISSABLE

Faisons maintenant abstraction de toutes ces nuances psychologiques suggérées par l'analyse du *mir*. Deux traits essentiels résisteront pourtant à toute simplification : la tendance du « mirianine » (membre du mir) à une extension indéfinie de surface et sa prodigieuse capacité de soumission (scindée par des révoltes périodiques).

Encore, c'est cette faculté de soumission qui me paraît ici le plus profondément significative.

Façonné et pétri pendant plusieurs siècles d'oppression totale par le pouvoir quasi-transcendant de l'autocratie, l'homme russe se créa une sensibilité spéciale qui ne réagit point directement aux coups reçus, mais qui les amortit en se conformant à leur rude relief et à leur contour pesant. De cette attitude est née, naturellement, une morale populaire de passivité et de soumission. Dostoïevski, et surtout Tolstoï, à leur tour, l'ont élevée à la dignité d'une philosophie nationale.

Dieu est bon, l'univers est bon, la nature est bonne ; l'Homme seul est méchant : car il porte en lui le germe du mal et il le répand partout en agissant. La vie individuelle est un mal, la vie sociale et politique est un mal ; toute activité supérieure est un mal.

Dans une lettre ouverte à Sienkiewicz Tolstoï déclare littéralement :

... Les gouvernants, empereurs, rois, ministres, généraux, même les membres influents des Parlements ne peuvent être que des personnalités descendues au degré le plus bas de l'échelle morale. Ces personnalités ne peuvent occuper leur poste qu'en raison seulement de leur décadence morale (1).

(1) Réponse de Tolstoï à Henryk Sienkiewicz datée de Yasnaïa Poliana, le 27 décembre 1907.

En d'autres termes : le monde extérieur est plein de sagesse et de bonté; le monde intérieur recèle le tourment, la méchanceté et le malheur. Le mal est en nous. Le mal — c'est nous et il faut guérir le monde du mal. Donc, point de lutte, point d'effort : savoir subir, savoir souffrir, savoir se soumettre. C'est la passivité, l'esclavage et la paresse du paysan russe poussés jusqu'au sublime. — Tout le tolstoïsme est là. Dans son « Histoire d'Ivan l'imbécile » (*Légendes pour l'imagerie populaire*) Tolstoï raconte :

On vient informer Ivan :

— Le Tsar de Tarakansk vient guerroyer contre toi.

— Soit, dit-il. Qu'il vienne.

Le tsar de Tarakansk passa la frontière avec toute son armée et envoya son avant-garde à la découverte de l'armée d'Ivan.

On cherche, on cherche, pas d'armée. On attend s'il n'en paraîtra point une à l'horizon. Il n'en est pas même question. Impossible de se battre.

A la fin, cette besogne écœura les soldats. Ils refusèrent d'aller plus loin, et toute l'armée se dispersa.

Sans doute Tolstoï voulait-il suggérer par ce conte que la soumission complète désarme finalement l'oppresseur. Elle rend inutile toute lutte et tout effort. Elle épuise en lui la volonté même d'opprimer et — qui sait? — peut-être aussi toute volonté de vivre, c'est-à-dire de procréer le mal.

Si un incendie éclate dans un village russe, les habitants considèrent presque comme un sacrilège de défendre leur bien contre le fléau. Ils s'y soumettent et l'extinction du feu se produit naturellement : par l'épuisement du combustible.

Il est superflu d'insister sur l'analogie profonde entre l'attitude de ces paysans et la philosophie du grand écrivain moraliste. — D'ailleurs, ce principe de la non résistance au mal que Tolstoï a découvert — et avec quelle joie (1) — dans l'Evangile, ce principe n'était point inconnu

(1) Cf. Tolstoï, *Ma Religion*, Genève, 1888. Nous n'avons pas besoin de rappeler que les grands romans de Tolstoï, grâce à sa puissante vitalité d'ar-

dans la littérature russe avant lui. — Le génie lucide de Dostoïevski l'a exprimé déjà avec moins d'éclat littéraire, il est vrai, mais avec plus de finesse psychologique.

— La soumission, dit-il, est une terrible puissance (1)

En prêtant ces paroles à l'un de ses personnages préférés, le Prince Michkine, Dostoïevski voulait sans doute énoncer le même enseignement moral optimiste que son grand compatriote. N'y suggère-t-il pas cependant aussi une autre éventualité : le déchaînement surnaturel du mal qui consumerait toute existence morale, toute vie et appellerait finalement de suprêmes et *terribles* vengeances (2)?

Le conte tolstoïen, dont nous venons de citer les extraits, et dont la touchante naïveté nous charme plus que ne saurait déplaire son étrange morale de passivité et d'abdication, ce conte fait penser naturellement (conformément à la loi des contrastes) au *Livre des Pèlerins* d'Adam Mickiewicz. Qu'il nous soit donc permis de citer ici une parabole du grand poète polonais qui — elle aussi — s'adresse aux multitudes, résume l'attitude d'un peuple et trace sa ligne de conduite à une nation.

Or, il y avait en Italie un canton très fertile en huile et en riz, mais insalubre, car chaque été il y survenait une peste dont le nom est malaria et qui cause une fièvre mortelle.

Alors, les hommes de ce pays, les uns brûlaient des parfums

tiste, sont en dehors de cette philosophie primitive, qui est pourtant la profession de foi de Tolstoï.

(1) *L'Idiot*, passim.

(2) La littérature polonaise possède une vaste épopée mystique et historiosophique de Jules Slowacki (le *Roi-Esprit*, écrit vers le milieu du XIXe siècle) où ce double thème : oppression-soumission fut développé poétiquement avec une large puissance d'imagination et d'expression. Il est fort probable que Slowacki fut inspiré précisément par le spectacle historique de la Russie tsariste.

En contemplant la puissance politique de l'Empire des tsars (après 1830) — Slowacki semble regretter qu'il eût manqué aux fastes Polonais un Ivan le Terrible, dompteur des âmes et façonneur de l'unité et de la force nationale par la terreur. Slowacki ne fut pas, d'ailleurs, seul de son avis. Balzac, dans la *Cousine Bette*, exprime une opinion semblable en souhaitant à la Pologne un Louis XI.

en y dépensant beaucoup d'argent, les autres construisaient des murs du côté de l'Occident d'où venait la peste, les autres s'enfuyaient pendant la saison insalubre ; cependant tous moururent et le pays fut dépeuplé, et ses bosquets d'oliviers et ses champs de riz devinrent la demeure de porcs sauvages.

Et la malaria gagna un canton voisin, et les habitants commençaient encore à brûler des parfums et à s'enfuir jusqu'à ce qu'il s'y trouvât un homme sage qui leur dit :

« La peste se forme loin de vous, dans un marais à cinquante mètres d'ici : allez donc et desséchez ce marais ; et si vous mourez vous-mêmes du mauvais air, vos enfants resteront dans votre héritage et tout le canton vous bénira. »

Mais ces hommes hésitèrent à aller si loin et craignirent la mort. Aussi moururent-ils bientôt dans leurs lits. La peste avança et elle envahit dix cantons semblables.

Car quiconque ne quitte pas sa maison et ne va pas au-devant du mal pour l'extirper de la surface de la terre verra le mal venir le trouver lui-même et se dresser devant sa face.

Quand on rapproche cette mâle glorification de l'initiative idéaliste et de l'énergie morale de l'ingénu et savoureux conte tolstoïen, on comprend sans difficulté que, là, quelque part au delà de Vilna, passe une frontière morale infranchissable, une borne entre l'Orient et l'Occident, entre l'Orient russe et l'Occident polonais.

En analysant l'autocratie et le mir, ces deux facteurs historiques principaux de la vie russe — nous avons vu comment se créèrent en Russie ces deux notions essentielles et connexes de la vie individuelle et collective : l'ordre, la liberté.

Malgré toute la richesse apparente ou, plutôt, malgré cette attrayante anarchie intellectuelle qui scintille à la surface de la vie russe, les idées vivantes, les conceptions réelles d'ordre et de liberté peuvent être formulées d'une manière, somme toute, assez simple :

L'idée de liberté qui domine la conscience russe, — c'est l'extension spaciale, surtout, en surface, ou, encore — c'est

la négation pure et simple (c'est-à-dire sans contenu positif) de l'ordre existant quel qu'il soit.

L'idée de l'ordre, — c'est la soumission ou l'extermination. Par conséquent, l'idée de lutte légale et de toute transaction sociale ou politique est exclue, sinon considérée comme immorale.

Mais ce mode de comprendre, de sentir et de réaliser la liberté par l'extension est essentiellement le même chez un membre du mir que chez les vieux « rassembleurs de terres» autocrates. (Etends-toi et tu seras libre, tel était le cri des chefs et de la multitude.) D'autre part, la religion de soumission constitue une véritable empreinte morale tracée par le pesant régime autocratique sur la matière sociale du peuple russe. Cette soumission correspondait, en effet, au besoin essentiel du régime ; elle le rendait possible, elle le justifiait presque.

De ce chef, le mir, avec toute la « philosophie nationale » qu'il engendra, nous apparaît non pas comme une limite naturelle de l'autocratie, mais bien plutôt comme son prolongement moral et son complément nécessaire.

Ainsi, de quelque côté que l'on regarde la réalité russe, le massif pesant de l'autocratie barre partout l'horizon.

Comment l'effacer, comment l'utiliser, comment le détruire ? Comment ouvrir un chemin et y dégager une libre vue sur l'avenir du peuple russe ?

Cette tâche s'accomplira-t-elle par un *nivellement progressif*, œuvre lente des générations ?

Suffira-t-il, au contraire, d'une seule (la présente) explosion de haines comprimées par des siècles de servitude ?

Z. L. ZALESKI.

L'ÉROTOLOGIE DE BAUDELAIRE

Non seulement Baudelaire ne se démode pas, mais il apparaît chaque jour plus vivant; son autorité grandit, son rayonnement s'étend au fur et à mesure que la puissante originalité de son œuvre s'accuse et s'éclaire.

Sa poésie a quelque chose d'unique, car, depuis qu'il est mort, combien de fois son influence ne s'est-elle pas renouvelée ? Il semble que toutes les sectes poétiques l'aient successivement subie sans qu'aucune l'ait épuisée. Selon le fluide au sein duquel il se réfracte, de décade en décade, Baudelaire se colore diversement, mais c'est toujours son feu qui brille, de sorte qu'on n'aperçoit pas le moment où son génie, en se cristallisant dans l'éternel, cesserait d'être actuel, je veux dire fécond.

Baudelaire est l'artiste dont l'œuvre renferme le plus d'humanité. Il résume et complète notre tradition, condense Villon, Racine et Marivaux, mais aussi Pascal. C'est un moraliste d'une rare profondeur, et la source directe de son inspiration, ce n'est pas la nature, mais l'âme.

On se tromperait gravement en prenant ce poète pour un descriptif : « Je ne croirai jamais, écrit-il à Fernand Desnoyers, que *l'âme des Dieux habite dans les plantes, et quand même elle y habiterait, je m'en soucierais médiocrement et considérerais la mienne comme d'un bien plus haut prix que celle des légumes sanctifiés.* »

Mais, comme la psychophysiologie et la psychophysique ont renouvelé la psychologie, Baudelaire, dont les paysages sont des sentiments, renouvelle et enrichit notre tradition animique par le seul fait d'être l'interprète loyal et complet de la sensibilité moderne.

La modernité de son art est évidente. En quête du rare, de l'étrange, de l'*individuel absolu*, par sa seule sincérité il atteint l'essentiel et découvre ce que ses devanciers n'auraient pu saisir et ce que ses contemporains les plus clairvoyants n'avaient pas aperçu : l'homme nouveau, peut-être l'homme de la décadence, *homo multiplex*, mais l'homme actuel, nous-mêmes. Il ne dit rien qu'il n'invente, mais dans quoi nous reconnaissons pourtant non seulement nos frissons, notre angoisse, nos douleurs, nos tortures, nos dégoûts, mais aussi nos jouissances, nos soulas, nos extases...

Baudelaire est un esprit merveilleusement sagace et maître de soi, dont la pénétration, dont le tact et l'équilibre ne tiennent pas seulement de la divination, mais de la certitude. Il y a en lui une sorte d'infaillibilité. Il est extraordinairement sérieux et toujours véridique. Cet anatomiste prodigieux n'ironise pas. Il n'a pas d'imagination, si l'on y voit la faculté de délirer, de mentir ; mais, s'il scrute jusqu'à l'âme, ce n'est pas d'un regard abstrait ou par bonds lyriques, comme Pascal : c'est d'un art ardu, concret, qui dissèque l'épiderme et le derme de ce « siècle vaurien ». L'artiste, en un mot, s'ajoute au moraliste pour le renouveler et l'enrichir, et ce que distille son verbe ce n'est plus l'idée simple, l'élément cartésien du vrai, mais une sorte d'élément vital et passionnel, cosmique et comme la goutte de rosée où la nature se réfléchit dans l'âme et dans la chair.

Sa poésie est trop vaste pour être embrassée synthétiquement avec profit, mais l'on révélera un des principaux secrets de son prestige et l'on donnera une grande idée de son autorité en montrant comment, par la manière dont il est le poète de l'Amour, Baudelaire éclaire profondément l'âme humaine, fortifie nos convictions esthétiques et invente un art.

I

Cette érotologie de Baudelaire n'est pas d'un sensuel sim-

ple ou d'un mystique naïf : elle est d'un esprit robuste qui ne lâche les rênes ni au coursier noir, ni au coursier blanc. Le Maître se tient à égale distance du libertinage et de la spiritualité pure, résultats, l'un et l'autre, du divorce entre le corps et l'âme, car *la Joconde* n'est que l'autre nom de *l'Astrée*. Il renouvelle la psychologie de la passion rien que parce qu'il ne la dévêt pas de la chair.

Or, c'est en analysant cette érotologie que nous pénétrerons le mieux l'art du poète et que nous ferons éclater sa valeur véritablement unique.

Nous y découvrons d'abord une sorte de mystique à quatre degrés : l'amour est surtout pour Baudelaire la génération de l'œuvre et même de l'artiste par le miracle de la Beauté agissante. C'est de la femme qu'émane la force plasmatique du poème, de la femme envisagée dans sa beauté quadruple.

Car cette beauté est *plastique*, *rythmique*, *physique* et *animique*, et il convient de l'étudier sous ces quatre aspects successifs : la Beauté, la Grâce, la Chair et l'Ame.

1° *La Beauté.*

Baudelaire en est fasciné : elle comble ses cinq sens, satisfait son intelligence et ravit son imagination. L'artiste amoureux des formes et des lignes se repose en effet naturellement et normalement dans la contemplation de cette beauté native, naturelle, innocente et nue. Elle est la forme pure, l'essence primitive, qui n'a besoin que d'une matière inerte ; elle est antérieure au mouvement et à la vie.

Il la définit, puis la décrit et l'exalte un peu partout dans son œuvre, mais notamment dans trois poèmes fondamentaux : *la Beauté*, *l'Idéal* et *la Géante*.

La pure beauté matérielle, le *rêve de pierre*, l'imagination en effet l'embrasse et la grossit en l'envisageant dans une sorte d'immensité fabuleuse et, pour ainsi dire, dans son âge mythologique (*La Géante*). Cette idolâtrie correspond, du reste, à une époque de l'histoire des arts où

l'humanité se montrait avide de poursuivre le colossal dans la plastique.

Cette beauté, immobile et inconsciente, toute de plénitude et de santé, n'est *que la matière elle-même saisie dans son harmonie.*

En érotologie elle exige la femme nue et naturelle : Inconscience, impassibilité et froideur, tels sont ses attributs *humains,* dont Baudelaire souffre et dont il s'enivre aussi.

Maintenant la beauté qui ne serait que naturelle ne saurait atteindre à l'art, ni agir sur l'artiste. Il faut qu'elle renferme un élément artificiel qui l'adultère, qui introduise, pour ainsi dire, *l'autre* dans le *même.* L'œuvre naît, en effet, de la rencontre de ces deux éléments : le naturel, qui en est comme la matière, et l'artificiel, qui en est comme la forme.

Or, *c'est le regard*, ce sont *les yeux* qui ajoutent à la beauté plastique un élément, pour ainsi dire étranger à sa nature, de spiritualisation et d'âme.

Il semble qu'il n'y ait pour illustrer ce qui précède qu'à citer le plus beau et le plus célèbre des trois poèmes consacrés à la Beauté plastique, car il en contient et en résume tous les éléments :

LA BEAUTÉ

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Eternel et muet ainsi que la matière.

Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris ;
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Les poètes, devant mes grandes attitudes,
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,
Consumeront leurs jours en d'austères études ;

Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !

2° *La Grâce.*

Le deuxième degré de cette esthétique mystique est celui qui correspond au mouvement et à la vie. Les attributs qui en naissent sont *rythmiques* et non plus plastiques. La femme n'est plus comme tout à l'heure une statue impassible, inerte, qui ne vivait que par les yeux ; elle devient puérilité, noblesse et rayonnement. *La Grâce*, tel est l'aspect et pour ainsi dire l'étage de la beauté féminine avant l'éveil de l'âme et avant l'aiguillon de la chair. Or, Baudelaire n'est pas moins fasciné par la grâce que par la plastique féminines et les poèmes qu'il lui consacre sont parmi les plus frais, les plus purs et les plus savants des *Fleurs du Mal*. Ce sont, entre autres : *Avec ses vêtements ondoyants et nacrés... Le serpent qui danse... Le cadre... Semper eadem... Bien loin d'ici... Le jet d'eau...*

Mais en gravissant les degrés de l'esthétique baudelairienne on s'élève de la nature à l'art. De même que la plastique impose l'insensibilité, dont l'expression esthétique est la nudité, de même la grâce exige le vêtement, la parure et le fard, dont l'expression animique est l'attrait pervers de la coquetterie. C'est une idée extrêmement originale que celle qui confond les vêtements et les bijoux, tout ce qui farde la beauté, dans une même destinée de sensualité esthétique. Ce sont ces ornements qui créent, d'abord, la féminité, non seulement en ajoutant à la beauté naturelle, mais en la travestissant. La femme ne s'habille pas pour se couvrir, mais pour s'embellir. Le fard serait le costume d'une femme nue. Ces beaux attributs épousent l'œuvre de la nature pour en faire naître une œuvre d'art. Pour Baudelaire, la grâce n'est pas le résultat de la vie, mais du vêtement joint à la vie. C'est ce qui ressort avec précision de ce poème :

LE CADRE

Comme un beau cadre ajoute à la peinture,
Bien qu'elle soit d'un pinceau très vanté,
Je ne sais quoi d'étrange et d'enchanté
En l'isolant de l'immense nature,

Ainsi bijoux, meubles, métaux, dorure
S'adaptaient juste à sa rare beauté ;
Rien n'offusquait sa parfaite clarté,
Et tout semblait lui servir de bordure.

Même on eût dit parfois qu'elle croyait
Que tout voulait l'aimer ; elle noyait
Sa nudité voluptueusement

Dans les baisers du satin et du linge,
Et, lente ou brusque, à chaque mouvement
Montrait la grâce enfantine du singe.

Baudelaire invente déjà le mythe mallarméen d'*Hérodiade ;* beauté sans âme, mais parfaite, qui rayonne et qui resplendit par tout ce que la grâce ajoute à la nature et qui s'égale aux plus beaux spectacles de l'univers par les feux de ses yeux et de ses bijoux. C'est le symbole de la stérilité ou, si l'on préfère, de l'individualité absolue. C'est la première divinisation de la femme, qui acquiert ainsi l'ascendant de l'idole. Voici un poème, en effet, qui apparaît déjà comme le premier dessin de cette fameuse *Hérodiade :*

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés,
Même quand elle marche, on croirait qu'elle danse,
Comme ces longs serpents que les jongleurs sacrés
Au bout de leurs bâtons agitent en cadence.

Comme le sable morne et l'azur des déserts,
Insensibles tous deux à l'humaine souffrance,
Comme les longs réseaux de la houle des mers,
Elle se développe avec indifférence.

Ses yeux polis sont faits de minéraux charmants,
Et dans cette nature étrange et symbolique
Où l'ange inviolé se mêle au sphinx antique,

Où tout n'est qu'or, acier, lumière et diamants,
Resplendit à jamais, comme un astre inutile,
La froide majesté de la femme stérile.

Si l'on réfléchit sur l'essence de l'art, on découvre la fécondité et la profondeur de ces aperçus baudelairiens ; car la poésie, par exemple, à condition qu'on l'envisage comme *art du langage*, est-elle autre chose que la parure, le fard, le

vêtement, l'artifice du langage naturel? Le rythme, en tant que loi fondamentale, découle de la nature même de la langue, comme le mouvement procède de la vie. Mais, tout le mystère de la création poétique, la musique, la couleur et tout le concret du langage créé, c'est bien l'introduction de l'artificiel dans cette spontanéité native, de sorte que les poèmes de Baudelaire que nous venons de citer symbolisent non seulement sa poésie, mais toute poésie qui atteint à l'existence artistique.

3° — *La Chair.*

Baudelaire ne néglige pas ce que j'appellerai les attributs *physiques* de la beauté féminine, tout ce qui en elle naît de la chair. Certes! la considération de l'espèce n'intervient pas, chez lui, comme chez un philosophe de l'amour, mais il ne passe pas sous silence les attributs qui sont, en somme, essentiels dans l'amour. Dans maints poèmes, et notamment dans : *Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle... Sed non satiata... Les Métamorphoses du Vampire...* il peint la sensualité féline et libertine, cruelle et sadique. Or ces attributs, en tant qu'ils ne procèdent que de l'instinct, n'ont rien d'esthétique. Ici, comme aux deux degrés précédents, Baudelaire devait trouver l'élément *artificiel* capable de faire de la lubricité même un principe de son art. Il le trouve dans l'idée chrétienne, dans le sentiment mystique, du péché. La félinité, le libertinage, la cruauté de la femme, en se teintant d'impureté, acquièrent une lueur spirituelle, prennent un chatoiement moral qui leur donne une beauté sombre, l'éclat pour ainsi dire de bijoux noirs. La femme devient la « reine des péchés », elle qui reste, pourtant, « la reine des grâces », innocente d'ailleurs, toujours et même dans ses déportements, puisque la nature s'en sert comme d'un instrument pour pétrir le génie. Il est inutile d'insister sur cette ardente mysticité, sur cette âpre sensualité de l'érotisme baudelairien, car là-dessus tous les lecteurs s'accordent. Baudelaire est foncièrement religieux,

profondément catholique, et c'est en quoi sa manière de penser et de sentir rehausse son érotologie, qu'elle rend, du reste, plus profondément humaine. Il suffira, pour illustrer ce point, de citer le poème suivant :

Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle,
Femme impure ! L'ennui rend ton âme cruelle.
Pour exercer tes dents à ce jeu singulier,
Il te faut chaque jour un cœur au râtelier.
Tes yeux, illuminés ainsi que des boutiques
Et des ifs flamboyants dans les fêtes publiques,
Usent insolemment d'un pouvoir emprunté,
Sans connaître jamais la loi de leur beauté.

Machine aveugle et sourde, en cruautés féconde !
Salutaire instrument, buveur du sang du monde,
Comment n'as-tu pas honte et comment n'as-tu pas
Devant tous les miroirs vu pâlir tes appas ?
La grandeur de ce mal où tu te crois savante
Ne t'a donc jamais fait reculer d'épouvante,
Quand la nature, grande en ses desseins cachés,
De toi, se sert, ô femme, ô reine des péchés,
— De toi, vil animal, — pour pétrir un génie ?

O fangeuse grandeur ! sublime ignominie !

La mysticité dont Baudelaire empreint la sensualité non seulement l'élève à la dignité de l'art, mais elle revêt sa pensée et son œuvre d'une sorte d'idéalisme ascétique. Dans une étude récente, parue au *Mercure* et intitulée *Baudelaire ou la religion du Dandysme,* l'excellent poète Ernest Raynaud soutient que Baudelaire est mort vierge, et il présente, sinon des preuves, en tout cas des probabilités très fortes à l'appui de cette thèse paradoxale. Il est certain que la poésie de Baudelaire présente, elle, au moins, comme une virginité morale, vertu qui lui donne tout son accent et, peut-être, explique son ascendant sur nos âmes. Que ce sentiment subtil de pudeur, que ce besoin profond de chasteté, que cet élan vers la pureté soient les résultats d'une éducation religieuse et les fruits de la foi catholique ou qu'ils témoignent seulement d'une conscience altière de la dignité humaine, qu'ils expriment enfin l'orgueil le plus

noble d'un artiste certain de son génie, toujours est-ce cette fleur de chasteté qui parfume la poésie baudelairienne, la relève et lui donne les attributs de la force et de la beauté humaines.

La poésie mallarméenne réalise, semble-t-il, une perfection plus entière et plus rare, mais c'est peut-être parce que Mallarmé, comme il apparaît dans le *Toast funèbre*, n'avait pas d'autre religion que celle de l'Art. Son *Hérodiade* est son idole unique : il l'eût parée s'il eût été nécessaire de toutes les spiritualités, hormis celles ascétiques du désir de Dieu, car ni l'imagination, ni le cœur, ni surtout l'esprit de Mallarmé ne sont mystiquement en proie au besoin de sainteté, si bien que sans, du reste, prétendre comparer en rien deux génies également admirables, en constatant toutefois que le second a porté *l'art pur* à un degré plus élevé que le premier, il est juste de remarquer cependant, qu'eu égard à l'érotologie essentielle, Mallarmé s'arrête au second palier, celui du mouvement et de la vie tandis que Baudelaire n'est même pas borné par le seul infini physique et gravit tous les degrés qui conduisent au divin.

4° — L'âme.

Le quatrième que nous ayons à considérer est ce degré du mysticisme auquel le poète parvient lorsqu'il envisage l'amour, en contemplant la beauté, au point de vue de la *possession*. La Beauté a, en effet, qui couronnent tous les autres, des attributs *animiques* par quoi elle s'empare entièrement, despotiquement, de notre âme et de notre chair. Cette fascination suprême, dernier aimant qu'exerce sur l'artiste même la femme, c'est bien en effet cette domination dont Baudelaire distingue deux modalités qu'il n'oppose du reste, nous le verrons, qu'en partie, suivant que la femme lui apparaît comme la stryge ou comme l'ange gardien. La première est, au propre, la possession, pouvoir pour ainsi dire diabolique, tandis que la seconde est u

action bienfaisante, exaltante et protectrice, ou, du moins, elle est jugée telle par l'amant-poète.

On pourrait comparer les poèmes célèbres où Baudelaire nous dépeint cet empire effrayant de l'amour furieux et déchaîné sur l'âme d'un homme aux textes où les historiens de la magie et du satanisme nous décrivent les effets surnaturels ou pathologiques de la possession démoniaque. Des poèmes comme *le Vampire*, *le Possédé*, *le Léthé* manifestent cependant à l'avantage de l'artiste bien plus de spiritualité même dans la sensualité la plus âpre.

Le Léthé, qui figura, on ne sait vraiment pourquoi, au nombre des pièces condamnées, trace, pour ainsi dire, le chemin qui conduit à la *possession* : il chante le désir d'anéantissement qui s'empare de l'amant au moment de sombrer dans cette sorte de nirvâna.

LE LÉTHÉ

Viens sur mon cœur, âme cruelle et sourde,
Tigre adoré, monstre aux airs indolents ;
Je veux longtemps plonger mes doigts tremblants
Dans l'épaisseur de ta crinière lourde ;

Dans tes jupons, remplis de ton parfum,
Ensevelir ma tête endolorie,
Et respirer, comme une fleur flétrie,
Le doux relent de mon amour défunt.

Je veux dormir ! dormir plutôt que vivre !
Dans un sommeil, douteux comme la mort,
J'étalerai mes baisers sans remord
Sur ton beau corps poli comme le cuivre.

Pour engloutir mes sanglots apaisés
Rien ne me vaut l'abîme de ta couche ;
L'oubli puissant habite sur ta bouche
Et le Léthé coule dans tes baisers.

A mon destin, désormais mon délice,
J'obéirai comme un prédestiné,
Martyr docile, innocent condamné,
Dont la ferveur attise le supplice,

Je sucerai, pour noyer ma rancœur,
Le népenthès et la bonne ciguë
Aux bouts charmants de cette gorge aiguë
Qui n'a jamais emprisonné de cœur.

Lorsque l'amant s'est englouti dans cette amour océane et y a perdu toute sa personnalité, il s'enorgueillit de sa servitude, il en jouit et dans l'abnégation totale de son moi puise toute la volupté de l'humiliation consentie. Telle est l'essence même de l'adoration. Les scholastiques disaient : « *anima plus vivit ubit amat quam ubit animat* ». C'est l'illustration de cette pensée, étendueil est vrai dans l'autre champ de la passion, que nous présente l'admirable poème intitulé « *Le Possédé* ».

LE POSSÉDÉ

Le soleil s'est couvert d'un crêpe. Comme lui,
O Lune de ma vie ! emmitoufle-toi d'ombre ;
Dors ou fume à ton gré ; sois muette, sois sombre,
Et plonge tout entière au gouffre de l'Ennui ;

Je t'aime ainsi ! Pourtant, si tu veux aujourd'hui,
Comme un astre éclipsé qui sort de la pénombre,
Te pavaner aux lieux que la Folie encombre,
C'est bien ! Charmant poignard, jaillis de ton étui !

Allume ta prunelle à la flamme des lustres !
Allume le désir dans les regards des rustres !
Tout de toi m'est plaisir, morbide ou pétulant ;

Sois ce que tu voudras, nuit noire, rouge aurore ;
Il n'est pas une fibre en tout mon corps tremblant
Qui ne crie : « O mon Cher Belzébuth, je t'adore ! »

Cependant, le vaincu a des révoltes, il s'efforce parfois de briser ses fers. Il les sent et regimbe contre la tyrannie. Mais l'empire qu'exerce sur lui la femme à qui il est rivé ne serait pas une possession s'il pouvait s'en affranchir par les seuls moyens humains. Sa volonté, en effet, est anéantie et ses sursauts de révolte, tout sincères qu'ils sont, restent illusoires. C'est ce drame que présente le célèbre poème intitulé *le Vampire*.

LE VAMPIRE

Toi qui, comme un coup de couteau,
Dans mon cœur plaintif es entrée ;
Toi qui, forte comme un troupeau
De démons, vins, folle et parée,

De mon esprit humilié
Faire ton lit et ton domaine ;
— Infâme à qui je suis lié
Comme le forçat à la chaîne,

Comme au jeu le joueur têtu,
Comme à la bouteille l'ivrogne,
Comme aux vermines la charogne,
— Maudite, maudite sois-tu !

J'ai prié le glaive rapide
De conquérir ma liberté,
Et j'ai dit au poison perfide
De secourir ma lâcheté.

Hélas ! le poison et le glaive
M'ont pris en dédain et m'ont dit :
« Tu n'es pas digne qu'on t'enlève
A ton esclavage maudit.

Imbécile ! — de son empire
Si nos efforts te délivraient,
Tes baisers ressusciteraient
Le cadavre de ton vampire ! »

Ces poèmes sont célèbres. Ils ne sont pourtant pas les plus beaux de Baudelaire, parce qu'ils ne sont pas les plus rares : ils sont d'une vérité trop humaine, trop exacte. Ils sont trop vrais ; mais pourquoi ?

Ce n'est pas sans raison que la passion de l'amour a été de tout temps la principale source de l'inspiration artistique. Il n'y a pas d'art, nous l'avons vu, sans un élément artificiel qui s'ajoute pour le féconder à l'élément naturel. Or, l'amour est un art tout fait, en ce que la passion, quand [e]lle arrive à son paroxysme, porte en elle son idolâtrie, son artifice. L'amour, en effet, divinise son objet. C'est ici un [v]œu universel, une erreur humaine de l'instinct, une illu-

sion de l'espèce. Le démon de l'amour, ce génie de l'espèce dont parle Schopenhauer, est donc artiste. Baudelaire, avant tout véridique, exact et profond, ne s'écarte pas de cette tradition lorsqu'il en vient à prendre à son compte l'oraison idolâtre de l'amant. Le public ordinaire y trouve sa pâture et applaudit à d'admirables réalisations de ses expériences intimes, mais un artiste a besoin d'une vérité plus subtile et plus pure. Il est donc inutile, ou du moins je le crois, de citer les poèmes offerts à l'adoration de l'autre despote, de celle qui fut « l'Ange gardien, la Muse et la Madone ». Cette autre *possession*, qui purifie au lieu de flétrir, Baudelaire l'exalte, certes ! à souhait, mais il se rencontre ici avec maints amants traditionnels, et ne se distingue d'eux que par l'originalité littérale de son art. Toutefois, le fier poète, tout en s'abandonnant, se défend d'une attitude qu'il feint de chérir, et, dans un de ses poèmes consacrés à Mme Sabatier, son verbe semble distiller plus de haine encore que d'amour. C'est le poème intitulé : *A celle qui est trop gaie*, que Sainte-Beuve prisait tant ! Relisez-le !

La Muse vivante.

Les considérations qui précèdent avaient surtout pour objet de permettre d'éclairer l'art de Baudelaire en en soulignant la nouveauté.

Le poète des *Fleurs du Mal* se défend, nous l'avons dit, d'être un descriptif et son rêve est seulement de descendre plus profondément qu'aucun autre dans les arcanes de la sensibilité moderne. Mais il n'y a pas de poésie, maintenant, qui puisse s'épanouir et vivre en dehors de la nature. Je suis même convaincu que la poésie française, depuis le prosateur de la *Nouvelle Héloïse* et des *Confessions*, continue la route qu'il lui a frayée, fait effort vers un classicisme nouveau, qui ne peut être qu'un *art de la nature*. En effet, tous nos poètes d'autrefois, en commençant par Villon, ont exploré l'âme et l'esprit, décrit des sentiments

et des idées, et réalisé, en un mot, en la parachevant, la poésie du *Moi*. Quant à la nature, proprement dite, elle n'est pas tout à fait absente des œuvres de quelques lyriques et La Fontaine, notamment, lui fait d'amicales révérences ; mais, c'est une nature stylisée, idéalisée, de sorte que Rousseau et Chateaubriand semblent l'avoir inventée. Baudelaire, venant après les immenses fresques romantiques, aborde avec un désir neuf le problème de l'art moderne. Nous avons vu que, né moraliste, il retrouve et renouvelle la poésie du moi. Mais, issu du Romantisme, il doit tenter aussi à son tour la *poésie du non-moi*. Or le génie du grand poète fut, justement, de surprendre le principe harmonieux d'accord entre les deux pôles de l'art. Le symbolisme est né de cette découverte, car le poète des *Fleurs du Mal* en est le véritable créateur. La nature pour Charles Baudelaire c'est le lieu des *correspondances* entre l'âme et l'univers. Il *humanise* l'univers physique et il *objective* le moi humain dans une fervente idolâtrie. Mais n'est-ce pas, généralisée et systématisée, la manifestation de la loi que nous avons mise en lumière en étudiant son érotologie, la loi plasmatique de l'art, et dont nous pourrions donner cette formule : *L'art est l'œuvre de l'artificiel dans le naturel* ? Cet amour longuement décrit, c'est bien l'amour de l'artiste qui crée du moment qu'il se révèle sensible à la dualité que présente pour lui chacun des quatre aspects de la beauté. Le voici, en effet, qui adultère l'univers en le pénétrant d'âme et l'âme en la pénétrant d'univers. Or, c'est la femme de qui Baudelaire, répétons-le, est constamment hanté, c'est la femme qui joue dans sa poésie le rôle de médium. Elle devient véritablement la muse, la muse vivante. Ce que le poète, dans ses ivresses fécondes, enlace, ce n'est pas un corps féminin, mais la nature incarnée en Eve, le monde devenu chair et beauté ardente. C'est lui qui est le véritable objet de ses extases! Il ne transpose pas ; il unit, il identifie deux sensualités et, par là, il nous découvre un *univers vrai*.

Car il suffit d'être *poète* pour ne pas l'ignorer ; en face d'un paysage, on comprend l'impossibilité d'une peinture naïvement directe. On ne peut aborder la nature de front ; il faut, de nécessité, recourir à des « truchements ». Voilà pourquoi les poètes s'emparent si avidement des artifices séculaires, de toutes les commodités élaborées par l'imagination des âges, du *tout-fait*. Voilà pourquoi ils continuent et continueront toujours à peupler l'univers de bêtes mythologiques ! Baudelaire, lui, se sert de la femme dont il a l'esprit et les sens extasiés comme d'une *muse naturelle*.

Innombrables sont les poèmes consacrés à cette muse de chair ! Il faudrait, pour les citer tous, reproduire au moins le dixième des *Fleurs du Mal*. Qu'il me suffise de nommer : *La Chevelure*, *le Balcon*, *l'Invitation au voyage*, *Parfum exotique*, *Mœsta et errabunda*, *Ciel brouillé*, *l'Aube spirituelle*, *Chant d'Automne*, *Je t'adore à l'égal de la Voûte nocturne*, *le Beau Navire*, etc...

Brunetière, dans sa diatribe contre le poète des *Fleurs du Mal*, remarque que Baudelaire « a le génie de l'impropriété ». C'est vrai : il a le génie de l'impropriété logique, parce qu'il a celui de la propriété poétique, qui est justement le contraire de l'autre. C'est ce qui apparaît lumineusement quand on étudie les poèmes qui viennent d'être nommés à la lumière de l'observation que j'ai faite. On s'aperçoit que la seule originalité concrète de Baudelaire, c'est l'emploi systématique de la figure de mots la plus illogique et la plus expressive, la catachrèse, qui est pour ainsi dire la métaphore et l'hyperbole réunies.

Or, c'est dans la langue plus encore que dans la phonétique qu'il faut chercher le secret de la poésie. On peut se demander si elle n'est pas essentiellement une figure de mots, la figure de pensée étant le domaine de l'éloquence. Mais Baudelaire allait à ces innovations fondamentales par la pente même de son génie. N'est-ce pas, en effet, une sorte de catachrèse intérieure que cet art et ce besoin d'associer les deux sensualités de l'amour et de la nature, d'ex-

tério riser, par une sorte de *physication* — qui a été, du reste, bien souvent et bien gauchement imitée, — ses sentiments et ses inclinations ? Le poème intitulé *Causerie* est, à ce point de vue, des plus significatifs. On y remarquera l'aisance et l'audace d'hyperboliques métempsychoses lyriques :

CAUSERIE

Vous êtes un beau ciel d'automne, clair et rose !
Mais la tristesse en moi monte comme la mer,
Et laisse, en refluant, sur ma lèvre morose
Le souvenir cuisant de son limon amer.

— Ta main se glisse en vain sur mon sein qui se pâme;
Ce qu'elle cherche, amie, est un lieu saccagé
Par la griffe et la dent féroce de la femme.
Ne cherchez plus mon cœur, les bêtes l'ont mangé.

Mon cœur est un palais flétri par la cohue ;
On s'y soûle, on s'y tue, on s'y prend aux cheveux !
— Un parfum nage autour de votre gorge nue !...

O Beauté, dur fléau des âmes, tu le veux !
Avec tes yeux de feu, brillants comme des fêtes,
Calcine ces lambeaux qu'ont épargnés les bêtes !

Dans le *Beau Navire* il pousse encore plus loin l'incantation ou le miracle, en assimilant, comme il le fait, la femme à un bateau qui prend le large. C'est grâce à ce procédé, qui ouvre les perspectives d'un art si original, qu'il peut se permettre les plus invraisemblables catachrèses, naturellement, pour ainsi dire, et sans sortir des limites du mode qu'il s'est fixé.

. . . .

Ta gorge qui s'avance et qui pousse la moire,
Ta gorge triomphante est une belle armoire !...

. . . .

Tes bras, qui se joueraient des précoces Hercules,
Sont des boas luisants les solides émules, etc.

. . . .

Mais nulle part Baudelaire n'obtient plus d'intensité, des effets plus admirables et plus neufs par cette sorte d'analyse picturale de la nature et de la femme confondues dans

une étreinte fabuleuse que dans le poème intitulé *La Chevelure*. Les anciens avaient *tout rempli de dieux;* Eschyle évoque *le sourire innombrable des flots;* mais si l'on peut, à la rigueur, admettre que pour des esprits modernes qui croiraient encore aux Nymphes, aux Tritons et aux autres divinités ornementales, des sentiments d'effroi ou d'amour naîtraient du vieux subterfuge, en substituant aux formes naturelles des formes surnaturelles le mythe éloignerait, s'il ne la tarissait, la source primitive de ces mêmes émois. Dans ce poème, frémissant et direct, au contraire, Baudelaire incante la chevelure d'une amante et suscite de ses profondeurs toute la joie, toute la ferveur sensuelle et les charmes charnels de la nature tropicale! C'est au propre et véritablement un enchantement! Nul stratagème, ici, semble-t-il, nulle transposition, mais un accroissement infini d'une sensualité par l'autre.

Enfin, c'est ici surtout, dans ce poème, que sans le vouloir, et par les clartés nouvelles qui devaient naître du fusionnement des deux plans, par les couleurs qu'il devait susciter, Baudelaire, à distance de ses émules, invente *l'impressionnisme littéraire*, et anticipe tellement sur l'art le plus actuel!

. . . .
Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond;
Sur les bords duvetés de vos mèches tordues
Je m'enivre ardemment des senteurs confondues
De l'huile de coco, du musc et du goudron.
. . . .

Quelle que soit l'importance des métonymies, des catachrèses systématiques dont la langue de Baudelaire est émaillée et dont son poème est partout réhaussé, et bien que cette *logique de l'impropriété* ait créé la nouvelle esthétique, j'estime qu'il faut, cependant, mettre à part de toute son œuvre le premier vers de cette strophe :

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues...

Cheveux bleus ! C'est sans doute la première fois qu'un écrivain ose cette catachrèse picturale qui renferme, je le répète, tout l'impressionnisme. Quand on pense à la postérité de ce texte et que Mallarmé en est issu, que les plus profonds et les plus neufs de nos poètes actuels, Francis Jammes et Johñ-Antoine Nau, en sont sortis, on ne saurait assez en exagérer l'importance. C'est une création, un point de départ, une date !

Or, Baudelaire a tiré ce procédé suprême de son art, de son érotologie même, envisagée dans ses effets naturels et telle que nous l'avons analysée. Cette neuve esthétique n'est, en somme, qu'un des aspects objectifs et le plus important de sa psychologie passionnelle. L'amant a porté l'artiste à son comble !

C'est ainsi qu'au terme de cette étude nous sommes conduits à répéter, ce que nous avons dit à son début, que Baudelaire est le plus humain des poètes, — et nous y sommes conduits par un chemin indirect. Le Maître, en effet, nous montre jusqu'à quel point l'art, que certains méprisent comme aristocratique, touche au contraire à l'être humain et le saisit dans son intégrité. Chez Baudelaire, le théologien, le métaphysicien et surtout l'amant n'étaient que des spécifications de l'artiste. Les sens, les inclinations, l'intellect et le vouloir de Charles Baudelaire étaient les serviteurs d'un maître unique, l'Art. Ce génie est donc le premier grand exemple de la destinée nouvelle de l'homme dont la vie et l'œuvre ne font qu'un. Le baudelairisme se présente ainsi comme une physique, une morale et une religion fondées sur l'esthétique seule. Mais il ne distinguait pas la Beauté de la Vie, et l'Amour que le poète seul peut vraiment réaliser nous propose la béatitude terrestre et nous promet celle dont il est le symbole.

Dans le poème admirable intitulé *Les Bijoux*, il invente un *platonisme sexuel.* Mais dans la pièce qui porte le titre de *Chanson d'Après-midi*, que je considère comme son chef-d'œuvre, jaillie du tréfonds de son génie, sincère, pas-

sionnée, tendre et qui résume tous ses autres poèmes d'amour, il chante la bonté supérieure, le rayonnement et comme la sainteté physique de la passion :

CHANSON D'APRÈS-MIDI

Quoique tes sourcils méchants
Te donnent un air étrange
Qui n'est pas celui d'un ange,
Sorcière aux yeux alléchants,

Je t'adore, ô ma frivole,
Ma terrible passion !
Avec la dévotion
Du prêtre pour son idole.

Le désert et la forêt
Embaument tes tresses rudes.
Ta tête a les attitudes
De l'énigme et du secret.

Sur ta chair le parfum rôde
Comme autour d'un encensoir ;
Tu charmes comme le soir,
Nymphe ténébreuse et chaude.

Ah ! les philtres les plus forts
Ne valent pas ta paresse,
Et tu connais la caresse
Qui fait revivre les morts !

Tes hanches sont amoureuses
De ton dos et de tes seins,
Et tu ravis les coussins
Par tes poses langoureuses.

Quelquefois, pour apaiser
Ta rage mystérieuse,
Tu prodigues, sérieuse,
La morsure et le baiser ;

Tu me déchires, ma brune,
Avec un rire moqueur,
Et puis tu mets sur mon cœur
Ton œil doux comme la lune.

Sous tes souliers de satin,
Sous tes charmants pieds de soie,

Moi, je mets ma grande joie,
Mon génie et mon destin,

Mon âme par toi guérie,
Par toi, lumière et couleur !
Explosion de chaleur
Dans ma noire Sibérie !

Je place ce poème au-dessus de tous les autres à cause de son équilibre et de sa plénitude. C'est celui où la Nature et l'Amour, l'Art et la Beauté, l'Ame et la Chair sont le plus étroitement fondus et deviennent, dans une même incarnation féminine, le viatique substantiel, le soleil de la béatitude terrestre, le centre et la raison dernière du monde.

JEAN ROYÈRE.

HISTOIRE DE YOUSSEF ET DE ZOULEIKAH

—

I

YOUSSEF VENDU PAR SES FRÈRES

Allâh Le Miséricordieux daigna se servir de Youssef, de ses frères et de Zouleïkah pour convaincre de sa puissance les égarés qui en doutaient. Comme l'affirme le Livre, l'histoire de Youssef, de ses frères et de Zouleïkah est belle, émouvante, instructive aussi. Elle est parfumée d'amour. Chaque fois que je l'entends raconter, je songe à un fabuleux verger dont les fruits d'or tomberaient lourdement sur un tapis de tubéreuses.

La splendeur de Youssef était unique. Après avoir cré le monde, Allâh Le Magnanime fit dix parts égales de beaut souveraine. Il n'attribua qu'une de ces parts à tous le peuples de la Terre, et Il donna les neuf autres au fils d Ya'koub, qui fut ainsi paré de l'accablante robe de la per fection.

Une nuit que Youssef dormait près de son père, il s réveilla soudain. Il tremblait comme une palme dans l'orag et l'épouvante rendait ses pensées confuses. Enfin, il dit Ya'koub :

— Je viens d'avoir un rêve effrayant ! J'étais sur u montagne... Je regardais bondir des torrents écumeu j'admirais des prairies qui verdoyaient, je respirais un in mense parfum de fleurs, quand je vis le soleil, la lune les onze constellations descendre du ciel et former auto de moi une ronde éblouissante...

Aussitôt, Ya'koub connut que cette montagne était le symbole de la haute fortune réservée à son fils ; ces torrents annonçaient les flots d'argent qui ruisselleraient entre ses doigts ; ces pelouses représentaient le jardin où il se promènerait en respirant le parfum des roses du Bonheur ; Allâh, ensuite, l'appellerait dans le Paradis, et sa beauté enchanterait les Elus, et les onze tribus d'Israël — les onze constellations — viendraient se prosterner devant lui, guidées par deux prophètes, plus majestueux que le soleil et la lune.

Ya'koub défendit à Youssef de parler à ses frères du rêve singulier qu'il avait eu, car ses frères étaient méchants, et Iblis, le Diable, pouvait leur inspirer de fâcheux desseins.

— Mon fils, lui dit-il, Iblis, tu le sais, est l'ennemi de l'homme. Puisque le Tout-Puissant a décidé de t'accorder ses faveurs et la même gloire qu'il a donnée à tes ancêtres, sois prudent, silencieux, humble...

Et Youssef, qui avait entendu son père, fut humble comme l'argile du potier, silencieux comme un cadavre et prudent comme un chat. Mais ses frères apprirent bientôt ce qu'il cachait si bien. Dévorés de jalousie, ils allèrent consulter Roubeh, leur aîné, qui était perspicace et ingénieux.

— Seules, déclara Roubeh, les vieilles femmes oisives attachent de l'importance aux songes. Si vous n'avez aucune occupation, allez, en paix, regarder mûrir vos olives...

Un an après, Youssef dit à son père :

— La nuit dernière, en rêve, j'ai vu s'échapper de mes doigts des jets d'eau qui montaient jusqu'aux nues et qui retombaient en pluie sur mes frères...

— Je comprends, dit Ya'koub. Une famine sévira, et les richesses te permettront de nourrir mes fils. Je te recommande de ne révéler à personne ce nouveau songe.

On ne sait comment les fils de Ya'koub apprirent, encore une fois, que leur jeune frère avait eu un beau rêve. Justement, ce jour-là, Ya'koub venait d'offrir à Youssef le bâton qui avait appartenu à Ibrahim et la robe somptueuse

que le Seigneur avait remise à Isaac. Leur jalousie se déchaîna, et ils résolurent de perdre Youssef. Ils demandèrent à Ya'koub l'autorisation d'emmener leur frère dans une contrée voisine, où ils allaient se divertir. Ya'koub s'opposa au départ de son bien-aimé. Pourtant, les autres ne se découragèrent pas. Invoquèrent-ils Iblis ? Quoi qu'il en soit, Iblis leur apparut sous la forme d'un vieillard boiteux, et leur dit :

— Parlez à Youssef de la douceur du Kanaan, des femmes de ce pays et des caresses qu'elles prodiguent aux voyageurs. Agissez de telle sorte qu'il supplie votre père de lu[i] permettre de vous accompagner...

Les jaloux réussirent à persuader leur frère, qui alla demander à Ya'koub de le laisser partir. Ya'koub, désolé essaya d'alléguer les périls du voyage, la douleur et l'inquiétude qu'il éprouverait durant l'absence de son fils chéri mais Youssef versa des larmes abondantes et Ya'koub s[e] laissa fléchir.

— Reçois ma bénédiction, lui dit-il. Seulement je compt[e] que tes frères te ramèneront ici...

A l'aube, le lendemain, Ya'koub appela Youssef. En pleurant, il le vêtit d'une tunique de laine blanche, il le coiff[a] du turban d'Isaac, il jeta sur ses épaules le manteau d[e] Seth, il lui donna le bâton de Noé, les sandales d'Adam et il l'entraîna sous le Palmier des Adieux, pour l'embrasse[r] longuement.

— Mon fils, lui dit-il, ne souris jamais à personne, pui[s]que je ne pourrai sourire, moi, durant ton absence. Que [le] Seigneur te protège !

Et Youssef s'éloigna, et Yakoub regagna sa demeure [en] composant ces vers :

Mon cœur était la plus belle fleur du jardin de l'amou[r]
Mon cœur était le plus noble cyprès de cet éden ! Voici q[ue]
le vent de l'adversité a flétri la plus belle fleur du jardin [de]
l'amour et déraciné son plus noble cyprès... O mon cœur

deuil, prends ton essor, comme une colombe plaintive, et va te blottir contre le cœur de mon bien-aimé !

Ya'koub, à ce moment, était loin de se douter que ses fils martyrisaient déjà Youssef. Ils meurtrissaient de coups son visage vermeil, ils le privaient de nourriture, de boisson, et ils riaient de l'entendre gémir de douleur.

— Pauvre fou, lui criaient-ils, pourquoi n'appelles-tu pas à ton secours les astres qui illuminaient tes rêves ?

Ya'koub ayant remis à Schima'oûn, pour Youssef, une urne remplie de lait, Youssef adjura son frère de lui donner à boire...

— A quoi bon, puisque tu vas mourir ? fit le traître.

A ces mots, Youssef trembla comme une flèche qui vient de se planter dans une porte. Il s'agenouilla, leva les bras au ciel et murmura cette prière : « Seigneur, toi qui ne laisses jamais un affligé dans la peine, daigne me faire sortir de l'abîme où j'agonise ! »

Roubeh et Yahouda s'étaient approchés de lui. Il dit à Roubeh :

— Je te supplie de me donner un peu d'eau ! Ma gorge est en feu... Je vais mourir. Aie pitié de moi !

Roubeh haussa les épaules. Alors Youssef implora Yahouda.

— Mon frère, mon frère, puisque vous avez décidé de me faire mourir, au moins dites-moi ce que vous me reprochez ! Quelle faute ai-je commise ?

— Tu existes, et c'est là ton crime, lui répondit Yahouda en baissant la tête.

Roubeh avait disparu. Youssef pleurait silencieusement, et Yaouda réfléchissait. Soudain, le visage empourpré de colère, les poings serrés, Yaouda prononça :

— Je te défendrai ! Je te sauverai ! Notre conduite est abominable. Tu meurs de soif, et moi je vais mourir de honte...

Sa voix retentissait, sa terrible voix de guerre qui avait

fait avorter tant de femmes dans les campements. Tous ses poils hérissés lui donnaient l'aspect d'un gigantesque chardon, et ses yeux jetaient des flammes.

Un instant après, il disait à ses frères :

— En vérité, nous sommes très coupables ! La colère d'Allâh nous poursuivra si nous ne ramenons point Youssef à notre père...

Schima'oûn s'emporta et dit :

— C'est impossible, car Youssef ne manquerait pas d'apprendre à Ya'koub que nous l'avons maltraité. Nous ne l'égorgerons pas, mais nous le précipiterons dans le premier puits que nous trouverons. Tu es libre de nous quitter, sensible Yaouda.....

Et Yaouda se dirigea vers le désert.

★

La nuit commençait d'effeuiller ses lilas sur les sables lorsque Schima'oûn, qui conduisait la caravane, arrêta s monture devant le puits de la Grâce et cria :

— Nous y sommes !

Ce puits, d'une profondeur de soixante coudées, avait é creusé par Sâm, fils de Noé non loin d'une palmeraie s tuée à trois *farsaks* du Kanaan aux raisins bleus.

Youssef, ligotté sur un chameau, attendait son destin Sur l'ordre de Schima'oûn, des serviteurs le dépouillèrent de sa tunique et le couvrirent de fange. Lavi, Yashkar Zabouloûn se réjouissaient.

— Maintenant, illustre Youssef, dit Yashkar, prie l étoiles de tisser pour toi un manteau de lumière et deman au soleil de venir se poser en couronne de gloire sur tête incomparable...

A cette heure, des amoureux se donnaient des baisers, pr des fontaines chantantes. Le Kanaan était une immense c solette qui fumait vers Allâh...

Schima'oûn fit un geste, et l'on entendit un cri terrifia Deux serviteurs noirs avaient jeté Youssef dans le puits.

Les dix fils de Ya'koub placèrent une dalle sur l'ouverture de ce sépulcre, et partirent, après avoir posté là un esclave, nommé Khaled, qui devait les prévenir, si quelqu'un cherchait à délivrer leur frère.

Youssef ne tomba pas au fond du puits. Sur l'ordre d'Allâh Le Clément, l'ange Djebraïl le reçut dans ses bras et le déposa doucement sur une pierre blanche aussi moelleuse qu'un sopha rembourré de flocons de soie.

Un à un, les reptiles, qui habitaient cet antre humide, vinrent admirer Youssef.

— N'effrayons pas, disaient-ils, ce merveilleux adolescent dont la beauté illumine notre demeure ! Ne bougeons plus, car il pourrait s'en aller...

Leurs cœurs battaient à coups précipités, et leurs yeux jaunes brillaient, pareils à une poussière d'étoiles. Ils perçurent un bruit léger. C'était Djebraïl qui apportait à Youssef des fruits, des galettes et de l'eau d'une fontaine du Paradis. Et Youssef mangea et but, et Djebraïl lui annonça que son infortune allait finir et que ses frères seraient bientôt ses esclaves. Durant que l'ange parlait, une musique inouïe déroulait ses volutes dans le puits sanctifié. Des voyageurs, qui dormaient à la lisière de l'oasis, entendirent cette mélodie, et s'étonnèrent. Le plus âgé récita ces vers :

Debout, compagnons ! Le Kanaan nous envoie son salut ! Roulez vos tentes... Les roses de l'aurore vont s'amonceler dans la coupe du ciel. Impatiente d'aller contempler le Kanaan, la lune a disparu, et les étoiles accélèrent leur course vers cette contrée bienheureuse.

Debout ! Cette musique est l'hymne passionné du pays qui attend les guerriers d'Israël, vainqueurs de Balaam et de Baloug. Que les dix mille flambeaux de la Reconnaissance s'allument dans nos âmes obscures, et que leur éclat soit agréable au Tout-Puissant !

Les frères de Youssef immolèrent un chevreau, recueilli-

rent son sang et le répandirent sur la tunique de Youssef. Cela fait, ils s'acheminèrent vers la demeure de Ya'koub.

Arrivés à proximité du pâtûrage où leur père gardait ses troupeaux, ils se mirent à déchirer leurs robes et à se rouler dans la poussière, en hurlant : « Notre frère chéri n'est plus !... » Ya'koub, qui avait entendu ces cris, gisait déjà sur l'herbe, sans connaissance. Schima'oûn, Yashkar et Ben-Yamin l'emportèrent dans sa tente. Le lendemain seulement, il retrouva la parole.

— Mes enfants, gémit-il, où est ma seule lumière, où est la prunelle de mon œil, la vie de ma vie ?

— Père vénéré, dit Schima'oûn, aurai-je le courage de te raconter ce qui s'est passé ? Nous poursuivions une gazelle que Yashkar avait blessée... Nous avions confié à Youssef le soin de garder notre bagage... Quand nous sommes revenus, Youssef, qui avait été attaqué par un lion, ne respirait plus. Nous avons capturé ce fauve et nous allons le supplicier...

Ya'koub, égaré, murmura encore :

— Où est ma seule lumière, où est mon Youssef ?

— Il sourit dans les jardins du Paradis, prononça Ben-Yamin.

Et Ya'koub répéta :

— Il est parti ! Il est parti ! Alors, qui est présent, qu existe ?...

Ses fils le regardaient. Il se souleva sur sa couche e dit :

Je veux baiser sa chevelure ! Je veux la garder dans me mains ! Je veux toucher son front, et son corps plus flexibl que ses cils... Je ne désire que lui. Tout le reste n'est rie pour moi ! Son visage est plus beau que l'univers. Son halein a le parfum d'un jardin de roses. Il est une vivante rose ! est la gloire de la terre et du ciel étoilé !

Il voulut voir la tunique de Youssef. Aussitôt, Yashka l'apporta.

— Comment ! exclama Ya'koub. Vous me dites qu'u

fauve a mis en pièces votre frère, et sa tunique n'est même pas déchirée ? Présentez-moi tout de suite cette bête...

Yaskar et ses hommes amenèrent un lion qui avait été trouvé dans une fosse.

— C'est donc toi le meurtrier de mon bien-aimé ? lui dit Ya'koub.

— O sublime prophète, répondit le lion, Allâh sait que je n'ai pas commis un tel crime ! Nous n'osons même pas regarder l'enclos où dorment, la nuit, tes moutons. Pouvais-je avoir l'audace d'attaquer Youssef ?

Il s'adressa aux fils de Ya'koub :

— Affirmez-vous que je me suis jeté sur votre frère ?

Craignant d'être confondus par cette bête douée de la parole, Schima'oûn s'écria :

— Nous ne t'avons pas vu, mais nous te croyions coupable parce que tu rôdais autour de notre campement.

Le lion lécha les pieds de Ya'koub et dit :

— Prophète d'Allâh, je traversais pour la première fois cette contrée... Je suis étranger. J'arrive d'Egypte... J'allais voir mon frère, qui habite Sana'a.

Ya'koub se tourna vers ces enfants.

— Avez-vous entendu ? Ce monstre vous enseigne l'amour fraternel...

Puis au lion :

— Ne me quitte pas, je t'en conjure ! Nous pleurerons, chacun, notre absent.

Le fauve s'excusa en ces termes :

— Prophète d'Allâh, je suis ton esclave, mais je dois subvenir aux besoins de ma famille... Permets-moi de continuer mon voyage.

Ya'koub acquiesça tristement, et le lion s'échappa. Jusqu'au crépuscule, il parcourut la campagne. Enfin, il monta sur une colline et cria :

— Lions de ce pays, malheur à vous si vous avez tué le bien-aimé de Ya'koub ! Je crois à votre innocence, mais je vous ordonne de venir vous disculper...

Les habitants de la vallée virent passer, avec épouvante, des hordes de lions qui se dirigeaient vers le domaine de Ya'koub. Ils étaient des milliers lorsqu'ils s'accroupirent en silence devant la tente où pleurait le prophète.

— Fils de Rébecca, rugit leur chef, nous jurons sur le Temple Inviolable que nous sommes innocents de la mort de Youssef !

Ya'koub, le visage baigné de larmes, était sorti de sa tente.

Djebraïl apparut et dit :

— Regagnez vos repaires, lions du Seigneur ! C'est toujours vainement que les criminels s'efforcent de jeter un manteau sombre sur les épaules de la Vérité. Ce père infortuné sera peut-être consolé...

Les lions partirent, et Ya'koub dit à l'ange :

— Je me réfugie en Allâh. Qu'Il m'accorde la résignation !

★

Pendant trois jours et trois nuits, Youssef, surveillé par Khaled, demeura immobile sur la pierre blanche. Plusieurs fois, Djebraïl était venu l'encourager.

A l'aube, le quatrième jour, une caravane de marchands Ismaëlites, qui venait de Galaâd et allait en Egypte sous la conduite de Malek Ben-Za'hr, de la tribu de Khosa, fit halte autour du puits. Malek donna l'ordre d'abreuver les chameaux, et Youssef vit descendre une outre énorme, à laquelle il se suspendit.

— *Yâ* Allâh ! s'écria l'esclave qui tirait maintenant cette outre, l'eau de ce pays n'est pas légère !

Il maugréait encore, lorsqu'il aperçut le visage de Youssef.

Khaled courut annoncer à Yashkar que Youssef était sorti du puits. Et Yashkar donna l'alarme à ses frères, et tous sautèrent à cheval.

—Nous avons appris, dirent-ils à Malek, que tu as re-

cueilli un des nos esclaves, qui s'était échappé de notre demeure... Nous te prions de nous le rendre.

— Vous m'étonnez, déclara Malek. Cet homme n'a rien d'un esclave. Je ne sais mieux le comparer qu'à une émeraude extraite du sein de la terre...

Schima'oûn répliqua :

— Il est peut-être d'une illustre origine, mais il est d'abord notre esclave, et nous le réclamons.

Youssef, qui assistait à la discussion, ne souffla mot, ne voulant point accuser ses frères.

— Nous pouvons tout arranger, Malek, dit Yashkar. En somme, nous ne tenons pas à reprendre ce serviteur infidèle. Achète-le nous...

Interrogé par les marchands de la caravane, Youssef affirma qu'il était esclave, fils d'esclave, sans ajouter ce qu'il pensait, c'est-à-dire : esclave d'Allâh.

— Alors, combien ? fit Malek en désignant Youssef.

Yashkar répondit :

— Ce que tu voudras, à condition que tu le laisseras enchaîné jusqu'à ton arrivée en Egypte.

Youssef embrassa tendrement ses frères et leur baisa les mains.

— Par Nakir et Mounkir ! s'écria Malek, pourquoi témoignes-tu tant d'amour à des gens qui n'ont pour toi ni affection ni pitié ?

— Chacun agit selon sa nature, murmura Youssef. Il ajouta :

Sait-on où est le bien ? Sait-on où est le mal ? Les choses de ce monde sont difficiles à connaître, et, seul, l'insensé se croit savant. La joie et la douleur sont brèves. Le bien et le mal ne durent pas davantage.

Il faut considérer avec le même amour l'homme qui fait le bien et l'homme qui fait le mal, car tous les deux sont des créatures d'Allâh. Qui mépriser : le méchant, ou celui qui est bon ? La jacinthe n'a que le mérite d'embaumer, tandis que l'ortie est une plante médicinale...

Et Youssef, chargé de fers, suivit la caravane.

Au coucher du soleil, les marchands passèrent à proximité de la sépulture de la famille de Ya'koub. C'était une construction surmontée d'une pierre où l'on avait creusé, pour les oiseaux, un trou destiné à recueillir l'eau de pluie.

Youssef, les yeux pleins de larmes, descendit furtivement de chameau et adressa à Rachel, sa mère, le quatrain suivant :

Tu es partie, emportant notre gloire, mais ton souvenir est la lampe qui éclaire notre nuit ! Pour nous, le soleil n'a plus d'éclat, et le rossignol n'est plus mélodieux... Quelle brise nous apportera ton parfum ?

Youssef avait commencé de prier, lorsqu'il vit accourir l'esclave préposé à sa garde. Cet homme cruel l'accabla de coups. Mais l'oraison du Véridique venait de conjurer une tempête de sable qui menaçait la caravane, et Malek châtia le brutal.

Au cours du voyage, Youssef fut l'objet d'égards et de soins qui rétablirent sa santé. Durant les repas, on le priait de se servir le premier. A l'heure du sommeil, des femmes pénétraient dans sa tente pour lui jouer du luth. Quand il arriva en Egypte, sa beauté rayonnait jusqu'à la distance d'un jour de marche, et l'on accourait de toutes parts afin de le contempler. Dans l'empire de Pharaon, il n'était bruit que de la splendeur de cet inconnu.

Excédé de posséder un esclave si gênant, Malek annonça qu'il voulait vendre Youssef. Les acheteurs se présentèrent en foule et lui offrirent des sommes incroyables.

En ce temps-là, le trésorier du roi d'Egypte était Katffirnaï (1), surnommé A'ziz, qui avait pour épouse Rahil, dont le nom d'amour était Zouleïkah. Depuis longtemps, les poètes avaient renoncé à décrire la beauté de cette femme.

Ayant entendu parler de Youssef, Zouleïkah supplia son mari de l'acheter. Comme A'ziz prétendait que tous ses biens

(1) *Putiphar.*

ne suffiraient pas, elle vendit quelques-uns de ses bijoux, et en obtint une somme qui dépassait de beaucoup celle que demandait Malek.

Et A'ziz amena Youssef à son épouse chérie.

— Aie bien soin de cet adolescent, dit-il. Puisque nous n'avons pas de fils, nous l'adopterons. Il faut, d'abord, lui donner une chambre dans notre palais.

Et Zouleïkah pensa : « Mon cœur sera son palais. »

II

YOUSSÈF ET LA FEMME D'A'ZIZ

Zouleïkah était une nef remplie de parfums. L'invincible Amour captura cette nef, y planta son étendard, et tous les parfums qu'elle contenait ruisselèrent pour Youssef.

A l'aube, chaque matin, Zouleïka donnait à Youssef une nouvelle robe et ornait son front d'une nouvelle couronne de pierreries. Quand elle allait rêver dans le jardin des roses du Mystère, elle s'enveloppait d'un voile noir où s'éployaient des oiseaux d'or.

Elle n'avait pas de ceinture. Aussi, autour d'elle se répandait l'arome que distillait une buire minuscule suspendue à l'endroit secret de son corps.

Elle n'avait pas de sandales. Aussi, derrière elle, ses adorateurs pouvaient-ils baiser dans le sable l'empreinte de ses pieds.

Elle n'avait pas de bagues. Aussi, loin d'elle, se rappelait-on ses doigts en regardant des tiges d'iris.

Elle n'avait pas de fard. Aussi, loin d'elle, se rappelait-on son visage en regardant une fleur de magnolia.

Elle n'avait pas de pudeur. Aussi, près d'elle, un amant connaissait-il un bonheur surhumain.

L'impitoyable Amour incendia la nef qu'il avait capturée, et les flammes de ce brasier montèrent si haut, que les nuits d'Egypte en furent illuminées. Dès lors, Zouleïkah n'eut plus qu'une seule pensée : savourer avec son bien-aimé les délices du jardin de la vie.

Et Youssef en fut contrarié au delà de toute expression. Elle ne cessait de lui faire des avances, de soupirer en le contemplant. Quelquefois, à bout de patience, il s'échappait dans la campagne. Là, désolé, il suppliait le Seigneur d'éteindre l'ardeur de Zouleïkah.

Cette réserve de Youssef la rendait plus amoureuse encore. Elle passait des journées entières à regarder le désert infini. Certains jours, elle refusait toute nourriture. Elle dépérissait. Avant de connaître le fils de Ya'koub, elle était pareille à l'éclatante pleine lune... Maintenant, elle ne ressemblait plus qu'au mince croissant de cet astre.

Si tu veux jouir de la vie, n'aime pas, car le bonheur n'est pas dans l'amour. Tu es venu au monde en pleurant. Tu mourras en souffrant aussi. N'aime pas, et bien des larmes te seront épargnées. Ne t'adonne qu' à des plaisirs mesurés. Détache-toi de ta compagne si elle te parle d'amour. Le parfum de la rose est-il moins suave parce que la rose est silencieuse?

Tamah, nourrice de Zouleïkah, désolée de voir sa maîtresse languir de la sorte, lui demanda ce qu'elle avait.

— J'aime Youssef et il me dédaigne, répondit-elle. J'ai beau me pencher sur lui pour qu'il respire mon parfum, j'ai beau retenir sa main dans la mienne et laisser palpiter ma gorge, et permettre à mes yeux d'exprimer ce que mon cœur éprouve, il m'oppose une indifférence absolue.

Tamah suggéra immédiatement à Zouleïkah une idée qui l'enchanta.

Elle fit construire, dans le jardin d'A'ziz, un pavillon d'une somptuosité inimaginable. Ses murs étaient lambrissés d'agate, de porphyre et de bois de santal. Des artisans, originaires du Sadkir, l'avaient orné de mosaïques où des adolescents et des femmes s'ébattaient parmi des arbustes fleuris. Et partout, en fresques, on voyait Youssef et Zouleïkah étroitement enlacés. Leurs postures variaient, selon les salles. Tantôt, la tête renversée, les dents lumineuses, Zouleïkah demandait grâce à son impérieux amant ; tantôt, suspendue à la nuque de Youssef, elle s'efforçait d'atteindre

sa bouche. Ailleurs, ils reposaient, exténués. Elle avait répandu sa chevelure sur la poitrine de Youssef, et celui-ci, qui semblait dormir, emprisonnait dans ses mains les deux plus beaux fruits du monde.

Mais la chambre merveilleuse était celle qui avait un tapis brodé de diamants, de perles, d'émeraudes et de rubis, dont le flamboiement encadrait l'image du couple. Un canal, rempli d'eau de jasmin, serpentait dans cette pièce un peu obscure. Çà et là, parmi des aiguières et des coupes, parmi des vasques où des aromates indiens se consumaient, des simulacres d'oiseaux et des bouquets en pierreries exhalaient une musique ineffable.

Un soir, sous un prétexte quelconque, Tamah réussit à faire entrer Youssef dans la chambre merveilleuse. Zouleïkah, qui était nue, ferma aussitôt la porte et se coucha sur un divan.

— Je t'appartiens, seigneur de ma vie ! dit-elle. Je te désire depuis si longtemps ! Nous sommes seuls...

Il balbutia :

— Je ne souillerai point mon innocence...Comment pourrais-je accomplir un acte déloyal, moi, la fleur de l'arbre d'Allâh ! Oublies-tu que ton époux m'a prodigué ses bienfaits ?

Au comble de l'égarement, Zouleïkah perdit toute retenue et se jeta sur Youssef en suffoquant d'amour.

Youssef, les paupières closes, murmura :

— Le paon du Miséricordieux ne tombera pas dans tes rêts. Il ne se détournera pas de la voie droite pour boire à la fontaine de tes délices...

Elle baisait ses genoux. Elle répétait une phrase mystérieuse où revenait le nom secret et terrible d'une divinité de la Bactriane.

Enfin, elle dit :

— Mon bien-aimé, tu n'enfreindrais pas la loi de tes ancêtres... Si nous commettons un péché, je le rachèterai par de telles aumônes qu'Allâh nous pardonnera.

Iblis, qui veillait, inspira à Youssef l'idée d'ouvrir les yeux, et il vit partout son image unie voluptueusement à celle de Zouleïkah, et son trouble fut extrême.

Prompte à exploiter ce revirement, la perfide redoubla de caresses. Il allait succomber, lorsque le Très-Haut le secourut, ainsi qu'il est écrit dans le Livre : « Elle était impatiente de l'étreindre, et déjà il tremblait de désir, mais il reçut un avertissement du Seigneur. »

Allâh venait de lui dire : « Fils de Ya'koub, ne déshonore pas le nom que ta naissance a parfumé ! »

Dans l'ombre, Zouleïkah, les bras étendus, ressemblait à une lampe d'argent. Youssef repoussa les deux branches de cette lampe. Il évita ainsi les morsures de sa flamme.

Il s'élança vers la première porte, mais Tamah l'avait fermée au verrou. Toutes les autres résistèrent également à ses efforts. Il essayait d'enfoncer la septième et dernière, quand Zouleïkah, d'un bond, l'atteignit, et le tira par sa robe, qui se déchira du haut en bas.

A ce moment, surgirent A'ziz, et Manahim, son frère.

— Le ciel t'a envoyé ! s'écria Zouleïkah. Quelle punition vas-tu infliger au misérable qui voulait faire violence à l'épouse de son bienfaiteur ?

— Elle ment, dit Youssef. C'est elle qui a essayé de me prendre...

Fou de jalousie, A'ziz avait dégainé son poignard, quand Manahim déclara :

— Examine la robe de ton protégé... Si elle est fendue par devant, il est coupable, mais si elle est déchirée par derrière, il a dit la vérité.

A'ziz reconnut l'innocence de Youssef et le pria d'accepter ses excuses. Il ajouta :

— Je te supplie de garder le silence sur cette affaire, car la réputation de ma femme doit être sans tache.

Puis, il dit à Zouleïkah :

— Grande est ta fourberie ! Demande pardon au Sei-

gneur et promets-Lui que tu chercheras à obtenir, par tes prières, la rémission de ta faute.



Le temps fit son œuvre. A'ziz, plongé dans ses occupations, avait oublié l'aventure de la chambre merveilleuse et ne regardait plus son épouse avec sévérité. Elle en profitait. De l'aurore au crépuscule, elle brodait, sur des soies de Tyr, des vers enflammés qu'elle envoyait au Véridique, ou bien, prosternée dans le Temple, elle adjurait le Très-Haut d'inspirer à Youssef des sentiments conformes aux siens. A la longue, l'indifférence de son bien-aimé finit par l'exaspérer. Devenue jalouse de toutes les femmes qu'il pouvait rencontrer, elle manœuvra si bien que Manahim enferma Youssef dans la prison d'A'ziz.

Aussitôt, comme elle aurait dû s'y attendre, les commérages allèrent leur train. Ses amies, ses servantes, et même les femmes qu'elle ne connaissait pas racontaient partout : « Elle aime un esclave juif dont la beauté n'a rien d'extraordinaire, et elle s'est fendue la tête sur le roc de ce cœur. A-t-on idée d'aimer un esclave juif ? Qu'elle se rassure... Nous ne lui enlèverons pas ce jeune bouc. »

Elle apprit avec fureur que l'on médisait de son amour et de la beauté de Youssef. Pendant plusieurs jours, elle chercha le moyen de confondre les bavardes. Sa nourrice, encore, lui donna un conseil, qu'elle suivit.

La femme, seule, peut aider la femme. Sarah, fille de Lia, fut réconfortée par Adda. Une humble moissonneuse de la vallée de Sorak engagea Dalilah à épuiser la force de Samson le Nazaréen, et la douce Hareb prévint Dinah que Sichem avait décidé de l'enlever.

Deux tulipes résistent mieux au vent qu'une tulipe solitaire. L'abeille en danger n'appelle pas le frelon. Les plaintes de la colombe n'attirent que les colombes.

Un soir, Zouleïkah fit savoir à ses amies qu'elle serait heureuse de les traiter.

Elles arrivèrent toutes : Saddah, la femme du vizir, Abigâl, la femme du chef des guerriers, Zabad, la femme du chef des parfums, et celle du chambellan, et bien d'autres de moindre importance. Pour les quatre premières, on avait dressé, dans la salle du festin, une couche ornée de fleurs.

Les mets les plus exquis se succédèrent. Des chanteurs ioniens et des danseuses chinoises divertissaient, tour à tour, les rieuses convives. Enfin, Zouleïkah jugea opportun de mettre la conversation sur l'amour. Et les propos devinrent plus mélodieux que les accents des luths. Saddah parlait des saisons favorables aux jeux des amants, Zabad assurait qu'elle était incapable de fidélité, Abigâl disait qu'elle préférait les hommes brutaux, et la plupart gémissaient de la brièveté du plaisir.

— Chères amies, dit Zouleïkah, vous convenez, il me semble, que nous devons aimer... Jusqu'ici, aucune d'entre vous n'a parlé de son mari. Souffrez donc que je vous entretienne d'un être que j'aime plus que ma vie. C'est un esclave juif. Je souffre de l'hostilité que vous lui témoignez...

Toutes se récrièrent, mais elle continua :

— Si je permettais qu'il se présente devant vous, ce Juif, je lui apprendrais que vous êtes peu qualifiées pour me blâmer...

Saddah prit la parole.

— Nous sommes enchantées, dit-elle, d'avoir l'occasion de nous justifier. N'attache aucune importance aux racontars que tu as entendus. Quelquefois, peut-être, avons nous étourdiment jugé ta conduite à l'égard de Youssef, mais sois persuadée que si tu nous accordais la faveur de le faire entrer ici, notre joie serait immense. Nous ne le connaissons pas. Nous savons seulement que sa beauté est enivrante...

Maintenant ces femmes ressemblaient à des voyageurs assoiffés qui regardent un mirage où brille un fleuve. Elles tournaient la tête vers la porte de la salle du festin, puis leurs yeux imploraient Zouleïkah. Comme un belluaire au milieu

de ses panthères soumises, celle-ci souriait, nonchalamment accoudée.

Une note de luth résonna, et les fleurs exhalèrent un parfum plus pénétrant. On entendit le nom de Youssef, et les flambeaux répandirent une clarté plus vive.

Zouleïkah avait donné à une servante éthiopienne l'ordre d'introduire Youssef.

Il entra.

Il s'arrêta entre les draperies de la porte, aussi éblouissant que le soleil entre deux nuages.

Et Zouleïkah, s'étant levée, dit :

— Voici la rose de Soûr ! Voici le parfum de ma vie !

En signe de vénération, Saddah et Abigâl dénouèrent leur chevelure. Les autres, stupéfaites, demeuraient béantes.

La musique recommença, et les Ioniens modulèrent un chant qui célébrait la gloire d'Allâh. C'était l'hymne de la tribu de Ya'koub, l'hymne qui avait retenti sous les chênes de Bethel et les palmiers de Moab. Youssef ferma les yeux, pour retenir ses larmes.

— Viens t'asseoir parmi nous, lui dit Zouleïkah. Le cyprès daigne ombrager les roses...

Saddah, les mains jointes, répétait :

— Ce n'est pas un homme, c'est un ange du ciel !

Il s'étendit sur un pelage de bête, vis-à-vis des musiciens. Par contenance, Abigâl prit une orange, et les autres l'imitèrent. Mais, quand elles voulurent couper ces fruits, elles se tailladèrent les doigts, car elles étaient perdues dans leur extase.

Les chanteurs ne pouvaient plus se rappeler les strophes du chœur. Les danseuses se heurtaient aux murs, et les servantes présentaient des plateaux vides.

Le front sur son bras replié, Zouleïkah pleurait.

— Amies, prononça-t-elle, secourez-moi ! Je meurs d'amour pour ce Kananéen...

Saddah, qui avait de l'autorité, congédia tout le monde, sauf Abigâl, et dit à Youssef :

— Il n'est pas possible que la douleur de notre compagne te laisse indifférent ! Ne devrais-tu pas te réjouir d'avoir inspiré une telle passion à une telle femme ? L'as-tu regardée, seulement ? Lorsqu'elle se promène dans ses jardins, la nuit, les étoiles s'éparpillent en pluie d'or, afin de se rapprocher d'elle, et la brise marine accourt, afin de la caresser. L'as-tu regardée ? Ses yeux, sous ses paupières bleues, ont les reflets du lac de Tabarieh. Ses dents sont des pétales de pâquerettes des prairies du Gad, ses seins ressemblent aux tentes d'Asaïr, et sa chevelure est une forêt du Liban...

— Sa bouche a la saveur d'une datte d'Elim, dit Abigâl. O Youssef, tu es le soleil et elle est la lune ! La conjonction de ces deux astres est inévitable... Elle sera ta femme et tu seras son seigneur.

Il répondit :

— Vous savez, pourtant, que la lune ne brille qu'en l'absence du soleil... Aucun fruit salutaire ne mûrit dans le fallacieux jardin qui entoure l'enfer. Si je ne revois pas le lac de Tabarieh, les prairies du Gad, les ruisseaux d'Asaïr et les forêts du Liban, je contemplerai, un jour, le visage du Miséricordieux.

Abigâl s'emporta.

— Eh bien ! s'écria-t-elle, nous avons fini d'intercéder pour toi ! Puisque tu préfères dormir sur les nattes des geôles plutôt que dans le lit de Zouleïkah, à ta guise ! Lorsque tu seras revenu à de meilleurs sentiments, tu feras prévenir notre amie, qui t'accueillera peut-être.

Et Youssef répliqua :

— Les ruses des gerboises libertines n'ont jamais réussi à détourner de leur voie les lions des plaines de la Prophétie. L'Homaï, à l'essor sublime, n'abandonne pas le nid qu'il s'est construit dans l'arbre Touba, et les moineaux dévergondés l'appellent vainement...

★

On enferma Youssef dans la prison réservée aux parri-

cides, aux traîtres et aux voleurs d'objets sacrés. C'était un lieu effrayant, un vaste sépulcre où rampaient des ombres qui n'avaient plus rien d'humain. Une odeur atroce y régnait. A certaines époques, des infiltrations du Nil transformaient le sol de cette géhenne en marécage où les gardiens n'osaient pas s'aventurer.

Lorsque Youssef pénétra dans ce tombeau, les condamnés, aveuglés, crurent que les murailles s'étaient écroulées et qu'ils recevaient la lumière du soleil.

Pour la première fois depuis son départ de la Vallée-Heureuse, le Pharaon de la Beauté eut un sourire.

— Hommes, dit-il, je vivrai au milieu de vous ainsi qu'un frère parmi ses frères, malgré que je n'aie commis aucun crime. Les desseins de l'Eternel sont mystérieux...

Il continua, mais les prisonniers ne l'écoutaient plus. Penchés vers lui, ils le regardaient avec adoration, et des larmes coulaient sur leurs joues. Ils ne sentaient plus le poids de leurs chaînes, ils oubliaient leur faim, ils oubliaient qu'ils avaient déjà franchi la porte de la Mort.

Des jours passèrent. Les condamnés étaient devenus joyeux. Réunis autour de Youssef, ils chantaient ou devisaient paisiblement.

Un matin, le chef de la prison entra.

— Vous êtes tous libres, déclara-t-il, à l'exception du Kananéen...

Un homme, qui avait assassiné sa mère et qui traînait depuis quinze années un carcan de fer, se souleva et dit :

— Nous voulons rester avec Youssef. Sans lui, la liberté nous serait odieuse.

Et Zouleïkah leur donna satisfaction.

Elle était inconsolable. Son désespoir devenait proverbial. Elle était un jardin de roses qu'un ouragan aurait dévasté. Elle était un jardin de roses que le soleil ne visitait plus.

Elle n'avait pas la sagesse de se dire : « Ici-bas, mieux vaut être abreuvé d'amertume tout de suite, car la vie doit se ter-

miner dans la tristesse. Celui qui n'a connu que la douleur celui-là, seul, sourit en s'abandonnant à la Mort. »

III

LE TRIOMPHE DE YOUSSEF

Le sultan de Roûm avait envoyé à Oualid, roi d'Egypte deux ambassadeurs, qui s'appelaient Daher et Nadim. Le premier était pourvu d'or, destiné à corrompre la cour Nadim dissimulait dans sa ceinture un poison violent, qu'il devait faire absorber au roi.

Daher n'eut aucune peine à s'attacher la complicité de l'intendant du palais, mais Nadim ne réussit pas auprès de l'échanson.

Oualid apprit que l'un des deux étrangers essayait d'attenter à ses jours, et son courroux fut d'autant plus impétueux qu'il avait reçu solennellement ces dignitaires.

En attendant de savoir quel était le coupable, on jeta Daher et Nadim dans la prison où les parricides, les traîtres et les voleurs d'objets sacrés se délectaient à contempler Youssef.

Ayant appris que le fils de Ya'koub interprétait les rêves, Daher dit à Nadim :

— Nous allons être fixés sur le sort qui nous est réservé. Il ne s'agit que de raconter à Youssef notre dernier songe...

Et Daher confia au Véridique :

— Cette nuit, j'ai rêvé que je foulais d'énormes grappes de raisin...

— Moi, dit Nadim, j'avais, sur la tête, une corbeille remplie de galettes. Des oiseaux affamés m'entouraient...

— Veux-tu nous expliquer ces rêves ? termina Daher.

Youssef leur conseilla d'observer la religion d'Ibrahim et leur parla ensuite d'Allâh.

Comme Nadim insistait, il répondit :

— Vos songes signifient que l'un de vous sera mis en liberté dans trois jours, et que l'autre sera pendu à un gibet

autour duquel voltigeront des corbeaux impatients de manger sa cervelle.

Daher éclata de rire, puis assura qu'ils n'avaient eu aucun songe.

— Je vous ai révélé ce qui est écrit, répliqua Youssef. Les décrets du Seigneur sont immuables.

Le lendemain, Ismaïn, le vizir du roi, vint demander aux ambassadeurs s'ils consentaient à faire des aveux. Youssef le pria de vouloir bien parler à son maître du pauvre esclave juif qui subissait une peine injuste.

— Compte sur moi, lui répondit le vizir. J'ai la confiance d'Oualid. Il m'écoutera.

Trois jours après, la prédiction de Youssef se réalisait. Daher était pendu et Nadim remis en liberté.

Mais Iblis fit oublier à Ismaïn sa promesse.



Youssef était en prison depuis sept années, lorsque, une nuit, Oualid vit en songe un spectacle étonnant. Sept vaches grasses et sept vaches maigres, qui avaient émergé du Nil, se livraient, sur la berge, un combat acharné. Victorieuses, les vaches maigres dévorèrent les vaches grasses. Il vit encore, au sommet d'une colline, sept magnifiques épis de blé et sept autres desséchés. A l'aurore, il fit appeler tous les magiciens et tous les devins de la cité, qui se déclarèrent incapables de lui expliquer ces deux rèves. Il entra dans une fureur terrible. Ses familiers, aux abois, ne savaient plus qu'implorer le Miséricordieux, quand le vizir pensa tout à coup à Youssef et s'écria :

— Je connais quelqu'un qui interprétera tes visions...

Et Ismaïn raconta comment le fils de Ya'koub avait annoncé à Daher et à Nadim leur sort prochain.

— Cours à la prison, dit Oualid, et interroge ce Kananéen...

Youssef écouta le vizir, réfléchit longuement, puis déclara :

— Les sept vaches grasses et les sept beaux épis repré-sentaient sept années d'abondance. Les sept vaches maigre et les sept épis noirs figuraient sept années de famine. Pen-dant sept années, il faut que le peuple ensemence et cul-tive la terre sans répit, afin que l'on emmagasine un grande quantité de blé qui sera consommée durant les sep années suivantes.

Ismaïn rapporta au roi la vaticination de Youssef.

Emerveillé, Oualid ordonna l'élargissement immédiat d Véridique, mais celui-ci refusa de sortir de prison avan que la preuve de son innocence fût établie.

Alors le roi réunit Youssef, A'ziz, Zouleïkah, Abigâl e Saddah.

Enveloppée d'un voile vert, Zouleïkah, penchée sur so cœur, avait fermé les yeux. Autour d'elle, on disait : « Dan son voile, elle ressemble à un grand bouton de rose qui hési terait à briser sa gaine, par crainte du soleil. »

Oualid la pressa de questions, et elle avoua qu'elle avai essayé de séduire Youssef.

La rose avait jailli de son étui. Elle défiait avec tranquil-lité les nuages du Malheur. Elle avait, comme arme et bou clier, son parfum et sa magnificence.

Youssef dit :

— Tu sais maintenant, A'ziz, que je n'étais pas coupabl envers toi... Certes, je n'ai pas la prétention d'être sans défauts, puisque l'homme est faible, mais Allâh est indul-gent.

Le roi, qui avait hâte de consulter le Véridique, pria tous les assistants de sortir, et Zouleïkah, la tête haute, se diri-gea vers la porte.

Oualid fut stupéfait d'entendre Youssef lui décrire exac-tement les vaches et les épis qu'il avait vus en rêve.

— A présent, dit-il, que décider ? Nous devons conjurer au plus tôt la famine. Prends n'importe quelles décisions. Tu seras obéi sans délai.

— Donne-moi l'intendance des entrepôts de blé, répon-
t Youssef. Je ferai moi-même les prélèvements pour les
mailles, la répartition de la farine, et je vérifierai les
mptes.

Non seulement Oualid accepta l'offre de Youssef, mais il
nomma vizir.

★

A'ziz mourut, — de désespoir, d'excès de travail ou de
aresse, on l'ignore. Bref, le fils de Ya'koub, qui cumulait
sément toutes les charges, lui succéda. Malgré les dispo-
tions qu'il avait prises, la disette de blé arriva, une disette
pouvantable. Le roi lui-même hurlait de faim, la nuit. Les
us belles jeunes filles se donnaient pour quelques grains
mil. Les hommes vendaient leurs femmes, celles-ci ven-
aient leurs enfants, et les enfants servaient de nourriture
des gens qui n'étaient pas scrupuleux.

Le peuple s'affola. Certains s'imaginaient que les étoiles
aient le froment des greniers célestes.

Parce que rien ne dure, en ce monde, la famine cessa,
Youssef, ne voulant pas continuer de faire souffrir Zou-
ïkah, l'épousa selon la loi d'Ibrâhim.

Le jardin de roses recouvra sa fraîcheur. Zouleïkah devint
areille à un svelte cyprès se mirant dans le fleuve du
onheur.

Ils unirent si étroitement leurs corps et leurs âmes qu'ils
urent trois nobles enfants, dont la postérité fut nom-
reuse.

Youssef revit ses frères, les pardonna et les combla de
es faveurs. Escorté de cent cinquante-huit chameaux et
e quatre-vingt-trois mules qui portaient des coffres rem-
lis de présents inestimables, il alla se prosterner devant
on père.

Que le nom d'Allâh soit loué !

FRANZ TOUSSAINT.

VITA NOVA

—

SERMENT

Oui, j'irai voir Venise
avec ma Bien-aimée
— dans l'église des lis
j'irais les yeux fermés...

Venise... il en est d'autres
que celle que l'on croit,
ce qu'il faut c'est descendre
au Pays véritable.

Quelle église... j'ignore :
l'église de douceur,
toute ténèbres d'or
et d'ailes qui rassurent,

la chapelle invisible
en la ville enchantée,
l'église de l'exil
et de la pauvreté.

— Quelle église, ô mon âme?
Celle que vous saviez
à travers tant de larmes
maintenant oubliées.

A présent que Septembre
gravement me sourit,
et s'il fallût attendre
la saison défleurie,

ô larmes de jadis,
vœu de ces tristes Mais,
oui ! j'irai voir Venise
avec ma Bien-aimée.

— Mais quelle bien-aimée ?
Tais-toi, tais-toi, mon cœur !
Si pure est la promesse...
Que te faut-il encore ?

Ne te plains pas, Jeunesse :
j'irai sans toi, c'est vrai,
mais cette heure éternelle
t'est déjà consacrée.

J'irai. Nous serons pauvres
comme dans les romans.
Mais j'aurai son épaule,
et je sais qu'un dimanche,

un blanc dimanche, à l'ombre
d'une étrange demeure,
quelque part dans le monde
Dieu verra ce bonheur.



1914 (1920)

I

Nos poèmes d'avant-guerre
— J'ai rouvert mes manuscrits —
Dans la chambre ont un amer
Parfum d'herbes défleuries :

Mots fanés, comme posthumes,
Exhumés tout bas un soir,
Que la pure Solitude
Sauvera des fausses gloires,

Romances qui êtes mortes
Avant que d'être chantées,
Un temps nouveau nous propose
D'autres voix à inventer.

Pourtant que vous m'étiez douces
Orgueilleusement un peu,
Chansons de mil neuf cent douze,
Toutes fraîches, toutes bleues...

Vous aviez l'odeur naïve
Des muguets d'après-midi,
La couleur des jeunes filles,
Et la paix des âmes tristes.

Les jeunes filles sont vieilles,
Ou bien vont se marier ;
Le Passé dort, au soleil
Des vacances oubliées...

La grille, qui l'a rouverte
Des jardins blancs où nous fûmes,
— O province, et faut-il taire
A jamais ces chants perdus... ?

II

Ceux-là qui se trouvèrent
Et ne reviendront plus,
Ou ceux qui traversèrent
Des enfers inconnus,

O monde ! parle-leur
De gloire ou de bonheur.

Si cet univers triste
Doit refleurir un peu,
Que tout ce qui subsiste
De roses soit pour eux.

Mais ceux à qui ces choses
N'ont brisé que le cœur,
Comment veut-on qu'ils osent
Tutoyer les vainqueurs ?

Comment, nous qui vécûmes
Quand on pouvait mourir,
Assumer l'amertume
De n'avoir su choisir ?

«... le temps des ASSASSINS *»,*
Rimbaud, ou bien des Saints ?..

III

Que de choses fières
Et pleines d'amour
Nous voudrions faire,
Chaque, chaque jour...

Qu'il est sur la terre
De rois dans la tour,
De cœurs en prière,
D'enfants sans secours...

Que nous sommes frères,
Que le temps est court,
Que notre âme espère,
Qu'elle dit : Toujours...



VITA MEA

mie, un souffle pur émanait des étoiles,
'invisibles discours liaient le monde au cœur.
puissance des soirs, quand l'âme dans ses voiles
'onge, comme un enfant sourit à ses vainqueurs...

Amie, il n'est peut-être pas d'autre victoire
Que ce sourire obscur et fier et désarmé?
Toute vie est pareille à quelque étrange histoire
Et celle que je sais se dit les yeux fermés.

Amie, on ne peut pas inventer sa fortune,
La richesse n'est pas d'être riche, parfois :
Je ne sais plus quels mots tombaient du clair de lune,
Mais ces mots dans l'air calme ont volé jusqu'à moi.

(Amie, où mènera ce mépris du désastre ?
Je ne sais pas. La rose et les cieux savent-ils ?
Je voudrais ressembler sous le chemin des astres
A la fleur innocente en qui rien n'est subtil.)

Amie, Amie, où sont les choses nécessaires ?
Sans doute il est trop tard pour parfaire des vœux.
J'aurais aimé passer où les autres passèrent,
Mais tout passage est court : c'est rester que je veux.

Amie, on ne sait rien désirer près des hommes :
Ils possèdent beaucoup — j'ai quelque chose aussi.
Eux ni moi cependant, nous n'avons rien : nous sommes.
Qu'ils soient ce qu'on les voit. Mais moi je suis ainsi,

Amie, ainsi je suis : semblable, quoique indigne,
A ce que je serais si vos yeux me créaient,
Car je ne comprendrais les hommes et leurs signes
Que si votre regard leur donnait mes secrets.

Amie, oui, quelquefois, ressembler à vos rêves,
Cela consolerait d'un excès de douceur.
Amie, écoutez-moi, puisque ce chant s'achève...
Cette paix, ce silence, et cette ombre, et ces pleurs,
Emportez-les comme des fleurs —

ALPHONSE MÉTÉRIÉ.

24 févr. 1919.

ES PLANS SCÉNIQVES DANS LE THÉAT RE ANCIEN ET DANS LE THÉATRE MO ERNE

Les innovations apportées à la mise en scène par . Gémier, au cours des années 1918-1919, dans une série représentations d'*Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare et *Bourgeois gentilhomme* de Molière notamment, ont ovoqué dans la presse — revues aussi bien que jour- ıux — des appréciations contradictoires. L'extension des ans scéniques débordant jusque parmi les spectateurs a ıru aux uns renouveler les ressources de la mise en scène, ermettre des entrées, des sorties, des attitudes, des grou- ements originaux ; aux autres, éparpiller l'action et par ite l'attention, gêner les spectateurs de l'orchestre ou ême manquer de vraisemblance. Mais on s'en est tenu, somme, à des observations superficielles.

Or la question est d'ordre très général et, en son genre, trêmement importante. Autant que la technique du théâ- e (laissons de côté l'argument du succès d'argent, qui a pas, je l'espère, faussé la probité artistique de M. Gé- ier), elle intéresse la tradition littéraire ; elle intéresse Art ; elle intéresse la logique de l'esprit humain. Elle ut donc la peine d'être examinée à fond, non seulement cause de son actualité et à un point de vue en quelque rte matériel, mais historiquement et psychologiquement. echerchons donc et analysons tous les arguments solides ii plaident pour ou contre la thèse de M. Gémier. Consi- érons le problème dans ce qu'il a de plus vaste et de plus inutieux, nettement et sans parti-pris, sans vouloir nous tacher aux anciens plutôt qu'aux modernes ou aux mo- ernes plutôt qu'aux anciens, et concluons en toute liberté après les résultats que la discussion nous aura fait equérir.

§

Pour connaître notre route et ne pas nous aventure[r à] la légère, écoutons d'abord M. Gémier nous exposer [lui-]même sa méthode :

Je me félicite, dit-il (1), d'avoir uni la salle à la scène [au] moyen de ces marches qui descendent dans la salle.

Sur ces marches, qui occupent la place des deux premiers ran[gs] de l'orchestre toutes les scènes intimes les plus délicates peuv[ent] être exprimées à voix très basse et pénétrer l'auditeur des d[er]niers rangs de l'orchestre. Ainsi l'intérêt est doublé. Dès q[ue] l'acteur est sur ces marches, debout ou assis, il est parmi [le] public ; le spectateur semble venir à lui, il le sent participer a[ux] sentiments qu'il exprime et il a l'impression de revenir a[u] temps de Molière et de Shakespeare en jouant parmi la fou[le].

Nous n'avons donc fait que rentrer dans les principes qui p[ré]sidaient aux représentations du moyen âge. C'est d'ailleurs not[re] but. Nos escaliers nous ramèneront aux époques primitives [du] théâtre, aux cirques de la Grèce, aux scènes provisoires et sa[ns] rampe de la Renaissance et des époques qui l'ont précédée.

Notre technique consiste en ceci : jeter l'action dans le publi[c,] transformer le spectateur en acteur, l'émouvoir en le faisa[nt] entrer dans le drame. C'était un procédé naturel dans les spe[c]tacles primitifs, alors que la représentation avait lieu sur [la] place, dans le temple, parmi la foule. C'est ce que donne encor[e] aujourd'hui, le geste du clown qui lance son ballon dans [la] salle. C'est le plus gros effet de joie obtenu dans le cirqu[e,] parce que, en recevant et en renvoyant le ballon, l'assistant ent[re] dans le jeu. C'est le héâtre de l'avenir, celui des grandes dém[o]craties.

La question revient donc, en somme, à ceci : la fusio[n] de la scène et de la salle est-elle historiquement et psycho[-] logiquement légitime ? — Les deux points de vue, histori[-] que et psychologique, étant d'ailleurs intimement liés, puis[-] qu'une évolution matérielle n'est que la traduction d'u[n] désir de l'esprit vers le mieux, c'est-à-dire vers plus d[e]

(1) Conférence faite à l'Université des Annales le 3 mars 1919, publié[e] dans le *Journal de l'Univ. des Ann.*, nº 13, du 15 juin 1919.

nformité avec ses tendances instinctives. Mais examinons abord les faits.

§

Selon la tradition,

> Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
> Promena par les bourgs cette heureuse folie (1) ;
> Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
> Amusa les passants d'un spectacle nouveau (2).

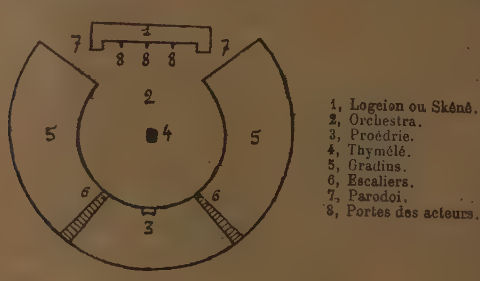
Et, apparemment, autour de ce chariot célèbre, les ba-auds se pressaient pour contempler de près les visages nduits de vin, peut-être apostropher les acteurs, peut-être ême prendre part au dialogue avec des répliques plus ou oins fantaisistes. Nous ne savons d'ailleurs rien d'assuré - quoi que Nietzsche en ait dit — sur les origines de la agédie grecque. Nous ignorons comment naquit l'idée de eprésenter une action fictive et dialoguée au moyen d'ac-eurs costumés et masqués ; si l'inventeur de la tragédie est hespis, ou plutôt, comme on l'admet aujourd'hui, Epigène, rédécesseur de Thespis ; si le chariot dont parle Horace a é la scène ambulante où jouèrent les maladroits inter-rètes des pièces primitives, ou simplement une sorte de amion qui transportait le matériel d'une installation foraine lus confortable. Mais que les acteurs aïent évolué sur les lanches d'un chariot ou sur une estrade plus vaste et plus olide, cela ne modifie pas l'aspect du théâtre et ses ori-ines : au VIe siècle avant J.-C., en Grèce, l'acteur est à uelques pas du spectateur, peut-être même le frôle et le oudoie.

Il semblerait donc que la fusion entre acteurs et specta-eurs soit naturelle. Mais ne perdons pas de vue que, d'une art, il s'agit des débuts maladroits de l'art dramatique, et ue, si Thespis a procédé comme il l'a fait, c'est qu'il n'avait en trouvé de mieux ; d'autre part, que Thespis lui-même ait peut-être très peu satisfait de son ouvrage. Il n'est

(1) La tragédie.
(2) Boileau, *Art Poétique*, III, 67-70 (trad. libre de Horace, *Art poétique*, 276-277).

vraiment pas possible de tirer argument de cet état choses, naïf et défectueux, pour établir une technique théâtre moderne. — Mais poursuivons notre enquête voyons quelle fut l'organisation du théâtre grec dans siècles qui suivirent.

On sait que les théâtres grecs étaient de vastes édifice d'abords construits en bois, plus tard en pierre, avec disposition et la forme approximative d'un vaste cirq moderne, qu'on aurait coupé en deux dans le sens vertica Un grand espace circulaire, d'une vingtaine de mètres d diamètre, placé au centre d'un amphithéâtre de gradin qui l'enveloppe aux trois quarts, la partie restée libre étai fermée par un mur épais et assez élevé : voilà le théâtre o furent représentés tous les chefs-d'œuvre de la plus brillant période d'Athènes.



Jusqu'aux environs de 1890 on crut que les acteurs évoluaient sur le Logeion et le chœur dans l'orchestre. Mais la disposition des gradins qui dépassent le demi-cercle et semblent faire converger tous les regards vers le centre de l'orchestre, non vers le Logeion, la hauteur et l'étroitesse de ce Logeion (la hauteur atteint 4 mètres et la profondeur est souvent réduite à 2 mètres), l'emplacement des meilleurs sièges et particulièrement de la Proédrie au niveau du sol, enfin la nécessité de fondre à certains moments les choreutes et les acteurs attirèrent l'attention des archéologues et modifièrent l'opinion couramment admise. A tel

point qu'aujourd'hui on considère comme hors de doute que les acteurs du vᵉ siècle se tenaient dans l'orchestre, au pied du Logeion, à quelques pas des spectateurs des gradins inférieurs (1).

Les partisans du rapprochement entre acteurs et spectateurs vont donc triompher. Mais qu'ils ne se hâtent pas trop de crier victoire et qu'ils considèrent maintenant les choses sous un autre angle.

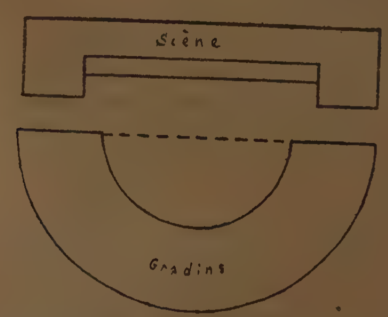
D'abord, — le détail des textes des tragédies grecques nous renseigne suffisamment,— acteurs et choreutes n'évoluent que dans la partie de l'orchestre comprise entre le Logeion et la Thymélé ou autel de Dionysos: or la meilleure place est située juste à l'opposé, à une dizaine de mètres environ des acteurs. Pourquoi avoir ménagé dès les origines et conservé dans la suite cet éloignement, si l'on ne considérait pas que la proximité excessive et, à plus forte raison, le coudoiement sont contraires aux tendances du plaisir dramatique ?

En outre, il faut remarquer que, malgré les apparences, la séparation reste très nette entre spectateurs d'une part et choreutes-acteurs d'autre part. Les entrées et les sorties du chœur se font par les Parodoi ; les entrées et les sorties des acteurs par les portes pratiquées dans le mur de la Skênê, peut-être aussi, à l'origine, par les Parodoi. Jamais les Grecs n'auraient eu l'idée de faire entrer un acteur, encore moins une troupe de choreutes, par les escaliers des gradins. Peut-être que, psychologiquement, le spectateur éprouve les émotions qui agitent l'acteur et le cho-

(1) On trouvera des renseignements complémentaires dans un certain nombre d'excellents ouvrages à l'usage des classes : Gow et Reinach, *Minerva*, Paris, Hachette ; Bodin et Mazon, *Extraits d'Aristophane*, introduction, Paris, Hachette ; Abbé Boxler, *Précis des institutions grecques et romaines*, Paris, Lecoffre, tous commodes et plus abordables que les gros ouvrages d'érudition. Ceux qu'intéresse la question du théâtre grec devront se reporter aux ouvrages suivants : Reisch, *Das griechische Theater...*, Athènes, 1860. Puchstein, *Die griechische Bühne*, Berlin, 1901. Le petit livre de Bodin et Mazon contient une bibliographie très suffisante du sujet.

reute ; mais, matériellement, il est séparé d'eux : c'est u
personnage différent.

Cette différence s'accuse avec les siècles, dans le théât
grec et gréco-romain d'abord, puis, plus encore, dans
théâtre romain proprement dit (1). Tragédies et comédie
deviennent plus amples, plus complexes, nécessitent u
nombre plus considérable de personnages, exigent de
décors plus savants, demandent une mise en scène plu
vaste ; et voici cependant que, loin d'empiéter sur la parti
de la salle réservée au public, le lieu de la scène s'éloign
davantage, s'exhausse et se limite au Logeion. Le Logeion
se fait plus profond et plus large, se complète par un mu
de fond élevé et richement orné ; l'orchestre, de circulair
qu'il était, se réduit à un demi-cercle, et les gradins en
épousent la forme. Si bien que, dans le théâtre d'Orange
par exemple, la scène et les gradins sont en réalité deux
constructions séparées et complètement indépendantes l'une
de l'autre.



L'évolution matérielle du théâtre antique prouve donc manifestement ceci : au fur et à mesure que ce théâtre s'est perfectionné, la scène s'est de plus en plus différenciée de

(1) On peut négliger d'étudier en détail l'histoire du théâtre romain, d'ailleurs mal connue. Il suit la même évolution que le théâtre grec. C'est d'abord une construction provisoire : estrade pour les acteurs ; bancs pour les spectateurs, sans contact. A partir de 154 av. J.-C., on voit apparaître les théâtres en pierre, mais exactement sur le modèle des théâtres grecs les plus récents.

la « salle », l'acteur s'est de plus en plus nettement séparé du spectateur. Or, si non seulement les Romains, mais, avant eux, les Grecs, qui étaient gens de goût, intelligents et sans préjugés, ont transformé leur théâtre dans ce sens, alors qu'il leur était loisible de suivre le sens exactement inverse, c'est fort probablement que cette transformation répondait aux besoins de l'esprit humain, et, puisqu'ils ne sont jamais revenus aux procédés antérieurs, c'est qu'ils estimaient très satisfaisantes les améliorations obtenues.

§

Il est curieux et significatif de constater que l'évolution du théâtre en France a suivi une marche exactement parallèle.

Les premiers essais dramatiques, au XIIe siècle, furent l'œuvre du clergé (1). Aux grandes fêtes religieuses, Noël et Pâques surtout, on ajoutait à l'office proprement dit une figuration et une sorte de mise en action élémentaires. Par exemple, « une crèche derrière l'autel, avec l'image de la Vierge ; un enfant, d'un lieu élevé, figurait un ange et annonçait la Nativité ; les pasteurs, vêtus de la tunique et de l'amict, traversaient le chœur, et l'ange leur disait un verset de saint Luc. D'autres enfants, aux voûtes de l'église, figuraient des anges, entamaient le *Gloria*. Les bergers s'avançaient en chantant la prose *Pax in Terris ;* ils adoraient en chantant *Alleluia*. Puis l'office commençait. » (G. Lanson.)

Plus tard, à l'époque où s'épanouirent les « mystères », l'action se développa, devint plus théâtrale et se joua sur le parvis de l'église. Or, — et ceci est caractéristique, — en même temps que l'action et la mise en scène se perfectionnent, la séparation s'affirme entre les acteurs et le public. On construit une estrade ; on utilise des décors et des cos-

(1) Pour plus de détails, consulter : Petit de Julleville, *Les Mystères, la Comédie... en France au moyen âge*. — Sepet, *Le Drame chrétien au moyen age*. — Clédat, *Le Théâtre au moyen âge*.

tumes. On distingue d'une part une scène, d'autre part de
bancs et des chaises où prennent place les spectateurs
Dans quelques pièces, il est vrai, des démons bondissen
dans les rangs des spectateurs, où ils provoquent le rire e
surtout l'effroi. Mais ce procédé, d'une importance infime
d'ailleurs, ne tarde pas à disparaître.

Les progrès effectués par la suite ne changèrent pas l
caractère du théâtre. Peu importe que le décor se soit simplifié, que le talent des acteurs se soit mûri, qu'il y ait eu
dans les représentations plus de variété ou d'harmonie. Au
point de vue qui nous occupe, il suffit de retenir que le
xve siècle — apogée du théâtre au moyen âge — a vu se
préciser et s'affirmer la disposition en deux parties bien
différenciées, scène et salle, à laquelle nous sommes habitués
aujourd'hui.

Il n'y eut pas de perfectionnements jusqu'au xviie siècle.
On serait plutôt tenté de parler de régression, si l'on tenait
compte des conditions dans lesquelles se jouèrent maintes
pièces au xvie siècle. Une gravure du Térence de Roigny
(1552), qui, malgré sa naïve maladresse, est un document
très précieux, nous montre un acteur récitant le prologue
sur une simple estrade qu'entourent les spectateurs : ceux-ci, soit debout, soit assis sur des bancs ou dans des espèces de loges, sont répandus aux quatre côtés de la salle ;
au fond de l'estrade, qui ne comporte ni décors ni coulisses, sont rangés, visibles pour tous, les acteurs qui attendent le moment de commencer. Mais que conclure de là ?
Nous savons qu'au xvie siècle la plupart des scènes sont
improvisées ou du moins construites avec des moyens de
fortune. Il n'y a pas en somme de théâtre public, mais des
initiatives privées. On joue dans les collèges ou chez des
particuliers. En sorte que, juger d'après ces exemples, ce
serait commettre la même erreur que si, dans 300 ans, on
jugeait du goût français actuel d'après la description d'une
représentation d'amateurs dans un salon parisien ou dans
la salle des fêtes d'un lycée. La Renaissance est, au point

de vue du théâtre, une époque de transition, qui cherche, hésite, et ne fixe rien de précis.

Les véritables théâtres publics ne s'organisèrent qu'au XVIIe siècle. C'est l'Hôtel de Bourgogne, qui, en 1628, devient la grande scène parisienne, où se jouent la plupart des tragédies de Corneille et de Racine. C'est la salle du Palais-Royal, que Louis XIV accorde en 1660 à Molière. Il y a aussi le théâtre du Marais, qui donne ses représentations dans une salle de jeu de paume, rue Vieille-du-Temple ; et plus tard c'est la Comédie-Française, que crée Louis XIV par la fusion du théâtre du Marais et du théâtre de Molière en 1680, et qui se loge tant bien que mal rue Guénégaud, puis rue des Fossés Saint-Germain (1).

Mais, bien ou mal installés, ces différents théâtres sont tous établis d'après le même principe — le même pour les uns et pour les autres, et le même que pour les théâtres antérieurs et postérieurs : une salle et une scène nettement différenciées. Sans doute il y a encore bien des imperfections dans ces salles souvent aménagées à la hâte. Au parterre des jeux de paume notamment, qui est dépourvu de sièges, comme son nom l'indique, s'entasse un public bruyant et souvent populacier (2). Mais dans ces imparfaits jeux de paume, aussi bien que dans les installations plus riches, comme celle de l'Hôtel de Bourgogne ou comme les installations provisoires mais luxueuses du parc de Versailles, au moment des grandes fêtes de Louis XIV, la séparation est très nette entre les acteurs et les spectateurs. Un grand nombre d'estampes conservées à la Bibliothèque Nationale en font preuve.

Il faut bien reconnaître — car une démonstration ne peut être efficace que si elle est d'une entière bonne foi — que

(1) Pour le Théâtre au XVIIe siècle voir surtout Despois, *Le Théâtre Français sous Louis XIV*.

(2) V. Boileau *Sat.* IX, 177 :

Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer Attila,
Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de visigoths tous les vers de Corneille.

cette règle générale présente quelques exceptions. Ainsi la scène du Palais-Cardinal, qui devint le théâtre de Molière et la scène du Palais-Royal sont toutes deux réunies à la salle par un escalier central de cinq marches, en forme de perron. Des estampes du XVIIe siècle (une, en particulier, de La Bella, 1641 ; une autre, de Van Lochum, 1642 [Bibliothèque Nationale]) nous apportent des témoignages indiscutables.

Mais : 1° la scène du Palais-Cardinal et la scène du Palais-Royal sont dues toutes deux à Richelieu : la disposition imaginée par lui disparaît totalement par la suite. — 2° l'escalier n'est jamais employé pour l'entrée ou la sortie d'un personnage, pas plus que pour un contact quelconque entre les acteurs et les spectateurs. Aucun texte du XVIIe siècle n'offre l'indication précise, ni même le plus léger indice que l'escalier ait été utilisé dans la représentation.

L'argument le plus sérieux que l'on pourrait mettre en avant, en faveur d'un contact entre la scène et la salle, est celui de la présence au XVIIe siècle d'un grand nombre de spectateurs sur la scène elle-même. On sait, en effet, qu'à partir de 1650 environ, un public privilégié fut admis à s'installer, assis ou debout, de chaque côté de la scène. Sur une estampe, qui représente une scène de la *Noce de Village*, de Brécourt, jouée au théâtre de Molière en 1666, ces spectateurs élégants forment deux rangs, à droite et à gauche, ceux du premier rang assis, ceux du deuxième rang debout derrière eux. Cette habitude dura plus d'un siècle et c'est en 1759 seulement que M. de Lauraguais obtint, moyennant une grosse indemnité accordée aux comédiens, la suppression des sièges de la scène.

Le fait est indéniable : pendant plus de cent ans, tout un public d'hommes du « bel air » coudoie les acteurs et ne se gêne pas pour les interpeller pendant qu'ils jouent, ou même pour aller et venir sur le « théâtre ». Molière nous a tracé dans les *Fâcheux* (I, 1) un croquis satirique fort pittoresque de l'arrivée d'un de ces importuns qui, poussant

le sans-gêne plus loin que les autres, vient planter sa chaise au beau milieu de la scène. La citation vaut la peine d'être faite toute au long :

J’étais sur le théâtre en humeur d’écouter
La pièce, qu’à plusieurs j’avais ouï vanter ;
Les acteurs commençaient, chacun prêtait silence,
Lorsque, d’un air bruyant et plein d’extravagance,
Un homme à grands canons est entré brusquement,
En criant : « Holà ! ho ! un siège promptement ! »
Et de son grand fracas surprenant l’assemblée,
Dans le plus bel endroit a la pièce troublée.
Hé ! mon Dieu ! nos Français, si souvent redressés,
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés,
Ai-je dit, et faut-il sur nos défauts extrêmes
Qu’en théâtre public nous nous jouions nous-mêmes,
Et confirmions ainsi par des éclats de fous
Ce que chez nos voisins on dit artout de nous ?
Tandis que là-dessus je haussais les épaules,
Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles ;
Mais l’homme pour s’asseoir a fait nouveau fracas,
Et traversant encor le théâtre à grand pas,
Bien que dans les côtés il pût être à son aise,
Au milieu du devant il a planté sa chaise,
Et de son large dos morguant les spectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs...

Encore une fois, le fait est indéniable. Mais l’argument est-il péremptoire ? Il le serait si la présence des spectateurs sur la scène avait répondu à un besoin psychologique, au besoin de créer entre les acteurs et le public une atmosphère de communion émotive et en quelque sorte d’enthousiasme artistique, et si, par suite, toute l’opinion avait admis cette pratique comme nécessaire ou du moins comme très légitime.

Or, comme le prouve le texte même de Molière, la réalité est bien loin d’être telle. D’une part, en effet, les jeunes élégants, qui s’assoient à droite et à gauche de la scène et qui d’ailleurs ne regardent pas au prix pour acheter leurs places de faveur, viennent là uniquement pour parader,

pour exhiber leur mise somptueuse ou pour lancer un trait d'esprit. Ils sont là comme dans un salon, fort peu préoccupés de la pièce qui se joue à leurs côtés. Visiblement ils sont un surcroît, une inutilité, une gêne (1). Bien plus, ils nuisent à l'intelligence du texte. « Combien de fois, écrit l'abbé de Pure, sur ces morceaux de vers: Mais le voici... mais je le vois... a-t-on pris pour le comédien et pour le personnage qu'on attendait des hommes bien faits et bien mis qui entraient alors sur le théâtre. » (*Idée des spectacles anciens et nouveaux*, 1688).

Aussi non seulement l'abbé de Pure, mais bon nombre d'autres contemporains, qui ont bien senti l'anomalie et l'inconvénient de cette coutume, ont véhémentement protesté. L'abbé de Pure lui-même disait :

Le monde qui s'y trouve [sur la scène] ou qui survient, tandis qu'on joue, y fait des désordres et des confusions insupportables.

Tallemant remarque vers 1660 :

Il y a à cette heure une incommodité épouvantable à la comédie, c'est que les deux côtés du théâtre sont tout pleins de jeunes gens assis sur des chaises de paille... Cela gâte tout et il ne faut quelquefois qu'un insolent pour tout troubler.

Le désordre devint si intolérable, explique M. Despois dans son *Théâtre Français sous Louis XIV*, que l'autorité fut obligée d'intervenir et que l'on enferma les spectateurs du théâtre (c'est-à-dire de la scène) dans une double enceinte formée par une balustrade qu'il leur était interdit de franchir. Et M. Despois mentionne une lettre de Pontchartrain à d'Argenson (28 novembre 1703), où l'ordre est donné à un agent de police « de se tenir sur le théâtre à la comédie, d'observer ceux qui y feront du bruit ou se tiendront hors des enceintes des balustrades ».

(1) En 1695 des femmes aussi envahirent la scène, quand l'abbé Boyer fit représenter sa *Judith*, et crurent devoir, en fondant en pleurs, exprimer ostensiblement leur émotion. Mais c'était une émotion factice, dont le public se moqua (V. Le Sage, *La Valise trouvée*), et la présence des femmes sur la scène ne se renouvela pour ainsi dire plus jamais.

Aussi, quand, au milieu du XVIII[e] siècle, cet usage disparut, public et auteurs furent-ils très satisfaits d'une réforme qui rendait à la scène toute sa liberté, enlevait au spectacle son invraisemblance et rétablissait le silence et le calme extérieurs nécessaires à l'audition d'une tragédie ou d'une comédie.

Ce qui prouve bien que ce retour aux habitudes antérieures était non seulement justifié, mais, pour ainsi dire, indispensable, c'est que, de 1759 à 1918, nulle tentative de réaction ne s'est manifestée et que, quand le romantisme vint bouleverser toutes les habitudes classiques, aussi bien du XVIII[e] que du XVII[e] siècle, et non seulement la règle des trois unités et l'emploi du vers, mais le décor, le costume, les accessoires, agrandir la scène, perfectionner l'art des entrées et des sorties, améliorer les jeux de lumière, bref, utiliser toutes les ressources de la mise en scène, le romantisme, qui voulut faire le plus « vrai » possible et donner la plus forte émotion dramatique, a éloigné plus que jamais les acteurs des spectateurs. Il n'y a plus contact. Bien mieux : il n'y a plus possibilité de contact, puisque tout escalier unissant la scène et la salle a été définitivement supprimé.

Ni les Parnassiens, ni les Symbolistes n'ont cherché à transformer cet état de choses. Banville a bien écrit en 1870 :

A quoi tiennent la vie intense et invincible du théâtre antique et la morne froideur du nôtre ? A ceci qu'un silence de mort, immense comme un désert, sépare la foule du drame qui s'accomplit sous ses yeux... tandis que, chez les Grecs, le peuple, *parlant par la voix du chœur lyrique,* pouvait exprimer ses angoisses, sa colère, ses aspirations, sa pitié, sa puissante raillerie.

Mais cela ne signifie nullement que les spectateurs doivent intervenir dans le drame et se mêler à l'action. Banville dit nettement : *par la voix du chœur lyrique,* autrement dit : par l'intermédiaire du chœur, qui est acteur et joue sur la scène, et non pas personnellement. Demander ou laisser

au public le soin de manifester lui-même ses impressions ? Jamais un esprit sensé n'a envisagé pareil procédé, qui donnerait lieu à de beaux charivaris ! Banville n'a d'ailleurs pas tort. La présence du chœur décuple en quelque sorte l'intérêt du drame, parce que le chœur vit au milieu de l'action et, comme le chœur représente le public, ce public, qui suit et partage toutes les émotions du chœur, s'imagine vivre lui-même au milieu de l'action. — Mais ceci est un autre sujet.

Veut-on, pour terminer, un dernier argument ? Que l'on songe aux admirables et poignantes représentations du théâtre du Vieux-Colombier et du théâtre de l'Œuvre. Une scène petite, un décor simplifié, une séparation nette entre les acteurs et le public ; un jeu sobre, rien de ce déploiement brillant et miroitant auquel on semble tendre aujourd'hui : avec ces moyens sommaires et dénués de tout artifice, on atteignait au plus haut degré de l'émotion dramatique.

Ainsi donc, quand on examine dans ses traits généraux l'évolution matérielle du théâtre grec, puis, en regard, l'évolution matérielle du théâtre français, on constate très nettement, de part et d'autre, si l'on ne dé [illegible] parti pris les textes et les documents figurés, une séparation progressive et de plus en plus tranchée entre les acteurs et les spectateurs. Les acteurs, d'abord au niveau et à proximité du public qu'ils coudoient, petit à petit s'en éloignent : c'est d'abord l'estrade et, plus tard, une vraie scène qui les exhausse ; c'est ensuite l'emplacement même de la scène qui se recule et la disparition des escaliers. Ajoutons à cela un élément particulier au théâtre moderne : l'illusion — voulue — produite par le décor et par l'éclairage artificiel, qui nous fait croire à un éloignement plus considérable encore qu'il n'est en réalité.

Est-il téméraire de penser que, si l'évolution matérielle du théâtre a été analogue en Grèce et en France (et l'on pourrait faire les mêmes constatations ailleurs), c'est qu'elle ré-

pond à un besoin psychologique? Etudions donc le théâtre en lui-même et recherchons ce qui caractérise sa psychologie. Peut-être trouverons-nous là des éclaircissements et des arguments.

Pénétrons-nous bien, d'abord, — sous peine d'aboutir à des considérations fausses, — de cette vérité, peut-être banale, mais trop volontiers négligée, que nous sommes des modernes, c'est-à-dire des civilisés, des gens, non pas plus vertueux, mais plus raffinés, et que rien, même les protestations ou les réactions, ne pourra faire que nos idées et nos goûts ne soient très différents des idées et des goûts des peuples jeunes.

Les Anciens — surtout les Grecs du VIe siècle, mais même aussi les Français du XIIIe — voyaient dans le théâtre une manifestation religieuse : les tragédies grecques primitives sont intimement liées au culte de Dionysos et les premiers drames français sont issus du culte chrétien. Au centre de l'Orchestra s'élève la « thymélé », qui est un autel de Dionysos ; les mystères se jouent sur le parvis des églises, et au XVIIe siècle encore notre théâtre est moral (1).

Rien de tel aujourd'hui. Nous ne considérons plus le théâtre comme quelque chose de sacré. Et, que nous allions y chercher une émotion forte ou un plaisir intellectuel, nous écoutons et nous regardons, en quelque sorte, avec la conscience un peu orgueilleuse de gens qui n'oublient pas leur « moi ».

(1) On peut négliger le théâtre du XVIe siècle : les tragédies de la Renaissance ne sont que des exercices d'humanistes.

En ce qui concerne le caractère moral du théâtre au XVIIe siècle, il suffit, pour s'en rendre compte, de lire les préfaces, examens et dédicaces de Corneille, de Racine et de Molière. Il ne faudrait pas se méprendre sur le sens d'un passage de Molière, dont on fausse souvent l'esprit. Molière a effectivement écrit : « Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire ! » Mais il n'entend nullement signifier par là qu'il faut flatter les bas instincts du public vulgaire. Il faut plaire au public et le faire rire, mais par des procédés honnêtes, et parce que ce sera le meilleur moyen de faire accepter les vérités morales plus sérieuses contenues dans la pièce.

L'un des plaisirs du théâtre, en effet, et, je crois, le principal, est le plaisir que nous éprouvons de notre supériorité. De même que le sage un peu inhumain de Lucrèce savoure sa tranquille sécurité au spectacle des infortunés qui luttent contre une mer déchaînée ou qui se massacrent dans la plaine ou qui s'épuisent dans les ridicules efforts de l'ambition et de la cupidité, de même nous, au théâtre, — inconsciemment peut-être, mais effectivement, — nous nous réjouissons de ne pas être ridicules comme M. Jourdain ou malheureux comme Oreste. Nous nous flattons d'être plus intelligents qu'eux : nous nous disons que nous serions plus raisonnables ou plus habiles, et, tout au fond de nous-mêmes, sans que nous osions l'avouer, notre orgueil est satisfait.

La Bruyère s'était posé la question :

> D'où vient que l'on rit si librement au théâtre et que l'on a honte d'y pleurer ?

Et il a eu tort de ne pas s'arrêter à l'une des explications qu'il propose en passant et qui est la vraie :

> Est-ce une peine que l'on sent à laisser voir que l'on est tendre, et à marquer quelque faiblesse, surtout en un sujet faux, et dont il semble que l'on soit la dupe ?

La Bruyère n'a pas osé ou pas su se prononcer d'une façon ferme ; mais il avait deviné juste. Cette conscience de notre supériorité, nous la manifestons en présence d'une comédie par notre rire, en présence d'une tragédie par notre impassibilité. Supériorité, notre rire de moquerie au spectacle d'un ridicule, notre rire d'intelligence pour une allusion, pour un jeu de mots spirituel rapidement saisi, notre rire de surprise pour un geste imprévu qui heurte notre sens de la logique. Supériorité aussi, notre impassibilité devant une douleur morale, devant un deuil, devant une mort, devant tous ces malheurs que nous savons fictifs et que nous ne saurions prendre au sérieux sans paraître risiblement naïfs.

Or, précisément pour cela, quel que soit le genre de pièce et même en sachant que tout ce qui paraît sur la scène, intrigue, qualité des personnages, décors, tout est fictif, nous tenons absolument et sans restriction à ce que tout nous paraisse aussi réel que possible. Nous exigeons que les choses se passent en scène aussi naturellement et aussi vraisemblablement qu'elles se passeraient dans la réalité : nous voulons voir une scène d'intérieur fictive, comme nous verrions une scène d'intérieur réelle dans un appartement qui aurait l'un de ses murs en verre ; nous voulons voir une scène fictive sur la place ou dans la rue, comme nous assisterions à une scène réelle, à demi caché derrière les rideaux de notre fenêtre.

Civilisés comme nous le sommes, notre plaisir au théâtre ne sera total que si les conditions matérielles de la représentation sont assez scrupuleusement respectées pour nous donner l'impression du réel, d'une part, d'autre part pour nous permettre de savourer en toute tranquillité le sentiment de notre supériorité. Or l'un est fonction de l'autre et nous n'éprouverons ce sentiment que si nous avons, tout en nous souvenant de ce que le théâtre a de fictif, l'illusion du réel. Sinon, songerons-nous à confronter notre valeur avec celle de personnages en qui nous démêlerons une autre personnalité que celle de son rôle? Et comment croirons-nous que nous voyons, par exemple, Rodrigue ou Andromaque ou Don Juan, s'ils sortent du palais ou du salon pour venir se promener parmi les fauteuils d'orchestre en montrant leurs perruques et leurs fards ? Toute illusion s'évanouira à l'instant. Et logiquement, ou bien Rodrigue, Andromaque, Don Juan doivent rester sur la scène, ou bien, s'ils descendent aux fauteuils d'orchestre, nous n'avons qu'à nous lever et à quitter la salle. Il se peut que je m'arrête, un soir, près d'une fenêtre éclairée, attiré par le spectacle de la scène familiale qui s'agite autour de la lampe ; mais j'évite d'attirer l'attention et je me dissimule : si quelqu'un sort et s'approche, je m'éloigne...

Etre mêlés à l'action ? Ce serait illogique et invraisemblable. Notre grand plaisir au théâtre et même tout notre plaisir est, encore une fois, d'être *spectateur*. Le verbe grec *theasthai*, d'où vient théâtre, signifie contempler : le théâtre est donc en son essence même un spectacle, et le spectateur ne doit à aucun moment perdre cette impression qu'il est un spectateur, qu'il est sur un autre plan et en quelque sorte dans une autre atmosphère que les acteurs du drame. Pour que cette impression, dont il est avide, ait son maximum d'effet, il faut qu'il y ait une certaine distance entre l'acteur et lui ; il ne faut pas qu'il se trouve trop près de la scène et surtout qu'il soit englobé dans les évolutions des acteurs. Nous ne pouvons être à la fois celui qui agit et celui qui contemple. Croire que « c'est arrivé », avoir envie de parler et d'agir au milieu des acteurs ou simplement de les sentir à côté de soi, cela ne convient qu'aux naïfs ou aux imbéciles. Et s'il nous arrive parfois à la tragédie de sentir notre gorge serrée d'émotion ou de nous sentir soulevés d'enthousiasme, si nous sentons un vague besoin de nous dresser et de crier, ce n'est nullement parce que nous prenons part à l'action, mais parce que nous sommes ravis par un charme analogue à celui que produirait sur nous la vue d'un marbre impeccable ou l'audition d'une symphonie sublime.

Sans doute il y a des spectateurs qui éprouvent assez fortement les émotions dramatiques, qui vivent assez activement le drame ou la comédie pour ne pouvoir modérer ni leurs larmes, ni leur rire, pour s'épanouir d'une joie totale ou souffrir sincèrement la plus profonde douleur à voir l'allégresse ou les larm s des héros de la pièce. Il y en a qui féliciteront par des cris d'enthousiasme le héros habile ou chanceux, qui mettront en garde contre les dangers, à voix haute, le héros que menace le traître. Il y en a aussi qui aimeront voir un acteur s'asseoir près d'eux et lui parler ou s'entendre interpeller de la scène par une actrice jolie et peu vêtue.

Mais, d'abord, il faudrait savoir jusqu'à quel point ce ne sont pas des malins qui veulent faire de l'esprit ou se donner une vaine importance (1). Et, d'autre part, à supposer que de tels spectateurs soient sincères, qu'est-ce que cela prouve ? Un public de ce genre ne se rencontre que dans les théâtres de faubourg, les music-halls ou les cirques. On n'a jamais rien vu d'approchant à la Comédie-Française, à l'Odéon, au Vieux-Colombier,.. et même au Théâtre Antoine.

Négliger cette évidence, c'est ne pas se rendre compte qu'il n'existe pas un modèle unique de spectateur. C'est ne pas voir ou ne pas vouloir voir qu'il y a d'une part une catégorie de public vulgaire et fruste, d'autre part une catégorie de public instruit et cultivé, et que, entre ces deux catégories, la différence est celle du jour et de la nuit. Est-il besoin de souligner que le public habituel du Vieux-Colombier n'est pas le public habituel du Châtelet ? Il ne faut pas se laisser hypnotiser par la vision des foules enthousiastes qui se pressaient au théâtre de Dionysos ou sur le parvis de Notre-Dame et croire que ce public homogène des cités anciennes se retrouvera dans notre société raffinée. On ne peut ainsi revenir en arrière et construire une technique du théâtre moderne d'après une vision plus ou moins exacte de l'antiquité.

Sans doute l'enthousiasme est unanime au spectacle des grands chefs-d'œuvre du théâtre classique, et l'on peut dire que le public alors n'est plus un public vulgaire ou lettré, mais un public humain. Cependant, quel est le public qui va voir jouer *Tartuffe* ou *Andromaque* ? Il arrive qu'une petite modiste, sur un strapontin des dernières galeries, mêle ses applaudissements à ceux d'un académicien notoire qui se prélasse dans sa loge ; mais se présente-t-il jamais aux guichets du Théâtre-Français un de ces travail-

(1) Il se peut que le clown en envoyant son ballon dans le public provoque le rire, mais celui qui prendra plaisir à renvoyer le ballon sera ou un enfant ou un spectateur naïf et vaniteux, qui sera fier de montrer son adresse et de se donner lui-même en spectacle. La joie du public viendra de ce que cet incident est en quelque sorte un spectacle dans le spectacle.

leurs aux mains calleuses, venu de l'usine ou des champs ? Le public sera varié peut-être, mais limité dans sa variété. Ce n'est pas et ce ne peut pas être ce peuple intégral qui venait écouter religieusement *Œdipe Roi* (le vrai, celui de Sophocle) ou la *Passion* d'Arnoul Gréban.

Faut-il rappeler qu'il y a dans une pièce le côté psychologique et profond et le côté extérieur de la mise en scène ? Le premier s'adresse à notre intelligence et à notre cœur : c'est le seul valable. L'autre flatte nos sens et plus souvent nos instincts vulgaires que nos instincts artistiques. Parfois l'union est harmonieuse ou du moins équilibrée avec goût entre ces deux éléments ; parfois l'une prend toute l'importance au détriment de l'autre : ici la tragédie classique, là la pièce à grand spectacle et à exhibitions ; ici le Vieux-Colombier, là le Châtelet. Un grand artiste ne doit pas oublier cela et monter le *Bourgeois Gentilhomme* comme *le Tour du monde en 80 jours*...

Peut-être à la rigueur serait-il légitime d'aller chercher chez les Anciens le modèle d'une méthode moderne, s'il était démontré que l'usage antique était judicieux, conforme aux lois générales du théâtre et de la psychologie dramatique. Mais il n'en est rien : avec le temps les conditions scéniques ont gagné en vérité et l'on n'est jamais revenu aux méthodes des anciens. Ou bien alors il faut faire revivre le chariot de Thespis, ou les drames liturgiques dans le chœur des églises ou les moucheurs de chandelles et Polyeucte en pourpoint brodé. Car la thèse de M. Gémier se retourne contre lui : s'il voulait (à supposer que cela fût possible) recréer l'atmosphère des spectacles antiques, il fallait l'amphithéâtre de pierre au flanc de la colline, le cothurne et le masque et *ramener la mise en scène à ses moyens les plus naïvement simples*.

Non, décidons-nous à comprendre que, si les Anciens ont fait ce qu'ils ont fait, c'est qu'ils n'ont pas trouvé mieux. Allons-nous sacrifier les progrès accomplis depuis tant de siècles et revenir aux procédés naïfs et maladroits

dont nos ancêtres ont dû, bon gré mal gré, se contenter ?

§

Ce n'est pas à dire pourtant — à condition que soit évité le contact entre acteurs et spectateurs — qu'on ne puisse améliorer la mise en scène et surtout la disposition de la scène dans nos théâtre modernes. En ce sens, les innovations de M. Gémier étaient tout à fait légitimes ; elles étaient même ingénieuses.

Légitimes, d'abord, parce que les ressources de nos scènes actuelles sont extrêmement limitées. Comme leur disposition habituelle n'offre qu'un seul plan horizontal et seulement trois côtés utilisables, les personnages ne peuvent entrer ou sortir que par le fond, par la droite ou par la gauche, et, dans certains cas, uniquement par le fond : organisation aussi mal commode qu'artificielle et qui provoque souvent de ridicules invraisemblances.

Ingénieuses, ensuite, parce que M. Gémier avait su utiliser très habilement les moindres coins du Théâtre Antoine et par les deux escaliers latéraux, par les étages établis sur la scène elle-même, tripler, quadrupler ou même quintupler les plans. De là, dans le *Bourgeois Gentilhomme*, par exemple, des antithèses ou des effets de surprise fort amusants ; dans *Antoine et Cléopâtre*, la possibilité d'un déploiement de foules pittoresque, vivant, très conforme à la réalité. Et ainsi M. Gémier avait pu tirer de ces deux pièces des effets tout nouveaux, avec un succès indiscutable.

Mais on peut réussir matériellement, disons même artistiquement, et tout ensemble, comme cela a été expliqué, commettre une grave erreur de psychologie.

Reste à savoir — et c'est dans ce sens maintenant que les expériences devraient être tentées — si l'on ne pourrait pas, en quelque sorte, transposer les innovations de M. Gémier, de façon à rénover les ressources de la mise en scène sans violer les principes de la psychologie du théâtre.

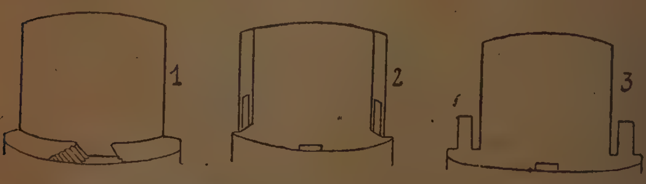
Or il semble bien que ce soit très possible. D'abord il

n'y a pas d'obstacle à généraliser la méthode de M. Gémier — car, en ceci, son idée est excellente — et à surélever, pour les besoins temporaires d'un acte ou d'une pièce entière, soit le fond, soit l'un des côtés de la scène, de façon à former une seconde scène et à permettre ainsi la présence simultanée de deux plans, c'est-à-dire de deux lieux d'action visibles au même instant.

Ensuite, y a-t-il empêchement absolu à la réalisation d'un procédé qui permettra l'entrée ou la sortie d'un acteur sur le devant de la scène, sans que cet acteur ait traversé ou simplement frôlé le public ?

On pourrait par exemple établir un escalier à double face perpendiculaire au public et aboutissant à un petit proscénium central, à condition que cet escalier soit à demi masqué par une cloison qui l'isole nettement de la salle (croquis 1). Procédé pratique, réalisable à peu de frais, à la disposition de toutes les scènes de Paris et de province, mais en partie défectueux, en ceci que l'effet risquerait d'être fâcheux de ces têtes surgissant à l'improviste au niveau de la scène.

On pourrait aussi percer deux portes latérales dans l'épaisseur du mur de scène (croquis 2), et qui communiqueraient avec les coulisses.



Procédé pratique aussi et qui présenterait les avantages cherchés. Il offrirait toutefois un inconvénient : le spectateur placé à l'extrême droite ou à l'extrême gauche discernerait mal si l'acteur entrant du même côté que lui sort des coulisses ou de la porte spéciale. Mais pour la grande majorité des spectateurs cet inconvénient n'existerait pas.

nfin on pourrait, par un procédé tout aussi réalisable n somme, mais dont les avantages seraient infiniment plus récieux, rendre plus proéminant le proscénium de nos cènes actuelles, le prolonger d'une paire de mètres à lroite et à gauche, et percer deux portes latérales en fa-ade cette fois, qui déboucheraient sur les extrémités de e proscénium (croquis 3). Même les vieux théâtres per-nettraient cette transformation qui concilierait les deux bjets : amélioration des ressources scéniques et respect de a psychologie dramatique. Un tel dispositif faciliterait des jeux de scène imprévus, moins artificiels qu'ils ne sont main-tenant : irruption soudaine d'un personnage qui aura pu s'approcher très naturellement sans que les personnages en scène aient dû fermer les oreilles pour ne pas l'entendre dans les coulisses ; sorties à la dérobée ; rencontres à l'im-proviste et cette fois vraisemblables d'un personnage qui survient ; d'autres encore. Et ces portes seraient préféra-bles aux escaliers, qui sont dangereux pour le pied des acteurs et dangereux pour la vraisemblance.

L'escalier n'est nullement nécessaire pour les scènes à mi-voix, qui se joueront tout aussi bien sur le bord du proscénium.

§

Jam satis est, disait familièrement le bon Horace en manière de conclusion. C'est assez, en effet, car les réflexions qui précèdent ont dû suffire à émontrer ceci :

1° L'étude historique de l'organisation matérielle du théâtre, d'une part dans l'antiquité grecque et romaine, d'autre part en France depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, oblige à accepter comme une loi l'évolution vers la séparation de plus en plus nette de la scène et de la salle.

2° L'étude approfondie de la psychologie du théâtre con-duit à cette conclusion, également très nette, que le specta-teur, dans les conditions normales du spectacle, n'entend pas être mêlé à l'action, mais au contraire la dominer et rester réellement un spectateur.

3° Il est possible d'améliorer et d'amplifier les plans scéniques et en général les ressources de la mise en scène, sans enfreindre les lois psychologiques du théâtre.

Voilà les trois principes qui doivent présider à la rénovation des procédés scéniques, si on la juge nécessaire. Mais, tout bien considéré, est-elle si nécessaire ? On peut apporter sans doute aux représentations dramatiques plus d'ampleur, plus de variété, plus de vie que par le passé ; mais encore faut-il rester logique et ne pas oublier que le théâtre est le théâtre. Le véritable théâtre, celui de Sophocle, d'Euripide et des classiques français, Corneille, Molière, Racine surtout, est un théâtre d'idées et de sentiments : le décor ne lui est pas nécessaire ; il arrive même qu'il lui soit nuisible. Ces combats de la passion et de la sagesse, ces conflits du cœur et de l'esprit, qui sont éternellement humains, demandent de la simplicité, de la sobriété et plutôt une absence totale qu'une surabondance de décors. Tout le reste peut être de l'art ; mais ce n'est pas du théâtre ; et c'est souvent de l'artifice ou même du cabotinage, c'est-à-dire la négation même de l'art dramatique.

GEORGES PRÉVOT.

L'UNIVERSITÉ DE FEZ
ET LES INTELLECTUELS MAROCAINS

... Mais songez que tout l'univers connu
n'est gouverné que par des livres...
VOLTAIRE.

Les journées passées à escalader les pitons du Moyen tlas sont d'une monotonie déconcertante. A vivre plu-ieurs saisons de suite dans le chaos des rochers ou dans la teppe d'herbes courtes et serrées, les teintes chaudes ou osées des soirs, la sobre grandeur des paysages finissent ar ne plus nous émouvoir, et pourtant nous avions bien ru ne jamais nous lasser d'une terre faite de quelques randes lignes, simplifiée à la manière d'un croquis.

Il ne nous reste alors qu'à nous laisser attirer par le harme des indigènes qui nous entourent. Citadins ou sol-lats, marchands ou laboureurs, ils sont graves et réservés. Ils ne donnent leur confiance qu'à ceux qui parlent leur langue et qui les séduisent par leur distinction et leur cour-toisie. Nous pardonnons aisément la pauvreté des décors : tente basse de camelots ambulants qui n'offre comme siège qu'une caisse de bougie, chambres enfumées au plafond noirci ou déplâtré. Nous oublions le désordre, la pous-sière, pour ne penser qu'aux notes plaintives d'un luth et aux chants naïfs et simples.

Le voyageur qui parcourt les campagnes en voiture de tourisme et qui séjourne en ville dans la demeure d'un Pa-risien en exil remporte du Maroc le souvenir enchanteur d'une féerie entrevue. Il se flatte d'y avoir retrouvé l'Orient d'Omar Khayan et des bals persans, ses jets d'eau, ses jar-dins de roses et ses danseuses voilées sur des terrasses

en marbre bleu. Ces brillantes images ne sont qu'un hab agrandissement, car les fêtes sont une exception ch mante et rare. Les jours ordinaires sont faits de calme de sérénité, d'heures laborieuses dans un cadre vieillot figé.

M. de Chénier, chargé des affaires du Roi auprès d l'Empereur du Maroc, est un guide qui unit à une grand fidélité l'imprécision la plus excusable. Ses renseignement sont d'une touchante inexactitude, mais il traduit si fidèle ment ce qu'il ressent, son style reflète avec tant de bon heur la simplicité des cantons agricoles et des bourgade fortifiées que je me permets d'honorer ici la mémoire d cet agent du Roi de France qui se divertit à narrer ce qu'i croit savoir du Maroc. Léon l'Africain, quant à lui, excelle à décrire les villes. La Fez de 1919 est vivante sous sa plume. Les collèges et leurs hôtelleries, les temples et leur tour d'où l'on crie, qu'il nous représente et qu'il mesure en brasses toscanes, nous éclairent sur les mosquées et les médersas, dont nous n'apercevons les fontaines que par des portes entrebâillées. La langue du moyen âge convient à merveille à la cité de Fez, découpée en quartiers, gouvernée par des bourgeois qui règnent sur des corporations. La pensée de l'auteur suit des voies parallèles à celle d'un Marocain cultivé. Tandis qu'il nous faut faire un saut pour nous assimiler une civilisation différente, pour l'aimer et la faire comprendre.

L'honnête homme est, en France, un curieux. Il est instruit en toutes choses et tient avant tout à savoir son latin et à connaître les auteurs classiques. Puis, il se répand en toutes sortes de sciences et de sujets, puise dans ses lectures un léger bagage, source d'anecdotes, de bons mots, d'évocations. Il lit pour pouvoir badiner. Il badine pour plaire. L'homme d'esprit est au Maroc investi d'une autorité religieuse reconnue. Ses paroles, ses gestes traduisent les secrètes pensées d'Allah. Ceux qui l'approchent apprécient hautement les bienfaits de sa science qui répand sur

les bénédictions du ciel. Il est avant tout juriste. Il pos- la grammaire, la logique et la théologie. Son savoir nd à l'arithmétique et à l'astronomie. Il ne connaît pas itres ouvrages que ceux des docteurs. Le profane lui interdit. Les odes et les contes ne lui sont qu'une oc- on nouvelle de louer le Très Haut, son prophète et le ce qui gouverne en obéissant à Allah qui l'inspire. S'il oie parfois quelques sonnets légers, s'il chante les fem- s et leurs corps, les dîners prolongés et les plaisirs qui terminent, c'est là un jardin secret et à l'abri des vues, il cultive de-ci, de-là, avec quelques amis éprouvés et crets.

Le contraste est frappant avec l'Egypte et la Syrie d'au- rd'hui, l'Andalousie d'autrefois. Les philosophes et les ètes s'arrêtent aux frontières du Maroc. Ici la terre est ave et sévère. Les montagnes, leurs ravins retirés et fa- uches mordent sur la plaine. Les hivers sont froids et uvieux. Les gens s'adonnent au labour et à l'élevage, au mmerce de grains et du bétail. Le Marocain est rusé et adré comme nos paysans dont il a le solide bon sens. Il s'élève de la chicane et de ses détours que pour se join- re aux grandes vagues de fanatisme religieux qui défer- nt périodiquement du sud au nord et cristallisent pour n temps les progrès de l'esprit.

§

Le juriste est, au Maroc, appelé le fqih. L'administra- on de l'Empire et des villes, l'enseignement, la justice et le otariat sont les carrières entre lesquelles il peut choisir. l n'y en a, du reste, pas d'autres. Le reste de la population uerroie, laboure et trafique.

Son enfance se passe à l'école primaire où il apprend à ire et à écrire, puis à épeler le Coran. Les petits garçons y sont entassés dans une chambrette où ils gazouillent les sourates du prophète. Ils en recopient les versets sur une planchette recouverte d'argile délayée dans de l'eau avec une

plume en roseau qu'ils trempent dans une encre faite de laine brûlée.

Vers dix-huit ans, le futur fqih quitte l'école coranique et suit les cours de l'enseignement supérieur dans une mosquée-faculté. Chaque pays de l'Islam a sa Faculté : *El Azhrar* au Caire, la *Zitouna* à Tunis, *Quaraouyin* à Fez. Tous nos voyageurs ont décrit Quaraouyin et ses fontaines, ses portiques, ses arcs et ses chandeliers de bronze. J'aime surtout en contempler la cour au travers des vitraux. De cette enceinte baignée de lumière où les eaux se croisent et s'écoulent doucement il se dégage une impression de calme et de propreté. Le jour, alors que tout est sombre dans le labyrinthe des ruelles qui perfore l'entrelacis des maisons qui s'étagent et se chevauchent, Quaraouyin apparaît comme une île lumineuse qui rayonne au loin sur la cité plongée dans les ténèbres comme au fin fond d'un four. Et le soir, alors que tout s'éclaire dans les échoppes et sur les marchés et que les lampes pointent, de-ci, de-là, dans le mystérieux monde des ombres, la savante mosquée conserve encore sa vertu de clarté. C'est à regret que la lumière en franchit le seuil. Et à la tombée de la nuit, avant que se lève la lune, les cascades et les marbres de Quaraouyin éblouissent encore le passant. Sur cette terre d'élection de l'intelligence la nature s'est harmonisée avec les symboles les plus purs, les plus nets et les plus clairs.

Du lever du soleil à midi, et d'une heure à quatre heures, les leçons s'y succèdent, cependant que les fidèles font leurs ablutions ou prient en accomplissant les gestes rituels. Les veilleuses alanguies somnolent dans la pénombre du lieu saint et, adossées au mur, quelques chaires édentées attendent les oulemas ou professeurs. Ils arrivent, animés d'une sainte ferveur, et, rompant le cercle de leurs élèves qui les embrassent à l'épaule, ils invoquent d'abord le Seigneur : « Je me réfugie auprès de Dieu pour chercher un abri contre Satan le lapidable. »

Sur un signe, le lecteur commence l'ouvrage qui est

objet du cours. Le professeur reprend le texte, explique es locutions les unes après les autres, les analyse grammaticalement et logiquement. Si un mot a une acception particulière, il en fixe le sens à l'aide d'un vers d'un auteur connu. Puis il étudie les commentaires, les gloses et les cholies du texte. La discussion déférente est admise; elle n'est pas abandonnée, tant que le moindre doute subsiste dans l'esprit de l'étudiant. Le langage du maître doit être correct. La tradition ne lui interdit pas de divertir parfois son auditoire par quelque coq-à-l'âne, devinette ou charade, dans les limites qui conviennent aux plaisanteries de séminaire. Son enseignement est d'autant plus suivi qu'il traduit mieux la pensée divine et qu'il s'appuie sur l'autorité de docteurs éminents et élevés dans la crainte de Dieu. L'un des professeurs de Quaraouyin, Si Abd er Rahman el Fassi, ne manquait pas de signaler, sur les diplômes qu'il délivrait à ses licenciés, qu'il tenait de son père sa chaire de grammaire. En remontant un arbre de docteurs, il en arrivait à Ibnou Malik, auteur de l'*Alfiya*, qui n'était lui-même que le disciple des disciples successifs d'Abou l'Assoued, l'inventeur de la science grammaticale.

Les étudiants accroupis se pressent autour de pareils maîtres; les autres oulemas se contentent d'un tapis de feutre carré qu'ils déposent sur la natte de la mosquée et ne groupent qu'une douzaine d'auditeurs. Rien ne force les étudiants, du reste, à être assidus ou à suivre un cours plutôt qu'un autre. Rien n'oblige un professeur à faire son cours. Le maître nouveau venu s'installe le long du mur de la mosquée à la première place vide. Les étudiants l'adoptent ou ne l'adoptent pas, selon la science qu'il enseigne et selon son éloquence.

§

Cet enseignement aride, à la scolastique, fait surtout appel à la mémoire et développe chez l'étudiant l'esprit de subtilité. Mais il faut de longues années pour connaître un livre avec son cortège de commentateurs et de glossateurs,

et si la connaissance d'un livre suffit pour l'obtention d'un licence, les plus beaux diplômes sont décernés à celui q « traite avec aisance toutes les questions de grammaire, d jurisprudence, de logique, de rhétorique, de dogme, d lexicographie, de calcul, qui en possède parfaitement et è formules et l'esprit, trouve dans chaque cas la solution la plus exacte... Que Dieu lui accorde de longs jours pou la vivification des sciences. Qu'il lui permette de réunir dans son enseignement toutes les finesses du langage à la clarté de l'exposition. Qu'il en fasse un modèle pour ceux qui ont les yeux fixés sur lui et un guide pour ceux qui marchent sur ses pas. Qu'il dénonce pour lui et nous qui suivons ses leçons les énigmes les plus confuses. Qu'il éclaire toutes les questions obscures. Dieu peut tout ce qu'il veut, il exaucera notre prière » (1).

L'étudiant qui aspire au professorat et aux fonctions publiques les plus en vue doit posséder le corps des doctrines sans lesquelles son jugement n'aura pas acquis la maturité qui lui permettra d'éclairer ses coreligionnaires ignorants de conseils et d'avis qui provoquent l'admiration de la foule par la précision des termes employés et par les idées justes et reconnues qu'ils traduisent.

Toute science, en Islam, dérive du Coran. Dieu a chargé l'ange Gabriel de parler à Mahomet, qui a fait connaître aux Musulmans la révélation divine. Les paroles du prophète qui n'ont pas été inspirées par l'envoyé du Très-Haut ont cependant été recueillies, puis compilées au deuxième siècle de l'hégire dans les traditions, ou Hadith, par six fervents disciples, dont Bokhari et Moslim. Dans les siècles qui suivent, les docteurs dégagent des règles juridiques de l'ensemble des préceptes contenus dans le Coran, dans les Hadith, dans les commentaires. Elles se rangent selon les quatre grands rites orthodoxes en dehors desquels tout n'est qu'hérésie. Quelques ouvrages classiques mettent au

(1) Delphin : *Fez, son université et l'enseignement supérieur musulman* (page 103), Paris, Leroux 1899.

int l'œuvre des légistes. Le manuel de jurisprudence con-
cré au Maroc est celui de Sidi Khelil du rite *malekite*.
ous les cas qui peuvent se présenter y sont étudiés. Les
octeurs décident à leur façon sur les points non traités,
ais leur décision doit être fondée sur les principes essen-
els formulés dans cet ouvrage.

Le Marocain suit les cours de la Faculté pour y apprendre
droit. Il demeure ainsi dans les voies que le Seigneur a
racées aux fidèles, puisque le droit est né du Coran et des
raditions. Il accepte la révélation, en possède la lettre et
'esprit, mais il ne se sert pas de son intelligence pour la
liscuter. Conformément à une métaphore musulmane, l'in-
elligence est une balance créée et mise au monde pour pe-
ser de menues sommes d'or et non point des montagnes.
L'esprit philosophique ne s'est pas implanté au Maroc. Et
si quelques oulemas ont entrevu des spéculations dogma-
tiques et métaphysiques à teinte hétérodoxe, c'est dans la
dialectique théologique d'Achari, s'ils ont entendu le ratio-
nalisme des çoufistes et le panthéisme des mystiques, c'est
par les critiques ondoyantes de Ghazzali.

L'étude du droit n'est donc précédée que de celle du
Coran. Elle fait l'objet de plusieurs cours : Principes du
droit, droit d'après Sidi Khelil entre autres, pratique du
droit. Les méthodes scolastiques, qui sont coutumières, im-
pliquent d'une part l'enseignement de la grammaire d'après
l'*Alfiya* et l'*Adjerroumiya*, de la prosodie, de la lexicogra-
phie, de la dérivation grammaticale des mots, et, d'autre
part, celui de la logique et de la rhétorique. Les pratiques
de la vie religieuse varient selon les saisons, les mois et les
heures qui sont commandés par le mouvement des astres ;
un fidèle averti doit étudier l'astronomie et l'arithmétique.

Tel est le cycle des matières qui sont enseignées à Qua-
raouyin et les sciences se rattachent les unes aux autres par
des chaînons indiscutés et désignés par le Très-Haut comme,
tout à l'heure Si Abderhaman el Fassi à l'inventeur de la
grammaire.

§

Il est aisé d'établir un parallèle entre Quaraouyin et l'Université de Paris sous le règne de Saint-Louis. Si l'atmosphère de Fez a quelque analogie avec celle de la Montagne Sainte-Geneviève, l'enseignement diffère tant et si bien que c'est au treizième siècle la Faculté des Arts libéraux qui a le pas, en France, sur celle de théologie et de droit canon. Les étudiants mènent cependant des vies à peu près semblables. Les collèges s'appellent ici médersas. Ces médersas, qui sont des chefs-d'œuvre de l'art mérinide et dont les lambris sculptés méritent de nous émouvoir, ne renferment que quelques cellules sordides où les étudiants reposent sur des grabats entre les Cours et les Prières. De temps immémorial, des fondations pieuses permettent d'entretenir un gardien dans chaque médersa et de fournir au repas de midi l'eau et le pain au futur fqih. Celui-ci devra s'ingénier pour trouver quelque âme charitable parmi les riches bourgeois de la ville qui lui fasse remettre par une esclave la maigre pitance de son dîner.

Ces années miséreuses ne sont égayées qu'à chaque printemps par la fête des Toïbas, qui rappelle celle des fous ou de l'âne, chère aux clercs des maîtrises des cathédrales pendant la liberté de Décembre. Ces joyeuses réunions unissent les gars des tribus de la Montagne aux fils aisés des bourgeois et resserrent ainsi les liens de charité discrète qui datent de la fondation de la Faculté. Les étudiants étrangers à la ville qui reçoivent de leurs parents quelques subsides prennent pension dans les hôtelleries qui avoisinent Quaraouyin. Le revenu de ces auberges contribue chaque année à alimenter le petit budget des médersas et ainsi les collèges n'abritent que les boursiers. Leur visage est pâle et défait, leur tenue est négligée, à l'instar des barbus aux longs cheveux, coiffés d'un béret, qui fréquentaient la brasserie du Panthéon, il y a de cela quelques décades. Il leur est interdit de recevoir des femmes dans leur cellule. Mais la chronique prétend qu'en dehors des ripailles auxquelles

ls se livrent avec des hommes de tout âge, il cèdent parfois aux terribles tentations que leur vaut une vie confinée dans le raisonnement exégétique, qu'attendrit seulement les mille jeux des eaux qui bruissent le long des portiques et les parfums rituels qui pénètrent les nattes et les vêtements.

Le corps professoral, interprète qualifié de la loi religieuse, écouté et craint des jeunes gens de l'élite de la société marocaine, était, avant notre arrivée, une force politique que le gouvernement du Sultan tenait à se ménager. Aussi les professeurs recevaient-ils chaque année une garde-robe à laquelle il ne manquait que la chemise et la djellaba, mais qui comprenait des babouches, un turban, un pantalon et un caftan. Les assesseurs de la Dîme leur faisaient distribuer par tiers de 15 à 90 mouds de blé selon leur classe. Le Trésor leur versait le prix d'un taureau et de deux retels d'huile. Le Souverain les gratifiait parfois de douros sonnants et trébuchants prélevés sur sa cassette particulière. Chacun des professeurs avait aussi parmi les grands du jour ses protecteurs dont il se recommandait et qui honoraient de leurs cadeaux le disciple des disciples du Prophète.

L'histoire de cette illustre Compagnie est à écrire. Toute une littérature de manuscrits est éparpillée par tout le Maroc dans les bibliothèques et les coffres familiaux. J'envie à l'avance le patient paléographe qui renoncera au commerce des vivants pour fréquenter seulement les *Beni el Djed*, les *Messouna* et les *Bou Anane*, familles austères qui s'honorent d'avoir pendant quelque dix générations donné à Quaraouyin des grammairiens et des jurisconsultes. Son recueil nous offrira le pieux aspect d'une naïve enluminure. De grandes heures, alors que les Sultans descendaient à la Mosquée pour s'y faire investir, des querelles qu'envenimait la passion des marchands (le Lutrin du Chantre de Boileau est ici le sabre de Moulay Idriss) nous reposeront à chaque siècle de l'inévitable aridité de cette savante étude.

§

Corps professoral et Facultés, cours et licences, sont-ce là des mots qui conviennent dans la vie d'un fqih? Ils évoquent le labeur ordonné et la discipline imposée. Ils nous ramènent rue Soufflot, appellent le sombre cortège des vieux vestons, des huissiers à la Canrobert et des boules rouges ou noires. Il pleut au Luxembourg et les paragraphes et les annotations d'un Planiol broché et crasseux vous défilent aux yeux. Devant ce vocabulaire, l'existence s'annonce découpée en trimestres de 90 journées, mesurés par l'horaire d'un tableau de travail. Elle ne connaîtra peut-être pas d'autres joies que celle de discourir dans des cafés, de briller dans un salon ami, de spéculer dans des parlottes. Tandis que les notions d'ordre, d'ordonnance hantent l'esprit au point de ne l'émouvoir que dans le cadre de l'Ile de France ou du vieux Paris d'où se dégage une atmosphère d'harmonie et d'histoire.

Ici, l'histoire n'est qu'une confusion. Rien ne ressemble plus à un siècle que le précédent. Ce contraste est la menue monnaie des lieux communs ; et tous ont retrouvé au Maroc la vie biblique de leur histoire sainte et le royaume des herbes des voyageurs de a Société de Géographie.

Celui-là serait bien fat qui voudrait connaître l'Europe sans se munir d'un habit noir, d'une cravate blanche et d'une chevalière. Le bled et ses vertus ne s'aperçoivent qu'à cheval ou tout au plus à mule ; aux quatre saisons de l'année, les étapes ont un charme étrange ; c'est que, dans ce pays dépouillé de villages et de bois, d'ormes et de peupliers, l'horizon est reporté aux chaînes des montagnes ou au seuil des plaines. Les journées de printemps et d'automne sont celles qui conviennent le mieux aux chevauchées. La vue ne connaît alors d'autres limites que celles de la nature ; le ciel a une pureté inconnue à l'hiver, où les longues colonnes des nuages livrent aux monts arrondis une bataille en rangs serrés, imperceptible, en été, alors que l'éclat du soleil vous cloue sur la terre. Le tapis indéfini des herbes

t des avoines est chamarré de fleurs agrestes qui se groupent par couleurs. En été, la poussière se fixe aux buissons les tamarins et les herbes sont tordues et grillées et, en hiver, tout est gris, vert de grisâtre. Libéré ainsi de la contrainte des routes, de l'indiscrète surveillance des places de marronniers en quinconces, le cavalier chemine en suivant les sentiers qui de temps immémorial rejoignent les gîtes voisins. Il boit du regard ces paysages dont la vertu est d'être sobres et grands. Les piétons et les caravanes qui le croisent suffisent à égayer les ongues heures de pas. La nature l'imprègne lentement. Ce n'est pas tant la joie de l'indépendance, celle de la domination que le plaisir d'apercevoir l'enchaînement des landes et des cours d'eaux, des massifs et des plateaux. On croyait mener une vie de solitaire et voilà qu'on découvre la compagne la plus variée et la plus délicate qu'il soit. Nous lui reportons toute la tendresse de notre cœur, puisque nous lui devons nos seules émotions. Cette amie, qui garde le secret des confidences qui nous échappent, nous aimons la retrouver le soir quand elle s'endort et qu'il n'en demeure au reflet de la lune que des traits de fantasmagorie qui dramatisent nos rêves de bivouac.

Notre entendement se meuble ainsi d'une conception nouvelle. Les heures passées à contempler le jour à son lever ou à son déclin, à observer sur les murs décrénelés le silencieux combat de l'ombre et de la lumière, à écouter les eaux qui taquinent les blocs encombrants des rochers, ne sont pas des heures perdues. L'attente est gaie et douce, puisqu'un décor de caprice et de grâce est là pour nous distraire.

L'esprit des hommes qui vivent dans cette atmosphère est fait de délices. Ils ignorent l'achèvement d'une entreprise. Tout est ébauché, rien n'est complètement terminé. La poursuite d'un effort est le fait des paysans noueux et économes dont nous descendons, et non pas des Marocains, égaux dans leur humeur comme dans leurs passions et qui hono-

rent du même culte les saints marabouts, les fous possédés et les prétendants fanatiques. A part ces esquisses d'actions, la vie n'est remplie que de silence et d'observation.

Les palais de Fez et de Marrakech sont faits d'une succession de demeures d'inégale grandeur. Ici, les cours sont en marbre bleu et blanc, là ce sont des jardins où foisonne une folle végétation. Les appartements sont quelquefois princiers et prêtent à un grand déploiement de serviteurs. Ailleurs, un pavillon retiré, brossé en teintes chaudes, est le témoin discret de la faveur d'une courtisane. Le maître de céans, tantôt rapace, tantôt prodigue, tantôt ambitieux, tantôt épris, a ordonné ces constructions selon son caprice. De même la vie n'est pas un grand'œuvre remarquable par l'agencement des années, mai elle se poursuit au jour le jour selon les vues du Très-Haut, qui seul a le pouvoir de la rendre obscure ou de la fournir d'illustrations.

§

Chez les étudiants comme chez leurs maîtres, chez les notaires comme chez les juges, chez les savants comme chez les fonctionnaires, on vit au jour le jour. Ce n'est pas la fantaisie d'un Français, « omane » à un titre quelconque, et qui attire les curieux et les curieuses dans son refuge cossu, silencieux et indiscret, mais la simple et saine coutume de petits Berbères citadins, gouvernés par la loi de l'Islam, dont l'esprit demeure en pleine communion avec leur terroir et ses légendes, dont la religion ne quitte les cultes primitifs des fontaines et des hauts lieux que pour s'abandonner à la vénération d'une myriade de saints et de leurs reliques.

Le voyageur précis, équilibré, d'une coupe bien classique, se rit grassement de ces étudiants qui travaillent couchés en chien de fusil dans les méderses, de ces oulemas qu'aucun ministre de l'Instruction publique n'a nommés par décret et qui ne professent qu'une science, la seule qu'ils sachent d'ailleurs, parce que quelques concitoyens

leur ont demandé, de ces adouls ou notaires qui grossoient, accroupis dans une boutique comme des marchands de tapis, dans un chaos d'actes piqués par les mites, de ces juges ou cadis qui jettent leurs babouches à la face du plaignant quand la vérité tarde à jaillir, de ces ministères qui tiennent dans une seule pièce blanchie à la chaux et où trois secrétaires assis sur leur derrière assurent l'expédition des affaires courantes.

Celui-là, au contraire, qui se dit un orientaliste, ne s'exprime le plus volontiers que par arabismes. Tout est matière à noms, à faits, à dates. Ce pays est son domaine. Ne plaisantez pas, vous allez fomenter une émeute. Comme Bastiat ou Dupont de Neumours il ne voit qu'harmonie préétablie, que loi naturelle, que laisser faire, laisser passer. Son entendement ne s'élève pas au-dessus des faits isolés parmi lesquels il se répand et que, malheureusement pour ses convives, il retient.

Et cependant, les Marocains adonnés aux professions libérales ont accepté, sans douleurs, d'être aujourd'hui payés avec régularité, de subir ce nouvel au jour le jour qui s'obtient par un diplôme et permet de suivre paisiblement une filière administrative. La mort du guerrier est glorieuse et sacrée aujourd'hui comme hier, bien qu'à l'élégant désordre des mehallas se soit substituée la ligne de sections par quatre. Les événements qui jadis venaient troubler le cours régulier des journées n'étaient que les méfaits et les meurtres, les sacs et les pillages; la vie municipale et publique est aujourd'hui gouvernée par la loi des Français. C'est un au jour le jour différent. Il n'y a qu'à s'y plier puisque le Très-Haut en a voulu ainsi. Pour gagner son pain quotidien parmi les officiers, les contrôleurs, les commerçants, l'enseignement français donné en vue du baccalauréat dans les collèges musulmans est devenu indispensable; la seule conduite à tenir est donc d'y envoyer les enfants; et les parents et les oulemas conti-

nueront comme par le passé à les élever dans la crainte de Dieu tant à la maison qu'à la mosquée.

§

Les cadis et les adouls, les saints oulemas et les fqih se sont formés à la même école. Leur mémoire est farcie des préceptes du prophète et de ses commentateurs. Leur esprit est rompu aux discussions imagées sur la propriété des termes. Ils aiment le droit parce qu'il est sacré. Ils le manient avec aisance à l'instar des légistes du royaume de l'Ile de France et des parlementaires à bonnet, fiers de leurs remontrances. Ils savent le plier à la force et à la fatalité.

Chez les Marocains cultivés, les pensées sont subtiles, les procédés sont délicats, il convient d'être courtois et généreux, mais le corps est brutal et carré, le jugement marqué au coin du solide bon sens ; la finesse frise la ruse. Les soucis d'ordre matériel l'emportent sur la passion des polémiques politiques ou religieuses. Les gazettes du Caire ne provoquent que de la curiosité. Le modernisme musulman, qui traduit tout ce qui porte l'empreinte occidentale pour pouvoir composer ensuite des ouvrages à la mode de l'Europe, ne s'étend pas au Maroc.

Accroupis le jour sur un tapis de feutre, dans l'exercice de leurs fonctions, et le soir sur un matelas parmi leur famille et leur domesticité, ils se font lire les journaux français pour y contrôler les nouvelles officielles et savoir ce qui se passe, comme des gens habitués à flâner le long des portiques pour y glaner les nouvelles.

Mais leur vie intellectuelle ne saurait être décrite que par ceux qui sont liés d'amitié avec quelque homme d'esprit de Fez, de Rabat ou de Marrakech et qui ont eu le bonheur de pénétrer dans leur jardin secret interdit au vulgaire et où se cultivent le quolibet et le léger badinage. Ceux-là nous diraient ce qu'est l'esprit au Maroc quand il oublie la gestion des intérêts privés pour deviser inutilement de choses agréables et douces dans un cadre fleuri

ù les femmes chantent et dansent, tandis qu'il se joue des irs au rythme naïf modulés à la manière andalouse.

J'aime à croire que dans cette société fort démocratique, u nord et au centre de l'Empire tout au moins, puisque es révolutions de palais et les agitations de prétendants anatiques en tribu comme au Maghzen abattent périodiquement les hommes ou les familles qui paraissaient devoir 'imposer, les bons mots ou les subtiles distinctions sentent toujours quelque peu le souk ou le bled, de même u'en France bien des délicats vous rappellent encore la aquette en alpaga aux courtes basques et la cravate toute aite de leurs débuts. Les gens racés, au profil régulier et erein, à la silhouette élancée, ne se trouvent au Maroc que lans la famille régnante ou parmi les grands féodaux; ceux-là ne doivent leur culture qu'à la qualité de leur sang et aux sages leçons d'un saint précepteur. Qu'ils soient princes du sang ou grands feudataires, savants ou gens de robe, es gens d'esprit sont investis d'une autorité religieuse reconnue ou bien ont un prestige patriarcal qu'ils doivent aux fonctions qu'ils remplissent. Leurs paroles sont vénérables et doivent rester dans la mémoire des humbles. Leurs gestes sont sobres. S'ils ont le privilège de porter la « baraka », leurs mains, leurs vêtements, leurs étriers répandent les bénédictions de Dieu sur ceux qui les effleurent. Serviteurs et artisans, guerriers et tenanciers se figent à leur passage dans la déférente immobilité que commande le respect qu'ils inspirent. A notre contact, les jeunes gens sauront-ils conserver cette attitude respectueuse et distante qui soumet la foule à leur emprise? Les anciens s'en inquiètent, mais ils comptent pour l'avenir sur les conseils et l'appui des Français avertis qui ont pour mission de les guider.

I

Ces guides naturels, ils les trouvent attentifs et discrets tout autour d'eux. Officiers des Affaires Indigènes ou

contrôleurs, professeurs ou interprètes, voyageurs ou commerçants, tous les Français sont là, qui sentent qu'ils collaborent à une œuvre d'assimilation et non à une conquête brutale. Et celui-là qui sourit à la terrasse d'un café, en compagnie de ses pairs, des formules désormais classiques du protectorat, est le premier à tenir devant les notables marocains le langage qui convient et à affirmer la supériorité de sa formation par la noblesse de son attitude. C'est que, que nous le voulions ou non, que nous le sachions ou que nous l'ignorions, nous tous, Français du Maroc, nous sommes pénétrés d'une doctrine généreuse.

Tous ceux qui évoquent le vieux Maroc, devant des néophytes, font allusion à ces années d'avant la guerre où les Français avaient le sentiment de faire quelque chose de très neuf, de très beau, de très grand par sa portée. Personne n'en parlait alors. Mais la camaraderie qui liait les gens de toute classe et les militaires de toutes armes était l'expression de la solidarité chaude et discrète qui unit les hommes animés d'une même foi.

Sur les pistes de l'Extrême Sud, entre 1903 et 1908, alors qu'en France on vivait bourgeoisement et dans la paix, quelques natures d'élite souffraient journellement de l'éloignement, du climat, des privations que comporte la guerre et de la servitude qui pèse sur l'esprit dans ces bleds désertiques trop grands et trop nus pour notre entendement.

Les gens qui croient et qui veulent croire peuplent de glorieux fantômes et de rêves grandioses et généreux ce qui n'est qu'immensité et chaos. Ils s'exaltent, et cependant l'ordinaire de leur vie est modeste et discret. Les horizons indéfinis du Territoire d'Aïn Sefra devinrent le lumineux décor d'un théâtre où se jouait le drame d'une école qui naît, d'un chef qui impose les vocations, de compagnons qui se reconnaissent, de disciples qui partent, emportant dans leur giberne la précieuse semence.

L'histoire a des moments que le passant ne peut que saluer tant il est émouvant de voir parfois la vérité se

plaire toujours en des formes prédestinées. Le Sud, qui avait déjà donné au Maroc toutes ses dynasties, devait former les Français qui allaient y régner, les lier à l'instar des membres des zaouias et des anachorètes de la Thébaïde et leur apprendre les concepts et les procédés selon lesquels le Marocain s'assimile. Ce généreux mouvement se rallie autour de l'homme qui en est l'âme. Mais une pensée de reconnaissance doit se porter vers les disciples militants, sur la brèche et inconnus qui perpétuent l'élan initial et sur lesquels l'élite marocaine s'appuie pour se pénétrer du génie français et pour dégager de ses traditions orales ou écrites, de ses coutumes et de ses institutions, les idées claires et souples, essentielles à l'intelligence d'une ère nouvelle.

PIERRE GRYMOULT.

Rabat, juin 1919.

THI-BA

FILLE D'ANNAM

PREMIÈRE PARTIE

> O mon village ! Mon doux village, enfoui parmi la forêt profonde où la pluie, en tombant, fait un immense bruit de mer, et où le soleil, chaque jour, met tout un monde de clartés et d'ombres.... C'est là, — là seul, — qu'il fait bon vivre avec les siens !
>
> (*Stances du* DHAMMAPADA.)

I

Sur le ciel lumineux et pâle, que l'approche de la nuit brouille déjà de pénombre mauve, la Grande Montagne profile nettement ses croupes épaisses et lourdes. En bas, dans l'ombre énorme que projettent les pentes abruptes, le petit village de Thua-Doy éparpille ses cai-nhas aux toits de paille jaune, et la plaine, au seuil de laquelle viennent s'arrêter les derniers arbres de la forêt, déroule la monotonie verdâtre de ses rizières, l'ondulement uniforme de ses prés et le moutonnement roux de ses dunes qui rampent vers l'horizon rose.

Sur les rives de l'Etang-aux-Nénuphars les martins-pêcheurs bleus et rouges prennent leur vol et, avant de regagner leur nid aux creux des vieux troncs moussus, plongent une dernière fois dans les eaux immobiles et transparentes que la fuite d'un poisson vient de rider, fugitivement.

Dans le silence qui règne, la voix mélancolique et lente d'un gong monte et vibre, pointant la première veille noc-

turne, cependant que, parmi la douceur du crépuscule qui s'étale, l'immense paysage s'apaise et s'endort.....

II

Lorsque Thi-Bâ, la petite fille de Sao, la vieille marchande, arriva sur la place du village où les habitants étaient réunis pour assister aux luttes qui, une fois par semaine, mettaient aux prises les chasseurs les plus réputés du canton, Tseu, le notable, se levait déjà, et, tourné vers la natte claire qui servait d'arènes aux lutteurs, il prononçait les mots rituels :

— Laï, le Tueur-de-Paons, et toi, Bao le Tortu, qui allez vous combattre, n'oubliez pas que vos cœurs doivent s'affronter sans haine et vos chairs s'étreindre sans fureur. Telle est la règle !

Thi-Bâ tressaillit. Montant sur une souche de palétuvier, elle se haussa pour mieux voir les adversaires.

Autour d'elle, des groupes distincts que formaient les vieillards, les chasseurs et les femmes, un bruit de conversations et de rires montait, qui s'éteignit subitement.

Il y eut une pause, durant laquelle toute l'assemblée répéta :

— Telle est la règle.....

Puis Tseu, caressant sa barbiche blanche, jeta la sentence traditionnelle que tous attendaient :

— Que votre lutte, frères cadets, soit belle et loyale !....

Un silence plana, traversé par le chuchotement monotone du vent à travers la forêt proche. A l'horizon, le soleil sombrait, illuminant le ciel pâle de son rougeoiement immense. Accotée à son arbre, Thi-Bâ contemplait les deux hommes qui allaient se mesurer et souriait doucement, d'un sourire ambigu et cruel un peu, en songeant que tous deux se haïssaient, à cause d'elle !....

III

Laï et Bao s'étaient légèrement écartés. Ramassés sur

eux-mêmes, prêts à bondir, ils tournaient lentement l'un autour de l'autre, et se guettaient avec des regards flambants.

La lueur pourpre du jour en train de s'éteindre flottait sur leurs torses bruns et les illuminait de reflets roux, faisant ressortir la bosselure de leurs muscles, accentuant l'avancée têtue de leur front et la rudesse de leurs visages qui s'épiaient.

Ils étaient d'ailleurs beaux tous deux, d'une beauté différente et qui contrastait étrangement.

Le Tueur-de-Paons avait des jambes à la fois minces et souples. A les voir, on évoquait d'instinct des visions de bondissements aisés qui devaient s'accomplir en une détente harmonieuse de tout le corps. Sur le buste qui s'évasait progressivement, de la taille étroite aux épaules larges, des muscles vibraient, enlaçant les côtes, montant le long des flancs et s'attachant aux épaules où ils se creusaient en replis mobiles. L'ensemble donnait l'impression d'une force élégante, faite d'harmonie et de finesse, et les femmes, en contemplant le chasseur, avaient un sourire machinal et caresseur où se mêlaient et se confondaient la crispation d'un désir instinctif et le trouble d'une admiration.

Les hommes, eux, regardaient Bao. En connaisseurs avertis, ils détaillaient toute la splendeur que révélait son corps épais et rude. Plus petit que son adversaire, il avait un torse lourd et des épaules carrées que rehaussait encore sa difformité, — cette brusque déviation de la colonne vertébrale qui lui valait son surnom. Avec son cou bref, noué de veines et de nerfs rigides, ses bras courts et ses jambes ramassées, le Tortu offrait l'image de quelque bronze primitif de la force brutale. Sous l'enveloppe tendue et cuivrée de la peau des muscles se contractaient en boule et roulaient. Prêt à se ruer sur son rival, il se tenait replié sur lui-même, énorme et velu, formidablement puissant et laid...

IV

Brusquement, une rumeur monta, envahissant la petite place :

— Tia !... Tia !... ô... Tia !...

Bao venait de se jeter en avant et les deux hommes, ayant réussi à s'agripper, s'étreignaient avec fureur. Leurs corps, étroitement enlacés, ondulaient et craquaient. Avec des cambrures de leurs reins ployés, avec des bombements de torse et des enlacements de jambes, ils avançaient, reculaient ou piétinaient sur place. Ils étaient arcboutés, crispés et luisants de sueur. Accolés l'un à l'autre, ils ne formaient plus qu'une masse étrange, qu'un monstre bizarre qui se tordait convulsivement, environné d'ombres violettes et de clartés pourpres. Leurs turbans s'étant défaits, leurs cheveux déroulés s'échevelaient autour de leur visage.

Ils avaient réussi à s'arracher du sol et se roulaient sur la natte. Dans le silence qui les environnait, on les entendait panteler et haleter avec un souffle rauque qui semblait jaillir du fond de leur poitrine et râcler leur gorge, en passant.

Et soudain, un grand cri éclata :

— Laï... Laï... Honneur à Laï !...

Le chasseur, d'un effort farouche, venait de dominer son adversaire. Un genou sur la poitrine du Tortu, les deux mains à sa gorge, pesant de toute sa colère exaspérée, il le maintenait et le clouait au sol, tandis que son regard, vacillant d'orgueil et d'ivresse joyeuse, cherchait Thi-Bâ.

Alors le cercle des spectateurs se rompit et entoura le vainqueur. Bao se remettait lentement debout. Il avait le visage tuméfié et le long de son cou une large balafre saignait. Il ramassa son turban et refit son chignon. Sur sa poitrine, un mince filet de sang coulait, qu'il essuya d'un revers de main.

On ne s'occupait pas de lui. Il était seul, à l'écart, contemplant l'assistance qui s'empressait autour de son adver-

saire en l'accablant d'éloges et de compliments. A lui, personne ne songeait !... Et pourtant, il s'était bien battu. Il avait été vaincu, soit ! mais sa défaite, du moins, avait été belle, aussi belle que la victoire du chasseur. Il regarda autour de lui et sentit cette indifférence, cette hostilité dont on l'enveloppait.

La voix de Thi-Bâ, à ce moment, arriva jusqu'à lui. Accourue une des premières, la jeune fille félicitait le Tueur-de-Paons ; elle lui disait d'un petit ton satisfait :

— O Laï, comme tu l'as bien battu !...

Bao tressaillit. Il lui sembla que son cœur se crispait tout d'un coup. Il resta une minute incertain, puis une brusque bouffée de sang lui brûla le visage ; une colère le souleva, lui faisant éprouver l'envie de crier très haut à cette fille coquette et fausse qui se réjouissait de sa défaite :

— Tais-toi !... Tais-toi !... Souviens-toi qu'hier, sur la rive de l'Etang-aux-Nénuphars, quand je t'ai demandé un baiser, c'est toi qui, spontanément, m'as tendu tes lèvres,— ces lèvres menteuses et peintes, dont toutes les paroles sont artificielles et fardées... Souviens-toi que, ce matin, tu me souriais pendant que je te prenais la main et t'avouais mon amour... Hypocrite !...

Mais par-dessus le cercle des assistants son regard croisa celui du Tueur-de-Paons qui le dévisageait avec des yeux d'ironie triomphante, et, secouant sa lourde tête, il recula lentement, s'enfonça dans l'ombre des arbres et s'enfuit désespérément en balbutiant des mots de fureur, de menace et d'injure.

V

La nuit maintenant était tout à fait venue... La place se vidait rapidement. Parmi les lueurs des torches, les habitants s'en allaient par groupes, regagnant leurs demeures.

Thi-Bâ était partie une des premières. Elle habitait, tout au bout du village, une petite cai-nhâ qui se dressait en bordure de la route conduisant à Hué, la grande ville des

Européens. Laï l'accompagnait et, le long du sentier qui s'enfonçait parmi la verdure, ils allaient avec lenteur se tenant par la main...

La soirée était tiède, d'une tiédeur humide et stagnante qui s'élevait en ondes molles du sol surchauffé. Dans l'air immobile, un parfum sucré flottait lourdement ; soulevé par-dessus l'obscurité qui baignait la terre, un ciel irréel de cristal bleu régnait, immense et limpide, étoilé d'or innombrable.

Thi-Bâ, tout en marchant, avait fait sauter les petites boules de cuivre qui boutonnaient sa tunique. De la naissance de la gorge à l'attache ronde du cou, un coin de chair se dévoila, lisse et ambrée, perlée de gouttelettes de sueur... Sur ses doigts aux ongles pointus elle sentit la main du chasseur se crisper et vite, pour rompre le silence qui régnait entre eux et qui tout à coup lui faisait peur, elle dit, banalement :

— Comme tu as dû avoir chaud en luttant, frère aîné !

Il secoua la tête et serra doucement la main de la jeune fille :

— Je n'y pensais pas, dit-il. Je n'avais qu'une idée : battre cet individu stupide !...

Il rit, et avec brusquerie demanda :

— As-tu vu la figure qu'il faisait, en se relevant ?

— Oui, dit-elle, en le regardant et en riant à son tour. J'ai jeté un coup d'œil de son côté pendant qu'il refaisait son turban... Par le Bouddha ! je n'ai jamais vu visage plus laid. Il avait une joue toute enflée et ses yeux luisaient de rage tandis qu'il nous regardait. Ses grosses lèvres saignaient et j'étais contente parce que je songeais que c'était cette bouche que ton poing venait d'écraser qui s'était posée de force sur moi, là...

On n'entendait plus son rire, mais dans l'angle aigu de ses yeux un regard de coin s'effilait, acéré, et luisait ironique. De son doigt pointu, elle soulevait le lobe de son

oreille et, inclinant un peu la tête, elle montrait au chasseur la place où le Tortu avait enfoui son baiser, au repli tiède du cou, près des premiers cheveux. Une angoisse voluptueuse au cœur, Laï se penchait pour mieux voir. Sa bouche effleurait presque la nuque de la congaï, qui sentait errer le long de son cou le souffle frôleur de l'homme... Ils avançaient toujours. Elle avait à moitié fermé les yeux, dans l'attente anxieuse de la caresse qu'elle sentait venir. Lui, de son côté, fixait de ses yeux embués de désir le coin de chair qui s'offrait à lui et qui était si près de ses lèvres qu'il pouvait discerner l'odeur légère qu'exhalait la chevelure de la jeune fille. Mais il n'osait point encore lui infliger la douceur trop ardente de son baiser ; il hésitait, pris d'une timidité soudaine. Et ce fut un chaos de leur marche désaccordée qui, brusquant la caresse de façon inattendue, la fit s'abattre sur le cou de Thi-Bâ et glisser le long de sa joue pour venir agoniser timidement, longuement, et comme à bout de souffle, au coin de ses lèvres peintes, qui continuaient à sourire mystérieusement.....

VI

Quand il releva la tête, il la vit, tout contre lui, la nuque renversée, les paupières closes. Il sentait contre sa poitrine l'épaule de la jeune fille qui s'appuyait plus lourdement, de tout le poids de son corps livré. Un émoi profond le bouleversa. Il l'entoura de ses bras, la souleva, l'emporta, comme une petite chose fragile, infiniment précieuse.

Ils poursuivirent ainsi leur route. Elle avait posé la tête au creux de l'épaule du jeune homme et elle regardait le ciel lointain, où tremblaient les étoiles. Autour d'elle, des branches d'arbres défilaient lentement, zébrant l'azur de rayures noires, et des ombres dansaient fantastiquement. La marche du chasseur la berçait de sa cadence régulière et sûre. Une douceur infinie descendait en elle et la pénétrait d'une griserie voluptueuse qui lui brouillait un peu la tête. Elle ferma les yeux, s'abandonnant.

Il continua son chemin, de sa même allure souple et allongée. Un sentiment d'ardente tendresse l'entraînait et le poussait. Elle ne pesait presque pas à ses bras, et il sentait battre contre son cœur le cœur de la jeune fille. De temps à autre il inclinait un peu la tête et contemplait le visage clair qui reposait sur son épaule. Son regard s'attardait une seconde détaillant les traits délicats, puis se reportait très vite sur la sente qu'il suivait. La lune, lentement levée, baignait le paysage de lumière pâle. Un grand silence les enveloppait, que ne troublait pas même le bruit de sa marche sur le sol tapissé de mousse. Et tout en avançant, il songeait. Sa tête bourdonnait de pensées confuses. Il revivait sa première rencontre avec Thi-Bâ, un matin, à l'aube, sur les bords de l'étang fleuri de nénuphars, et il se rappelait combien elle lui avait plu, tout de suite, avec ses yeux clairs, ses yeux étrangement pâles pour une fille d'Annam ! L'idée que c'était elle qu'il tenait ainsi tout entière dans ses bras lui faisait éprouver un sentiment complexe, où un âpre orgueil se mêlait à un attendrissement infini. Il se disait que dans toute la région nul n'aurait pu trouver plus jolie fille. Les habitants de Thua-Doy le savaient d'ailleurs et s'enorgueillissaient qu'elle fût de chez eux — et lui plus encore que les autres ! En vérité, le village était petit et pauvre, — il comptait quarante paillottes en tout, — mais il avait Thi-Bâ, la plus délicate fleur de joliesse et d'amour de tout le canton !... Comme il songeait à toutes ces choses, un sourire lui vint aux lèvres, un sourire très doux et anxieux un peu, tandis qu'il s'arrêtait et posait la congaï par terre.

Surprise, Thi-Bâ avait rouvert les yeux et regardait autour d'elle. Les halliers touffus cessaient brusquement, et le sentier débouchait dans la plaine, qui s'étalait devant eux, plate et baignée de lune. Sur leur droite, la grande route, toute blanche, déroulait son large ruban poussiéreux, et, accotée contre elle, la cai-nhâ de la jeune fille posait sa tache

sombre. Par la porte ouverte, la lueur du foyer, entr'aperçue, clignait, indécise et rougeâtre.

Thi-Bâ leva les yeux vers le ciel. Une minute elle contempla la nuit, puis, se tournant vers le chasseur debout à ses côtés, elle dit doucement, une inflexion câline dans la voix :

— Bonsoir, frère aîné !... Puissent les bons génies peupler ton sommeil de rêves heureux !..

— Puisse plutôt le Bouddha veiller sur moi ! je chasse là-haut, ce soir.

De la main il désignait la montagne dont la masse sombre se profilait nettement sur le ciel transparent.

Elle approuva de la tête et répéta :

— Puisse-t-il te protéger !...

Et brusquement, elle s'enfuit.

Un instant encore il distingua sa silhouette qui courait légère, parmi l'ombre environnante... Puis elle s'imprécisa, disparut, happée par l'obscurité, et il se retrouva seul avec son bonheur, en face de la vallée immense et monotone...

VII

Quand elle eut refermé la porte et glissé la barre de bois dans ses crochets, Thi-Bâ se retourna lentement. Son regard courut à travers la pièce obscure, où elle s'étonna de ne pas voir sa grand'mère.

— La vieille Sao est sortie ? demanda-t-elle à son jeune frère, qui, assis près du foyer, fumait une cigarette.

Le regard vague, il répondit :

— Elle vient de partir.

S'asseyant en face du gamin, Thi-Bâ tendit machinalement ses mains à la flamme et se mit à réfléchir. Dans quelques mois elle aurait 17 ans : c'est l'âge où les filles de la montagne doivent songer à se marier. Elle pensait qu'elle aurait aimé avoir encore son père et sa mère qui étaient morts, trois ans plus tôt, à bord de leur barque, noyés

dans la Rivière Claire où il pêchaient, au flambeau, la nuit.

Dehors l'obscurité régnait et la brise, soudainement levée, hululait longuement à travers les interstices de la porte.

Secouant sa rêverie elle demanda :

— Sais-tu où est allée la vieille mère ?

— Chez Nguyen. Le bonhomme est venu la voir à l'heure où le soleil qui meurt fait toute rose la tête des bambous. Il lui a dit qu'il l'attendait ce soir pour causer...

Thi-Bâ s'étonna :

— Quel besoin a-t-elle depuis quelque temps de causer comme ça avec la « vieille barbiche tremblante » ? demanda-t-elle intriguée.

Son frère sourit narquois :

— Sais pas ! Elle est partie en laissant ton dîner. Tiens, le voilà.

Thi-Bâ prit le bol de riz, le poisson sec et la sauce de piment qu'il lui passait et se mit à manger.

Son frère la regardait, en silence :

— Tu as de la chance que la mère ne t'ait pas entendue tout à l'heure !.. finit-il par dire avec un petit rire sec.

— Pourquoi ? demanda Thi-Bâ.

— Tia-mê !.. Parce que depuis quinze jours il n'y a plus de « barbiche tremblante ». On dit « l'aïeul » maintenant en parlant de Nguyen !..

Il prononçait « aïeul » en imitant l'onction déférente de la voix maternelle. Thi-Bâ rit, amusée. Elle évoqua l'anguleuse silhouette du vieillard que sa mère jadis avait surnommé, en manière de dérision, « la vieille barbiche tremblante ». En ce temps-là les deux familles ne se voyaient plus ; elles s'étaient en effet brouillées un jour que la vieille Sao avait surpris Thanh, le plus jeune fils de Nguyen, en train de piller l'unique citronnier de son jardin. — L'affaire avait fait scandale grâce aux criailleries de la vieille, et Nguyen ne lui avait point pardonné d'avoir ameuté le vil-

lage pour un accident aussi futile. Depuis lors, rien ne s'était passé qui pût justifier cette soudaine reprise d'amitié, et Thi-Bâ ne pouvait s'expliquer l'objet des fréquentes et mystérieuses entrevues que, depuis quelque temps, les deux vieilles gens avaient ensemble. Le sujet d'ailleurs lui apparaissait de mince importance. Elle haussa les épaules.

Tout en réfléchissant de la sorte, elle avait achevé de dîner. Se levant, elle s'étira longuement et conclut, insouciante :

— Je vais toujours me coucher. Quand la mère rentrera, tu lui ouvriras la porte, petit frère.

VIII

Au coin du foyer où flambaient des branches de manguier, les deux vieillards étaient accroupis. Les bras aux genoux et les mains pendantes, ils regardaient les bûches se consumer et se tordre. Sur le sol de terre battue de la cai-nhâ leurs deux ombres s'étiraient agrandies et la flamme dansante du feu illuminait leurs visages semblables. Ils avaient tous deux un front court et bombé, des yeux bridés où luisaient des prunelles marron, et des lèvres étroites et pincées. Ils se ressemblaient singulièrement, révélant, par là, l'exacte similitude de leurs âmes nées d'une même race, formées par les mêmes tristesses et les mêmes joies, nourries des mêmes soucis et des mêmes rêves et agitées de passions identiques.

La vieille Sao tisonnait parmi les cendres et, près d'elle, « l'aïeul à la barbiche tremblante » mâchonnait sa chique de bétel, en lançant, à intervalles réguliers, un jet de salive rougeâtre qui tombait sur les cendres avec un petit bruit mat.

Sao, cessant de tracasser le feu, demanda :

— Il est bon ton bétel, frère aîné ?

— Pff !... la noix est fraîche, mais la chaux n'est pas fameuse.

— Fais voir, veux-tu ?

Le vieillard fouilla sa ceinture et tendit sa boîte. Sao souleva le couvercle : des cases où ils étaient rangés elle sortit le morceau de noix d'arec, la feuille de bétel et la chaux nécessaires. Elle en fit une boulette qu'elle roula entre ses paumes tièdes et, satisfaite, elle savoura posément sa chique. Au bout d'un instant elle dit, l'haleine parfumée :

— Oui, la chaux est trop sèche.

Le silence régna de nouveau. Tous deux suivaient leur préoccupation intérieure et cherchaient le biais par lequel ils pourraient exprimer leur pensée sans brusquerie, savamment, selon le code rituel du savoir-vivre annamite.

Et ils parlaient de choses indifférentes, n'osant ni l'un ni l'autre aborder le sujet qui les intéressait...

Dans l'âtre, la flamme grésillait, éclairant la cai-nhâ. Les murs, en écorce de bambou tressée, étaient squameux et jaunâtres, pareils à la peau desséchée d'un énorme reptile. Au fond de la pièce s'allongeait le lit de camp sur lequel, depuis des générations, tous les membres de la famille avaient tour à tour dormi. Sous les lourds sommeils de ces corps las le rude bois s'était poli et avait pris ce reflet lustré qui est la marque du temps sur les vieux objets familiers d'une demeure. L'oreiller de bois lui-même, rectangulaire et concave, semblait s'être lentement creusé au contact de toutes les nuques qui s'y étaient appesanties, tant et tant de nuit durant. En face du lit, un bahut épais et brunâtre était chargé d'un plateau où, autour d'une théière de terre cuite, s'alignaient des bols blancs en leurs soucoupes de porcelaine. A côté d'un coffret à bétel incrusté de nacre, des baguettes étaient réunies en faisceau dans un vase ancien, grisâtre et craquelé, — baguettes rondes de bambou, baguettes carrées de bois d'ébène, baguettes enluminées de rouge, et baguettes d'ivoire..Au-dessus du bahut, sur une étagère rustique,un Bouddha de bronze somnolait. De ses yeux mi-clos il contemplait les bananes jaunes, les patates brunes et les letchis pourpres déposés à ses pieds

en pieuse offrande. Parmi les minces colonnes de fumée bleuâtre qui montaient des bâtonnets d'encens, fichés en deux vases de cuivre placés à ses côtés, le « Parfait », satisfait et ventru, souriait béatement. Dans un coin de la chambre, des vestes et des pantalons en simple toile étaient pendus auprès de tuniques de cérémonie en soie brochée. A travers la pièce quelques escabeaux traînaient sur des nattes.

IX

Las de ne pas trouver les transitions minutieuses et les circonlocutions alambiquées que prescrit le cérémonial d'usage, Nguyen se décida :

— Mon fils, le Tueur-de-Paons, a vingt-deux ans, dit-il.

Il hésita encore, puis ajouta :

— Et Thi-Bâ a eu seize ans à la dernière lune !...

Mais Sao l'interrompit ; elle ne voulait pas qu'il précisât aussi vite la demande qu'elle prévoyait.

Et d'une vieille voix usée, criarde, elle se hâta d'entamer l'éloge de la congaï :

— Thi-Bâ est une belle fille. Elle a un corps pareil à une mangue dorée et ferme. Ses jambes, longues et lisses, sont semblables à du jade poli ; sa peau est plus fine et plus douce que les pétales veloutés de l'hibiscus rose et, de toutes les congaïs du canton, aucune n'a des yeux aussi lumineux que les siens !...

— En vérité, vieille Sao, ta petite fille est digne d'être louée, mais elle est bien jeune et...

— Tu dis vrai, frère aîné, elle est jeune, mais elle est déjà bonne ménagère. D'ailleurs Bao le Tortu l'a fait demander en mariage. C'est un chasseur réputé. Il est comme fou de la petite depuis le jour où, à la Réunion-des-Hommes, sous les tamariniers qui entourent la place, elle lui a souri et lui a parlé. Oui, il l'a fait demander, mais elle lui a répondu d'attendre, car elle n'est pas pressée. Je te le dis,

Nguyen, heureux sera l'homme qui possédera une telle épouse !

Pressé de conclure, Nguyen saisit l'occasion que lui offrait la vieille marchande :

— Si tu voulais, sœur cadette, Laï pourrait être cet homme...

— Pourquoi pas ? dit-elle.

— Je te remercie, vieille Sao, et je saurai être généreux : je te la paierai du plus beau de mes buffles noirs !

La vieille femme le considéra en branlant la tête.

— Est-ce là ta générosité ? fit-elle avec une moue de dédain.

— Tu en auras un de plus, sœur cadette.

Et comme elle faisait mine de se lever, il la retint par le bras :

— Laï te donnera aussi un picule de riz par an. Oui, en vérité, il te le donnera... et une tunique de soie noire. Il tient à ta fille !...

— C'est bien ainsi, vénérable aïeul. Que ton garçon vienne voir Thi-Bâ demain, ils échangeront la feuille de bétel et la noix d'arec des fiançailles.

Et satisfaits de s'être entendus ils se sourirent mutuellement.

Dans la cai-nhâ close le feu achevait de s'éteindre avec d'ultimes sursauts de clarté rose. Sous le lent envahissement de l'obscurité le rayonnement lumineux du foyer s'étrécissait peu à peu, tandis qu'aux murs les ombres dansaient plus faiblement.

Sur son étagère, au-dessus du bahut, le Bouddha de bronze s'extasiait toujours, mais on ne pouvait plus distinguer la figure de l'idole, et son divin sourire se perdait dans la nuit...

Thi-Bâ était fiancée...

X

Le lendemain, de bonne heure, Thi-Bâ s'habillait et la

vieille Sao, déjà prête, rangeait quelques ustensiles lorsqu'on entendit frapper à la porte.

— Qui est là ? demanda Sao.

— Moi, Laï !

Thi-Bâ venait d'enrouler son turban. Elle se hâta d'ouvrir.

Sur le seuil, le Tueur-de-Paons s'inclina :

— Bonjour, vieille mère.

— Bonjour, enfant. Entre donc ! tu viens échanger la feuille de bétel et la noix d'arec avec Thi-Bâ, hein ?

— Oui, mais, auparavant, j'ai quelque chose à te demander.

— Quoi donc, petit frère ?

— Voilà ! Je... Je voudrais bien que Thi-Bâ n'oublie pas d'aller à la Grande Pagode.

— Mais oui, bien sûr, elle ira.

En manière d'excuse, Laï expliquait :

— Tu sais bien, vénérable mère, que les filles de la montagne doivent — avant leur mariage — aller sacrifier au Bouddha des mariés ; sinon elles risqueraient de prendre un époux contre la volonté du Parfait — et alors qu'amèneraient-elles dans leur nouvelle cai-nhâ, sinon le malheur et la tristesse ?...

— J'irai... j'irai..., intervint Thi-Bâ, et j'honorerai le Parfait comme il convient que le fasse une fille de la montagne.

Et elle courut chercher le coffret à bétel qu'elle tendit à Laï. Debouts au milieu de la chambre, ils procédèrent à l'échange qui, désormais, les liait mieux que n'importe quel contrat.

Quand ils eurent terminé, la vieille Sao s'en alla silencieusement étendre une natte sur le lit de camp ; puis elle se tourna vers Laï.

— La fillette est donc à toi, dit-elle, et, s'il plaît au Bouddha, nul autre homme ne sera son époux. Maintenant, si tu

veux habiter chez nous pendant tes fiançailles, ta natte est prête sur le lit de camp, à côté de celle de Thi-Bâ.

— Je te remercie, vieille femme. Tu peux rouler ta natte et laisser fraîche ma place sur le lit de camp. Je fréquente ta fille depuis qu'elle est née; je n'ai donc pas besoin de venir loger dans ta maison pour la connaître.

— Fais selon ta volonté, fils! mais à quelque heure que tu viennes, Thi-Bâ t'ouvrira la porte et t'offrira le thé bouillant et le bétel embaumé.

— Merci, vénérable mère. Je ne chasse pas aujourd'hui, veux-tu que Thi-Bâ et moi nous nous promenions ensemble à travers le village?

— Bien sûr, petit frère. Moi, je vais au marché de Ba-lon; la route est longue et je ne rentrerai que tard ce soir.

Le chapeau pendu au bras, elle se hâtait à travers la pièce. Et comme Laï la remerciait, elle appela Thi-Bâ et les poussa dehors tous les deux, criant :

— A ce soir...

Et elle partit, les laissant seuls.

La journée était éclatante de soleil et ils se sentaient tous deux une grande joie au cœur : lui, frissonnait de bonheur d'avoir obtenu la fille aux yeux clairs qu'il convoitait, et elle, rayonnait d'orgueil d'avoir été choisie par ce grand garçon, audacieux et fort, qui était le chasseur le plus habile et le plus renommé du village.

Se tenant par la main, ils errèrent de cai-nhâ en cai-nhâ. Ils flânèrent à travers les ruelles, escortés par une troupe bruyante de gamins qui agitaient autour d'eux la nudité de leurs petits corps ventrus et bronzés. A leur tête marchait triomphalement, plus ventru et plus frénétique que les autres, Thanh, le frère du fiancé. Ils bavardèrent avec les commères du voisinage, quêtant les menus propos et les vœux. Ils rendirent visite à tous les villageois et burent d'innombrables tasses de thé qu'on leur versa cérémonieusement en de minuscules bols de porcelaine bleue. Et leur

première journée de fiançailles s'écoula, radieuse, toute peuplée des mille petites joies orgueilleuses que leur apportaient à tout instant les compliments et les félicitations, toute pleine des projets multiples dont ils meublaient leur avenir, et toute chargée surtout de l'adorable griserie qu'ils ressentaient d'aller ainsi librement côte à côte, et déjà l'un à l'autre, presque !...

Un peu plus tard, dans l'après-midi, comme ils sortaient de chez la vieille Mâ, ils aperçurent Bao le Tortu, qui, en les voyant, hésita, puis, tournant brusquement, s'enfonça dans une ruelle où il disparut en feignant de ne les avoir point reconnus.

Ils étaient si occupés d'eux et de leur bonheur qu'ils se contentèrent de sourire, indifférents.

A six heures, Nguyen rentra de la rizière, reconduisant ses buffles, et ils dînèrent tous les trois ensemble dans la pièce obscure où le Bouddha, sur son étagère, souriait de son sourire éternel. Puis, assis devant la porte de la cai-nhâ, ils causèrent, en regardant monter la nuit.

Thi-Bâ raconta, en riant, leur rencontre avec Bao. Ma[is] Nguyen hocha la tête soucieusement :

— Le Tortu n'est guère ton ami, dit-il en se tourna[nt] vers Laï ; de plus il est rancunier et fourbe. Prends gard[e] fils.

Laï continuait de regarder sa fiancée.

Au bout d'un instant, il dit, en caressant la main [de] Thi-Bâ qui lui souriait :

— Le buffle qui est attaché en veut toujours au bu[ffle] qui broute.

Et, comme elle se levait pour regagner sa demeure, [il] l'accompagna.

XI

Ils ne rentrèrent pas tout de suite. Ils ressentaient, t[ous] deux, le désir d'être seuls l'un avec l'autre. La nuit vo[lup]tueuse les pénétrait d'une émotion inconnue qui les

dait incapables de se parler. Ils allaient au hasard, suivant machinalement le sentier qui fuyait devant eux. Ils arrivèrent ainsi à la lisière d'un petit bois d'aréquiers (1) et s'enfoncèrent parmi l'ombre tachetée de lune qui s'épandait des arbres.

Las d'errer ils finirent par s'asseoir. L'énervement qui les avait fait palpiter durant toute leur promenade était brusquement tombé. Ils n'éprouvaient plus maintenant qu'un alanguissement inusité qui noyait leurs pensées et dissolvait leur fièvre en une rêverie confuse.

De l'endroit où ils se trouvent ils dominent tout le paysage. Sur le village endormi, dont ils aperçoivent les lumières parmi les ténèbres de la vallée, la brise souffle, leur apportant le double parfum des citronniers acides et des frangipaniers sucrés.

Assis sur ses talons, Laï regarde Thi-Bâ, allongée dans l'herbe près de lui. Au-dessus d'eux les longs aréquiers oscillent mollement et leurs panaches onduleux froufroutent dans l'ombre.

Thi-Bâ contemple un coin de ciel, que les yeux d'or des étoiles font semblable aux plumes de la queue du paon.

— Laï, de quoi les aréquiers parlent-ils dans la nuit?... demande-t-elle en fermant les yeux.

Laï surpris se penche vers elle.

— Qui peut savoir, petite fille ? Peut-être se chuchotent-ils des mots d'amour, tout comme nous, les Humains! peut-être causent-ils de nous qui vivons dans leur ombre ; ou bien, peut-être parlent-ils d'autrefois, du temps jadis où, d'après la légende, ils étaient des guerriers annamites !

. . . .

Il a dit cela très bas, pensivement, et il se tait. Thi-Bâ, de son côté, garde le silence, car voici que, brusquement exhumé par la phrase du chasseur, le passé fabuleux de

(1) Arbre de la famille du palmier.

l'Annam surgit devant eux. Tous les contes merveilleux dont on a bercé leur enfance leur reviennent à la mémoire.

Montées sur leurs éléphants caparaçonnés d'or et d'argent, des princesses délicates et mièvres défilent, vêtues d'étoffes chatoyantes et parées de bijoux rares ; des monstres antiques ressuscitent, ramenant avec eux le souvenir des âges légendaires ; les rois des très anciennes dynasties s'évoquent parmi la pompe des cérémonies, entourés de dignitaires aux habits somptueux et suivis d'une longue théorie de courtisans chamarrés...

Laï et Thi-Bâ songent encore aux grands philosophes de leur sang, aux vieux rêveurs orientaux dont la sagesse sereine et profonde modela toute une race et créa toute une civilisation : Confucius et Meng-Dze montrent, un instant, dans la nuit, leur visage ridé dont les regards lourds de pensées se perdent au loin, poursuivant quelque chimérique abstraction. D'autres évocations succèdent à celle-là... Ce sont des guerriers bardés de peaux et casqués de fer. Leurs cuirasses allument de brefs miroitements et leurs panaches s'échevèlent au vent, tandis que les deux amoureux, silencieusement, regardent passer, parmi l'ombre, l'autrefois légendaire du pays annamite...

. . . .

Thi-Bâ avait ouvert ses yeux pâles et regardait longuement dans la nuit. De sa main légère elle caressait le stipe rugueux d'un aréquier qui s'érigeait tout contre elle.

— Je pense, Laï, dit-elle au bout d'un instant, je pense que je voudrais bien aller à la Grande Pagode le plus tôt possible.

Le chasseur fut ému de cette hâte ; ses doigts cherchèrent ceux de la jeune fille et les étreignirent voluptueusement, tandis qu'il approuvait :

— Bon, petite fleur. Justement Duong doit bientôt arriver avec son sampan (1).

(1) Barque annamite.

— Duong, le vieux pêcheur ?.. interrogea Thi-Bà.

— Oui, il s'arrêtera au village un jour ou deux et ensuite continuera de remonter la rivière. Je pense qu'il ne refu-ra pas de te déposer à la ville. C'est sur sa route...

— Bien sûr, acquiesça Thi-Bâ. D'ailleurs je dirai à la ère de lui parler. Elle le connaît depuis longtemps ; ils nt du même hameau tous les deux.

Un rayon de lune glissa entre deux arbres, éclairant tout coup son visage, et Laï fut étonné du rayonnement qu'il t dans les yeux de la jeune fille. Il s'inclina un peu et de-anda :

— Tu es contente, petite fleur ?

Thi-Bâ sourit et murmura simplement :

— Je vais revoir Thi-Nam, mon amie.

— C'est vrai ! dit-il, elle est allée là-bas quand elle a uitté le village, il y a trois ans. Tu pourras facilement la ouver...

Et après un instant de silence, il soupira :

— Ce sera long, tous ces jours sans toi...

Thi-Bâ détourna la tête. Continuant de suivre sa pensée ui, déjà très loin, l'emportait vers son amie, elle répliqua, istraite :

— Mais non, tu chasseras dans la montagne... D'ailleurs, e ne serai guère plus de huit jours absente.

— Oui, dit-il, et aussitôt après ton retour j'apporterai a dot que la vieille Sao a demandée. Nous pourrons alors aire la cérémonie des noces : le père te recevra en grande ompe et tu feras le sacrifice du fil de soie rouge en l'hon-eur du génie du mariage.

Le visage de Thi-Bâ s'illumina de plaisir :

— Et puis, cria-t-elle, tu m'offriras les présents tradi-ionnels. Nous écrirons les cartes d'invitation ! Sur la table ectangulaire des bols de toutes les couleurs contiendront les mets délectables et nous mangerons le riz gluant teint n rouge...

Elle s'interrompit brusquement pour rêver... Puis une

ombre passa sur son visage tandis qu'elle demandait timidement :

— Et... et le bonheur sera toujours sur nous, Laï ?

Il s'inclina vers elle jusqu'à ce que passât sur son visage le frôlement embaumé des cheveux de Thi-Bâ, mêlés aux brins d'herbe.

— Et le bonheur sera toujours sur nous ! affirma-t-il doucement.

Les doigts maintenant avaient abandonné la main de Thi-Bâ et, le long de son mince corps, ils erraient, frôleurs.

La bouche dans le creux de son oreille, il souffla tendrement :

— Le bonheur d'amour, petite fleur parfumée !...

★

Sous la caresse plus proche Thi-Bâ frissonna. Ses yeux s'extasièrent, et, les prunelles pâlies, elle bredouilla d'une voix soudain incertaine :

— Le bonheur d'amour, Laï ?.. Le bonheur d'amour ?..

. . . .

Au-dessus d'eux les longs aréquiers oscillaient mollement, tandis que, dans l'ombre, froufroutaient leurs panaches onduleux...

Peut-être causaient-ils entre eux du temps lointain où ils étaient de grands guerriers annamites ; ou bien peut-être, tout comme les humains qui vivent dans leur ombre, se chuchotaient-ils des mots d'amour. Peut-être...

Mais, en vérité, qui peut savoir de quoi les aréquiers parlent dans la nuit ?...

XII

Elle était partie pour la Grande Pagode le lendemain soir. Duong, le sampanier, sollicité par la vieille Sao, avait bien voulu se charger de la jeune fille.

Tandis que la barque dérivait lentement au fil de l'eau, Thi-Bâ, allongée sous le roof qui abritait la partie centrale

a sampan, songeait, sans pouvoir s'endormir. Ses pen-es étaient coupées par la voix de Duong qui, assis à l'ar-ère, fredonnait une vieille complainte monotone et do-nte — une complainte annamite naïve et triste :

. . . .

Lentement dans l'ombre, balance ton corps, sampanier !
Que chacun de tes coups de rame
Soit doux et léger à l'eau de notre mère,
Doux, comme à l'air
Le coup d'aile du ramier...

. . . .

Thi-Bâ, les yeux ouverts dans la nuit, revivait toute son nfance, toute sa lointaine enfance à laquelle était mêlée ette amie qu'elle allait retrouver après quatre ans de sé-aration.

Elle évoquait leurs jeux dans les ruèlles du hameau, leurs ains dans l'Etang-aux-Nénuphars, les pêches aux crapauds ans les rizières, les soirs d'été. Ah ! qu'elles avaient été eureuses !... Et d'y songer, le charme de ce passé lui re-nonta brusquement au cœur. Elle revit les après-midi d'été ù elles se réunissaient à la porte de leur cai-nhâ et où hacune d'elles racontait à l'autre les contes merveilleux u'on lui avait appris.

Comme les jours, alors, étaient paisibles et doux ! Et ercée de souvenirs elle s'endormit, rêvant que, redevenue etite fille, elle s'en allait avec Thi-Nam, s'asseoir pour avarder dans un coin de la forêt, à l'ombre d'une touffe le bambous.

. . . .

A l'arrière Duong achevait sa chanson :

Sous la coque moussue du sampan, sous la vieille coque,
L'eau qui doucement se dérobe et clapote,
L'eau glauque tisse sa trame...

. . . .

Et dans le ciel, la lune commençait à monter, énorme et rouge, pareille à un grand disque de cuivre.

XIII

Assise sur le bord de son lit de camp, Thi-Nam parlait. Appuyée sur ses mains, le buste penché en avant, elle balançait ses jambes et suivait d'un regard vague la danse rose de ses pieds nus qu'enveloppait un rayon de soleil. Assise à côté d'elle, Thi-Bâ l'écoutait distraitement : tout ce que disait Thi-Nam, elle le savait déjà, puisque c'était leur passé qu'elle racontait ainsi. Arrivée le matin même, elle avait assez facilement réussi à trouver la maison de son amie, — une vieille maison basse perdue au milieu d'un jardin touffu, planté de pruniers, de bambous et de pins.

Et maintenant, tout en feignant l'attention, Thi-Bâ examinait avec curiosité la pièce où elle se trouvait. D'un regard avide elle scrutait la grande salle basse encombrée de meubles précieux et de bibelots rares, elle inventoriait les tentures et les objets de valeur et supputait dans son esprit le prix de tout ce luxe répandu autour d'elle.

Tout au fond, dans un coin où la lumière tombant des étroites fenêtres ne parvenait point à dissiper l'ombre amassée, l'autel domestique du Bouddha s'érigeait. La statue divine était faite de bronze massif, et à ses pieds une veilleuse brûlait qui l'habillait de reflets roux.

Dans une pièce voisine, Trann, la vieille mère de Thi-Nam, pilait des crevettes pour le repas de midi et, par la porte entrebâillée, on apercevait sa silhouette noire accroupie devant le mortier. Le martellement monotone se glissait dans la grande salle et l'emplissait tout entière de vibrations sourdes.

Trann ayant achevé sa tâche se leva. Le bruit du pilon s'éteignit brusquement et le silence tiède régna, troublé seulement par la voix de Thi-Nam, qui continuait à évoquer ces vieux souvenirs de jeunesse auxquels l'on garde toujours, en un coin de son cœur, une tendresse fidèle et vivace.

Thi-Bâ reporta ses regards sur son amie.

Elle la trouva jolie, plus jolie encore que jadis. Elle avait

grandi et s'était affinée. Sous l'ampleur du pantalon de toile brune et de la tunique de soie noire on devinait la souplesse de son corps et la pureté de ses lignes. Son visage lui-même s'était transformé. L'ovale, jadis un peu empâté, s'en était allongé, étirant le menton et pinçant les ailes du nez légèrement aplati. La bouche charnue s'était affermie et les lèvres, avivées au carmin, dessinaient plus nettement leur arc double. Les yeux, qu'une pointe de bleu allongeait en amandes, brillaient étrangement et leurs prunelles agrandies semblaient plus sombres, et plus profonds leurs regards. Mais son teint surtout étonnait Thi-Bâ, — un teint si tendre et si fragile qu'on eût pu lui comparer la plus fine et la plus délicate des soieries, un teint doux et velouté avec deux petites plaques rosées, là, aux pommettes !...

Le rayon de soleil qui enveloppait les pieds de Thi-Nam s'était déplacé. Il montait lentement le long des jambes et se posait maintenant sur sa poitrine qu'il rayait d'une barre blonde. Thi-Nam fit un geste, les bracelets d'or qui lui encerclaient les poignets tintèrent, la manche de sa tunique glissa et la roseur du bras apparut un instant.

Thi-Bâ, instinctivement, s'extasia :

— Que tu es belle !...

Thi-Nam surprise se tourna vers son amie et, rencontrant son regard émerveillé, éclata d'un long rire cascadant qui emplit la pièce de sonorités claires et fit briller la blancheur de ses dents. Thi-Bâ, scandalisée, se souvint alors des bruits étranges qui circulaient sur son amie, au village : Thi-Nam était bien la congaï d'un Européen, puisque ses dents, au lieu d'être laquées de noir, selon les traditions de leur race, restaient blanches, impudiquement blanches à la mode des Barbares !...

Et d'avoir deviné cette liaison, Thi-Bâ rougit, pleine d'étonnement et de trouble.

XIV

Maintenant, d'ailleurs, elle comprenait tout : le luxe de

cette demeure, la toilette somptueuse de Thi-Nam, ses bijoux, et les fards dont elle usait pour embellir son visage.

Elle baissa la tête et demeura un moment silencieuse, puis une angoisse lui serra la gorge, et avec une curiosité ardente elle demanda, fixant les bracelets de son amie :

— Alors !... c'est vrai ?...

— Vrai ?... Qu'est-ce qui est vrai ?... demanda à son tour Thi-Nam, surprise du ton dont avait été faite la question.

— Eh bien, mais... que tu es la femme d'un Européen...

— Ah !... on t'a déjà dit ça ?...

Thi-Bâ s'empressa d'expliquer, comme si elle se disculpait d'une accusation :

— Oui, une vieille femme à qui j'ai demandé ton adresse, dans la rue.

Et comme si elle regrettait déjà sa question trop précise, elle se lança dans des détails compliqués et oiseux :

— Oui, figure-toi... une bonne vieille qui tient une boutique de ferblanterie, toute pleine d'objets étincelants... Bien obligeante, d'ailleurs... C'est elle qui m'a fait conduire ici...

Et à son tour elle parla d'elle, racontant ses fiançailles et son arrivée dans la ville.

Elle avait détourné les yeux et, n'osant plus regarder son amie, elle suivait les ébats d'une mouche sur le mur, en face d'elle.

Thi-Nam l'arrêta et, la voix soudain dure, laissa tomber :

— C'est vrai !... Je suis la congaï du docteur Lebrais.

Thi-Bâ ressentit un léger choc au cœur. Elle éprouvait, à tenir cette certitude qu'elle avait redoutée, un sentiment bizarre et complexe, fait de tristesse et de fierté.

Elle se sentait triste à songer que Thi-Nam avait tout oublié des traditions sacrées de sa race jusqu'à devenir l'épouse d'un barbare, et triste aussi d'une jalousie qui la faisait haïr presque cet étranger, avec qui désormais elle devrait partager la tendresse de son unique amie. Mais,

'autre part, elle était flattée à l'idée qu'entre toutes Thi-Nam vait été choisie, et il lui sembla qu'un peu de l'honneur u'on avait fait à son amie rejaillissait sur elle.

Son regard courut encore à travers la pièce, admirant es richesses éparses, et elle pensa au succès que lui vaurait cette nouvelle sensationnelle, lors de son retour au illage.

Elle sourit à Thi-Nam et, la reniflant (1) avec tendresse, ui dit :

— Raconte, veux-tu ?

— Raconter? Oh, c'est bien simple, va!... Quand nous ommes arrivées ici nous étions ruinées, tu le sais. Il nous estait tout juste, de la vente de notre rizière, une dizaine le piastres. C'est avec ce maigre pécule qu'il nous a fallu ous débrouiller !...

« La mère se loua comme ménagère chez une voisine et moi, je m'employai de mon côté comme je pus, remplissant de vagues métiers...

« J'allais tous les matins au marché faire nos achats pour la journée. Il me fallait, pour m'y rendre, traverser une partie de la ville européenne et, à l'heure où j'en revenais, je croisais des blancs qui s'en allaient à leurs occupations. Je me rangeais pour les laisser passer et je baissais la tête, car ils me dévisageaient en riant entre eux... Il en était un surtout que je rencontrais régulièrement et qui, plus que les autres, semblait faire attention à moi.

« Un matin, c'était le quatrième mois après mon arrivée ici, je ne le vis pas sur ma route comme de coutume et j'en fus déçue. Notre rencontre quotidienne était devenue pour moi une habitude, un de ces nombreux fils dont se tisse lentement, et sans que nous nous en apercevions, la trame de notre vie quotidienne. Je rentrai chez nous, en me demandant ce qui avait bien pu lui arriver. Devant notre mai-

(1) Les Annamites ignorent le baiser européen. Lorsqu'ils désirent marquer leur tendresse à une personne qui leur est chère, ils la respirent — comme on respire une fleur...

son je m'arrêtai, intriguée d'entendre un bruit de voix. Je poussai la porte et j'entrai : il était là, assis au milieu de la pièce, occupé à parler à la vieille mère. Je m'approchai, et avec moi, par la porte ouverte, s'engouffra un flot de lumière. S'étant retourné, il me vit, et me fixant de son regard tranquille, il se leva et sourit. Puis, après avoir répondu à mon salut, il s'en alla, disant à la vieille mère en me désignant d'un signe de tête : « Tu lui parleras ! »

« Le soir même, en effet, elle me parla : elle m'expliqua qu'il avait eu mon adresse par un « nhô » (1) qu'il avait chargé de me suivre, et qu'il me faisait demander de devenir sa « congaï ». Il me louerait une maison où je vivrais avec la vieille mère, car il ne voulait pas que j'habite chez lui.

« Elle me rapporta tout cela et conclut en me disant : « Je crois que tu serais heureuse, car il semble être riche. Il m'a promis cinquante piastres si les choses s'arrangeaient !.... »

« Je regardai la pièce où nous étions, l'unique pièce de notre demeure, et je songeai à lui : je le jugeai doux, plus doux que les autres Européens que j'avais rencontrés — et j'acceptai...

« Le lendemain je n'allai pas au marché, et quelques jours après je m'installai ici, dans cette maison, où je te reçois aujourd'hui...

« Il y a bientôt trois ans de cela, et depuis ce temps Thi-Nam, la grave Thi-Nam qui s'en allait avec toi causer de sagesse à l'ombre des bambous de Thua-Doy, est la « congaï » de Ong Lebrais.

Sa voix en disant cette dernière phrase s'était faite sourde, amère un peu et son regard se perdait dans des lointains mystérieux. Thi-Bâ la regarda et demanda timidement :

— Et... c'est lui qui t'a donné tout ça ?...

(1) Gamin.

Du geste, elle indiquait les richesses éparses dans la salle et les bijoux et les vêtements que portait son amie.

— Oui... c'est lui, petit à petit...

XV

Il y eut un silence durant lequel chacune d'elles suivit ses pensées. Et toutes deux, sans s'en douter, subissaient la présence invisible du même maître : l'Amour.

— Aime-t-elle cet Européen? se demandait Thi-Bâ. Elle en parlait doucement, tout à l'heure, et dans sa parole, par moment, on sentait passer comme la tiédeur voluptueuse d'une tendresse... Pourtant,de sa vie avec lui elle ne m'a rien dit, ou presque. Elle a glissé vite, très vite, sans un mot d'amour, sans une parole de caresse!... L'aime-t-elle?...

Thi-Nam, de son côté, cherchait à lire dans son propre cœur. Jamais encore elle n'avait eu l'occasion de résumer aussi précisément son histoire. D'elle-même, elle n'avait jamais songé à embrasser d'un regard d'ensemble toute sa vie écoulée. Elle s'était contentée de vivre au jour le jour, s'attachant à de petits détails, à la joie d'une minute, à la contrariété du moment. Il avait fallu que le hasard la remît en présence de son amie pour qu'elle évoquât son passé d'enfant et son présent de jeune femme. Et de ce parallèle, qu'involontairement elle avait été entraînée à faire, les conséquences s'imposaient à elle. Des questions, que jamais encore elle ne s'était posées, s'en dégageaient qui lui apparurent soudain et la troublèrent...

Etait-elle heureuse?... plus heureuse que là-bas dans son lointain village où elle vivait sans soucis du lendemain et ignorante de toutes ces richesses, qui à présent étaient pour elle un besoin et une nécessité?... La sagesse était-elle dans les rêves de sa jeunesse, où elle souhaitait une vie modeste avec l'amour d'un homme de sa condition et de son sang?... ou bien était-elle dans la réalité présente, dans la certitude d'une vie large et assurée?... Et,ce bien-

être matériel dont elle jouissait, ne l'avait-elle pas trop chèrement acquis ?

Aimait-elle ?... aimait-elle cet Européen avec lequel elle vivait, dont elle était la maîtresse,— pas même ! — le plaisir fugitif d'une heure ?... L'aimait-elle ? Sans doute !... et pourtant non... car elle ne ressentait pas cet élan instinctif du corps et de l'âme, cette communauté de sentiments et de désirs qui créent l'amour !... Alors ?...

Décidément, il est trop difficile de connaître son cœur !...

Elle secoua la tête, et, s'arrachant à ses pensées, elle se tourna vers Thi-Bâ :

— Et toi, petite sœur, aimes-tu ton fiancé ?

Les sourcils froncés et le visage tendu dans un effort de réflexion, Thi-Bâ songea une minute, puis elle dit :

— Aimer !... aimer !... c'est un mot que j'entends souvent prononcer autour de moi, mais que je ne comprends pas très bien... Pourtant... j'aime la vieille Sao, ma grand' mère !

Thi-Nam l'interrompit :

— Ce n'est pas la même chose, fit-elle doucement.

— Oui, ce n'est pas la même chose... reprit Thi-Bâ, les yeux perdus dans un rêve. Un soir où nous étions allés nous asseoir sous les aréquiers, — tu sais, au bout du village, — Laï m'a parlé d'amour. Je me souviens que ce soir-là j'ai été troublée, comme jamais encore je ne l'avais été... Je me souviens de la tiédeur que faisait son souffle au creux de mon oreille et de toute la douceur qui a couru en moi tandis qu'il me parlait du « bonheur d'Amour »... et je me rappelle aussi que la lune était plus câline que de coutume, et plus embaumée la nuit qui régnait autour de nous !...

« Est-ce que je n'aimerais pas Laï, grande sœur ?...

Thi-Nam sourit et, hochant la tête pensivement, elle dit :

— Peut-être, petite fille !... mais on ne sait jamais, vois-tu. On croit savoir, on se dit : « Oui, en vérité, c'est bien

cela !... » jusqu'au moment où l'on reconnaît que ce n'est pas encore cela...L'amour c'est un peu comme un ciel d'été, Thi-Bâ. C'est si grand, si grand ! qu'on se figure chaque fois l'avoir découvert tout entier et puis, un beau jour, pour être monté un peu plus haut, on s'aperçoit que ce qu'on prenait pour le ciel n'en était qu'un petit coin, qu'un tout petit coin, et que les cieux sont bien plus immenses et bien plus beaux que cela !

Devant la mine effarée avec laquelle Thi-Bâ écoutait ces propos étranges pour elle, elle éclata de rire :

— Mais en vérité, que vais-je te dire là !... Tu crois aimer ton fiancé, c'est déjà énorme, c'est presque tout... Tiens, parlons plutôt de nos projets pour ton séjour. Demain tu iras à la Grande Pagode; les jours suivants, je te ferai visiter la cité européenne, et à ton retour au pays...

Thi-Bâ l'interrompit et, secouant la tête, jeta :

— Non, je n'aurai pas le temps. Il faut que je reparte cet après-midi même.

— Comment, déjà !... s'exclama Thi-Nam... Et bien alors je te décrirai la ville, et avec un peu d'imagination tu pourras émerveiller tout le monde. La vieille Mâ elle-même, si jalouse de ses histoires merveilleuses, en desséchera de dépit !...

Leur gaieté revenue, elles rirent joyeusement, tandis que dehors, dans sa cage suspendue à un arbre, un merle mandarin, troublé dans sa quiétude, égrenait son répertoire d'injures où les mots annamites se mêlaient aux mots français...

XVI

Au milieu de son parc touffu, qu'entoure une muraille de briques ajourées, la Grande Pagode érige ses toits aux retroussis compliqués. Un rayon de soleil, qui erre sur la campagne, fait reluire, en passant, les vieilles tuiles dépolies par le temps, et accroche des reflets bleuâtres aux angles d'un motif de céramique. Brusquement, une dorure fait

flèche, et l'écran qui veille devant le temple se barbouille d'or rose.

Thi-Bâ vient d'arriver. Elle porte sur son épaule un léger paquet où elle a entassé les offrandes qu'elle doit déposer au pied du Bouddha : quelques fruits, des fleurs, du riz et des noix d'arec. Au bonze qui monte la garde sous le portique d'entrée elle vient d'acheter, en passant, des bâtonnets odorants et, tout en les comptant machinalement, elle gravit le large perron qui conduit au temple. Sur la dernière marche, en haut de la terrasse, elle s'attarde un instant à contempler le paysage. Le jour se lève, et, devant elle, sur le ciel très pur, les toits de la Pagode, doublement recourbés, ont l'air d'accents circonflexes s'étageant sur l'azur. En bas, par-dessus la balustrade de la terrasse, c'est le fouillis des arbres, le miroitement d'une pièce d'eau, la fuite ombreuse des allées, l'arrondissement d'un ponceau en dos d'âne et l'étincellement d'un portique de faïence.

Sur le seuil du sanctuaire, la jeune fille s'arrête, assaillie par la pénombre qui règne autour d'elle. Ses yeux, encore éblouis par la lumière du dehors, tâtonnent dans l'obscurité, puis, peu à peu, finissent par s'habituer à la lueur incertaine que versent les lanternes chinoises suspendues au plafond. Et, un à un, les détails du temple se précisent. La salle tout entière lui apparaît maintenant, avec ses vastes lits de camp sculptés, ses tables laquées de rouge, ses bahuts incrustés de nacre, ses sellettes délicatement ouvrées et ses vitrines où sont rangés les ors et les jades ciselés.

Aux murs, tendus de soies et de brocarts, des panneaux rehaussés d'ivoires en relief plaquent leur lividité. Le long des colonnes de bois noir qui montent, droites et lisses, jusqu'aux poutres enchevêtrées de la toiture, des banderolles de satin rouge lamé d'or s'enroulent et accueillent la fidèle avec les trois caractères symboliques de Longévité, de Bonheur et de Richesse.

Au milieu de la salle, du haut de son maître-autel qu'

omine de son corps énorme et ventru, le Bouddha trône, uriant avec sérénité à son rêve d'éternelle félicité. Et sa rge face épanouie, figée en une immuable expression de éatitude, dit, mieux que tous les dogmes et mieux que us les enseignements, qu'il est « le Tout-Puissant, l'Omniscient, le Saint du Monde, le Parfait, le Bienheureux... Celui qui est apparu sur la terre pour le salut de beaucoup, pour la joie de beaucoup, par compassion pour le monde, pour la prospérité, pour le salut, pour la joie des Dieux et des Hommes... »

Thi-Bâ l'aperçoit confusément dans l'ombre et va lenteent vers lui. Sur son autel, pieusement, elle dépose les frandes qu'elle lui destine, puis, par trois fois, très bas, e se prosterne, les mains jointes et le front sur la natte, almodiant les paroles liturgiques par lesquelles on imore et on s'humilie. Sa prière achevée, elle se relève et ume les bâtonnets d'encens qui grésillent et joignent leurs nces filets de fumée bleuâtre à ceux qui déjà montent s autres bâtonnets, fichés en des vases de cuivre rouge. Un gong, quelque part, tinte sans arrêt, et son appel onotone roule à travers le sanctuaire. Avant de se mettre a recherche de Vi, la devineresse célèbre que les fiancées nt consulter avant leur mariage, Thi-Bâ s'adosse à un ier et regarde autour d'elle avec curiosité.

Entourant le maître du lieu, d'autres divinités de moine grandeur s'éparpillent dans les coins obscurs, — pousre de Dieux ayant chacun des adorateurs, son encens et culte, et qui semblent monter une garde pieuse autour divin maître. Des Annamites arrivent qui, avec des ges lents, s'approchent des autels. Silencieux et recueillis, renouvellent les fleurs qui se flétrissent dans les vases, offrent à leur tour les dons traditionnels. Puis ils s'ageuillent et leurs litanies chantent, emplissant le temple n long frisson religieux. Sous la lumière indécise qui pand à travers le sanctuaire, les soies ont des chatoiements discrets et les meubles laqués des luisances velou-

tées ; les ivoires semblent plus pâles, et plus doux les étin-cellements brefs des nacres. L'air s'attiédit insensiblement tandis que s'épaissit le nuage laiteux qui monte des baguettes d'encens ; dans la pénombre, alourdie de senteurs âcres, les êtres et les choses vont s'imprécisant. Les lignes se diluent et les contours se fondent. Tout devient plus vague, irréel un peu comme une vision de rêve. Les Dieux dans leurs niches cultuelles ont une extase plus divine et plus lointaine, et dans leur visage, dont s'efface peu à peu le relief, le sourire seul reste encore visible.

. . . .

Et de quelque côté qu'elle tourne les yeux, c'est cet éternel sourire que rencontre Thi-Bâ : un large sourire de bienveillance et de paix qui, à travers le brouillard bleuté, rayonne jusqu'à elle.

XVII

Thi-Bâ, maintenant, est en face de Vi, la vieille devineresse, célèbre dans tout l'Annam. Elle l'a trouvée, derrière le maître-autel, accroupie sur une natte et feuilletant le « Livre-des-dix-mille-Caractères », posé devant elle, sur un chevalet de laque rouge. Les doigts squelettiques et gourds de la pythonisse tournent les pages, soulignent des caractères, marquent un passage. Jalouse de sa science, elle étudie sans cesse et demeure indifférente aux bruits des voix éparses qui ânonnent les prières autour d'elle, et sans souci de la plainte monotone du gong qu'une fillette aveugle, debout à ses côtés, frappe d'un mouvement continu et régulier. La veilleuse qui brûle près d'elle fait danser les caractères sacrés et éclaire son visage parcheminé, — un étrange visage fripé, impassible et figé, où les yeux seuls semblent vivre. La lueur dansante de la lampe s'y reflète par moments et allume alors dans les prunelles d'ombre deux flammes ardentes qui révèlent la vie profonde de l'âme.

Assise devant elle, Thi-Bâ regarde la petite aveugle dont les yeux morts errent dans la nuit et le vide.

s soudain elle tressaille et s'émeut, car voici l'instant
ant...

vieille femme vient de lui tendre le tube de bambou
ntient les baguettes de divination. Entre ses mains
s, Thi-Bâ a secoué l'étui, puis, d'un petit geste sec,
fait sauter quelques bâtonnets qui se sont éparpillés
natte, laissant voir leur numéro inscrit en rouge.
ée sur eux, Vi les a étudiés un instant, puis ouvrant
e Saint elle s'est mise à le feuilleter. Elle cherche la
sacrée qu'a désignée le sort et qu'elle interprétera
es principes mystérieux de son art... Ayant enfin
, elle cesse de tourner les pages et, les traits soudain
e regard fixe, elle murmure une incantation prépara-

Bâ, impressionnée, avait abandonné des yeux la
aveugle et suivait maintenant, sur le visage de la de-
se, le travail obscur de l'inspiration. De la main droite,
a dans l'air des figures étranges, une sorte de mysté-
ppel aux puissances invisibles... La pensée de l'au
aversa fugitivement l'esprit de Thi-Bâ et elle en res-
un instant d'émoi, durant lequel elle entendit plus
ent les battements de son cœur dans sa poitrine...

. . . .

quement la vieille femme parla, et sa voix à la fois
cassée, distante et très proche, sonna bizarrement
eilles de la jeune fille.

coute et crois, car ce que je vais te dire sera la vérité
... Voici ce qui est écrit à la page du Livre Saint
esprit — conduit par les Dieux — vient de désigner
outes :

i doit avoir lieu aura lieu.
qui aura lieu sera le meilleur !..
là qui croit tenir son destin gémira et pleurera lorsque
lui échappera...
nira et pleurera parce qu'il n'aura pas en partage ce qu'il
it avoir...

Peut-être même accusera-t-il les Dieux, peut-être se plaindra-t-il de leur injustice — car l'esprit de l'homme est toujours prêt à la révolte et à l'ingratitude...

Et pourtant, si cette chose qu'il souhaitait n'est point, c'est que la volonté du Sublime lui a réservé un autre destin...

Et, en vérité, je te le dis, cela est mieux ainsi, car la Vie a toujours raison, finalement...

Elle ferma le livre qui claqua et, fixant Thi-Bâ de sc regard halluciné, elle dit :

— Le sort qui t'attend n'est point celui que tu espères... Ne parle pas, ne t'agite pas !... A quoi bon ?... Crois-tu, en vérité, que ta plainte ou que ton cri de colère puisse atteindre les Dieux ? Leur volonté souveraine, inflexible clairvoyante dirige les mondes qui s'en vont à travers les générations et les siècles, nous entraînant vers nos destinées inconnues.

« Nous ne saurions rien y faire, ni toi, ni moi ; et le plus sage, vois-tu, est de se soumettre, d'aller doucement dans la vie, sans révoltes et sans désespoirs inutiles, content du jour qui passe sans être trop lourd à notre cœur et heureux de la joie qui survient sans qu'on l'attende ! car « ce qui doit avoir lieu aura lieu — *et ce qui aura lieu sera meilleur !* »

Elle se tut et ses mains firent un geste d'apaisement, un geste très doux qui conseillait la résignation.

Dans la salle, les prières s'étaient éteintes, et seul le gong de la petite aveugle continuait à sonner inlassablement son lancinant et nostalgique appel.

L'âme de Thi-Bâ était pleine de trouble et d'incertitude. Timidement elle demanda :

— Et..., serai-je heureuse ?...

La Pythonisse eut un rire amer :

— Heureuse ?... Ah ! ah ! Heureuse ?... Elles me demandent toutes cela, les ignares !... Elles vont toutes, de désir en désir, à la conquête du bonheur, de ce bonheur qu'e

nt trouver dans les richesses, dans les honneurs, dans
re, dans l'amour d'un homme qu'elles croisent en
.... dans tout ce qui est passager et variable !... Elles
ent toutes à étreindre le rêve qu'elles-mêmes rendent
ssable... et, chaque fois déçues, elles se remettent
che vers quelque nouveau mirage !... Ensuite, elles
nt toutes me poser cette question : « Serai-je heu-
...» Mais pas une d'entre elles n'aura, auparavant,
éfléchi, pas une d'entre elles ne sera assez sage pour
rir que le Bonheur est en chacun de nous, qu'il ha-
fond de notre âme — et nulle part ailleurs ! et qu'il
nme un ami merveilleux qu'il suffit de savoir aimer
u'il nous aime à son tour !... Toi-même, petite fille,
je viens ainsi d'avertir, qui sait si tu sauras ?... Oui,
re ! Mais plus tard, beaucoup plus tard seulement,
s le temps de devenir, comme moi, une vieille femme
beaucoup vu, beaucoup vécu et beaucoup songé !...
temps seul, vois-tu, donne la sagesse, et la sagesse
eule lumière capable de dissiper à nos propres yeux
e dont s'enveloppe notre âme !...

se tut tout à coup et sa physionomie, qui s'était un
t illuminée, se ferma de nouveau, reprit son masque
ssibilité hautaine.

e voix neutre, indifférente, elle conclut brièvement :
a vie sera autre que tu ne le crois. Elle sera douce,
connaîtras le plaisir; elle sera amère, car tu ignore-
Bonheur.

les sont mes paroles, jeune fille !... et, en vérité, je
arce que *je sais !* »

. . . .

rédiction était terminée. Le silence s'appesantit plus
ur les deux femmes.

Bâ leva la tête. Devant elle l'autel du Dieu, au pied
elles étaient assises, dressait sa masse sombre. La
du Bouddha, eclairée par les grandes lanternes du
l, projetait son ombre sur le sol ; et dans cette om-

bre, qui s'allongeait sur la natte et enveloppait leur group
il parut à Thi-Bâ que la pensée du Parfait flottait épars
Elle courba la tête, et le sentiment qu'elle eut de la divin
présence revêtit les paroles de la devineresse d'un cara
tère définitif et sacré. Elle ne songea pas à douter, el
accepta la prophétie comme un arrêt véridique et fatal.

Silencieusement elle se leva et, remerciant la vieille fem
me, elle se hâta vers la sortie...

XVIII

Dehors, le soleil flambait. Du ciel uniformément bleu, l
lumière s'épanchait en nappes ardentes, et au-dessus de
toits et des arbres l'air était plein de vibrations.

Thi-Bâ descendit le grand escalier qui conduisait ver
le parc. Par la porte de la Pagode, restée entr'ouverte, l
bruit du gong s'échappait : la sonnerie monotone l'accom
pagna un moment, puis s'assourdit progressivement et fini
par s'éteindre, perdue dans l'espace. Mêlé à la chaleur q
planait lourdement, le silence régna, un silence sonore o
le moindre bruit s'enflait et se répercutait, nettement, d
proche en proche.

Thi-Bâ se sentait étrangement lasse et la solitude de
allées l'attira. Devant elle une longue avenue fuyait entr
un vieux mur couvert de mousse et une rangée de manguier
centenaires. Elle s'y engagea et la tristesse du lieu l'envahi
aussitôt. Le parc, en effet, était mélancolique et doux. Null
main profane ne l'avait agencé. Les buissons croissaien
librement et s'enchevêtraient; entre les pavés disjoints, de
brins d'herbe poussaient, et tombant des arbres, qu'aucun
souffle n'agitait, des feuilles se détachaient qui, en tour
noyant lentement, venaient se poser sur les dalles grisâtres
où elles mettaient comme des taches de rouille. Çà et là
sous un arbre plus feuillu, elles s'amoncelaient, jonchan
le sol d'un tapis roux qui bruissait sous les pieds.

Thi-Bâ allait lentement. Tout en marchant elle réflé
chissait. Elle s'étonnait de ne point se sentir plus trist

qu'elle l'était. Tout au plus éprouvait-elle une déception à penser que son avenir, qu'elle croyait assuré, demeurait incertain. A son malaise se mêlait une curiosité. Quel serait ce destin que la devineresse lui prédisait tout autre qu'elle ne se l'était figuré ? L'incertitude de la vie qui l'attendait lui apparut, et une certaine irritation lui vint de s'en aller ainsi toujours vers l'inconnu. En même temps, un doute naissait en son esprit.

— A-t-elle eu raison, en acceptant d'épouser Laï ?

Pourquoi aurait-elle eu tort ? N'est-il pas le chasseur le plus réputé du village, et son père ne possède-t-il pas la plus vaste rizière du canton ?... Sans doute !.. N'importe, peut être aurait-elle mieux fait de ne pas tant se hâter, d'attendre...

Elle était maintenant sur un ponceau. Fatiguée un peu, elle s'accouda à la balustrade faite de branches entrecroisées et verdâtres. Au-dessous d'elle, un étang stagnait ; les eaux en étaient immobiles et lourdes, fleuries de lotus, et Thi-Bâ en les contemplant se souvint tout à coup d'une antique parabole que récitait souvent son père aux heures où, plus triste de vivre et plus las de peiner, il philosophait mélancoliquement, en manière de consolation.

Penchée sur l'étang qu'effleuraient de leur vol hésitant les libellules argentées, elle se répéta tout bas la leçon de sagesse du vieillard...

De même que dans un étang de lotus, parmi les roses des eaux, lotus bleu, lotus blancs, nées dans l'eau, montant dans l'eau, les unes n'émergent pas, et fleurissent au fond, — d'autres roses des eaux, lotus bleus, lotus blancs, nées dans l'eau, montant dans l'eau, s'élèvent jusqu'à la surface de l'eau, — d'autres roses des eaux, lotus bleus, lotus blancs, nées dans l'eau, montant dans l'eau, émergent de l'eau et l'eau ne mouille plus leurs fleurs ; — de même aussi, quand le Bouddha jeta les yeux sur le monde, il aperçut des êtres dont les âmes étaient pures et dont les âmes n'étaient pas pures de la fange terrestre, des êtres d'un esprit vif et d'un esprit obtus, d'un caractère noble et d'un caractère bas... Et quand il eut vu ces êtres, de ceux-là le

Bouddha sut que les uns resteraient enlisés dans le malheur, q d'autres effleureraient aux joies ordinaires, et que les dernic enfin émergeraient, très haut, jusqu'aux bonheurs rares ?...

Desquels de ceux-là sommes-nous ?.... Qui peut le savoir ?. puisque nous-mêmes, le plus souvent, ignorons notre âme et n savons pas au juste ce que nous souhaitons !

— Oui, vraiment ! pensa Thi-Bâ, vraiment, qui don pourrait savoir si nous connaîtrons le Bonheur, puisqu nous-mêmes ne savons pas au juste ce que nous souhai tons !...

XIX

Dans le lointain, par-dessus les halliers touffus, un tam tam sonna. Le soleil maintenant était très haut, il devai être tard et Thi-Bâ se rappela que son amie l'attendait onze heures pour le repas. Elle rebroussa donc chemin et préoccupée par l'idée d'arriver à temps à la ville, distant de quelques kilomètres, elle marcha rapidement.

Elle avait repris la même allée bordée d'arbres.

Entre les branches, des rayons de soleil filtraient obli quement et criblaient le sol de plaques blondes. Doucement les feuilles continuaient à tomber. D'un geste vif, Thi-Bâ en saisit une au vol et l'emprisonna au creux de sa main où elle la sentit se poser comme une tache de fraîcheur.

Plus loin, au milieu de l'avenue, elle croisa un groupe d'Européens qui visitaient la Pagode. Sur la verdure sombre leurs silhouettes se dessinaient en lignes précises, et, dans le silence ambiant, leur langage aux syllabes sonores se détachait bruyamment. Thi-Bâ se glissa parmi eux, preste et menue. Sur son passage, les yeux se tournèrent vers elle, les mots étrangers se firent plus doux et, dans l'intonation soudain plus caressante des voix, elle devina qu'on parlait d'elle et qu'elle plaisait.

Elle poursuivit sa route, la mine indifférente et lointaine; mais, au bout de quelques pas, elle tourna furtivement la tête, et, par-dessus son épaule, risqua un coup d'œil. Les étrangers s'éloignaient, continuant leur promenade.

Seul, un des jeunes gens était resté en arrière. Il s'était rèté au milieu de l'allée, et, en souriant, il contemplait la tite Annamite. Le sourire de cet Européen caressa Thi-Bâ mme un hommage ; dans le regard qui la suivait elle lut étonnement admiratif. Une bouffée d'orgueil lui monta visage et elle rosit de contentement : le puits de sa maisn, sur lequel elle se penchait si souvent pour se mirer, avait donc pas menti !... Elle était jolie... assez jolie ur qu'un fils d'Occident la trouvât bien !...

Elle tourna une seconde fois la tête et, devant le regard nt le jeune homme continuait à l'envelopper tout entière, dée d'une gaminerie lui vint à l'esprit. Entre ses doigts rrés, la feuille cueillie un instant plus tôt crissait légèreent. Faisant face à l'étranger qui, toujours à la même ace, continuait à l'admirer, elle s'arrêta, éleva lentement main jusqu'à la hauteur de ses lèvres, et, doucement, ir le plateau que formait sa paume ouverte, souffla !.. ffft... a feuille s'envola vers le jeune homme, pareille à un pallon brun, et, tandis qu'il la regardait venir à lui de son ol incertain et tourbillonnant, Thi-Bâ salua coquettement... uis, comme l'étranger, d'abord surpris, faisait un pas ers elle, elle s'enfuit en riant.

. . . .

Sa tristesse maintenant oubliée, elle disparut en courant. Sous la voûte obscure des feuilles, son jeune rire, queles instants encore, acheva de résonner. Puis le silence etomba, chargé d'ombre et de tiédeur...

JEAN D'ESME.

(*A suivre*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Jean Second : *Les Baisers*, traduction nouvelle de Georges Prévot, ave une preface de Jean de Gourmont, Les Tablettes — *Mémoires de l'Abbé d Choisy habillé en femme*, avec une notice et une bibliographie par le chevalie de Percefleur, Bibliothèque des Curieux. — *L'Arétin moderne*, édition con forme à l'édition originale de 1763, publiée avec un portrait de l'auteur, un introduction et une bibliographie, par Radeville et Deschamps, Bibliothèqu des Curieux. — Roger Pillet : *Les Oraisons Amoureuses de Jeanne Auréli Grivolin, lyonnaise*, impr.-typogr. des Deux-Collines.

Jean Everaerts, dit Jean Second, natif de La Haye, vécut à peine 25 années et l'on ne sait rien autre de lui que les dates de sa naissance et de sa mort, le lieu où il fit ses études, la nature de ses emplois. Ses poésies latines furent imprimées à Utrecht, en 1541, et traduites seulement au XVIIIe siècle. On l'eût aisément oublié si, dans les deux volumes de cette édition, n'avaient été insérées dix-neuf pièces intitulées **Les Baisers**. Celles-ci suffirent à conserver son nom dans la mémoire des lettrés à travers les siècles. Les poètes de la Renaissance en comprirent toute la voluptueuse et belle nouveauté. Il n'est pas douteux qu'ils cherchèrent en elles une formule inusitée d'expression en amour. Elles sont une exaltation païenne de la beauté du corps féminin. Néère, la bien-aimée de Jean Second, fut, comme l'indique Jean de Gourmont en une préface courte, mais excellente dans tous ses termes, la sœur de ces courtisanes antiques qui élevèrent la volupté à la hauteur d'une religion.

Dans la traduction nouvelle qu'il nous offre de ces petits poèmes délicieux, M. Georges Prévot s'est efforcé de serrer le texte latin du plus près que notre langue le lui permettait. Il semble qu'il est parvenu au but qu'il se proposait et qui consistait à transposer non seulement toutes les incidences, nuances et formes du mètre latin, mais encore, ce qui était plus malaisé, à rendre son harmonie profonde. La passion se dégage de ces pages ardentes, non pas la passion prenant ses racines dans l'âme ou

dans le cœur, mais la passion brûlante qui coule au long des veines, greffe les lèvres sur les lèvres et transforme les amants en adversaires avides de se vaincre.

Hélas! où sont-ils les humanistes qui savaient chanter de cette sorte les délices que leur octroyait la vie? Déjà les poètes de la Pléiade avaient perdu cet accent, et, quand Malherbe vint, la poésie prit ce ton galant et glacé contre lequel combattirent vainement les libertins, quelques bons goinfres de cabaret et les burlesques dont le talent a été méconnu. Le sens de la réalité, l'amour de la vérité s'étaient évanouis, et à peine les avons-nous retrouvés.

Cependant, il n'y eut point de siècle qui, sous des dehors solennels, sous des apparences fallacieuses, eut des mœurs plus cyniques que le grand siècle. Naguère, M. Jean Mélia contait dans cette revue l'histoire de ce bon abbé de Choisy qui occupa sans cesse de ses galants scandales la plus brillante période du règne de Louis XIV. Qui donc, hors Montausier, considéré comme un fâcheux intolérable, eut le courage de lui reprocher ses égarements? On le fit de l'Académie Française et sans doute fut-il chargé de distribuer ce prix de vertu dont Balzac, son premier fondateur, eut l'idée de confier l'attribution à la morose assemblée.

On sait que l'abbé de Choisy vécut, pendant de longues années, sous le nom de Mme des Barres et divers autres pseudonymes, revêtu d'atours féminins. Il avait pris dans la familiarité du duc d'Orléans, le plus futile des coquets, le goût de la parure, des parfums, des bijoux, des « falbalas », des déguisements. Il n'a pas manqué d'ajouter à ses *Mémoires* ce chapitre si piquant de ses aventures mondaines. On négligea jusqu'en 1735 d'offrir au public l'exemple de son édifiante métamorphose. A cette époque, parut une *Histoire de Mme la comtesse des Barres* extraite des manuscrits laissés par l'abbé à son parent le marquis d'Argenson. Cette histoire, fort incomplète, ne devait être donnée dans son intégralité qu'en 1862, par Paul Lacroix, qui en prit le texte à la bibliothèque de l'Arsenal où il est conservé.

L'ouvrage, toujours fort goûté, réimprimé maintes fois, est devenu rare. C'est pourquoi un galant personnage, le chevalier de Percefleur, a cru devoir nous le restituer sous le titre : **Mémoires de l'abbé de Choisy habillé en femme**. Nous soupçonnons ce chevalier de Percefleur, qui se dit « Membre correspondant de l'Académie des dames », d'être beaucoup plus l'hôte

des bibliothèques que des ruelles. Sans doute a-t-il su revêtir ce livre richement imprimé d'une couverture charmante, toute semblable à un pan de tapisserie de la chambre parfumée où l'abbé de Choisy, imberbe, la « chair élevée », les hanches arrondies par l'habitude du corset, doutait lui-même de son sexe devant le miroir. Mais sa notice est un spirituel et pittoresque exposé, dans sa brièveté voulue, de l'existence de son héros. On la sent nourrie de lectures, renforcée par une connaissance très exacte de l'époque. Elle annonce avec un subtil agrément, fait de narquoiserie, les pages qui vont suivre. Elle en est presque le prélude. Quel dommage que le chevalier de Percefleur ne nous donne pas ses propres mémoires !

Si les abbés du grand siècle, comme nous le prouvent l'abbé de Choisy et bien d'autres de ses confrères, savaient si aimablement, comme on disait alors, « rostir le baston », que dire des abbés et des moines du siècle suivant ? C'est au fond des couvents et sur le parvis des églises que se recrutèrent ces chenapans de plume qui allaient inonder le pays de leurs comédies érotiques et de leurs pamphlets.

Mais tous n'étaient pas gibiers de ruelles, petits collets poudrés et masqués, frétillant autour des dames. Témoin ce misérable Henri-Joseph Laurent, dit Du Laurens, qui fut très probablement obligé par nécessité de se faire moine. Voyez le beau moine ! Il n'eut pas plutôt revêtu la robe qu'il l'exécra. L'horreur du prêtre, de la religion, de toutes les saintes vérités, lui gagna l'âme dès qu'il eut été chargé de son grave ministère. En même temps le goût de la satire poussait en lui comme un champignon vénéneux. A 24 ans, il lançait déjà des libelles qui lui valaient bonnes amendes et l'obligeaient à abandonner le froc. Il s'encanailla dès lors parmi la tourbe des gens de plume qui vivaient de pamphlets, gagna rapidement belle réputation par la vigueur d'un style si limpide et mordant que Voltaire ne dédaigna pas, pour en tirer de plus sûrs revenus, de lui attribuer l'*Ingénu*.

Réfugié bientôt, et après maintes frasques, en Hollande, il y multiplia pendant 20 ans les ouvrages satiriques sans parvenir, au bout du compte, à un autre résultat que d'obtenir, pour 30 ans encore, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, arrivée en 1797, de la cour ecclésiastique de Mayence, une prison sans mansuétude.

On ne l'avait point compris et c'est dommage. MM. Radeville

et Deschamps, qui eurent pour parrain La Fontaine et doivent s'en féliciter, en publiant son **Arétin moderne**, l'un de ses meilleurs ouvrages avec *Le Compère Mathieu*, se chargent de nous montrer que Du Laurens ne doit pas être considéré comme un contempteur de la religion, ni comme un philosophe réformateur. « Il ne tourne en dérision les anciens dogmes, disent-ils, que pour leur opposer sa philosophie naturelle ou, du moins, le sentiment et la faculté qui devraient rallier les désirs et régler la pensée des hommes: l'Amour et la Raison. » Il n'échafaude point de systèmes. Il les combat, au contraire. Rousseau eut en lui un parodiste ingénieux. Son rire est parfois un peu épais, mais son style fourmille d'expressions amusantes et pittoresques.

Son *Arétin moderne*, s'il contient, de-ci, de-là, dans la deuxième partie surtout, des historiettes graveleuses, véhicule aussi des idées philosophiques et leur permet d'atteindre les masses. Un réalisme plein de bon sens en fait le fond. La lecture en est fort agréable pour tout lettré qui ne craint pas la gaillardise des mots et la singularité des situations.

§

M. Roger Pillet manifeste, dans son ouvrage : **Les Oraisons amoureuses de Jeanne-Aurélie Grivolin, lyonnaise**, un très remarquable talent, car nous ne croyons pas un instant que cet ouvrage soit la publication d'un manuscrit trouvé dans un vieux meuble. Le style qui est ici utilisé n'est point un style du temps de l'Empire. Jeanne-Aurélie Grivolin est une création charmante de M. Roger Pillet.

Elle a aimé ; elle a tenu le journal de son amour. Ce journal contient des pages adorables. Toutes les sensations et tous les sentiments de cette vierge qui attend l'initiation avec fièvre et qui la savoure avec une véhémence furieuse sont analysés avec une rare et lumineuse délicatesse. Pas un mot qui soit d'un diapason trop haut. Un arome voluptueux émane de ce bouquet de poèmes en prose.

L'ouvrage est publié sous une forme désuète qui contribue à le rendre agréable, papier vieillot et effiloché, pages encadrées d'un double filet. Le texte est accompagné par M. Pierre Courbet-Descombes d'en-têtes, de culs-de-lampes, de lettres ornées et de vignettes d'une tenue parfaite et qui communiquent à l'œuvre une double harmonie.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Gabrielle Réval : *L'Infante à la rose*, E. Flammarion. — Francis Jammes : *Le poète Rustique*, Mercure de France. — Georges Polti : *L'Egaré*, Figuière. — Clément Vautel : *La réouverture du paradis terrestre*, Albin Michel. — Pierre Benoît : *Pour Don Carlos*, Albin Michel. — Raymond Escholier : *Dansons la Trompeuse*, Grasset. — Maurice Level : *Le Manteau d'Arlequin*, E. Flammarion. — Dick May : *Les forces*, La Renaissance du livre. — Henry-Jacques : *La vallée de la Lune*, Fasquelle. — G. d'Ostoya : *Les Mercenaires*, La Renaissance du livre. — André-Martinet : *Victorien*, Stock. — Jean-José Frappa : *L'Idée*, E. Flammarion. — Victor Snell : *L'Idée de Berthe*, Société mutuelle d'édition. — Claude Lemaître : *Rose de Provins*, Vermot. — Gaston Picard : *La Confession du chat*, Albin Michel. — Gabriel de Lautrec : *Les Histoires de Tom Joe*, Edition française illustrée. — P.-J. Jouve : *Hôtel-Dieu*, Ollendorff. — Madeleine André-Picard : *Le Fanion rouge*, Maison française. — Lud : *La Clairière aux enfants*, Figuière.

L'Infante à la rose, par Gabrielle Réval. La femme charmante qui fut envoyée par le gouvernement français à l'Espagne en des temps difficiles, où il était nécessaire de réunir dans une ambassade le tact, l'élégance et le savoir dire, qui permet souvent le savoir vivre, possédait non seulement ces différentes qualités, mais encore la beauté classique du pays qu'elle semblait retrouver en allant à lui. Nulle mieux que Gabrielle Réval ne pouvait porter le peigne à grand encorbellement où se nichent les roses rouges, sinon les œillets couleur de soufre. Se présentant à la cour du très parisien Alphonse XIII, elle parut y revenir et s'y montrer imposante comme il sied à une femme présentant des lettres de créances, représentant même les lettres, littérairement.

Gabrielle Réval, auteur de livres nombreux, dont les *Sévriennes*, celui qui fit le plus de bruit, pénétra facilement la psychologie espagnole parce qu'elle comprend et sait relier entre eux les mouvements d'une âme à la fois violente et noble, les pires états de cette âme de Séville, « ouverte comme une rose au milieu de la plaine fleurie ». L'Espagne est un pays de contrastes. La journée la plus torride a toujours son crépuscule parfumé rempli de soupirs d'amour et l'homme qui tue ou qui fait les plus horribles scènes de jalousie est toujours capable du geste chevaleresque. Une intrigue simple relie des pages d'histoire, et l'amour que ressentent deux sœurs pour le marquis don Luis n'empêche pas celui-ci de savoir conter à propos la légende de Don Juan, les poétiques aventures des jardins légendaires de l'Alcazar, et de rassurer les jeunes femmes au sujet des revenants qui peuvent

les troubler. Mais il n'empêchera point le mari jaloux, brutal et malheureux sans cause, de vouloir reprendre la direction de son ménage, son ascendant sur cette pauvre petite Fanette, cadette de Mlle Olive de Romanin.

Fanette, c'est l'*Infante à la rose*, l'héroïne de l'histoire ; moins brave et moins indépendante que son aînée, elle aime naïvement le ténébreux don Luis, mais celui-ci, redressant peut-être son penchant secret vers la faiblesse, se tourne du côté de l'altière Olive, et quand celle-ci se dévoue pour sauver sa sœur en s'exposant aux coups du brutal mari exaspéré par la jalousie, il est attiré tout naturellement du côté du malheur qui se double à ses yeux d'une noblesse toute espagnole, digne parente de la sienne. Et il est bon d'ajouter qu'en outre son intransigeante nationalité empêcherait le marquis d'épouser une femme divorcée. Pour ne pas se faner dans une douloureuse haine, Fanette, prise entre cette horreur de détester sa sœur ou de maudire celui qu'elle adorait, se précipite dans l'abîme de la mort, seule consolation offerte. Ce roman, violent mais élégant, de couleurs chaudes mais atténuées par une certaine ironie mondaine qui lui tient amplement lieu de morale, est attachant et entraînant. Voici une belle fleur de plus au chignon noir de Gabrielle Réval. Elle fait souvent semblant d'être grave, mais elle est, malgré toute sa grâce sérieuse d'ambassadrice, assez parisienne dans l'Espagne pour la moderniser.

Le Poète rustique, par Francis Jammes. Le Poète rustique se moque de Mlle Portapla, la vieille fille ennemie des rats et des souris. Il possède une demi-douzaine d'enfants, plus un, ce qui lui permet l'ironie ; il raconte ses petits bonheurs de père et ses grands tourments devant le spectre de la diphtérie. Les menus faits de cette vie de province sont tous des hauts faits, parce qu'ils sont religieusement mis à l'ombre d'une modestie toute chrétienne. On sent à lire ces petites scènes colorées par la meilleure humeur et des réflexions très amusantes comme le vent frais d'un bois vous caressant le front au sortir de la fournaise de la grande route venant de Paris. C'est joli, c'est franc de goût, comme le bon pain sainement fabriqué, et c'est fort au cœur et au cerveau, comme le vin de la plus excellente vigne française.. Pourtant que Francis Jammes me permette de le lui dire ; il y a un grain de sable dans le rouage de sa fortune. Il ne cherche

pas l'or, je le sais, mais la lumière ; et moi je redoute, pour lui, le sourcil froncé du Créateur de toute créature lorsque ce poète chasseur se présentera devant lui, le carnier à l'épaule, d'où pendront, lamentables, les pattes d'une innocente bécasse. Je sais bien qu'il y a les sept gamins qui aiment les cuisses (au nombre très fatidique de *deux*) de la dite bécasse, mais si j'en veux croire Benoît XV, représentant du dit Créateur, des ordres sévères sont justement envoyés à tous les diocèses au sujet de la protection due aux pauvres animaux : « Ça ne concerne pas les chasseurs ! » s'écriera avec vivacité le Nemrod rustique. Oui, mais c'est là un bruit que les chasseurs, seuls, feront courir !...

L'Egaré, par Georges Polti. Si le héros de l'*Egaré* ne s'appelait pas *Poltys*, j'aurais eu le bon esprit de passer la main, car ces récits et dialogues de *l'Egaré* faisant suite à *l'Ephèbe*, se développant dans le grand drame légendaire des origines mythologiques, ont trop de sanctions historiques pour ne pas être simplement de la préhistoire, mais il y a là une secrète volonté de l'auteur à ne pas se mettre au-dessus des lois ordinaires du romanesque qui lui permet (en me le permettant aussi) de se recommander plus simplement à l'imagination qu'à la science de la complication des dates. Poltys, ce doit être l'homme, et qui plus est, l'homme de lettres, le poète plus attaché à l'esprit qu'à la lettre, justement. Nous voyons cet homme tour à tour attiré par la force (Héraclès), l'amour et le désir frénétique d'une justice parmi tant de folies obscures, d'une sagesse qui ne serait pas seulement toute-puissante, mais aussi humaine, la divinité, sans le parti pris d'art, lequel parti pris est très souvent une manière de morale inacceptable dans la vie. Poltys parcourt le cycle divin ou infernal et joue le rôle de spectateur qui dénoue par la logique ou le courage d'âme. Il s'élèvera peu à peu en s'égarant davantage, car il est enjoint aux hommes-dieux de ne trouver leur destin qu'en le cherchant parmi des apparences fertiles en duperies. De l'*Asie des ancêtres* il ira jusqu'à la première *Guerre de Troie*, la pourpre y voisine avec le sang dont elle est issue. Ce qu'il faut au héros c'est non le sacrifice ou le règne sans but, mais connaître et discerner d'avance la possibilité du trône où il sera définitivement convié. Or, un trône, c'est la première marche d'un escalier, rien de plus, rien de moins. Après tant d'initiations sollicitées ou méprisées, on arrive à entrevoir le sommet de l'œuvre

surhumaine, quoique humaine, et jetée enfin sur la côte inconnue. Le chemin est raide, fatigant, plein de prodiges, mais il y a là-haut l'éternel Prométhée dont le cerveau sans cesse rongé et sans cesse renaissant est en réalité couvé par l'oiseau Phœnix, qui, lui-même, renaît de ses cendres !.. « Vers lui... notre père commun », déclare le héros ayant enfin retrouvé sa route. Si dur que puisse paraître le sentier par lequel nous devons passer à la suite de *l'égaré*, il ne faut pas oublier que tous les mythes ont besoin d'un conseil de révision, qu'un esprit aussi curieux que celui de *Poltys* est très désigné pour le former et nous reformer aux nouveaux aperçus qui doivent se dégager du chaos de la préhistoire pour l'auteur, Georges Polti, à la fois érudit et un peu briseur, non pas d'images, mais de conventions.

Pour Don Carlos, par Pierre Benoît. Tout ayant été dit, à grand fracas, sur ce nouveau roman d'aventure, je veux me borner à en extraire une sensation dont je ne pense pas qu'aucun critique ait parlé, car c'est un détail, à leurs yeux, insignifiant. Pas aux miens, fichtre ! L'auteur me paraît doué d'une extrême sensibilité à propos des animaux. Il y a un chien perdu qui suit le héros en enfonçant la neige de petites pattes faisant des trous noirs... et puis un chat qui vient se blottir un instant sur des genoux, et les pauvres chevaux sont ménagés, sinon par Allégria, du moins par son auteur. Je n'aime pas beaucoup Allégria, qui a été tellement violée par les soldats qu'elle n'est plus capable que d'amour platonique, mais le chevalier dilettante et duc de Preneste sera, je le crains, la coqueluche de toutes les femmes. Ça, oui, c'est un héros bien français.

La Réouverture du paradis terrestre, par Clément Vautel. Voici un roman d'aventures... humoristiques, et celui qui l'a écrit a, merveilleuse aventure, de l'esprit, de l'humour et du meilleur dans le *Journal*, tous les matins. Il a imaginé de recommencer le paradis terrestre, avec pomme facultative et palaces vraiment édéniques. Ça ne va pas sans réclame, naturellement, mais les vieux Messieurs et les jeunes femmes bien modernes, y comprise une certaine Dora, grande prêtresse du nu, vont là-dedans les yeux fermés comme dans les flots d'une fontaine de Jouvence dont une soigneuse analyse aurait garanti le pouvoir des eaux. On s'amuse sérieusement et Dora y cultive un nègre, une plante vénéneuse non garantie sous le rapport de l'innocuité.

Ce qui trouble la fête, c'est, comme toujours, la révolte des esclaves, pardon, des domestiques. Ils ne veulent plus servir et ils réclament, à leur tour, leur part de la pomme qu'ils se refusent à faire cuire à petits feux. Les grands seigneurs ayant déjà pris pour maîtresses leurs propres cuisinières, tout s'effondre dans l'anarchie et le viol. Le riche américain retourne au club des Neurasthéniques et Dora fait sauter la banque. Quant à l'Ile des plaisirs, j'espère qu'elle redeviendra le paradis des oiseaux insouciants, comme il sied. Une belle dame d'Albert Dürer se tient, accueillante, sur la couverture du livre qu'elle ne tire nullement à elle pour se cacher.

Dansons la trompeuse, par Raymond Escholier. Un très joli récit, d'une saveur toute particulière, à la fois triste et doucement moqueur, l'histoire d'une pauvre femme qui ne veut pas vieillir. Détails et paysages charmants. On est dans la vieille France, et pourtant il n'y a pas les comparses trop connus. L'abbé Roumens est peint sur nature. Le marquis de Sénobugue, froid et mordant, donne un peu le frisson. Quant à Mme de Lestelle, si frivole et si sincèrement humaine, elle est magiquement vivante. Ce roman est bien le livre qui plaît, sans restriction mentale, et force à songer.

Le Manteau d'Arlequin, par Maurice Level. Des gens de théâtre et des auteurs dramatiques beaucoup plus *cabots* que les plus humbles des comédiens de ce drame. Le porteur du manuscrit Delonne, qui trompe une maîtresse charmante, actrice dont le talent dépasse le sien, car il est au moins convaincu, me dégoûte absolument. Je ne connais rien de plus respectable que le travail acharné, conscient de l'effort, que peuvent fournir les acteurs, toujours les victimes, en certain cas, de l'auteur. Mais ce cabotin du sentiment et cet arriviste de Delonne est aussi méprisable, sinon plus, que le plus vil souteneur de barrière. Sous le manteau d'Arlequin il a des reflets d'écailles.

Les Forces, par Dick May. Alors, *les forces*, c'est trois ou quatre mâles courant sur la piste d'une femme qui rit volontiers et a l'âme d'un journaliste seulement amoureuse de son métier? Ça ne m'étonne pas, parce que c'est très humain, mais ça gagnerait à se passer de tirades socialistes. En réponse au dernier paragraphe de la préface, j'indiquerai à Mme Dick May, qui est une femme spirituelle et charmante, l'adverbe : *nonchalamment*

dont elle fait un abus scandaleux en l'honneur de Vidaillon. Petit détail, soit, mais agaçant.

La Vallée de la lune, par Henry-Jacques. Un *lunatique* se trouve projeté sur notre planète, du côté où l'on se bat, et il constate que ça ressemble assez à la surface de son premier pays, troué comme une écumoire. Amusante, quoique très sinistre analogie, car la lune, ou la moitié que nous apercevons, est un astre mort. Durant toute les gammes de cet exercice, de très intéressants rapports philosophiques entre les conflits terriens comparés aux ennuis lunaires. Le manuscrit de ce philosophe est découvert. Mais lui est pulvérisé par un obus... peut-être heureusement pour lui, car on n'aurait plus qu'à le fusiller.

Les Mercenaires, par d'Ostoya. L'idylle d'un légionnaire dans une garnison algérienne avec une petite fille qui aime la mort et qui lui donne le goût du renoncement. A la fois poète et guerrier, le pauvre Romain de Korab, soldat au 1er régiment étranger, meurt pour la France sans trop avoir goûté autre chose en sa patrie d'adoption que sa littérature, hélas. Mais comme il meurt en beauté!

Victorien, par André Martinet. L'histoire sentimentale d'un beau jeune homme du Midi. D'abord commis épicier, il finit, naturellement, dans la peau d'un héros, mais il faut regretter de le voir passer d'abord dans une autre peau à reflets changeants, lorsqu'il est amoureux d'une célèbre étoile parisienne.

Il est vrai que c'est sans s'en douter.

L'Idée, par Jean-José Frappa. Il me semble que mettre cela au théâtre est tout indiqué... à cause de la morale qui n'a, heureusement, rien d'américain, Fernando étant de la race jadis oppressée par l'Amérique.

L'Idée de Berthe, par Victor Snell. Très jolie petite histoire, beaucoup plus profondément et philosophiquement sociale que beaucoup de gros livres à sensationnelles tirades. Je regrette le mariage manqué. Berthe, fille de concierge, méritait de sortir de cette loge.

Rose de Provins, par Claude Lemaître. — Dans ce roman de guerre, simple mais bien fait, une très curieuse étude de noceur parisien, sortant de la série ordinaire desdits noceurs et, malgré tous ses torts, extrêmement sympathique, et je ne dis pas

cela seulement parce qu'il meurt pour son pays, ce qui fut à la portée de tout le monde.

La Confession du Chat, par Gaston Picard. Prix national de littérature, ce n'est pas seulement le chat qui est récompensé pour sa très bonne action de donner son petit septième à une pauvre mère dans l'embarras, mais il y a, dans ces études de mœurs courtes et très bien brossées, une pointe d'humour très particulier qui les apparente à une sorte d'Edgard Poe souriant, un Edgard Poe français au vrai sens du mot et du titre. A lire, pour s'en convaincre, l'histoire de *Remy Basto*.

Les Histoires de Tom Joë, par Gabriel de Lautrec. — Ceci est du prince des humoristes. C'est franchement fou. C'est amusant par bouffées, par bonds et au moment où on saute dans l'inconnu, peut-être dans l'absurde, on est ramené sur terre, en plein Paris, par le mot, le terrible et très étourdissant mot, si spontanément jailli qu'il vous étend sur le trotttoir, votre canne d'un côté, votre chapeau de l'autre, ou vous transporte jusqu'aux nues dans l'envol d'un éclat de rire impossible à réprimer. L'auteur, on le sent, ne reste pas dédaigneux, il rigole avec vous en vous frappant amicalement dans le dos.

Hôtel-Dieu, par P.-J. Jouve. De belles fresques peintes sur la nudité froide, repoussante, du sinistre et cynique hôpital de guerre où toutes les misères humaines semblent se donner rendez-vous pour horrifier le lecteur, en lui donnant l'appétit fiévreux de la paix et de la liberté.

La Clairière aux Enfants, par Lud. Différents aperçus de la guerre que l'on a mis, dans un cinéma psychologique, à la portée des enfants. De 1914 à 1918, on fait passer de jeunes êtres de différents caractères, par toutes les péripéties que l'on sait. D'habiles visions en le moins de phrases possibles sont évoquées. On en tire le plus que l'on peut de morale, mais à un degré que n'atteint pas, d'ordinaire, la morale des bibliothèques roses. Mais comment s'y prendre pour enlever aux enfants à venir le goût de rester les plus forts ?...

Le Fanion rouge, par Madeleine André-Picard. Quelques fleurs déposées aux pieds de ceux qui sont morts. Aucunement banale, cette gerbe contient d'excellentes plantes balsamiques propres à panser les plaies et aussi à bercer le cerveau souffrant, sous une pieuse ventilation de parfums choisis habilement.

RACHILDE.

SCIENCE SOCIALE

Benjamin Kidd : *La Science de puissance*, Payot. — Jacques Valdour : *L'Ouvrier espagnol*, 2 vol. *Réponse à quelques objections*, 1 vol. Arthur Rousseau. — Max Régis et J. Ch. Martin : *La Vendetta, étude de mœurs corses*, Soc. d'éditions. — Memento.

La Science de puissance est le dernier ouvrage qu'ait publié un sociologue anglais très connu, Kidd, dont la mort en 1918 a passé un peu inaperçue dans le tourbillon de la guerre. Il avait publié, quelque temps auparavant, un grand ouvrage sur l'*Evolution sociale* dans lequel il mettait en lumière l'importance sociologique du facteur religieux. Non seulement les grandes civilisations se différencient suivant leurs religions, paganisme, christianisme, bouddhisme, Islam, Thors, Vedas, etc., mais encore dans ces civilisations mêmes c'est la foi religieuse qui constitue l'âme du progrès. Dans son nouveau livre, qui est en quelque sorte son testament spirituel, il reprend et précise cette grande idée. Notre civilisation occidentale, dit-il, a été en un certain sens fondée sur la force ; le païen combattant a fait l'histoire de l'Europe, et dans toutes les institutions qu'il a créées il a apporté l'esprit de guerre et la croyance en la force en tant que principe décisif ; or il se trouve que nous avons adopté depuis vingt siècles une religion qui est la négation complète de la violence et constitue le défi le plus intransigeant à la conception de la toute-puissance de la force ; du coup toute notre histoire de la civilisation n'illustre que le conflit entre ces deux grandes tendances hostiles. A la veille de la guerre, l'idéal religieux était en baisse énorme ; non seulement l'édifice dogmatique des églises laissait apparaître de profondes lézardes, mais l'esprit même du christianisme subissait une éclipse ; tout était à la violence païenne ; des théories de Darwin et de Hæckel comme des doctrines de Schopenhauer et de Nietzsche, comme même des œuvres de Wagner, il ne sortait que des hymnes à la force, et « le chœur païen de l'Occident chantait en ce monde nouveau dans la joie atavique ». Jusque parmi les soi-disant défenseurs de la religion pullulaient les adorateurs de la force brutale. Et à l'exemple des chefs, les humbles avaient érigé en principe absolu la violence, et les ouvriers prônaient la lutte des classes comme les rois la lutte des peuples. Les deux grandes explosions du kaisérisme de 1914 et du bolchévisme de 1918 ne furent que l'effet de cette

immense tranformation des âmes. Mais à cette conception païenne, dont on a vu l'effroyable banqueroute, s'oppose la conception chrétienne qui doit l'emporter pour le salut de la civilisation. La charte du progrès humain peut reprendre les formules darwiniennes, mais en en transformant le sens : la survivance du plus fort, soit ! mais le plus fort c'est le plus apte, et le plus apte ce n'est pas celui qui défend le plus âprement ses intérêts dans la lutte pour la survivance, mais celui qui les sacrifie le mieux à l'intérêt général ; et le centre de gravité des choses humaines ne doit pas être la Force mais la Bonté, comme l'idéal à poursuivre ne doit pas être la Tyrannie mais la Liberté ; et le grand moteur de l'évolution humaine n'est pas la raison appuyée sur la science, c'est le sentiment s'exprimant par l'art et la religion, ce qui met en un sens la femme au-dessus de l'homme et l'âme enfantine au-dessus de l'âme adulte, si portée à l'agressivité. Et de ces données nouvelles découlent des conséquences importantes. D'après le darwinisme, le monde n'est capable que d'un changement très lent, il dépend des hérédités individuelles, se développe par l'ambition et la force et aboutit à une division de plus en plus profonde des classes et des races. Au contraire, d'après la philosophie sociale de Kidd, le monde peut être régénéré brusquement par une grande révolution morale, et c'est l'hérédité collective et non individuelle qui importe, et tout doit tendre non à cultiver l'esprit de lutte, mais à favoriser l'esprit de fraternité. On voit par ce simple exposé quelle est l'importance de cette *Science of power* où Benjamin Kidd a mis toute son âme ; peu de livres aussi profonds ont paru depuis longtemps ; sa théorie sociale comporterait bien quelques retouches, et je ne crois pas notamment que la vraie raison et la vraie science soient opposées à la vraie religion et à la vraie esthétique, mais dans l'ensemble les thèses du grand sociologue anglais apparaissent d'une magnanimité lumineuse et d'une exactitude profonde.

Poursuivant ses études d'expérimentation sociale, M. Jacques Valdour, qui s'était fait tour à tour moissonneur, vendangeur, chauffeur, mineur, etc., en France, a accompli presque autant d'avatars en Espagne, et c'est le résultat de ses *Observations vécues* qu'il nous apporte en deux volumes sous le titre **L'Ouvrier espagnol.** Ces deux nouveaux livres sont aussi intéressants que les cinq ou six premiers, et on reste plein d'estime

pour la ténacité et l'application avec lesquelles l'auteur a poursuivi une enquête devant laquelle tant de ses confrères de la bourgeoisie lettrée eussent reculé. Comme graisseur, mécanicien, teinturier, terrassier, que sais-je, M. Valdour a travaillé dans presque toutes les provinces d'au delà des Pyrénées, et de son livre ressort tout d'abord un tableau vivant et pittoresque de la population ouvrière de ces diverses régions. On lui a d'ailleurs reproché de faire ce tableau trop fragmentaire, trop artificiel et superficiel, et dans une petite brochure accessoire, très intéressante elle aussi, **Réponse à quelques objections**, il s'efforce de se disculper. Les objections ne me semblent pas en effet porter ; tout ici-bas est fragmentaire et tout peut être trouvé superficiel. Les critiques que je m'enhardirais à faire à M. Jacques Valdour sont différentes ; la première c'est que ses gros volumes ne vaudront pas pour l'économiste quelques pages de chiffres précis et choisis, et ne dispenseront pas, par conséquent, de recourir aux statistiques techniques donnant le nombre des délits, des maladies, des illettrés, des abandons d'enfants, des actes de dévouement, etc., de la population ouvrière espagnole. Une autre critique est que l'auteur poursuit son enquête sous une préoccupation assurément légitime, mais vraiment bien dominante d'esprit politique et religieux. S'il reproduit rigoureusement par exemple des façons de parler ordurières et blasphématoires, c'est, dit-il, pour montrer la profondeur de l'œuvre de déchristianisation poursuivie par les pouvoirs publics dans tous les pays ; mais vraiment, ces jurons, d'abord, quelque dégoûtants qu'ils soient, n'impliquent pas plus d'intention sacrilège que nos « jarnidieu » d'autrefois, et ensuite il faut avoir une opinion bien mauvaise de nos institutions pour affirmer que ces grossièretés « expriment dans leur brutale concision l'essence de l'enseignement officiel, la pensée secrète de la Sorbonne, de l'Ecole des Hautes Etudes, du Collège de France et de la Faculté de théologie protestante de Paris ». De pareilles exagérations sont inacceptables, et tout le travail si précieux de M. Valdour s'en trouve compromis.

Le livre de MM Max Régis et J. Ch. Martin, **La Vendetta, étude de mœurs corses**, n'intéressera pas seulement les lecteurs de *Colomba ;* tous les Français, et surtout les Corses eux-mêmes, devraient avoir à cœur de faire disparaître cette survivance des vieux âges. Mais le moyen, quand il s'agit justement

de mœurs aussi séculaires ? Sénèque, qui connaissait bien la Corse, y ayant été interné pendant sept ans, a écrit des habitants cette simple phrase : *Prima est ulcisci lex*, qui reste aussi exacte aujourd'hui que de son temps. Sous la domination gênoise il y avait près de mille meurtres par an et la moyenne est encore très supérieure à celle du continent. A la suppression du port d'armes, seule mesure qui ait donné des résultats sérieux, il faudrait ajouter la réorganisation de la justice et la moralisation de la politique, mais comme cette dernière est difficile ! Le Corse ne considère l'élection que comme un moyen de conquérir le pouvoir pour tyranniser l'adversaire. Peut-être faudrait-il ici remplacer l'élection par le tirage au sort, qui avait donné de bons résultats dans la Grèce antique (on a souvent noté l'analogie de la Grèce et de la Corse), diminuer les pouvoirs d'autorité des maires, augmenter les initiatives des associations responsables, soustraire les fonctionnaires, préfets en tête, aux passions locales et aux pressions des députés ; avec ces diverses mesures, on remédierait sans doute au premier fléau, celui du politicianisme. Quant au second remède, la réorganisation de la justice, non moins important, car le Corse ne se fait justice lui-même que parce que le juge ne la lui rend pas, il faudrait recourir à une mesure radicale : ne nommer magistrats dans l'île que des continentaux, en réservant sur le continent un nombre égal de sièges aux magistrats corses, remplacer partout le jury par le juge, et n'avoir que des juges de circuit, de façon à soustraire les tribunaux et cours aux dissensions locales. Dans le livre documenté de MM. Régis et Martin je note ce détail peu flatteur pour nous : « Une seule tentative a été faite pour rapprocher la justice des populations en vue de les moraliser, et faite par les Anglais qui occupèrent l'île deux ans, de 1794 à 1796 ; depuis un siècle et demi, nous possédons la Corse et n'en avons jamais réalisé autant. » C'est fâcheux. Le Corse vaut d'ailleurs mieux que sa réputation, il est vaillant, discipliné, dévoué et a un sentiment très vif, beaucoup trop vif, de la justice ; on le dit paresseux, mais s'il était sûr de pouvoir cultiver son champ à l'abri des coups de fusils des bandits (comment un Emmanuel Arène a-t-il pu jadis glorifier le sinistre Bellacoscia ?), il deviendrait aussi laborieux que son voisin piémontais ou génois. Qu'on leur donne de bons juges et qu'on les délivre de leurs politiciens, et peut-être le mot de Sénèque cessera-t-il d'être vrai. Ce ne sera vraiment pas trop tôt.

Memento. — Georges Bonnet : *Lettres à un bourgeois de 1914*, Payot. Ce livre, plein de bonnes intentions, prône, contre les deux dangers actuels, bolchévisme et kaiserisme industriel, le développement de l'esprit républicain, démocrate, coopérateur, etc. Mais est-il bien sûr que cet esprit fut ignoré de la génération d'avant guerre ? et que l'esprit contraire ne se trouve pas dans la génération montante ? Au lieu donc de crier, comme M. Hanotaux, préfacier du livre : Place aux jeunes ! Je préférerais dire tout simplement : Place au bon sens et au travail. — Paul Louis : *Le Bouleversement mondial*, Alcan. Son de cloche contraire. Je ne sais si M. Paul Louis irait tout à fait jusqu'au bolchévisme, dont nous voyons en Russie les prestigieux effets : famine, guerre, typhus et retour à la sauvagerie primitive, mais il s'avancerait volontiers, je crois, à son devant. Dans les diverses études, d'ailleurs documentées, qu'il a réunies en ce volume, il affirme le prochain avénement du socialisme international, réponse inévitable au capitalisme international d'avant-guerre. Cet air est bien connu. — Georges Cahen : *L'autre guerre, essais d'assistance et d'hygiène sociale*, 1905-1920, Berger-Levrault. Voici, du moins, des données précises et salutaires et qui nous changent d'avec les vaticinations de nos bolchevisants. Oui, certes, l'autre guerre contre la tuberculose, la syphilis, la diarrhée infantile, etc., est autrement importante que la ruée *nach Kapital*. L'auteur, qui, déjà, avant la guerre, combattait pour l'hygiène des casernes, des logements, etc., a eu raison de reproduire ici ses anciens articles, toujours, hélas, d'actualité. — A. de Rochebrune : *La croisade de l'A. R. C.* Figuière. Il s'agit de l'American Red Cross et de ses efforts admirables pour sauver les enfants de France. Mme Aziza de Rochebrune, le joli nom ! qui a été une des chevilles ouvrières de l'A. R. C., nous conte les heureux résultats obtenus. — Corréard (Probus) : *Des finances modernes pour vivre. L'organisation internationale des changes et les emprunts aux Banques*, Bossard. Pour rétablir les changes, l'auteur propose un billet de banque international qui aurait la même valeur à New-York, Londres et Paris, comme le billet de banque français a la même valeur à Paris, Lyon et Marseille. Oui, mais ce billet français a juste la valeur que lui permet l'encaisse métallique de la Banque de France et le billet de banque international aurait de même la valeur que lui donneraient les encaisses du Syndicat des Banques d'émission. Quand on voit un inspecteur des finances comme l'auteur affirmer que les Etats peuvent réglementer la valeur, et que la circulation fiduciaire n'a eu qu'une influence directe très restreinte sur la hausse des prix, on devient indulgent pour toutes les niaiseries qu'on lit dans les feuilles. Modernes ou non, il n'y a de sérieuses que les finances basées sur le travail et la loyauté monétaire.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

De l'erreur judiciaire. — Affaires de révision. — Intelligences avec l'ennemi. — Fait nouveau. — Procès Jane Catulle-Mendès contre André Rouveyre. — Liberté de l'art. — Responsabilité artistique. — L'article 1382. — Loi sur les loyers : Point de départ de la prorogation des baux.

Pour se faire rare, **l'erreur judiciaire** n'est pas d'une espèce aussi disparue que le mammouth ou l'epiornyx.

Je parle de l'erreur judiciaire qui condamne l'innocent, et non de celle grâce à laquelle le coupable reste impuni.

Cette dernière foisonne ; et c'est parce qu'elle foisonne que la première ne se voit plus guère.

On la trouve cependant ; la lecture, au *Journal officiel*, qui les publie en vertu de l'art. 446 du Code d'Instr. Crim., des **affaires de révision** prouve que le monstre existe toujours.

Le 28 février dernier (*Jour. off.* du 22 avril) la Cour de cassation a cassé et annulé un jugement du Conseil de guerre de Verdun, en date du 10 septembre 1914, condamnant la nommée Siebenburh Anna, femme Hurlin, à huit ans de travaux forcés pour **intelligences avec l'ennemi.**

La seule charge produite contre la prévenue et sa co-prévenue, une femme M..., était le rapport dressé, en suite d'information, conformément à l'art. 108 du Code de Just. milit. Ce rapport exposait :

... Que des officiers se trouvant dans la région d'Olly-Seine avaient aperçu, le 19 août 1914, vers 9 heures du soir, des signaux lumineux de correspondance à des fenêtres de la ferme de Bouzonville ; que ces officiers s'étant rendus à cette ferme avaient entendu des coups de sifflet au moment de leur arrivée et qu'aussitôt la lumière s'était éteinte ;... que les signaux dont il s'agit n'avaient pu être faits que par la femme Hurlin et sa co-prévenue et qu'il y avait lieu de relever contre elles des présomptions tirées de leur nationalité, de leurs relations avec des individus suspects et de leur attitude lors de leur arrestation...

Sur quoi, et sans que l'instruction ait recueilli aucun témoignage « de nature... à établir que les lumières aperçues dans la ferme étaient des signaux faits à l'ennemi et que leur apparition ne pouvait s'expliquer d'une façon naturelle », condamnation des deux femmes chacune à huit ans de travaux forcés, « malgré leurs énergiques protestations d'innocence ».

Ecrouées dans une maison centrale, elles y restent jusqu'au

19 mars 1918, date où elles sont graciées du restant de leur peine. Peu après, le sieur Hurlin, « ayant appris que la femme M... avait fait de nouvelles déclarations », introduit dans l'intérêt de sa femme une demande en révision. On retrouve la femme M.... « rapatriée en pays annexé » et cette femme déclare « ce que jusqu'ici elle n'avait osé dire » — à savoir :

... que, pendant la soirée du 19 août, et en l'absence de la femme Hurlin, qui s'était rendue chez un voisin, elle avait reçu dans la ferme un militaire d'un régiment de ligne qui s'était présenté sous le prétexte de lui acheter des œufs ; que ce militaire l'avait entraînée dans sa chambre et avait eu avec elle des relations intimes et qu'un camarade, qui était resté à l'extérieur, l'avait appelé par un coup de sifflet : qu'elle s'était éclairée avec sa lampe dans les pièces de la ferme qu'elle avait successivement traversées ; qu'elle a ajouté, enfin, que la femme Hurlin étant rentrée au même moment, elles s'étaient couchées et venaient à peine d'éteindre leurs lumières lorsque les officiers avaient frappé à la porte...

Le dévoilé de ces circonstances, ignorées des premiers juges, c'est ce qu'on appelle le *fait nouveau*. Celui-ci permet, dit l'arrêt, « d'expliquer les lumières aperçues à diverses fenêtres de l'habitation, le coup de sifflet et l'embarras des réponses faites par les prévenues ». Il est de nature « à faire disparaître les seules et bien fragiles charges relevées par la poursuite ».

Charges bien fragiles...— Oui ! il est facile aujourd'hui de les trouver telles ; mais à la date des faits et en l'état de l'affaire devant le Conseil de guerre, leur fragilité était moins visible,... et c'est ce qui explique qu'elle n'ait pas été vue.

Maintenant, un sceptique insinuera qu'il n'est pas impossible que les condamnées aient imaginé, au cours de leur détention, cette version ingénieuse...

— On lui répondra qu'il suffit que cette version inconnue du Conseil de guerre soit plausible pour justifier l'arrêt de la Cour, lequel constate, d'ailleurs, « que rien ne permet de suspecter la sincérité de la dame M... »

Comment l'erreur judiciaire, ici, a-t elle pu être commise ? Probablement parce qu'aucun témoin n'a été produit à l'audience. Ce défaut grave de la procédure deviendrait la faute du procédurier (dans l'espèce le commissaire du Gouvernement, s'il lui avait été matériellement possible de faire entendre les officiers qui ont

constaté les prétendus signaux et procédé à l'arrestation des deux femmes. Mais où étaient-ils, le 14 septembre 1914 ? Peut-être sur le champ de bataille... — Peut-être dessous, déjà !

Quoi qu'il en soit, on peut croire qu'il appartenait à l'une des condamnées que leur condamnation n'eût pas lieu. Mais je trouve dans un autre *Officiel* une espèce tout à fait machiavélique et où il était impossible que l'erreur judiciaire fût évitée. Je l'exposerai une autre fois. C'est un beau sujet de nouvelle, sinon de roman.

§

Par jugement du 21 avril, rendu après plaidoiries de Mes Chavegrain et de Cagny, et conclusions de M. le substitut Sevestre, la première chambre du Tribunal de la Seine a jugé le procès intenté à André Rouveyre par Mme Jane Catulle-Mendès.

Procès né de la publication, dans *Visages des Contemporains*, d'un dessin qui représentait la demanderesse et que son placet introductif d'instance qualifie une « hideuse et répugnante caricature ».

Le jugement donne gain de cause à Mme Catulle Mendès, lui accorde le franc de dommages-intérêts demandé, défend la reproduction dans quelques journaux que ce soit du dessin incriminé, « dit que les exemplaires de *Visages des Contemporains*, dans lesquels se trouve le dessin, qui restent entre les mains de l'éditeur, ne pourront paraître qu'après sa suppression ».

Amitié et Courtoisie me gardent de tirer de cette sentence d'autres considérations que juridiques !

Je dois cependant marquer la position de l'une et l'autre partie.

Un artiste aussi étranger au désir de diffamer et même de caricaturer ses modèles qu'au souci de ménager leur susceptibilité : c'est le défendeur.

Ne lui reprochez pas trop son injurieuse cruauté ; il n'est pas moins cruel à lui qu'aux autres, et le démon qui le mène en fait, sous les dehors d'un perpétuel enjouement, l'exemplaire le plus poussé que je sache, à notre époque tourmentée, du *heautontimoroumenos* baudelairien. Peu de crayons semblaient aussi destinés que celui-ci à traduire la grâce et le charme et même :

A couvrir de beauté la misère du monde ;

mais, par un phénomène que j'ai voulu tirer au clair dans un

chapitre auquel je renvoie ceux que ce singulier génie intéresse (1), Rouveyre aboutit au contraire du programme exprimé dans le magnifique vers de Moréas.

Ses protestations de bonne foi et son étonnement d'être traduit en justice sont donc d'une absolue sincérité.

D'autre part, si une femme a le droit de ne pas vouloir être battue, même avec une fleur, il lui appartient *a fortiori* de refuser son visage aux étrivières que notre dessinateur, envoûté par Villon, est allé tirer du *Grand* et du *Petit Testament*.

Comédienne, poétesse ou grande dame, il est dur, pour une célébrité, et à qui les magazines présentent encore, sans injuste complaisance, un miroir plaisant, de se voir mettre sous les traits de

la belle qui fut heaulmière.

Mais telle qui sourira stoïquement de la disgrâce et aura même le courage de remercier son bourreau par lettres rendues publiques se révoltera, si, au lieu de heaulmière, c'est *Grosse Margot* qu'elle juge qu'on la fait...

I

Ceci dit, examinons notre jugement, qui ressortit à la **responsabilité artistique**.

Il montre la conception que les tribunaux et aussi le public, je crois, et les artistes eux-mêmes (si j'en juge par le sentiment d'un qui n'est pas suspect en la matière, de Forain) se font à l'heure actuelle des droits de l'artiste... et de ses devoirs.

Il revient sur la jurisprudence d'il y a quarante ans qui permettait non seulement à un particulier, mais à un personnage public d'interdire la reproduction de son visage, même sans intention de caricature, même photographié purement et simplement; qui lui reconnaissait ce droit par la seule raison que son visage était à lui, et pas à un autre. Cette jurisprudence faisait bon marché de la *liberté de l'art*, elle soumettait le portraitiste à une autorisation préalable, autorisation qui petit à petit, d'ailleurs, était devenue une autorisation tacite.

La théorie du « droit sacré et inaliénable que nous avons sur nous-mêmes » a été proclamée, dans une espèce rapprochable de notre espèce, par un jugement du Tribunal de la Seine en date du 20 juin 1884, qu'on trouvera commenté — et commenté dans un

(1) *Témoignages*, 3e série.

sens prophétique du présent jugement — sous la signature M. Vauquois (*Annales de la Propriété Ind. Art. et Litt.*, 188 p. 283 et suiv.).

En février 1882, le peintre Jacquet, mécontent d'avoir vu Dum fils lui acheter à bas prix (paraît-il), puis revendre avec bénéfi un de ses tableaux, peignit l'écrivain sous un costume orienta dans un bazar, et mit son œuvre sous le titre *Marchand juif* l'exposition des Aquarellistes.

Scandale. Le gendre de Dumas lacère l'image ; référé ; ordon nance qui retire l'aquarelle de l'exposition ; procès ; jugemen qui, après avoir constaté que le peintre avait obéi à un ressenti ment personnel, déclara :

Attendu qu'Alexandre Dumas serait en droit de réclamer, alors même que le défendeur aurait emprunté ses traits sans aucune intention mal veillante et par cela seul que son autorisation n'avait pas été obtenue.

Notre jugement ne parle pas de la sorte. S'il condamne le défendeur, c'est parce que, « sans qu'il soit besoin de préciser autrement le caractère » du dessin incriminé, « il ne saurait être méconnu que les susceptibilités de la demanderesse sont pleinement justifiées par l'impression vulgaire et basse qui lui a été donnée et qu'elle se plaint justement de l'atteinte préjudiciable par elle portée à sa personnalité par la caricature qui entend ainsi la représenter... »

Caricature. — Le mot n'est pas juste, et il aurait mieux valu que le Tribunal continue d'employer le mot *dessin*. Car ce qui est grave dans l'affaire, ce qui est grief, c'est que ni en intention, ni en fait, le défendeur n'a fait œuvre de caricaturiste. Ou alors, il faudra donner au mot caricature le sens le plus étendu, appeler caricature toute représentation d'une personne que cette personne ne jugera pas agréable à voir. Non, l'auteur de *Visages* n'a pas voulu ridiculiser son modèle ou en faire objet de mépris. C'est un portrait qu'il a voulu faire en toute ingénuité et qu'il a fait. Un portrait moral. Non pas que je prétende le moins du monde que ce portrait, multiplication de la gouge par la goule, offre quelque ressemblance.

Sans qu'il soit besoin de préciser autrement le caractère du dessin. — Le jugement répond ainsi aux arguments de l'artiste affirmant que l'intention diffamatoire n'avait pas existé

chez lui. La question, signifie-t-il, n'a rien à faire dans le débat. Que vous ayez ou non voulu porter un préjudice à la demanderesse, en fait vous le lui avez porté. Nous ne jugeons pas au correctionnel, mais au civil, et ce n'est pas l'existence d'un délit, mais celle d'un quasi délit que nous constatons...

En somme, c'est par application de l'art. 1382 que Mme Jane Catulle-Mendès obtient gain de cause — l'art. 1382 non seulement pierre angulaire (comme disait Guillaume II), mais encore fondation et clef de voûte de notre édifice social et devant lequel toutes les libertés particulières, y compris celle de l'art, doivent baisser pavillon, parce qu'il garantit le respect de la liberté générale !

§

Je disais que la loi du 9 mars 1918, sur les **Loyers**, indépendamment du jugement qu'on portera sur elle suivant qu'on la regarde avec des yeux de propriétaire ou des yeux de locataire — n'est pas de celles qui pourraient servir de réclame au législateur du temps de guerre.

Ses articles les plus importants sont rédigés d'une façon telle qu'ils constituent des énigmes. Enigmes qu'on arrive mal à deviner par sa propre réflexion, mais dont la solution devient impossible lorsqu'on cherche à s'éclairer dans les travaux parlementaires.

« Les baux et locations verbales en cours au 1er août 1914 seront prorogés à la demande du locataire, aux conditions fixées au bail et *à compter du décret fixant la cessation des hostilités*, savoir :... etc. », énonce l'art. 56.

Que signifient les mots soulignés ?

M. Baillière a loué un immeuble à M. Belvalette moyennant un loyer annuel de 40.000 fr. et une durée devant prendre fin le 1er janvier 1928.

Baillière a-t-il le droit de prétendre que son bail se trouve prolongé pour une durée égale à la durée de la guerre à partir de la fin du bail, c'est-à-dire jusqu'en 1933 ?

Ou Belvalette est-il fondé à soutenir que la prorogation a pour point de départ la date du décret fixant la cessation des hostilités et qu'elle ne peut avoir d'objet pour les baux, qui, comme le bail litigieux, auraient encore, au jour de la cessation des hostilités, une durée supérieure à la prorogation que leur assure l'art. 56 ?

La question a été tranchée favorablement au propriétaire par

décision en date du 18 décembre 1918 de la Commission arbitrale du VIIIe arrondissement.

Sur pourvoi, la Cour de cassation, le 25 mars 1919, a déclaré que le locataire a droit à la prorogation et renvoyé l'affaire devant la C. A. du IXe.

Celle-ci, présidée par M. Henri Meunier, directeur de la *Revue des Loyers*, grande autorité en la matière, s'est, le 19 mars 1920, prononcée dans le même sens que la première juridiction par un jugement que le *Bulletin* de mai 1920 de *La Chambre des Propriétaires* enregistre comme « une victoire de la justice et du bon sens » !

Les deux Commissions invoquent la lettre de l'art. 56, son esprit et la discussion du texte au Sénat.

L'arrêt du 25 mars 1919 invoque la lettre de l'art. 56, son esprit, et la discussion à la Chambre.

La parole est à la Cour suprême qui statuera cette fois toutes chambres réunies pour une décision définitive — qui statuera à moins que MM. Baillière ou ses héritiers (car il est décédé au cours du litige) et M. Belvalette ne règlent leur différend à l'amiable — ce qui serait grand dommage.

MARCEL COULON.

QUESTIONS COLONIALES

Les idées de Charles Maurras. — M. Albert Thibaudet, se proposant d'étudier les courants principaux qui ont donné son caractère à la période qui s'étend de 1890 à 1920, attribue une influence capitale, en tant que directeurs de consciences, maîtres d'action ou animateurs, comme on voudra, à trois hommes ; Charles Maurras, Maurice Barrès et Bergson, dont je me garderai bien de discuter « la qualité ». Cette manière d'analyser une époque en inscrivant son évolution autour de telle ou telle figure centrale est dans la tradition universitaire. Elle est commode. Elle permet, à la faveur d'une étude générale, d'aduler un ami, d'abîmer un ennemi, ou, plus simplement, de motiver sa sympathie ou son antipathie, ce qui donne immédiatement à un travail abstrait une allure passionnée et vivante qui n'est point dépourvue de charme. M. Thibaudet, avec un très grand talent de penseur et d'écrivain, a recouru à ce procédé et en a tiré, dans le

premier volume qu'il vient de publier (1), tout le parti possible. Il l'a fait, d'ailleurs, avec un louable souci d'objectivité et sans trop excessive partialité. Faisant allusion aux épigones par lui choisis, il formule cette réserve prudente :

Cela ne signifie pas nécessairement qu'il s'agisse là des trois plus grands écrivains d'aujourd'hui, ni que, dans cinquante ans, ces trois Pyramides et non pas d'autres marqueront notre temps sur l'horizon de nos successeurs.

Je dis : réserve prudente. Qui sait, en effet, ce qui subsistera, au vrai, du fatras de notre époque, hommes et choses? Les gens qui prétendent ou feignent de croire la diriger, au temporel comme au spirituel, ne se rendent pas, je crois, un compte exact de sa complexité qui est telle, — on l'a bien vu durant la guerre, et on le voit encore, hélas! dans la paix ! — qui est telle qu'elle interdit désormais à un cerveau, à une volonté unique, une action profonde et durable. A nos maîtres actuels il répugne peut-être d'avouer cela *coram populo* et surtout de se l'avouer à eux-mêmes. Consentant cet aveu, ils s'interdiraient par là-même l'illusion nécessaire à l'action. Il faut bien reconnaître pourtant, quand on est désintéressé, c'est-à-dire « quand on ne s'intéresse pas » aux combinaisons politiques et sociales de l'heure, il faut bien reconnaître que, dans le chaos de la vie moderne, l'idée du Maître et du Chef devient un accessoire désuet, anachronique. Je sais : pour M. Charles Maurras, il y a le Roi ! Pauvre Roi ! Il faut vraiment n'avoir jamais approché la chose publique, et il faut aussi ignorer bien profondément les hommes et les mœurs de son temps pour croire à l'efficacité d'une pareille idole. Les individus pour les historiens représentent évidemment une commodité. On ne peut pas faire tout le temps de l'*Unanimisme !* Mais ce serait une singulière erreur de croire qu'ils déterminent des courants. Ils les pressentent, les constatent, les mettent en forme, et c'est déjà quelque chose, cette mise en forme! Quand on pense que de la cogitation enfiévrée de Marx et d'Engels est née, pour combien de lustres, la rituelle comédie du 1er mai s'imposant à tout l'Univers en action, c'est suffisant et à désespérer précisément d'être un individu !

M. Charles Maurras, qui, ne se contentant pas d'être un poète

(1) Albert Thibaudet : *Trente ans de vie française : les Idées de Charles Maurras*. Edition de la Nouvelle Revue française, Paris 1920.

et un remarquable écrivain, veut être un « politique » et, comme tous les politiques, a des lumières sur toutes choses, devait en posséder également en matière coloniale. Dans son ouvrage intitulé *Kiel et Tanger*, et qui porte pour sous-titre : *la République française devant l'Europe*, M. Maurras lança jadis cette affirmation :

En se donnant elle-même l'illusion d'un certain ordre public au dedans d'une certaine liberté d'action au dehors, la République conservatrice (1895-1898) nous a perdus : c'est elle qui nous a placés entre l'Angleterre et l'Allemagne, comprenez entre les menaces de ruine coloniale et maritime ou le risque du démembrement de la métropole.

M. Thibaudet, commentant l'affirmation qui vient d'être énoncée, expose que, dans la pensée de M. Maurras, la politique de M. Hanotaux, celle de Kiel, fut une politique coloniale qui devait nous heurter à l'Angleterre et qui sombra à Fachoda. La politique de M. Delcassé fut une politique continentale, qui, dirigée contre l'Allemagne, nous mena à Tanger, « l'humiliation sans précédent ».

Les deux systèmes sont également condamnables aux yeux de l'auteur d'*Anthinéa*, parce qu'ils ont révélé le défaut de la double continuité nécessaire à la politique extérieure d'un grand pays, continuité dans le temps et dans l'espace, laquelle ne saurait être que le fait d'un gouvernement monarchique. M. Thibaudet n'a pas de peine à montrer la fragilité objective de cette thèse. Il établit justement qu'à l'heure où, en France, s'installa la république opportuniste et anticléricale,

elle trouva une situation extérieure délicate. L'idée de la revanche française est considérée par l'Europe, en même temps que la forme républicaine elle-même, comme un élément de menace. 1870, 1873, 1875 ont montré que, dans un conflit entre la France et l'Allemagne, l'Europe, opinion et gouvernements, serait contre l'agresseur présumé. Si la France concentrait toute sa politique dans la préparation visible de la revanche, elle resserrait d'autant les ententes nouées par Bismarck tant avec la Russie qu'avec l'Autriche. Gambetta avait compris que le moyen de compromettre toute possibilité de revanche était d'en étaler le dessein. Ce qui détourne alors la politique française de la ligne bleue des Vosges vers la muraille d'or de l'Afrique, ce ne sont pas seulement les suggestions de Bismarck (1) analogues à celles de Leib-

(1) Suggestions qui ne démontrent, d'ailleurs, que le manque de perspicacité du Chancelier de fer en matière coloniale. Les peuples qui constituèrent l'Allemagne d'avant 1870, sans diplomatie commune, sans marine, n'avaient pu

tz en 1762, ce sont les exemples mêmes et la tradition de la monarchie.

A cet égard, M. Thibaudet établit que la France de l'ancien égime, dans la longue période de paix qui suivit la guerre de ept Ans, tout comme la France de la troisième République, eut ne politique suivie partant de notre installation au Sénégal et ux Antilles pour aboutir à la prise d'Alger en 1830.

M. Maurras, note M. Thibaudet, admire sans doute comme moi ette solidité politique, mais contre quelqu'un. Quand des circonstances semblables et trente nouvelles années de paix continentale conuisent les hommes d'Etat de la troisième République à une politique nalogue, il écrit : « Nos expéditions coloniales doivent être comprises omme des dérivatifs allemands, acceptés par notre gouvernement en ue d'entreprises financières favorables à ses amis. Nul plan d'ensemble.

A ceci M. Thibaudet répond à bon droit :

La conquête coloniale, telle surtout que l'a déterminée depuis 1880 a carrière ouverte en Afrique, n'a comporté pour aucun pays un plan l'ensemble préconçu. La logique coloniale est une logique *a parte post*. Chaque puissance commence par se garnir les mains le plus possible et de tous côtés, puis, lorsqu'il faut unifier cette diversité, consolider et mettre en valeur ces acquisitions, naissent les plans d'ensemble...

D'une façon générale, constate encore M. Thibaudet, notre empire colonial, sans doute parce qu'il nous vient en grande partie de la République, est considéré avec beaucoup de froideur par M. Maurras. Il cite avec complaisance une ligne de Lockroy, selon qui notre empire colonial « ne recèle pas les richesses qu'on lui attribue ». La belle autorité ! Mais, son principal grief est celui que nous avons déjà mentionné, que cet empire colonial est la chose la plus fragile et la plus vulnérable du monde, faute de marine capable de le défendre. On trouve ici à l'état typique « tout l'avantage oratoire, tout l'élément de vérité et tous les signes locaux de fragilité qui accompagnent souvent, dans *Kiel et Tanger*, les démonstrations de M. Maurras... »

avoir de politique coloniale. L'excédant d'une population prodigieusement prolifique allait peupler des régions étrangères et, suivant le dicton américain, « servait d'engrais ou de guano pour les autres peuples ». Même après 1870, Bismarck déclare encore : « Je ne suis pas né colonial. » Il refuse au sultan de Zanzibar, qui la sollicitait, la protection allemande. Mais, dès 1875, le vice-amiral Livonius écrit ses *Kolonial Fragen*. En 1878, Fabri pose au public cette question : *Bedarf Deutschland der Kolonien ?* et répond affirmativement. En 1882 se crée à Francfort la première société coloniale allemande. En 1883, le brémois Adolphe Lüderik achète Angra-Pequeña, et, en 1885, Bismarck lui-même « parle colonies » avec la France et l'Angleterre !

M. Albert Thibaudet est bien indulgent! Dans les variations de M. Charles Maurras, qui part en guerre contre les esprits coloniaux de notre pays, je trouve, tout simplement, l'habituelle ignorance, l'incompréhension traditionnelle du Français en matière coloniale. Ici, dans le cas Maurras, ignorance et incompréhension s'augmentent d'une certaine hostilité, parce que, dans la politique d'expansion de la troisième République, l'auteur de *Kiel et Tanger*, en bon politicien qu'il est, trouve un argument « contre la République ». Et cela lui suffit. La vérité, si l'on scrutait profondément sa conscience, c'est que nos colonies et la politique qu'y a suivie la France *ne l'intéressent pas*. Et, en pensant ainsi, M. Charles Maurras s'avère *bien Français*. Il est, qu'il en soit conscient ou non, dans la pure tradition de l'Ancien Régime. C'est, en effet, sous l'Ancien Régime et non pas sous la République que l'œuvre admirable des Martin, des Dupleix fut contrecarrée, réduite à néant par un roi spirituel et sceptique, dépourvu de toute continuité de vues politiques, par des commis médiocres, experts en toutes sortes de basses intrigues, de spéculations financières malhonnêtes qui amenèrent la ruine de la Compagnie des Indes au moment même où Montcalm, mal défendu contre le prévaricateur Bigot, agonisait au Canada et faisait vainement appel à son Roi! Napoléon Ier, assez peu républicain, vend la Louisiane. Après Voltaire, s'applaudissant dans sa lettre à Chardon de la cession des « arpents de neige » du Canada, l'ineffable Bernardin de Saint-Pierre déclare :

Je croirai avoir rendu service à ma patrie si j'empêche un seul honnête homme d'en sortir et si je puis le déterminer à cultiver un arpent de plus dans quelque lande abandonnée.

Le Directoire est hostile à l'expansion outre-mer. Delacroix, ministre des Relations extérieures, proclame nettement :

J'aimerais mieux pour la France quatre villages de plus sur les frontières de la République que l'île la plus riche des Antilles et je serais même fâché de voir Pondichéry ou Chandernagor appartenir à la France!

Avec la Restauration, avec le retour du Roy, cher à M. Maurras, on songe à abandonner les colonies. En 1817, la commission du Budget, par l'organe du comte Roy, réduit le budget de la Marine et des Colonies de 66 à 44 millions. En 1829, — à la veille

l'expédition d'Alger ! — Bessières déclare que « pour ce que nos lonies nous valent et nous coûtent, nous gagnerions beaucoup ne pas les avoir. Le système colonial, fût-il avantageux, n'est lus praticable. Je dis qu'il a incontestablement cessé d'être écessaire ». Sous Louis-Philippe, sous le second Empire, sous troisième République enfin, la politique coloniale rencontre oujours d'acharnés contradicteurs. Ces Français, qu'ils soient narchistes, césariens ou jacobins, qu'ils soient d'extrême droite d'extrême gauche, ne comprennent rien aux colonies et, dans tte vaste et unanime incompréhension, M. Charles Maurras ejoint Robespierre. Par bonheur, à toute époque et dans les mps les plus sombres, il se trouve des individus qui, eux, comrennent et veulent et se sacrifient. C'est Dupleix et c'est Montalm, c'est Brazza et c'est Gentil, et ces héros, au sens carlyléen u mot, apportent aux Français et leur donnent, sans qu'ils aient expressément souhaité, un empire lointain qui fait la patrie lus forte et plus grande. C'est qu'en effet la France a besoin de olonies. La guerre de 1914 a suffisamment démontré cette utité, cette nécessité. La démonstration est faite pour quiconque eut voir et peut entendre. Mais la mise en valeur des colonies, aide qu'elles peuvent apporter à la méthode, cela, c'est une éalité économique et les réalités économiques n'intéressent point es politiciens. Tout politicien qui se respecte, qu'il soit Clemeneau ou qu'il soit Maurras, s'honore, tout comme Louis XV, de népriser les histoires de marchands. Pas de tradition ? Pas de ontinuité de vues ? Mais si, seulement dans le sens négateur ! I. Maurras reproche à la troisième République son colonialisme ? Comme il est mal informé ! J'avais noté, il y a quelques années, que, jusqu'en 1910, pas un seul parti, qu'il fût de droite ou de gauche ou du centre, n'avait un programme colonial. Cela ne les ntéressait pas ! Tous ces gens-là trouvaient pour combattre notre ffort d'expansion des arguments inspirés par leur sectarisme le parti. Pour les socialistes, pas de colonies, parce qu'il ne faut oint molester les noirs. Pour les chauvins, pas de colonies, parce que cela distrairait la France de l'idée de la revanche. Pour es protectionnistes, pas de colonies, parce que celles-ci feraient concurrence à la production métropolitaine, etc., etc. Vient enfin M. Maurras, hostile aux colonies, parce que nos expéditions lointaines « donnaient à l'Angleterre une large prise sur nous ».

Tout cela est bête et puéril à pleurer. Par bonheur, les hon mes qui veulent agir « quand même », selon la formule célèbr n'écoutent point toutes ces divagations. L'instinct de la race e plus sûr que les subtilités des faux maîtres qui prétendent l révéler son destin. Il est tout de même regrettable de voir u haute intelligence comme celle de M. Charles Maurras croire l'efficacité, à « la grâce » d'un système politique, alors qu'il e établi, — les faits sont là, — que tous les régimes qui se so succédé en France ont commis les mêmes erreurs, répété le mêmes fautes, *eadem sed aliter*, en obéissant à des préoccupa tions identiques et en sacrifiant toujours à ce qu'ils appelaien « des principes » les réalités essentielles, — le rayonnemen colonial est une de ces réalités! — qui sont le pain et la vie de peuples !

MEMENTO. — M. Victor Basquet, dans son livre *Coloniaux, en avant C'est pour la France*, préfacé par le général Mangin, perpétue le sou venir de l'effort militaire des colonies pendant la Grande Guerre (Aug Challamel, éditeur. Paris, 1920). — M. Gaston-Denys Périer, charg de cours à l'Ecole coloniale de Bruxelles, sous ce titre *Mcukanda*, publi un excellent choix de lectures sur le Congo et les régions voisine (Lebègue et Cie, éditeurs, Bruxelles, 1920.)

CARL SIGER.

LES JOURNAUX

Jeanne d'Arc au Vatican (l'Ere Nouvelle, 17 mai). — *Les dons militair de Jeanne d'Arc* (La France, 4 mai). — *Jeanne d'Arc et Shakespeare* (le Temp 17 mai). — *Bolchevisme de Salon* (Comœdia, 2, 9 et 16 mai).

M. Aulard, spécialiste de l'histoire révolutionnaire et ferven adorateur de la déesse Raison, s'indigne, dans l'**Ere Nouvelle** de ce qu'on ait canonisé Jeanne d'Arc : la Jeanne d'Arc qu l'Eglise honore, ce n'est point notre héroïne nationale ; c'est l thaumaturge, dit-il. Et il rappelle les trois miracles posthume pour lesquels elle a été béatifiée, et les deux miracles égalemen posthumes pour lesquels elle est canonisée.

L'Eglise l'honore, non pour ce qu'elle a fait pendant sa vie, mais pou ce qu'elle a fait après sa mort, c'est-à-dire pour avoir guéri des reli gieuses qui souffraient de divers ulcères.

Sans doute, dans l'Office liturgique de Jeanne d'Arc, il est dit que l Bienheureuse a protégé sa patrie, mais il est dit aussi et d'abord qu'ell

ombattu pour la foi. Elle avait deviné sans doute que ces Anglais, ıtés par elle hors du royaume, deviendraient, cent ans plus tard, iismatiques, puis hérétiques.

Mais, en s'occupant si tardivement de Jeanne d'Arc, le pape avait eu annoncé un autre but, que je recommande aux méditations de notre bassadeur extraordinaire. Pie X l'a dit nettement dans son Bref de tification du 11 avril 1909. Ecoutez-le :

« A cette époque où l'univers catholique, dit-il, est désolé par tant le si grands malheurs, où tant d'ennemis du nom chrétien se targuent fonder l'amour de la patrie sur les ruines civiles et religieuses, il 1s plaît de célébrer les glorieux exemples de notre héroïne vierge, 1 qu'ils se rappellent qu'agir et souffrir avec courage est le propre du rétien. Nous avons aussi l'espérance presque certaine que la vénéble servante de Dieu, qui va être comptée désormais au nombre des enheureux, obtiendra à sa patrie, dont elle a si bien mérité, la vieur de sa foi antique, et à l'Eglise catholique, dont elle fut toujours ıfant soumise, la consolation de voir lui revenir tant de ses fils éga-. »

En réponse à l'adresse que lui lut l'évêque d'Orléans, le 19 avril 1909, pape répondit :

« ... Non seulement vous effacerez du front de votre patrie la honte s grave que lui a imprimée, en face des autres pays, la guerre faite a religion, mais vous la rendrez glorieuse par votre zèle à convertir à réconcilier avec l'Eglise ses aveugles persécuteurs. »

En France, peu après, le « Comité de Jeanne d'Arc », dans un tract itulé : *La Béatification de Jeanne d'Arc*, invoqua l'intervention de nouvelle Bienheureuse contre la République laïque. Il dit que Jeanne ontre aux catholiques français :

« A quel prix elle a délivré la France des Anglais, et elle leur apprend quelles conditions ils mériteront son secours tout puissant dans la tte contre les francs-maçons. »

Sans doute, ce but a été enguirlandé par toutes sortes de compliments doucereux à l'adresse de la France, dans la bouche ou sous la ume de Pie X, et Benoît XV, qui a beaucoup à se faire pardonner, a é encore plus complimenteur. Quand, le 6 avril 1919, il entendit lecre du décret où étaient reconnus les deux miracles posthumes que nait de faire la Pucelle d'Orléans, il prononça en français une allo tion où il dit qu'il regrettait de n'être Français que par le cœur. Ce n pape brûle d'amour pour les beaux yeux de la France victorieuse, il lui réserve dans son cœur la place, encore toute chaude, que la sparition de l'Autriche-Hongrie a laissée vide. Il veut faire oublier sa nduite pendant la guerre, ses vilains silences, sa confiance dans la ctoire des Empires centraux, la fausseté un peu ridiculisante de ses

prévisions. Le gouvernement français a là-dessus des lumières q manquent au public ; il en sait beaucoup plus long que nous, et m'assure que, sur la complicité du pape avec nos ennemis, il a d renseignements qui, si le texte écrit n'en a pas été détruit, feraie éclater cette complicité.

La solennelle ambassade de M. Hanotaux rend à ce pape le gra service de rétablir un prestige ébranlé, et je ne crois pas qu'il fût po sible de faire une démarche plus utile, plus précieusement utile à l'Eg se romaine.

Que cette Eglise, qui jadis brûla Jeanne, défigure aujourd'hui u image adorable en rabaissant la géniale Française au rang de tha maturge, c'est son affaire. Qu'elle veuille obtenir, par l'intercession Jeanne canonisée, la destruction de l'esprit laïque en France, c'est s affaire. Je consens à ne m'en point scandaliser ; je ne veux même p en sourire. Mais, en vérité, est-ce passer les bornes de la modérati de dire que ce n'est point là notre affaire, à nous, républicains fra çais ? Envoyer un ambassadeur extraordinaire pour honorer Jean d'Arc, thaumaturge posthume, un ambassadeur extraordinaire po s'associer à la demande d'un miracle contre la laïcité, contre l'esp de la Révolution française, je me permets de dire que c'est là u démarche inconsidérée, un désaveu humiliant de notre idéal, un ma que de respect pour la vraie Jeanne d'Arc.

Sans doute la douleur de M. Aulard manque un peu de scep cisme, mais il a tout de même raison de penser que Jean d'Arc ne méritait pas d'être mise sur le même piedestal que curé d'Ars ou le bienheureux Labre. On eût dû la canoniser p acclamation comme Louis IX, sans attendre qu'elle ait gué quelques pieux ulcères.

Il est vrai aussi que cette canonisation de Jeanne d'Arc défo me l'idée que l'on devait garder de son rôle mystérieux et de vie merveilleuse. Elle ne sera plus, pour la grande majorité d catholiques, qu'une sainte à la mode que l'on viendra prier po la réussite des examens ou pour la guérison des fibromes. C'e en effet, un peu humiliant et Jeanne d'Arc ne méritait pas cel

En recevant les pèlerins français, Benoit XV a prononcé d paroles d'une profonde puérilité que les journaux ont imprim dans leur « dernière heure ». Son discours se terminait ainsi :

> O Seigneur puissant qui, pour sauver la France, avez déjà parlé Jeanne d'Arc et, avec votre propre voix, lui avez indiqué le chemin suivre, parlez aujourd'hui non seulement aux Français réunis ici, ma encore à ceux qui ne sont pas ici. Parlez, ô Seigneur, et que votre p

le soit la bénédiction qui soutienne les évêques, qui facilite aux au-
rités la tâche d'assurer la vraie grandeur de la patrie et qui persuade
us les Français de la nécessité de suivre la voix de Dieu.

Et nous avons le bonheur de nous incliner devant l'héroïne en di-
ant : « Sainte Jeanne, priez pour nous : sainte Jeanne, priez pour vo-
e patrie. »

Ces paroles sacrées sont presque perfides, puisqu'elles ne font
e Jeanne d'Arc qu'un instrument aveugle et obéissant du « Sei-
neur ». Toute sa personnalité, tout son génie se désagrège sous
es bénédictions.

M. Hanotaux, qui a écrit un livre sur *Jeanne d'Arc* (où, certes,
ménage subtilement les susceptibilités catholiques) ne peut
empêcher de constater :

Dès le début de sa carrière jusqu'à son succès, qui fut le sacre de
eims, elle s'éleva, pour ainsi dire, d'échelon en échelon, soutenant le
résent par l'avenir, à l'aide de réalisations progressives et *annoncées*.
'est le procédé de tous les grands esprits ; ils indiquent et ils font,
s ébranlent les esprits et les jettent dans l'action par la foi. On dit
u'elle parlait très bien et qu'elle exerçait une grande séduction. Sur-
out elle avait l'autorité, c'est-à-dire le don de commandement naturel
ox personnalités fortes et désintéressées.

Epiloguant sur ces idées, dans **la France** (où chaque jour il
ous donne une critique consciencieuse d'un livre nouveau, ce
ue l'on chercherait en vain dans les grands journaux qui se di-
ent littéraires), M. Camille Le Senne écrit :

Nous sommes d'accord pour le fond, s'il plaît à la Curie, dont, aussi
ien, c'est l'office, de joindre à cette énergie impulsive d'une grande
me un quelconque élément divin, nous n'en serons pas autrement
oublés ni mécontents. En pareille matière, il faut être largement
clectique et faire queluues concessions au mysticisme qui, dans cer-
ains milieux, est l'atmosphère ambiante, le fluide nécessaire. Mais
our l'immense majorité de l'opinion française, Jeanne, canonisée ou
on, est et restera une grande figure laïque.

Notez d'ailleurs qu'elle a eu des dons militaires très spéciaux, une
éritable intuition de chef de guerre ; diverses initiatives lui appartien-
ent en propre, la décision de la marche sur Reims et l'action énergi-
que pour la défense de Compiègne qui eut de grands résultats. Sur ce
oint, le témoignage du duc d'Alençon est concluant : « Hors des faits
e guerre, vint-il dire au procès de réhabilitation, elle était simple et
eunette ; mais à la guerre, elle se montrait entendue, tant au port de

la lance qu'à l'ordre d'une armée et à la préparation d'une bataille et surtout de l'artillerie. Un vieux capitaine de vingt ou trente ans de guerre, surtout pour l'artillerie, n'eût pas mieux fait. » S'il y avait là du miraculeux, il y en aurait aussi dans la vocation d'un Scipion, d'un César, d'un Napoléon, d'un Foch. Les ultra-mystiques seront seuls à le prétendre.

On ne sait pas assez, écrit d'autre part M. Joseph Reinach, dans le **Temps**, par qui Jeanne d'Arc a été célébrée pour la première fois « dans toute sa robuste, pure et lumineuse beauté », par qui pour la première fois elle a été nommée « la Sainte de France » (*Franc's saint*) : par William Shakespeare, dans sa tragédie *Henri VI*.

Après la scène de l'épreuve où le duc d'Anjou a pris la place du dauphin qui s'est dissimulé parmi les courtisans, mais que Jeanne a reconnu : « Je te connais bien sans t'avoir jamais vu », la scène où, restée seule avec le dauphin, Jeanne lui fait part de sa mission. Que le lecteur compare aux récits de Michelet, de Hanotaux, d'Anatole France, écrit M. Reinach, et qu'il dise « qui a le plus délicieusement résumé la divine histoire ».

Dauphin, je suis par ma naissance la fille d'un berger, — mon esprit n'a été cultivé par aucun art. — Il a plu au ciel et à Notre-Dame-de-Grâce — de briller sur mon état obscur. — Un jour que je gardais mes tendres agneaux — et que j'exposais mes joues à l'ardeur desséchante du soleil, — la mère de Dieu daigna m'apparaître, — et, dans une vision pleine de majesté, — me commanda de quitter ma basse condition — et de délivrer mon pays des pitiés (*calamity*) qui l'affligent. — Elle me promit son secours et m'assura du succès. — Elle se révéla à moi dans tout l'éclat de sa gloire. — J'étais noire et basanée auparavant. — Les purs rayons qu'elle versa sur moi — m'ont donné cette beauté bénie que tu peux voir. — Eprouve-moi par toutes les questions que tu pourras imaginer...

. . . .

Je suis prédestinée à être le fléau des Anglais. — Je ferai lever le siège cette nuit. — Du moment que je me suis engagée dans la guerre, — vous pouvez compter sur l'été de la Saint-Martin, sur les beaux jours des Alcyons. — La gloire est comme un cercle dans l'eau, — qui — n'arrête pas de s'élargir — jusqu'à ce qu'à force de s'étendre, il s'évanouisse. — Le cercle de gloire des Anglais est arrêté.

« *Alarm* », bataille, Talbot et ses troupes s'enfuient, Jeanne et le roi surgissent sur les remparts d'Orléans : « Arborons nos étendards, s'écrie Jeanne, Orléans est délivré des loups anglais. » Anjou, Alen-

çon, exultent : « Toute la France sera dans la joie — quand elle saura avec quel courage nous avons combattu. » Mais le dauphin :

C'est par Jeanne, et non point par nous, que la journée a été gagnée. — Aussi je veux partager ma couronne avec elle ; — tous les prêtres et tous les moines de mon royaume — chanteront, dans les processions, son inépuisable louange. — Je veux lui élever une pyramide plus magnifique — que ne fut jamais à Memphis celle de Rhodope. — En mémoire d'elle, quand elle sera morte, — ses cendres, enfermées dans une urne plus précieuse — que le coffre de Darius orné de diamants, seront portées, aux grandes fêtes, — devant les rois et les reines de France. — Notre cri de guerre ne sera plus de Saint-Denis, — *mais Jeanne la Pucelle sera désormais la sainte de France.*

Evidemment, constate M. Reinach, quand les soldats anglais parlent de Jeanne, c'est de « vile sorcière » d'« infâme enchanteresse », etc., qu'ils la traitent ; mais Shakespeare ne serait pas « le roi des poètes dramatiques » s'il ne prêtait à chacun de ses personnages le langage qu'il doit tenir.

Plus je relis cette étonnante *première partie de Henri VI*, plus je me sens convaincu que Shakespeare, porté par sa grande âme au-dessus des haines nationales, admire et aime la vierge de Domrémy. Entendez comme il la fait parler, au troisième acte, dans son entrevue avec le duc de Bourgogne.

A-t-il eu connaissance de la lettre que Jeanne, le jour même du sacre de Reims, 27 juillet 1427, adressa au duc de Bourgogne (*Procès*, t. V, pp. 126-127) ? S'il l'a connue, ce qui paraît douteux, quel merveilleux commentaire que le discours de la Pucelle au duc ! S'il ne l'a pas connue, quelle merveilleuse intuition de ce que « Jeanne, la bonne Lorraine », devait dire au Bourguignon félon !

Regarde ton pays, regarde la fertile France — et vois les cités et les villes défigurées — par le ravage destructeur d'un ennemi cruel ; — regarde, comme ferait une mère pour son petit enfant — quand la mort vient clore ses chers yeux. — Vois, vois les maux qui consument la France ; — vois les blessures, les affreuses blessures — dont ta main dénaturée a déchiré son sein malheureux. — Ah ! tourne ton épée d'un autre côté...

Dans la lettre de Jeanne : « Et s'il vous plaist à guerroyer, si alez sur les Sarrazins. »

Frappe ceux qui offensent et ne blesse pas ceux qui aiment. — Une seule goutte de sang de ta patrie — devrait te causer plus de douleur que des flots d'un sang étranger... — Alors, reviens, reviens...

Et Bourgogne revient : « La force victorieuse des paroles de cette fille étonnante a dompté ma volonté »...

Cependant les Anglais la font prisonnière (devant Angers ?) et Shakespeare, assurément, triomphe avec eux. Mais avec combien plus de pitié humaine qu'Eschyle à Salamine ! Comme il reste encore, lui aussi, sous le charme de « cette fille étonnante » ! Quel flot d'héroïsme dans le monologue des pressentiments de Jeanne !

et dans ses dernières paroles :

— « Prenez donc mon âme, dit-elle aux esprits qu'elle évoque, oui, mon corps, mon âme, tout, — mais que la France ne succombe pas sous l'Angleterre ! »

Non, jamais je n'eus de commerce avec des esprits mauvais. — Mais vous, souillés par toutes vos débauches, — tachés par le sang innocent de vos victimes, — corrompus et chargés de mille vices, — vous, parce que privés de la grâce que d'autres ont reçue, — vous jugez qu'il est impossible — de faire des merveilles sinon avec le secours de démons. — Non, cette Jeanne d'Arc que vous méconnaissez, — elle a vécu vierge depuis sa plus tendre enfance, — chaste et immaculée dans chacune de ses pensées, — *et son sang virginal que vous allez cruellement verser — criera vengeance contre vous aux portes du ciel !*

Si, conclut M. Reinach, le poète, dans ces vers splendides qui pâlissent, hélas ! à la traduction, n'a pas proclamé, en face de l'Angleterre, son propre jugement sur Jeanne, je veux que Corneille n'ait point parlé par le vieil Horace et Molière par Alceste...

Que ce procès *anglais* de réhabilitation ait à peu près échappé à tant de commentateurs de Shakespeare ; que Littré ait pu écrire que Voltaire a emprunté à Shakespeare les impuretés de *la Pucelle* ; que Michelet, Hugo, Lamartine, Taine n'aient pas fait une place à la Jeanne de *Henri VI* tout près des plus fameuses héroïnes du grand poète anglais, c'est ce que je ne me charge pas d'expliquer. Mais quelle joie pour nous, aujourd'hui surtout, d'associer enfin à la plus pure des gloires françaises la plus magnifique des gloires anglaises !

§

Dans **Comœdia**, une série d'articles de Rachilde intitulée : *Bolchévisme de Salon*. Il y a dans ces pages, comme dans tout ce qu'écrit Rachilde, cet inattendu de la notation et cette sorte de surnaturel (ou surréalisme) qu'elle donne aux mots les plus simples. Elle voit et nous fait voir le dedans des êtres et la lumière intérieure des choses que ses yeux éclairent avec l'intensité subite d'un projecteur. Il faudrait tout citer, car c'est dans sa course sur

des cailloux blancs que son style en cascade se brise et nous éclabousse de diamants et de rubis.

C'est aux temps des Gothas et des Berthas, chez Minerve. On fonde une société féminine, car le moment est venu pour les femmes d'intervenir. Les femmes ont un rôle à jouer des plus émouvants : *demander la paix :*

Commediante ! Tragediante !... Le temps est gris,lourd, comme une peau de bête qui vous tombe dessus. Un vent humide et tiède semble apporter, de très loin, un relent de la terrible *odeur verte*, l'odeur des pauvres cadavres pourrissant, là-bas, sans sépulture possible, l'*odeur verte* remplaçant, ici, l'*heure verte*, de sinistre mémoire. (Pour tuer l'absinthe il aura donc fallu tuer des millions d'hommes ?) Oui, cela pénètre dans l'atmosphère de Paris et dans le monde entier, ce parfum atrocement fade, cet extrait de la guerre en chaleur ! L'immonde *animale* de luxure et de luxe, qu'il faut engraisser du meilleur de notre chair et du plus noble de nos amours, la Guerre dure encore !... Elle est plus que jamais bien portante et elle immobilise, refroidit, à ses genoux, tous les mâles qui la servent.

En allant chez Minerve, sous ce vent malsain, je songe à cette affiche d'avant-guerre, d'un non-sens vraiment révoltant :

Fourrures d'été.

O femmes, jamais lasses des écorchements de créatures innocentes, ce sont, maintenant, des peaux de soldats qu'on vous jette sur le dos.

Minerve attend, dans le temple assombri, d'autres visiteuses.

Minerve habite une maison de verre. Ses salons sont posés dans un grand jardin du vieux Paris comme autant de châsses de cristal. Le voisinage du gazon des pelouses, des murailles de lierre, des arbres énormes, y glissent, en été, une délicieuse pénombre d'aquarium. C'est mystérieux et frais. Derrière les vitrages, on voit onduler les femmes comme autant de sirènes pailletées auxquelles, hélas, une implacable couturière aurait coupé la queue, et les uniformes éclaboussés de rouge, soulignés de galons d'or, y prennent des reflets de poissons chinois, tandis que les plus sobres habits y font les *Ombres-Chevaliers*.

De temps à autre, un hibou, d'une blancheur de neige (*rara avis !*) s'accroche à une verrière pour la rendre toute vibrante d'un rire stranglé, étrange ronron de chat ou vague toux, léger avertissement de la nature animale demeurant ironique devant les ébats bien mondains.

A la détresse des hommes qui se traînent sur tous les champs de bataille en demandant à boire va se mêler enfin la fatale hystérie de leurs compagnes prostrées devant les foyers éteints ou le flamboiement meurtrier des usines. Ils montent, grandissent, vont emplir la cité, les

hurlements des louves répondant aux cris des loups ! Mais une fabuleuse plaine de neige sépare ceux-ci de celles-là. Une effroyable étendue déserte, la page blanche de l'inconnu, une page que des lâches ont arrachée au livre de nos gloires pour s'en faire un linceul : les Russes ont déclaré la paix !

On ne rit plus, on parle à voix basse. On ne sait pas au juste ce que l'on doit penser, mais on a l'envie secrète de se tordre les bras et le bâillon des conventions mondaines vous ferme la bouche ; on est en face de l'inconnu, comme les prisonniers d'une parole proférée plus haut que nous, par un maître puissant : l'Instinct de la conservation. Qui donc aura le courage d'avoir peur ?...

Minerve, pâle et blonde, les yeux secs, l'air d'une moisson fauchée d'où jaillit, debout, le dur bleuet du regard, dit, en manière de salut, cette étrange phrase :

— La guerre, l'accouchement de l'homme. Nous ne sommes plus que leurs sages-femmes ! (*Pensées d'une Amazone.*)

. . . .

Le temple devient sombre comme un caveau. Ah ! si je pouvais ne pas écouter ou ne pas comprendre ?

Sur quelle tombe se situent nos vaines agitations ? Quelle célèbre courtisane fut ensevelie sous ce parquet lamé de bois précieux, ce jeu de dames qui la recouvre d'une puérilité lui survivant ? Le canapé *Récamier*, de bronze et de soie, où se pose le buste droit, la duchesse de C..., dont le profil prend tout à coup la dureté olympienne du marbre, est, en somme, très voisin de ce trépied de pythonisse où l'on a fait asseoir *la poursuivie*, et voici que les traits mêmes de la duchesse s'apparentent, par leur fine dureté de camée, à ceux de cette fille de la science du labeur. Ces deux statuts se font face, sur les ruines de l'amour, sur la poussière de toutes les religions.

Mes nerfs sont à vif. J'ai amené ici, en lui assurant que *c'était bien amusant*, une de mes amies de la *Vie heureuse* : Gabrielle Réval, beauté espagnole aux yeux de velours, l'auteur des *Sévriennes* et de *L'Infante à la Rose*, femme exquise, incapable d'un mouvement de haine, spirituelle et bonne... je devine qu'elle doit m'en vouloir de l'avoir introduite au milieu de ce drame !... Par la porte entr'ouverte du temple, loin du cercle des femmes, rôdent les vieux messieurs dont quelques-uns ont trente ans. Ils ont l'air de gens très dignes qui ne jettent pas de pain aux fauves ni d'huile sur le feu sacré. Sont-ils pour ou contre nous ? Ce sont des neutres...

. . . .

Parmi les femmes, la grande Séverine, dont le petit chapeau noir et crâne faisait l'effet, de loin, de la coiffure légendaire de Napoléon Ier, en vêtement simple, en taille de pensionnaire, mais tout de suite remarquée

dans l'ensemble des toilettes modernes. Celle qui s'habille simplement paraît toujours en travesti. Au fond Séverine porte sa propre livrée : elle est l'esclave de sa bonté frénétique. Elle arrêterait, je pense, la destinée des nations au coin du bois, si celle-ci devait fouler aux pieds un jeune moineau tombé du nid. Or, que la destinée des nations avance ou recule... l'oiseau meurt quand même sans en avoir été touché... la séance continue !

Il y avait Mme Lara, intrépide logicienne, organisatrice qui désorganise pour réorganiser, artiste vaillante et ravissante. Georgette Leblanc, fée de lumière blonde cherchant à capter l'Oiseau Bleu. Lucie Delarue-Mardrus, princesse lointaine, imprégnée d'un orient savoureux, laissant traîner la phrase en collier, perle à perle, semant ses mots comme on ôte des bagues... Et tant d'autres femmes, de tous les milieux, directrices d'œuvres d'art ou de bienfaisance, infirmières ou dames patronnesses, sur qui planait, perpétuelle menace, bien au-dessus du blanc hibou de Minerve, l'horrible corbeau féroce de la guerre, au bec teint de pourpre. . . . .

Et puis, il y a le vent... Ah ! ce vent de l'*odeur verte* qui passe, malgré les fleurs du jardin ! Il n'en faut pas plus pour faire bondir le fauve qui est en moi. Subitement le temple s'écroule sur mon cerveau, la courtisane ensevelie se sauve éperdue, faisant otter sa tunique directoire et semant ses sandales. La terre monte, envahissante, bouleversée par une mystérieuse et muette mitraille, les arbres énormes apparaissent, tels tous les monstres de la forêt ancestrale se serrant autour de moi. Je tire, sur la chaîne des conventions très mondaines, de toutes mes forces, mais, je sais, à n'en pas douter, hélas, que la vieille panthère m'échappera ! . . . .

..... Vivre dangereusement ! Mourir en beauté ! Grandes balançoires des jardins bien clos !... Oui, c'est toujours nous qui sommes les princesses, mais, en attendant, c'est toujours *eux* qui crèvent ! *Tragediante ! Commediante !*

C'est un plaisir rare de trouver dans un journal des pages de cette qualité !

R. DE BURY.

ART

Les peintres d'Armor, galerie Joyant. — Trente tableaux de Vlaminck, galerie Bernheim jeune. — Exposition Gustave Jeaulmes, galerie Druet. — Aquarelles de M. Tarkhoff, galerie Druet. — Exposition de MM. Rivera, Berthold Mahn, Jacques Blot, Corneau, Fournier, Farrey, galerie Blot. — Exposition du 3e groupe d'art contemporain, galerie Marcel Bernheim. — Exposition Robert Vallin, galerie Sauvage. — Exposition Jeanès et Gaudissard, galerie Druet.

A l'exposition des **peintres d'Armor** vous trouverez des

œuvres de Bretons bretonnants, de Bretons d'origine férus de parisianisme, de modernisme ou d'orientalisme, des peintres d'origines diverses passionnés de Bretagne et ayant coutume d'aller planter leurs chevalets dans la lande ou près de la mer bretonnes. Sont conviés les Bretons et les amoureux de la Bretagne. L'éclectisme prescrit par ce mode de recrutement apporte une intéressante variété ; il donne place aussi à des peintres d'intérêt purement local, donc restreint ; mais le moyen, dans une exposition largement régionale et décentralisatrice, d'éviter le peintre presque officiel de telle petite ville, où il représente par définition le peintre, et depuis de longues années ! Ces indifférents se perdent dans l'harmonie générale de l'exposition et dans un ensemble varié et captivant ; on n'y trouve point d'ailleurs tous les peintres de Bretagne. Manquent David-Nillet, Ullmann, d'autres encore ; mais rien n'est complet en ce monde.

Mlle Barbey, peintre de talent, organisatrice de l'Exposition, a fait bonne mesure à l'art décoratif et à l'art populaire. Comme en beaucoup de nos provinces, et des plus traditionnelles, l'art populaire ne fournit pas grand'chose, en dehors des petites pièces, bijoux, cuillers, médailles appartenant au passé. Les images populaires, assez curieuses, reproduisent de vieux modèles. Les céramistes refont quelques pièces de style courant, sans grande recherche et un peu au hasard. Néanmoins il demeure une impression de couleur particulière, agréable et franche due aux robes, aux broderies.

Un beau tableau de Gauguin préside à l'exposition. Ce n'est pas du meilleur Gauguin, mais il porte bien sa date ; il relève de ce métier robuste, un peu de sculpteur que Gauguin pratiqua avant de voir son tableau par plaques de couleur en harmonie, à la façon d'un vitrail. Maurice Denis a envoyé un portrait de Sérusier très vivant, dans une lumière curieuse. Serusier et Mme Claude Serusier sont présents avec des œuvres d'une belle valeur décorative. Bourdelle expose une maquette de monument à Tristan Corbière. La face et le torse de Tristan Corbière se détachent, vus de trois quarts, d'une stèle. L'image de Tristan Corbière n'est pas très facile à formuler, car le document intéressant fait défaut. Néanmoins, comme il serait injuste que la pierre, le marbre et le bronze ne nous conservent point son image, on comprend que Bourdelle se soit contenté de ses insuffisantes ressources d'information.

Cette précarité d'indication rend malaisée la critique de son interprétation ; pourtant on peut dire sans parti pris que le personnage représenté ne donne pas l'évocation qui se dégage des *Amours jaunes*. Ce Corbière, parisien parisiennant, mécontent et amoureux de la grande ville, ironique et lyrique en même temps et au cours du même poème, nerveux, rongé d'inquiétude, brusque, audacieux, d'une sensibilité d'écorché, tout en visions rapides, en boutades, en mots, en parodies rageuses, le retrouve-t-on en cet ingénu, en ce simple un peu gothique que présente Bourdelle? Sans doute l'arrangement un peu archaïque du béret, la stylisation de la chevelure contribuent quelque peu à cet aspect un peu douloureux, pieux, émotif, qu'on verrait bien à quelque saint sculpté au porche d'une église, à un pieux donateur peint au coin d'un tableau de sainteté candide et dévotieux. Ce personnage n'a rien du révolté, de l'excédé que fut Corbière. Mais puisque Corbière n'a tenté ni le pinceau ni l'ébauchoir d'un de ses grands contemporains, ce sera Bourdelle qui lui imposera sa forme pour les temps à venir. Corbière eût pu être moins bien servi.

A signaler les gouaches robustes d'Adolphe Beaufrère, une solide étude de nu de Bergevin, des marchés et des coins de vieille ville très sensibles de M. Chanzy, un paysage breton de maisons, de crique, de coteaux s'estompant sous une pluie tenace, d'un art très détaillé et impressionnant de M. Jules Galand, le marché aux sabots et le pardon de saint Philibert de Mlle Barbey, larges ensoleillements aux ombres bleues vigoureusement tracées, peuplés, quand le peintre évoque des personnages, de silhouettes sobres et justes; des fleurs de Mlle Magdeleine Dayot, dont un paravent à motifs de jeux d'enfants intéresse par le naturel des petits modèles et une spirituelle décoration, les fleurs de plein rêve de Mme Desbordes-Jouas, d'un charme si personnel, une marine de Dezaunay, des paysans au marché, empreints par Déziré d'une vie singulière, le caractère affluant à la physionomie, des paysages et des personnages Paimpolais brossés hardiment par Henri Lejeune, un paysage aux émaux violents mais curieux de Miss Mac-Mullan, les paysages de MM. Périnet, Pichon, de Mlle Pirion, de M. Quelvée qui peint les rochers de Ploumanach, évoque avec émotion Jésus chez Marthe et Marie, évoque en harmonies doucement imprécises les heures heureuses dans les beaux jardins.

M. Sabbagh, hanté par l'imprévu dans la mise en page, tra
crit très individuellement des rues de village; M. Thorndike p
agilement et finement les eaux tourmentées ; Mlle Mania Ma
figure une Bretagne violente et attristée sous la menace du g
temps, peinture imparfaite mais intelligente ; Mme Val note ale
ment un enfant de l'île Bréhat ; M. Quesnel détaille avec soin
soir d'orage à l'île Tudy, avec des jeux et reflets bien étud
Les gravures de M. Morin-Jean sont remarquables, aussi celles
M. Broutelle, évoquant des gars de métier au travail. La nat
bretonne apparaît fiévreuse et désolée à deux paysages de Vall
ton d'un éclairage orageux et féerique, et ensoleillée chez M.
La Villéon, sévère chez M. Alcide Le Beau. Des études de
Mordant rappellent son faire vigoureux et sa puissante transcr
tion des gens de mer.

§

Trente tableaux de **Vlaminck**, chez Bernheim-jeune, démo
trent un art personnel, puissant, un peu violent, d'une éloquen
singulière, très accentuée, à laquelle manquerait peut-être un p
de variété. Le dessin est très expressif, le paysage vibre en s
harmonies, même aux heures calmes, mais bien d'ensemble. U
mouvement très logiquement déduit entraîne dans le mêm
rythme les architectures, les terrains, les ciels. Les eaux so
fortement nuancées, traduisant en clairs panneaux le décor de
rive, muant en transparence tout le paysage projeté sur leu
miroir. La nature est vue par un des regards les plus sensible
à ses variations et à ses plans qu'on puisse voir aujourd'hui. Que
ques tableaux de fleurs sont dans leur simplicité de la plus par
faite maîtrise. La joie de peindre s'y décèle entière. Si l'on peu
souhaiter parfois quelque souplesse à cette vigoureuse nature d
peintre, on se plaît à arriver au déploiement de cette vigueur e
de ce beau tempérament.

§

Jeaulmes est un de nos meilleurs décorateurs. Il recherch
en de claires harmonies la présence de statures nobles et classi
ques. Il évoque des tableaux de grâce printanière et antique, il cré
parmi les roses en guirlande ou sous l'arabesque des treilles des
femmes au visage noble, aux lignes pures, en blanches tuniques.
Ses tons sont propices à la décoration murale et son ordonnance
toujours décorative dans ses songeries hellénistiques, comme dans

son interprétation des plaisirs modernes, des passe-temps de saison heureusement repris du goût XVIII[e] siècle. Parallèlement, de nombreux tableaux d'intérieur se parent du même charme mesuré et discret. Ses motifs sont des plus simples pour amener le tracé délicat d'une élégante silhouette féminine dans un décor de tonalité neuve et ingénieuse. Ce sont des tableaux d'une jolie intimité.

Quelques beaux meubles exécutés d'après de très intéressants cartons de Mme Jeaulmes complètent cette exposition.

M. **Tarkhoff** a longtemps peint, nerveux, vibrant, tourmenté, un peu saccadé. Son choix d'aquarelles présente toutes ses anciennes qualités dans un bel éclat de couleurs, avec plus de calme et de maîtrise. Il y a là de très intéressants bouquets et de larges paysages bien dorés de soleil avec l'éclat multicolore d'un coq bien dessiné et de plumage éclatant pour fournir à la page colorée comme une dominante bigarrée.

§

Galerie Blot, de bons portraits de M. **Rivera**, qui, après avoir passé par le cubisme, se retrouve à un mode de classicisme très attentif à la vérité du mouvement et à sa franche interprétation. De son excursion dans les géométries picturales M. Rivera garde quelque raideur. Il s'en débarrassera vite et nous donnera de la vie très nettement et vraiment captée au mouvement du modèle. M. **Berthold Mahn** est bon peintre, un peu timide dans le maniement de la couleur. De peur de dissonner, il n'orchestre pas assez. Mais ses dessins, ses portraits au crayon dénotent un artiste à l'effort patient, opiniâtre et doué du sens vrai du portrait. Celui qu'il a donné du romancier Jean-Richard Bloch est excellent. M. **Jacques Blot** est un paysagiste fort intéressant. MM. **Corneau**, **Fournier** et **Farrey** sont des chercheurs de synthèses dont l'effort, tôt ou tard, aboutira.

§

Galerie Marcel Bernheim, un nu de d'Espagnat de la plus belle qualité, œuvre de plaine maîtrise, une belle série de Camoin, des intérieurs très harmonieux de Challié ; un portrait très fin et robuste de Picart Le Doux, qui expose aussi des eaux aux beaux reflets curieusement synthétisés dans la mesure la plus esthétique ; une bonne marine de Peske, un nu éclatant de van Rysselberghe ; des œuvres d'artistes moins notoires : MM. Henry Gaulet, Bon-

homme, de Botton manifestent des talents certains. Un jeune céramiste, M. Buthaud, montre du goût et de l'éclat.

§

M. **Robert Vallin** expose, galerie Sauvage, nombre de toiles, d'aquarelles, de dessins d'une facture harmonieuse et juste. Robert Vallin est un excellent graveur et cela se retrouve à la solidité de ses constructions picturales. Ses paysages analysent la nature provençale aux environs de Cagnes, dont dix études comparent des profils différents, créant ainsi par juxtaposition une curieuse vue d'ensemble ; les architectures de San Gimignano, les jeux du soleil sur les palais vénitiens, la solitude agreste des villages juchés à mi-côte des Apennins apparaissent en pages d'une jolie variété, des aquarelles très nuancées, d'une fine lumière réalisant la beauté de l'été à Honfleur. C'est d'un art sûr et précis, très attrayant.

§

MM. **Jeanès** et **Gaudissard** exposent ensemble galerie Druet. Leur point de contact et leur raison de s'unir, c'est qu'ils pratiquent la même technique, peignant tous deux à la détrempe ; c'est celui des procédés picturaux qui se rapproche le plus de l'art de la fresque, qui exige, comme l'art de la fresque, une conception précise du tableau et de ses harmonies, un plan serré d'harmonies établi d'avance et qui interdit les bons hasards, sans éviter parfois les fâcheuses surprises d'une matière rebelle. Tous deux, avec des qualités diverses, comptent parmi nos meilleurs décorateurs possibles, car, jusqu'ici, ils ont recours, pour en donner la preuve certaine, aux tableaux de chevalet. Les murs à peindre sont rares. Ceux que possède l'Etat, on a pu dire que les bureaux les gaspillent, à l'ordinaire, en fâcheuses commandes d'Institut.

Jeanès expose une très curieuse série de dessins presque sculpturaux, formes féminines, évoquées dans un souple et harmonieux jaillissement, d'un beau relief sur le fond monochrome, d'un style sévère, mais d'une telle précision de dessin que la joliesse féminine y apparaît en toute lumière. Ses paysages sont des transpositions des jeux de lumière sur des coteaux, des arabesques mouvantes et diaphanes sur des roches solides, avec la notation délicate du reflet d'un rayon de tout l'éphémère sur les masses immobiles et fondamentales de la nature montagneuse. Il évoque

avec justesse les splendeurs irisées de Venise, et le décor moderne qui se meut parmi les palais du passé.

M. Gaudissard a peint de beaux aspects d'Ouled-Nails, la ligne des corps est d'une grande beauté et l'interprétation du caractère très juste. Il saisit le hiératisme rituel qu'elles apportent d'instinct et de race à leurs occupations machinales. Il a donné le point de rencontre de ce passé qui vit en elles et du ton tout moderne de leur vie en ce tableau célèbre de l'Ouled-Nail qui se farde, masquant lentement, sous la céruse et le rouge, la matité et le ton de cuivre réel de son teint. Des tableaux de fleurs éclatent en magnifiques bouquets conçus dans une recherche de tonalité chantante et un peu mystérieuse, comme pour augmenter la vie de ses fleurs de l'impression complexe de leur parfum ; ce sont des symphonies florales, du plus bel aspect.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Les nouvelles installations du Musée du Louvre ; deux dons de M. Zoubaloff. — La réouverture du Musée du Luxembourg et du Cabinet des Médailles. — L'interdiction d'exportation des œuvres d'art. — Memento bibliographique.

La réorganisation des collections du **Louvre**, qui se poursuit activement, vient de nous doter de nouvelles salles dont l'inauguration a eu lieu le 10 mai. C'est, tout d'abord, dans le département des peintures, la fin de la Grande Galerie avec les salles Van Dyck et Rubens qui lui font suite, les petits cabinets qui encadrent la galerie des Rubens et, plus loin, au delà de la collection Chauchard, une nouvelle salle renfermant les objets d'art légués au Louvre en 1914 par le baron de Schlichting.

La partie de la Grande Galerie ouverte au mois de janvier dernier (1) nous conduisait jusqu'aux écoles italienne et espagnole du XVIIe et du XVIIIe siècle. Des deux travées qui suivent, la première est consacrée à l'école flamande du XVIIe siècle, héritière à son tour des enseignements des peintres d'outre-monts rencontrés précédemment. Rubens et Van Dyck la dominent ; aussi a-t-on réuni ici quelques-unes de leurs œuvres, les autres occupant les galeries qui plus loin portent leur nom ; à côté de la *Bacchanale*, de la *Thomyris*, du *Tournoi*, du *Portrait d'Hélène Fourment*, de la *Fuite de Loth*, de l'*Adoration des Mages*, du *Triomphe*

(1) V. *Mercure de France*, 16 décembre 1916, p. 775 et suiv.

de la Religion et d'*Elie secouru par un ange* (deux immenses toiles ramenées des magasins) du premier, on trouvera du second le *Portrait de Charles Ier*, — retiré de la salle Van Dyck où il figurait autrefois et où il était en moins bonne lumière qu'ici — les autres belles effigies du *Duc de Bavière Charles-Louis avec son frère*, d'*Isabelle-Claire d'Autriche*, de *Jean Grusset Richardot*, le *Saint Sébastien pansé par des anges*, *Vénus demandant des armes à Vulcain*, et alentour Jordaens avec le *Concert après le repas*, « *Le Roi boit* » et l'*Enfance de Jupiter*, Pourbus avec la *Cène* et le *Saint François d'Assise recevant les stigmates*, Philippe de Champaigne avec le *Repas chez Simon*, Snyders, Téniers, Ryckaert, Van Mol, etc., leur font cortège. La travée suivante, réservée autrefois à Rembrandt et à son école, offre, comme celle que nous venons de quitter le fait pour l'école flamande, un choix des principaux maîtres de l'école hollandaise du XVIIe siècle. Si Rembrandt en forme le centre, cependant on ne trouvera plus réunies ici au complet, comme jadis, les vingt-deux œuvres du maître que possède le Louvre, — pas plus que, par suite des difficultés inhérentes à la disposition architecturale du Louvre qui se prête si mal à l'installation idéale d'un musée, il n'a été possible de donner une vision d'ensemble de Rubens et de Van Dyck. Certains le regretteront, mais se consoleront en retrouvant plus loin, exposés mieux à leur avantage, dans un des petits cabinets hollandais, les *Pèlerins d'Emmaüs*, les deux *Philosophes*, l'*Ange quittant la famille de Tobie*, la *Suzanne au bain*, le *Ménage du Menuisier*, l'*Ermite* et le *Juif au bonnet fourré*, qui réclament, pour être pleinement goûtés, un cadre moins grandiose et une atmosphère plus recueillie. Mais les quatorze autres Rembrandt sont là, groupés avec un goût parfait, sur la paroi de gauche autour de la *Bethsabée*, sur celle de droite autour du *Bœuf écorché*, alternant avec des toiles de Ruisdael (le *Coup de soleil* et le *Buisson*), d'Hobbema (le *Moulin à eau*), de Van der Neer, de Van der Heyden, etc., dont les tonalités, par contraste, les mettent en valeur. Mais ni dans cet éclairage diffus de la Grande Galerie, ni plus loin, dans la pénombre des petits cabinets, nous ne retrouvons le merveilleux effet qu'ils produisaient dans la salle où on les avait montrés l'an dernier et où ils étaient exposés en pleine lumière. Après Rembrandt, Frans Hals s'impose

surtout ici, sur la paroi de gauche, avec son *Descartes*, ses portraits de la famille van Beresteyn et sa *Bohémienne*, puis Cuyp avec le *Départ pour la promenade*, la *Promenade* et le *Paysage avec des vaches*. De grandes toiles de Fictoor (*Isaac bénissant Jacob*), Jan Lievens (*La Visitation*), Ferdinand Bol, Honthorst, Everdingen, complètent cet ensemble.

A l'extrémité de cette travée, une surprise attendait, le jour de l'inauguration, les invités de la direction du Louvre : sur un chevalet était placée l'exquise petite toile de Chassériau : *Vénus anadyomène* admirée deux jours auparavant à la vente Beurdeley et qui, n'ayant pu être acquise par le Louvre, lui avait été offerte par la générosité, toujours en éveil, de M. Zoubaloff. (Peu de temps auparavant, le même amateur avait déjà donné au Louvre une grande et magnifique aquarelle de *L'Alhambra* par Henri Regnault, qui venait compléter la série d'aquarelles de même sujet par cet artiste que possédait le musée et qui est maintenant exposée avec elles dans les nouvelles salles françaises du XIXe siècle).

En dehors de l'enlèvement du *Portrait de Charles Ier* transporté dans la Grande Galerie, la salle Van Dyck, qui vient ensuite, n'a pas subi de changements appréciables, et la galerie de l'*Histoire de Marie de Médicis* est, naturellement, restée ce qu'elle était ; on a seulement placé au milieu, sur le plancher, — mais l'effet est assez peu heureux — le grand tapis oriental provenant de la cathédrale de Mantes, entré au Louvre en 1912 (1). La suite des petits cabinets qui entourent cette galerie réservait, par contre, au public d'heureuses surprises. Ceux de gauche sont consacrés aux maîtres hollandais, ceux de droite aux maîtres flamands, allemands et espagnols primitifs, et le premier, dans ces deux séries, est réservé aux toiles provenant de l'ancienne salle La Caze. La place nous manque pour donner en détail la composition des six cabinets qui suivent de chaque côté ; mais il faut signaler et tirer hors pair, parmi eux celui des Rembrandt, où les huit œuvres que nous avons dites parlent si éloquemment à l'esprit et au cœur et où l'on a groupé autour d'elles quelques autres chefs-d'œuvre, comme les deux Pieter de Hooch, la *Dentellière* de Vermeer, le *Maître d'école* de Van Ostade ; puis une autre merveilleuse chapelle à la gloire des Van Eyck, de Thierry Bouts, de Van der Weyden et de Memling ; enfin le cabinet Dürer

(1) V. *Mercure de France*, 16 novembre 1912, p. 412.

et Holbein groupant es œuvres de ces deux maîtres auxquelles se sont ajoutés deux très beaux dessins : un *Portrait d'Erasme* à la plume par Dürer, donné au Louvre par M. Bonnat, et qu'il est singulièrement intéressant de confronter avec l'autre effigie d'Erasme par Holbein placée dans la même salle ; puis, de ce dernier maître, le non moins admirable *Portrait d'homme* acquis l'an dernier par le musée à la vente Flameng. Une autre nouveauté est, dans le cabinet précédent, consacré en majeure partie à Cranach, une puissante et admirable étude pour le portrait d'un prince-électeur de Saxe, semblable à celles dont s'enorgueillit le musée de Reims, et acquise à la même vente. Enfin on remarquera, dans le couloir voisin du cabinet Van Eyck, le curieux ensemble formé par les panneaux de l'école espagnole primitive du XVe siècle.

Après ces cabinets et la galerie des Rubens, on trouvera, comme autrefois, la collection Chauchard, où rien n'a été modifié (sauf que le célèbre *Angelus* de Millet a été placé dans la salle centrale) et on aura ensuite l'heureuse surprise de découvrir une salle nouvelle, conquise sur les installations du ministère des Finances qui, à la faveur de la guerre, a repris, au pavillon de Flore, la place que le Louvre était tout prêt à utiliser après le départ des Colonies et qu'il faudra bien lui rendre un jour. On y a installé la collection léguée au musée en 1914 par le baron de Schlichting : tableaux, sculptures italiennes et françaises, petits bronzes, meubles, miniatures, tabatières et boîtes du XVIIIe siècle français, où il y a, certes, fort peu de chefs-d'œuvre, mais qui ont été groupés d'une manière si séduisante dans cette avenante galerie où, par les hautes fenêtres, s'aperçoit le noble paysage du jardin du Carrousel, que cet ensemble conquerra d'emblée les faveurs du public. Les plus remarquables de ces œuvres — sauf, pourtant une belle statue en marbre de *Mercure* par Pajou — avaient été exposées l'an dernier dans la salle La Caze, et nous en avons parlé à ce moment (2). Contentons-nous donc de rappeler aujourd'hui, parmi les tableaux, l'*Ixion trompé par Junon* de Rubens, la *Judith* de Jan Matsys, le beau *Portrait de femme* de Verspronck, le *Jeune peintre* de Frans Hals, la curieuse *Baignade* attribuée à Nicolas Maes, la *Joyeuse compagnie* de Judith Leister, le *Portrait du poète Giorgio Tris-*

(1) V. *Mercure de France*, 16 mars 1919, p. 328 et suiv.

sino par Géovanni Bellini ou Catena, la *Madone* de Botticelli, l'*Allégorie de l'Amour et de la Chasteté* attribuée à Beccafumi ou au Sodoma, le *Portrait de l'amiral Cappello* par Titien, les petits Boucher, un pastel de Nattier, le *Zéphire* de Prud'hon, et surtout les admirables meubles de notre dix-huitième siècle, parmi lesquels la commode signée Cressent.

En même temps étaient inaugurées, dans une autre partie du Louvre, les nouvelles installations des collections d'Extrême-Orient, où l'on accède sur le quai par la porte Jean-Goujon. Grâce à l'activité des conservateurs et à la générosité de nombreux donateurs. — MM. Kœchlin, Migeon, Bing, Gillot, Gonse, Vever, Marteau, etc. — ces collections, inaugurées seulement en 1893 par le don de la collection de porcelaines chinoises de M. Grandidier, sont devenues un véritable petit musée où l'on peut suivre, maintenant qu'il vient d'être réorganisé plus logiquement et plus clairement par les soins de MM. Migeon et Marquet de Vasselot et de Mlle Ballot, attachés à ce département, tout le développement de l'art en Chine et au Japon. A la suite des salles contenant les 5.000 porcelaines de la collection Grandidier classées chronologiquement, depuis l'époque des Ming jusqu'à nos jours, et présentées en même temps par familles et par groupes d'objets similaires, viennent deux salles consacrées aux découvertes de la mission Foucher au Gandhâra en 1897, qui montrent les rapports de l'art bouddhique avec l'art hellénique, et de la mission Pelliot en 1906-1908, au Turkestan chinois, dont nous avons ici même, il y a dix ans (1), exposé les résultats et la signification : sculptures en bois et en bronze, céramiques, peintures sur soie où à fresque, étoffes, qui montrent à leur tour comment, en ce carrefour de nations que fut le Turkestan, l'art chinois primitif se relie à l'art gréco-bouddhique de l'Inde et à l'art de la Perse. Dans deux autres salles, des céramiques primitives — entre autres des statuettes funéraires rapportées par la mission Chavannes, — des sculptures en pierre, des bronzes, parmi lesquels le magnifique vase archaïque donné en 1912 par les Amis du Louvre, achèvent cette histoire si instructive de l'ancien art chinois. — L'art japonais vient ensuite, dans les deux longues galeries qui s'étendent l'une au Nord, l'autre au Sud. Il s'y trouve représenté sous toutes ses formes, depuis le VIIIe siècle duquel

(1) *Mercure de France*, 16 juin 1910, p. 739-740.

date l'admirable statue en bois peint de Bouddha donnée au musée en 1907 par M. Migeon jusqu'au XIXe : sculptures, bronzes céramiques, peintures, estampes, laques (parmi lesquels on remarquera dans une vitrine spéciale les pièces provenant de la collection de Marie-Antoinette) inrôs, gardes de sabres, etc., tous si merveilleux par l'invention, le sens décoratif, la beauté de la matière et de l'exécution.

Il ne reste plus maintenant à rouvrir, au Musée du Louvre, que les salles du *mastaba* et des antiquités élamites donnant sur la cour du Carrousel et, dans le département des peintures, les salles XVIIe et XVIIIe siècles, la grande salle des Etats et la collection Thomy-Thiéry consacrées au XIXe, enfin la salle La Caze rétablie dans son aspect d'avant la guerre. Ce sera sans doute pour l'automne prochain.

§

Le jour de Pâques a eu lieu la réouverture du **Musée du Luxembourg**, complètement remanié, lui aussi, du moins en ce qui concerne les salles de peinture, car — sauf l'enlèvement des Rodin transportés, à l'exception de l'*Age d'Airain*, et du *Saint Jean-Baptiste*, dans le nouveau musée de l'hôtel Biron — la galerie des sculptures n'a pas subi de changements notables et ne s'est accrue que de l'admirable *Stèle funéraire* de M. Bartholomé. Une autre belle statue, la *Source*, du sculpteur Desbois, acquise au Salon de l'an dernier, a été placée, en outre, au milieu de la grande salle de peinture qui s'ouvre à l'extrémité de cette galerie. Cette salle a été réservée principalement aux grandes compositions : les *Fils de Caïn* de M. Cormon, le *Rêve* de Detaille, la *Marche en avant* de Roll, le *Cimetière de Saint-Privat* d'Alphonse de Neuville, le *Carpeaux* d'Albert Maignan, qu'accompagnent des œuvres d'Elie Delaunay, Bastien-Lepage, Jean-Paul Laurens, Carolus Duran, Bonnat, Boudin, Harpignies, etc. Dans les dix salles suivantes ont été réparties de même, de façon à former des ensembles agréables à l'œil, les autres toiles du musée. Si l'on ne peut nier que ces groupements ne soient assez harmonieux, par contre on ne saurait taire le regret que le but instructif, qui doit être la règle principale d'un musée, se trouve moins bien atteint ; on eût souhaité, dans l'intérêt de l'enseignement à donner au public, une présentation plus logique qui ne dispersât point, par exemple, à travers cinq ou six salles,

même d'une extrémité à l'autre du musée, les œuvres d'un ıême maître et nous montrât chronologiquement l'évolution et enchaînement des créations de notre école française au cours des inquante dernières années. Or, c'est ce qui n'est guère réalisé ar ce mélange de noms et d'œuvres entre lesquelles on ne disngue que de vagues liens. A cela s'ajoute un entassement qui 'est certainement pas imputable aux malheureux conservateurs rop à l'étroit dans ce local provisoire (un provisoire qui dure epuis 1879 et dont on n'aperçoit pas encore le terme); mais, uisqu'on ne rencontre plus dans cette nouvelle réunion certains eintres, comme Gérôme, Jules Breton, Rosa Bonheur — peuttre parce que, morts depuis plus de dix ans, ils ont droit, suivant ı règle, à l'hospitalité du Louvre, — pourquoi le musée ne se lessaisit-il pas des œuvres d'autres maîtres qui rentrent dans es mêmes conditions, tels Puvis de Chavannes (qui a tant de roits, avant tous autres, à cette consécration glorieuse), Delaunay, ustave Moreau, Paul Baudry, Bastien-Lepage, Ribot, Fantinatour, Henner, Guillaume Régamey (mort depuis quarante-cinq ns !) et autres? Sans doute le Luxembourg répugne à se découonner, mais il gagnerait à cette mesure, d'ailleurs inévitable, n peu de la place qui lui manque actuellement et il pourrait ainsi onsacrer, comme autrefois, une salle spéciale aux œuvres des eintres étrangers qui ne sont pas les moins intéressantes de ses ollections et qui — à l'exception de l'admirable portrait de la mère e Whistler — ont maintenant complètement disparu du musée.

Nous ne pouvons entrer dans le détail de ce que celui-ci nous ffre actuellement. Signalons seulement, dans les petites salles lu fond, les beaux ensembles fournis par Puvis de Chavannes vec Gustave Moreau, Dulac, Maurice Denis et autres peinres de même caractère, par Carrière et Cazin, par Guillaume Régamey, Degas, Louis Legrand et Forain; puis, dans celle des leux salles qui s'ouvrent à droite de la galerie de sculpture, conacrée à la collection Caillebotte, les œuvres de Renoir, Sisley, Coulouse-Lautrec acquises ou léguées en ces dernières années et ne belle statue en bronze de M. Joseph Bernard; enfin, dans la alle vis-à-vis, un choix d'œuvres caractéristiques des principaux eintres de notre école actuelle, avec une charmante *Danseuse* en ronze du statuaire Schmied.

La place nous manque également pour parler de la réouver-

ture du Cabinet des Médailles : c'est un sujet trop important et trop intéressant pour être traité seulement en quelques lignes ; nous en parlerons dans notre prochaine chronique.

§

Une mesure d'une importance capitale vient d'être prise par le gouvernement : à la suite du vote, le 29 avril, par la Chambre des députés d'un article de la loi de finances tendant à l'**interdiction d'exportation des œuvres d'art**, le ministre a fait signer un décret aux termes duquel est « prohibée la sortie des objets d'art et d'ameublement antérieurs à 1830, ainsi que des œuvres des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs décédés depuis plus de vingt ans à la date de l'exportation... Des dérogations à la prohibition pourront être accordées dans les conditions qui seront déterminées par le ministre des Finances, après avis du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. » Ces conditions sont les suivantes : les objets bénéficiant de ces dérogations seront frappés d'un droit de sortie de 50 o/o *ad valorem*, plus 0,50 o/o par tranche de 1000 francs, pour les objets d'une valeur inférieure à 100.000 francs ; pour les objets d'une valeur égale ou supérieure à 100.000 francs, ce droit de sortie sera de 100 o/o.

Ici même, dès 1916 (1), lorsque M. André Honnorat, aujourd'hui ministre des Beaux-Arts, déposa sur le bureau de la Chambre une proposition de loi dans ce sens, nous avons montré la nécessité urgente de protéger notre patrimoine artistique contre l'exode à l'étranger dont il était menacé. C'est au bout de quatre ans seulement que, talonné par la nécessité de se procurer des ressources budgétaires et effrayé par la crise du change, le Parlement commence à s'émouvoir et, du coup, par une de ces décisions hâtives qui lui sont trop coutumières, va bien au delà de ce qu'on lui demandait. En effet, ce que nous réclamions avec M. Honnorat, c'était la sauvegarde et le maintien en France des œuvres *présentant un intérêt national d'histoire et d'art*, qu'il s'agissait de classer, et, d'autre part, la taxe proposée ne s'élevait que de 5 à 15 o/o de la valeur de l'objet. En interdisant en bloc l'exportation de *toutes* les œuvres anciennes, en soumettant celles pour lesquelles une dérogation serait permise (et que de formalités, d'ennuis ou d'intrigues engendreront ces demandes

(1) *Mercure de France*, 16 janvier 1916, p. 326 et suiv.

de dérogation !) à des droits de sortie formidables se superposant à la taxe de luxe déjà existante, ne va-t-on pas à l'encontre même du but qu'on visait, c'est-à-dire à la ruine de notre commerce artistique ? De fait, dès le lendemain de la promulgation de ce décret, la vente Willems, qui devait avoir lieu à la galerie Georges Petit, et qui eût produit environ un million, a été contremandée, et c'est ainsi une centaine de mille francs de droits qu'a perdus le fisc. Bien d'autres remarques seraient à faire : M. Raymond Kœchlin, président de la Société des Amis du Louvre — et que, par conséquent, on ne saurait suspecter de froideur à l'égard de notre art national et de complaisance à l'égard des marchands, — les a exposées excellemment dans un article publié par le *Journal des Débats* (1); nous y renvoyons nos lecteurs et nous souhaitons avec lui que le Sénat apporte d'utiles retouches au texte si légèrement voté par la Chambre.

MEMENTO. — Il n'est pas trop tard, quoique cette brochure ait suivi de près l'ouverture du Musée Rodin, pour signaler l'excellent catalogue que la direction de ce musée a fait paraître de ses collections. Il est illustré de 13 gravures hors texte offrant le portrait du maître et la reproduction de ses principales œuvres, et M. Léonce Bénédite l'a fait précéder d'une instructive notice biographique sur Rodin.

Dans un volume alerte et vivant, amusant comme un roman (*Dix années à Malmaison;* Paris, E. Flammarion; in-16, 6 fr. 50) M. Jean Ajalbert, conservateur de la Malmaison de 1907 à 1917, vient de conter les souvenirs de son séjour dans la demeure de Joséphine, le récit de ce qu'il y entreprit et de ses conflits avec la routinerie administrative, hostile par principe aux initiatives intelligentes. Comme le dit son ancien ministre, M. Léon Bérard, dans une spirituelle préface, « ce livre raconte l'histoire d'un fonctionnaire qui n'a pas voulu se conformer à la définition de son emploi », et qui, malgré cela, ou peut-être à cause de cela, y a fait d'excellente besogne.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHITECTURE

L'art monumental au Salon. — Le Salon, qui a retrouvé ses locaux anciens du Grand Palais, a repris de même en majeure partie sa physionomie ancienne à la *Société des Artistes Français*. Sans doute on trouve dans la section d'Architecture de nombreux projets et inventions plus ou moins bizarres, de monuments

(1) Numéro du 5 mai.

ou constructions commémoratives ; des inventions pharamineuses à la gloire ou au souvenir des soldats de la grande guerre, — qui sévissent de même aux sections de peinture et surtout de sculpture. Mais nombre d'exposants retrouvent aussi les occupations et les préoccupations du passé, et l'on peut constater avec plaisir que certains ont apporté des travaux de valeur.

C'est donc pour mémoire surtout que nous mentionnerons des projets d'actualité, parmi lesquels on peut indiquer au hasard l'autel à la patrie de M. Soury (1) ; un monument du Souvenir, dont il a été parlé déjà, semble-t-il, et suivant quoi M. Thomas Hamel transforme en cuvette la place du Carrousel ; d'autres au 36e d'Infanterie dans les Vosges ; le monument du souvenir à Nice et celui du 14 juillet 1919, à côté d'une invention à « la gloire de la Marseillaise », avec « voie sacrée, crypte, enclos des disparus, maison des combattants », etc. ; plus loin un monument encore aux aviateurs, puis d'autres aux Morts, statues commémoratives, groupes, bustes, stèles, sarcophages, urnes funéraires, — dont l'abondance était attendue, du reste, et ne pouvait guère surprendre, non plus que la pauvreté des inventions, — le genre malgré tout demeurant assez limité.

Pour mémoire, j'indiquerai de même le projet d'une gare nautique aux Etats-Unis, que doit dominer l'éclairage d'une tour gigantesque ; un projet bizarre pour la décoration, — bien inutile — de la légendaire Baie des Trépassés en Bretagne, par M. L. Vergnes, et l'aménagement des abords du Mont Saint-Michel, que propose M. L. Barbier, — série à laquelle on peut ajouter l'envoi d'une suite de planches traduisant les visions du Dante aux Enfers, mais dont la place serait plutôt dans une édition de la *Divine Comédie*, car elles ne se rattachent que bien indirectement à l'art monumental, si elles sont à la louange du talent et de l'imagination de l'auteur.

§

Parmi les grands travaux de relevés et restitutions qu'on récompense de coutume, — surtout lorsqu'ils concernent l'antiquité gréco-romaine, — M. Patrice Bonnet expose un important travail sur *Priène*, en Ionie (Asie-Mineure), qui tient une salle entière

(1) Je m'excuse si j'ai estropié ou omis quelques noms d'exposants dans ce compte rendu, étant obligé de les lire sur les planches exposées où certains sont douteux ou difficilement visibles, lorsqu'ils ne « brillent pas par leur absence », — ce qui m'a bien forcé de les omettre.

montre divers aspects de la ville, tassée au pied de son Acro-
le, qu'escaladent des fortifications (1). Le travail de M. Patrice
nnet, je veux le croire, est très savant, appuyé sur les travaux
les fouilles, et il a coûté beaucoup de peine à son auteur; mais
vouerai qu'un tel effort me laisse assez froid. — Restitution
core, et surtout restauration, se trouve la grande étude de
Foursimault sur *Saint-Benoît-sur-Loire*, abbatiale de la pé-
de romane et dont les réparations, la mise en état incomben
x *Monuments historiques*. — De M. Gérard on remarquera
core la curieuse porte fortifiée de *l'abbaye de Longpont*
isne, qui a souffert lors de la deuxième ruée allemande et de-
a être remise en état); de M. H. Varenne, c'est le *château du
ly d'Artigny, à Montbazon*, avec une curieuse décoration de
crypte, en mastic coloré; une étude de M. Chanvallon sur
ôtel de la Chancellerie à Romorantin* (XVIe siècle) qui offre
vers détails curieux et, de M. Sineyre, sept planches pour la res-
uration du *château de la Guillerie* (Eure-et-Loir), - série à
quelle on devra joindre les relevés de fresques de M. Ch. Chau-
, dans *l'église de Lavardin*, — très abîmées malheureusement,
et l'important envoi de M. Nicq-Doutrelingue, de belles plan-
es sur le *Vieux Cambrai*, — où le Boche a exercé ses ravages,
et qui montrent le portail de l'ancien évêché, ou cité Fénelon
620), la chapelle des Jésuites (1642), le Jubé de Saint-Géry
623), ou le portail de l'église des Récollets; plus loin une res-
ution de la porte de Paris; la porte Cantimpré; la porte de
ncien hôtel de Simencourt (XVIIIe siècle), etc. — M. T. Teuzy a
voyé enfin le *portail nord de Chartres*, grande planche qui
ontre le détail d'une des parties les plus curieuses de la cathé-
ale, et M. Georges le *portail de Saint-Gilles* à Caen, qui est
e des choses les plus remarquables de l'exposition.

§

Nous arrivons à la série des dessins, aquarelles, crayons, cro-
is de voyage ou de promenade, — toujours intéressants, car ils
duisent la libre fantaisie de l'auteur, — et à côté de séries des-
ées à la *Commission des Monuments*, comme celle des églises,
âteaux, etc., de la région ouest qu'apporte M. H. Deverin
endée, Poitou, etc.), et où l'on retrouve *Saint-Pierre-du-*

1) Cf., à propos des fouilles de Priène, les indications données dans le vol.
M. F. Sartiaux : *Villes mortes d'Asie-Mineure*, p. 107 et suiv.

Martray, à Loudun ; l'église d'Oyré; le *vieux pont à Saint Savin ; l'église de Vivonne;* celle de *Villesalem; l'abbaye d Montmorillon* et son curieux octogone; *l'église de Parthenay le-Vieux;* les *tours* et *l'évêché de Melle;* la façade de *Saint Jouin-de-Marnes; l'église d'Airvault*; l'intérieur de *l'églis d'Oiron;* la *chapelle de Menigoute;* le tombeau de *l'église d Saint-Génard*; *l'église de Saint-Marc-la-Lande*; le *donjon d Niort*; le chevet de l'église de *Vaussais*; *l'église de Clussais*; le tours du *château d'Agramont*; le joli portail de *Saint-Pierre du-Chemin*; *l'église de Vouvant*; la *chapelle du Mûrier Batz*; le *donjon de Nantes* et la *porte Saint-Pierre*, dont nou avons vu le dégagement; le curieux *château de Chateaubriant* etc. — en tout une soixantaine de planches et l'un des envois le plus intéressants de cette année ; — on peut mentionner encor les dessins de M. F. Baillet sur *Verdun*, *Schlestadt*, *Massiges* ceux de M. H. Frivaz sur *Versailles*; *l'église de Meudon*, pa M. Datelberger; un coin de la *collégiale* ruinée *de Saint Quentin*, aquarelle de M. Aug. Drouot, qui a envoyé de mêm une vue du *Vieux Lyon*; la porte de *l'église Saint-Pierre-d'A vignon*, grande planche de M. Albert Turin; les *Vieux logi en Anjou*, de M. Jamard, et de M. Albert Turin, encore le trè joli détail d'une *maison de Noyon* (n° 2, rue des Deux-Bornes) qui fut détruite en 1918 par l'ennemi et dont l'auteur, à défau de mieux, nous conservera du moins le souvenir. J'aurai à men tionner encore la tragique *cathédrale de Reims*, de M. Sauvi gnac ; des aquarelles bretonnes de M. G. Baudouin (*maison d Saint-Brieuc, croix de Saint-Avé*, etc.); de M. G. Ernest, *l porte de Saint-Crépin, à Evron*; le *château et le village de Pi non*, au *Chemin-des-Dames*; *Noyon* en 1917 et des vues d'Al sace, aquarelles de M. Maurice Dambrun; de belles eaux-forte de M. Pierre Mourel sur la façade mutilée de *Reims*, *la cathe drale de Strasbourg*, *Notre-Dame-de-Paris*, les *Halles d'Ypres* etc. ; un curieux envoi de M. R. Gaucher montrant les reste lamentables du *château de Ham* et les décombres de la ville, e une jolie aquarelle du Dr Hubert Bonnefon sur la *ruelle de Chats à Troyes*. De M. G. Devignes je suis heureux de signale encore une série de treize aquarelles, hautes en couleur, et qu donnent des coins et paysages en pays maures.

§

Dans la série des dessins, crayons, eaux-fortes, lithographies qui se trouvent à l'étage, dans la galerie formant balcon sur le hall de sculpture, on pourra remarquer encore beaucoup de pièces de valeur, et que leur nombre même m'empêche de mentionner. Je voudrais signaler cependant une *église Saint-Séverin*, crayon noir et couleurs, de M. Henry Barnain ; de M. G. Brun-Buisson l'intérieur de *Saint-Etienne-du-Mont*; le *cloître des Billettes*, de M. Siméon François; une porte et une tour du *château de la Roche-Jagu*, aquarelles de M. Libert ; un dessin à la plume de Luce sur le *beffroi de Souillac* (Lot) ; une série d'aquarelles de M. Oct. Geste sur *Reims* dévasté, la cathédrale avec les décombres du quartier, la place Saint-Timothée, la rue de l'Etape, etc. Une belle eau-forte de M. P. Varin montre également les tourelles de la *porte du chapitre*, subsistant seules avec l'arcade de l'entrée, — les constructions d'autrefois étaient solides ! — tandis que les maisons attenantes, — papier et crachats, — se sont effondrées avec les bâtiments de la cour, tant qu'il ne reste plus pour décor que la masse toujours debout, sinon intacte de l'église. — De M. H. Lhomme on peut indiquer encore des eaux-fortes sur les *vieilles rues de Rouen*; des dessins de M. Didier Pouget sur *Argentat* (Corrèze) ; des coins de *Saint-Brieuc*, aquarelles de M. Fernel; trois dessins coloriés de Jules Viatte sur *l'église de Colmar*, *Thann*, *la cathédrale de Metz*; une belle eau-forte de M. Gust. Port sur la porte de *l'hôpital de Luxeuil*; des coins de *Vézelay*, dessins de M. R. Auger, et enfin une très belle eau-forte de M. Zévort sur le *port de Dordrecht*.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

L'oncle de Marceline Desbordes-Valmore. — Il existe au musée de Douai un portrait de la poétesse où elle est représentée levant au ciel des yeux de muse mélancolique, bien loin du livre ouvert sur la table. Perdue dans cette molle rêverie à la mode du jour, et qui, chez elle, était dans la nature, elle ne semble rien voir. Ainsi l'a peinte celui qui pouvait la mieux connaître, uni qu'il lui était par les liens du sang, Constant Desbordes, le frère de son père.

Félix Desbordes était peintre aussi, mais d'équipages et de blasons, comme le père de Froissart. L'oncle Constant avait eu plus d'ambitions ; il était allé travailler à Paris dans l'atelier de Nicolas Brenet. Souvent à Douai avec cela, se plaisant au logis que son frère habite près de l'église Notre-Dame, logis tout peuplé d'enfants qu'il amuse par ses chansons et auxquels il raconte des histoires. Un jour, il fait mieux : Marceline, « haute comme sa boîte à couleurs », est assise dans une petite chaise, faisant manger des gâteaux à sa poupée qu'elle a entre les bras, il saisit ses pinceaux et la peint dans cette attitude naïve. M. Descaves, qui nous le raconte dans son beau livre, *La Vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore*, ne nous dit pas si cette esquisse fut conservée. Qu'il eût été intéressant de la confronter avec le portrait où ses yeux sont si noyés de mélancolie ! Il est vrai qu'ils avaient beaucoup pleuré depuis les jours de cette première enfance.

§

Constant Desbordes naquit à Douai et y fut baptisé en l'église Notre-Dame le 1er février 1761. Ce devait être un fort bon homme, si l'on en juge par les regrets qu'il laissa à sa nièce, mais, peintre médiocre, ce n'est pas lui qui eût rendu son nom célèbre. Son plus beau titre de gloire, plus que d'avoir été le premier maître de Paul Delaroche, est l'amitié dont voulurent bien l'honorer Girodet, Gérard, Gros, hôtes comme lui de l'ancien couvent des Capucines transformé en une manière de phalanstère pour artistes, qui fut jeté bas quand on traça la rue de la Paix. Là, Marceline le retrouva dès 1808 ; elle vint l'y voir bien souvent, et ce sont ses impressions qu'elle conte dans son roman : *L'Atelier d'un peintre*, quand elle décrit les longs corridors sur lesquels s'ouvrent les portes branlantes des cellules. Chacune avait son hôte. Dans la sienne, le brave Desbordes travaillait héroïquement à une grande machine longtemps oubliée dans les greniers du Louvre et envoyée depuis au musée de Douai : *La Découverte de la Vaccine*. Là aussi il dut faire ce portrait de la poétesse que possède le même musée et qui fut un certain temps chez Latouche. Desbordes, alors, s'affligea de le savoir entre les mains d'« un méchant ».

Il aimait sa nièce d'un amour si exclusif et profond qu'il ne put lui pardonner de s'être laissé séduire par un volage. C'est

peut-être dans un obscur sentiment de jalousie plutôt que dans un rigorisme bien extraordinaire chez un artiste, qu'il faut chercher la raison des reproches qu'il ne cessa de lui adresser. Dans une lettre de Marceline, datée de 1821, — dix-huit ans après! — ne trouvons-nous pas ces lignes : «... Je vous demande en grâce de ne pas rêver de punition trop terrible de la part de Dieu... Croyez-vous que Dieu soit moins bon qu'un père, qu'un oncle et qu'un homme? »

A cette date, le peintre vivait péniblement, faisant quelques portraits, des copies au Louvre, qui lui rapportaient peu de chose. Quand Marceline, guère plus fortunée, obtient en 1825 une pension du gouvernement, c'est lui qui en touche le premier quartier. Elle chérissait en lui, c'est visible, ses souvenirs d'enfance les plus doux; et l'image de sa ville natale, de ses remparts et de ses clochers faisait un fond à cette tête de vieillard un peu morose. Quand il mourut, le 30 avril 1828, elle se trouvait à Lyon. C'est là que la surprend l'affreuse nouvelle, et aussitôt son cœur veut s'épancher, l'hallucination s'empare d'elle, elle croit lui parler, et, saisissant une plume, elle lui écrit cette lettre toute entrecoupée de sanglots :

Mon oncle! — Adieu, mon oncle! — Il y a une heure que je le sais. — Tout espoir est fini. — Adieu!...

. . . .

Adieu, mon oncle! — Mais regardez-moi maintenant des yeux de votre âme qui m'a tant aimée! — Vous êtes bien sûr que je vous l'ai rendu. — Quel lien se brise pour moi! — Comme je sens qu'il a commencé avec ma vie, mon oncle! J'étouffe de la douleur de ne vous avoir pas revu. Mais regardez-moi bien jusqu'au fond du cœur. Ai-je assez souffert de vos peines? Elles entraient dans les miennes; elles pèseront toujours sur ma mémoire et troubleront jusqu'à la douceur de votre souvenir. Vous avez été bien malheureux!

. . . .

Quel désespoir! quoi? Je ne partirais pas pour aller vers vous? Non! Il n'y a plus que cette ombre qui vient me tendre les bras.

Cantilène sublime de « vocératrice » septentrionale! C'est par une nuit pareille, où soufflait sur sa sensibilité aiguë un vent de folie, qu'elle a écrit l'admirable poème : *Le Rêve intermittent d'une nuit triste.*

§

Les années passent; elle se souvient toujours. En 1830, elle a

commencé ce roman : *L'Atelier d'un peintre*, peut-être pour y verser ses larmes avec ses souvenirs, pour chasser l'obsession du cher défunt, comme elle écrivait des élégies après ses amours mortes pour soulager sa douleur lancinante. Vingt ans après, quand un de ses amis de Douai, le bibliothécaire Duthillœil, publie dans une feuille locale un article sur le peintre disparu, comme elle sait le remercier avec piété dans cette lettre demeurée jusqu'ici inédite (1) !

A Monsieur Duthillœil, homme de lettres, à Douay.

Monsieur et cher compatriote,

Il n'était pas en moi de passer sous silence une des émotions les plus profondes de ma vie, celle que j'ai ressentie à la lecture de l'article sur mon oncle. Elle m'a saisie au milieu de grandes peines, au chevet du lit de ma chère fille, malade depuis neuf mois. C'est donc une nuit, la tête dans mes deux mains, et sous des pensées graves (comme la vie, Monsieur) que j'ai lu ce rappel dont chaque ligne m'entrait dans le cœur. Il y a dans chaque ligne de votre style philosophique et vrai des mots qui me faisaient pleurer.

Hélas ! mon oncle, pauvre, a bien fait de ne pas retourner dans les rues tant aimées du pays natal. Le calvaire seul y accueille ses enfants déshérités. Oui, vous l'avez dit dans un de ces moments où le cœur de l'homme dicte son style, mon oncle a bien amèrement souffert.

M. Jules Saudeur, un de vos jeunes artistes qui se fait un avenir honorable, a désiré vous présenter ma lettre et saluer en vous une des intelligences qui distinguent le plus sa chère Patrie.

Si mon souvenir se présente quelquefois parmi ceux de votre poétique jeunesse, accueillez-le comme celui de la personne qui vous a été redevable des procédés les meilleurs et qui vous reste le plus sincèrement obligée.

Marceline Desbordes-Valmore.

Paris, le 10 juin 45.

Les termes de cette lettre sont, par endroits, on le remarquera, presque identiques à celle qu'elle écrivait à travers la mort à Constant Desbordes :

Ai-je assez souffert de vos peines ? Elles entraient dans les miennes ; elles pèseront toujours sur ma mémoire et troubleront jusqu'à la douceur de votre souvenir. Vous avez été bien malheureux !

(1) Elle est en ma possession et a survécu au désastre d'une bibliothèque retournée et piétinée par les Allemands, lors de l'occupation du Nord. Je l'ai retrouvée gisant sur le sol d'un grenier, parmi cent feuillets épars, déchirés et souillés.

La douleur est restée la même. C'est que son cœur était tout le génie de Marceline.

ANDRÉ M. DE PONCHEVILLE.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Campé en Allemagne. (Confidences inédites d'un volontaire de 1809). — Nous sommes en 1809 — l'année de Wagram. Comme l'écrivait Metternich, à la date du 3 avril,

Napoléon entame pour la première fois une lutte immense avec des moyens inférieurs... Les moyens militaires sont égaux, les peuples sont pour *nous*.

Neuf ans après Marengo et Hohenlinden, quatre ans à peine après Austerlitz, le maître de l'heure, dit Albert Sorel, qui a magistralement défini la psychologie du grand Vainqueur, en cet instant critique de sa carrière prodigieuse, éprouve le besoin de fixer sa chance insolente, d'interrompre l'éternelle gageure qu'il jette au Destin.

Il en vient à redouter la lutte de 1796, celle de 1800, avoir seul toute l'Autriche à combattre, et dans quelles conditions ! l'Autriche isolée, la France, au contraire, environnée de vassaux et d'auxiliaires. Voilà les aveux qu'il est réduit de faire à la fin de mars 1809, lorsqu'un mois auparavant il menaçait de rejeter l'Autriche dans le néant et qualifiait ses armements de ridicules.

Et pourtant, tout semblait l'inviter à avoir foi en son étoile. L'Allemagne était plus que subjuguée, elle faisait mine de consentir aux suites de la conquête et ses populations s'accordaient à miracle avec les soldats de l'occupation française, gagnées par leur bonne humeur, leur alacrité joyeuse et leur désintéressement relatif.

Notez qu'ils avaient quelque mérite à ne pas exagérer la maraude, sur laquelle l'autorité militaire fermait souvent les yeux, car ils touchaient leur solde fort irrégulièrement et, sous un climat rigoureux, se trouvaient nus comme un « petit Saint-Jean ». Déjà, en 1794, le sous-lieutenant Grandmougin, aïeul du poète bien connu, raconte, dans ses intéressants Mémoires, qu'un dragon fut fusillé pour s'être introduit dans un château où logeait Bernadotte et *avoir enlevé un tapis de billard afin de s'en faire*

un habit. Le peloton d'exécution s'y reprit même à deux fois pour mettre à mort le malheureux. *Il tirait au juger...*

Les Allemandes, du reste, voyaient d'un œil sans courroux les aimables vainqueurs, prévenues, cependant, comme de nos jours, contre tout ce qui venait de France par les prédications d'un piétisme forcené, mais sans défense contre qui savait les prendre par la phraséologie galamment emphatique de la *Sehnsucht*, ainsi que l'a noté le chevalier de Cussy dans ses pittoresques *Souvenirs d'émigration.* Ce témoin peu suspect n'est-il pas allé jusqu'à prétendre que la race germanique a été heureusement renouvelée par l'occupation napoléonienne !

Plusieurs officiers généraux et supérieurs de l'armée prussienne, dit-il, m'ont souvent répété que les plus beaux hommes, que les plus jolies figures d'hommes à cheveux et yeux noirs, fournies par Dantzig de 1827 à 1834, étaient des fils de Français, ce que constataient les actes de naissance : N... fils de Wilhelmine... et d'un *officier français...* ou N... *fils de Victoire... et d'un sergent français.* Depuis 1835, plus ou presque plus, parmi les recrues, de têtes à cheveux noirs, plus de figures à traits réguliers ou spirituels, mais, sauf quelques rares exceptions — car, en Allemagne comme partout, on peut trouver quelques chevelures brunes et quelques visages réguliers, — un amas de cheveux blond filasse, quand la recrue est tirée de la campagne, et de gros mufles hébétés et vulgaires.

Sur nos soldats l'opinion des Allemandes pouvait donc se résumer dans cette amusante exclamation d'une grande dame d'outre-Rhin :

O l'aimable bagatelle qu'un Français en comparaison de nos lourdes machines d'Allemagne !

Cette disposition générale de populations dont la passivité accueillante, à l'égard de l'envahisseur, dépassait les limites de la résignation, s'observait principalement, comme le prouve un document de première main que je vais citer, dans les cités rhénanes et les villes hanséatiques. La verve pétillante, par quoi s'exprimait la joie de vivre des soldats de 1809, boute en-train toujours prêts à toutes les conquêtes, n'eut pas de peine à triompher de la mentalité des bourgeois pacifiques et lourds de Hambourg, qui, d'après Rivarol, se mettaient à quatre pour comprendre un bon mot des Français. Le spirituel pamphlétaire n'a-t-il

pas ajouté qu'on faisait plus de plaisanteries à Paris en une seule soirée que dans toute l'Allemagne en un mois !

Bernadotte commandait alors dans cette région, cachant sous un empressement feint et une gaucherie voulue les desseins de son ambition, encouragé à tout oser par les secrètes assurances de Talleyrand et par la singulière faiblesse de Napoléon.

A Hambourg, une petite société donnait à un public d'élite des proverbes, des comédies de salon, composées et jouées par des diplomates et des officiers. Théodore Le Clercq y brilla, dit Mérimée, auteur, directeur, acteur, comme Shakespeare et Molière, l'âme de la troupe en un mot. Le romancier Thomas Mann a tracé des intérieurs allemands de l'époque, à Lubeck, à Brême, à Hambourg, où se conservaient pieusement les traditions hanséatiques, une description exacte et vivante. On revoit par la pensée s'agiter, papillonner nos soldats dans ces maisons que desservaient un vaste corridor et un large escalier à la rampe vernissée de blanc, les salles à manger tapissées de bleu avec de pâles figures mythologiques, le jardin claustral égayé d'un jet d'eau, les rues en pente, tortueuses, balayées par le vent humide et salé, tout le cadre d'une vie patriarcale, laborieuse et calme, vouée à des tâches monotones. La conquête française, arrivant là d'abord avec fracas, finit par céder à la suggestion du milieu, au spectacle de la richesse solide et traditionnelle, à la douceur de l'accueil, et mérita d'être traitée comme une invitée, presque comme un hôte attendu et sympathique.

Il faut convenir aussi que le vainqueur s'étudia à faire accepter son joug et à le rendre léger, en général, aux populations. En voici la démonstration par le fait, extraite d'un vieux fonds d'archives départementales. C'est, tout simplement, une lettre intime, inédite, adressée, à la date de 1809, de Bergedorf, près de Hambourg, par un sergent de l'armée de Bernadotte à son frère Jean François Blondeau, ancien soldat de Marengo, habitant alors une petite ville du premier plateau du Jura, *Champagnole*, qui fut le berceau politique de M. Stéphen Pichon.

L'original a été classé sous le numéro 17 à la section des manuscrits de la Bibliothèque municipale de Poligny (Jura). Il se trouve voisiner, je ne sais comment, dans le même carton, avec des pièces d'un intérêt très secondaire se rapportant aux archives de la *Société d'Agriculture, Sciences et Arts* de l'arrondisse-

ment, présidée un instant par le docteur Charles Sauria, fils d'un général de la Révolution, qui fut le confident du conspirateur Malet. Ses concitoyens lui ont élevé un monument au titre d'inventeur des allumettes chimiques.

Voici le document dans sa teneur intégrale et sa forme visiblement primesautière :

A Monsieur

Jean-François Blondeau, demeurant chez son père, greffier de la justice de paix du canton de Champagnole, département du Jura,

A Champagnole.

Port Payé — Bureau général
de l'armée des villes Anséatiques (*sic*).

Bergedorf, près Hambourg, le 12 mars 1809.

Mon cher frère,

N'ayant pas reçu de réponse à ma dernière lettre en date du 25 décembre, je présume que tu ne l'auras pas reçue ; je t'écris donc celle-ci, afin que tu me donnes des nouvelles de la famille, ainsi que de tous nos parents. Je te parlais dans cette lettre d'une maladie que j'ai essuyée, tant à Danzig qu'à Glogau en Silésie, de laquelle je n'étais pas encore rétabli lorsque j'arrivai ici le 5 décembre, mais à présent, et depuis à peu près deux mois, je jouis d'une parfaite santé.

Etant cantonné depuis trois mois dans Bergedorf, qui est une petite ville, je n'ai pas grand'chose de nouveau à te marquer ; je te donnerai quelques détails sur la manière dont les militaires sont traités en Allemagne, sur les mœurs les usages, etc. Ces détails, quoique un peu longs, ne seront pas bien intéressants pour ceux qui liront ma lettre, mais qu'importe ? je dis comme J.-J.-R. (Jean-Jacques Rousseau) dans son *Emile* : « Lecteur, prenez votre parti sur mes longueurs, pour moi j'ai pris le mien sur vos plaintes. »

Ayant fait campagne en Italie, tu sais qu'en garnison comme en route nous étions toujours logés dans des églises ou des couvens couchés sur la paille autour des murs, et lorsqu'en route, en arrivant dans une ville, il fallait aller chercher le pain dans un magasin, la viande dans un autre, de même le bois, le sel, la paille, et ensuite faire la soupe. Mais en Allemagne les militaires n'ont pas cette peine-là, étant logés et nourris chez l'habitant (excepté lorsqu'on se bat, qu'on est obligé de coucher au bivouac et que l'on mange lorsqu'on a le tems et si on a des vivres). Je suis maintenant logé chez de bonnes gens qui ont une assez belle maison dans laquelle j'occupe à moi seul une chambre garnie.

Ma nourriture ordinaire est, le matin, le caffé (*sic*) au lait, un verre d'eau-de-vie, du pain et du fromage, à midi la soupe, le bouilli, des

légumes et quelques pâtisseries à l'usage du pays, un verre de vin ou une bouteille de bière. A 3 ou 4 heures après-midi, comme c'est l'habitude du pays de prendre du thé, j'en prends aussi (les plaisants appellent cela de l'eau chaude); le soir, du rôti, une salade, quelques fruits, du vin ou de la bière et de l'eau-de-vie si l'on veut. Voilà à peu de chose près comme je suis été (*sic*) nourri depuis trois ans et demi que je suis en Allemagne. Combien en coûte-t-il pour vivre ainsi? Rien du tout, chaque militaire a sa paye franche, est (nourri) et logé suivant son grade chez les bourgeois plus ou moins aisés ; quant à la manière dont nous avons vécu en Autriche et en Prusse en poursuivant l'ennemi, elle était assez singulière, nous marchions presque tous les jours du matin au soir et quelquefois une partie de la nuit ; lorsque nous nous arrêtions, toujours au millieu (*sic*) des champs, nous faisions du feu, ceux qui avaient trouvé des vivres pendant la journée les mangeaient, et ceux qui n'en avaient point lisaient aux astres pour passer leur tems.

Mais chaque compagnie avait toujours soin, lorsque l'on passait dans les villages, d'y prendre des vivres, si on en trouvait, et d'envoyer des soldats dans les villages qu'on appercevait (*sic*) à une ou deux lieues sur les côtés. Ces soldats s'acquittaient de cette commission avec d'autant plus de plaisir que si, en cherchant du pain, ils trouvaient de l'argent ou quelque autre chose qui leur convienne, ils ne manquaient pas de le prendre. D'ailleurs, cela ne pouvait pas être autrement, les vivres ne pouvaient pas suivre l'armée et les administrateurs des vivres n'avaient pas le tems de faire des réquisitions à cause des marches forcées qu'on nous faisait faire.

J'ai remarqué, depuis que je suis en Allemagne, que les mœurs y sont bonnes, les habitants y vivent en parfaite union, sont très hospitaliers et très soumis aux autorités constituées, surtout dans les campagnes parmi les protestants et les luthériens, enfin ils ont la bonhomie peinte sur leur figure, je suis été (*sic*) étonné plusieurs fois en passant dans les villages quelques mois après que l'armée y avait tout dévasté, d'y être bien logé et même bien accueilli par les habitans. Il n'en est pas de même en Pologne, le pays n'offre pas des ressources comme l'Allemagne, l'armée française y a beaucoup souffert dans la campagne de Prusse, les paysans y sont comme des esclaves, sans éducation et vivent dans une extrême malpropreté. Il est bien rare de trouver dans un village polonais un homme qui sache lire, leurs habitations sont de mauvaises chaumières qui ne valent pas les baraques du camp de Boulogne. Dans tous les villages il y a un seigneur, ou un baron, et toutes les propriétés lui appartiennent. Parmi les paysans, il n'y a que les personnes mariées qui couchent dans des lits, les garçons et les filles couchent tout habillés sur des bancs autour des murs, ou sur une poignée de paille. Lorsque nous logions chez

eux, il fallait coucher de même, et si on leur demandait du pain ou quelque autre chose, ils répondaient toujours : *Niéma*. Cela veut dire : il n'y en a point. Dans les villes, il y avait un peu plus de ressources, parce qu'il y a beaucoup de juifs qui tiennent presque tout le commerce du pays, chez lesquels on trouvait ce qu'on avait besoin. Ces juifs ont un singulier costume, qui est une grande robe noire qui leur descend jusque sur les talons, ils ne coupent jamais leur barbe, ils sont aussi très sales et même dégoûtants.

Il a fait un froid excessif cet hiver dans ce pays ici et il y a eu considérablement de neige. Il a péri plusieurs personnes par le froid, entre autres des sentinelles à Hambourg et à Lubeck, qui ont été trouvées gelées lorsqu'on allait pour les relever. J'ai failli de périr le 15 janvier dernier revenant de Lubeck, ainsi qu'un adjudant-major du 11e bataillon du train d'artillerie, son domestique et un canonnier que j'avais avec moi. Nous partîmes ensemble de Bergedorf le 13, dans la même voiture, pour Lubeck, nous y arrivâmes le même jour, le lendemain nous y séjournâmes pour faire nos affaires. Pendant cette journée il tomba continuellement de la neige ; le 15 nous nous remîmes en route pour Bergedorf, les chemins n'étaient pas frayés, à sept heures du soir notre cocher s'égara et nous conduisit dans un mauvais pas où il y avait tellement de neige que ses chevaux ne purent s'en retirer. Nous étions bien embarrassés sur cette voiture, il n'y avait pourtant qu'un seul parti à prendre, qui était celui de descendre pour essayer de sortir de là. Comme j'étais le plus grand, je descendis le premier et je parvins avec beaucoup de peine à sortir de ce mauvais pas, ensuite j'aidai aux autres ; je vis le moment où l'adjudant-major, étant saisi par le froid, y aurait resté, le cocher était sur un de ses chevaux sans pouvoir se retirer, et nous ne pouvions pas lui donner de secours. Heureusement pour lui et pour nous que nous apperçûmes (*sic*) de la lumière dans un petit hameau qui n'était pas bien éloigné, sur lequel nous nous dirigeâmes, nous y fîmes mettre tous les habitans en réquisition pour aller retirer les chevaux et la voiture ; ils y furent de suite avec chacun une pelle et, au bout d'une heure, ils nous ramenèrent le cocher, la voiture et les chevaux. Puis ils nous donnèrent d'autres chevaux pour aller jusqu'à Bergedorf qui n'était plus qu'à trois quarts de lieue de là, enfin j'en fus quitte pour avoir eu pendant 7 ou 8 jours mal aux pieds parce qu'ils s'étaient sentis de la gelée.

Tu sais sans doute que l'empereur a accordé une gratification aux troupes de la grande armée qui ont fait les campagnes d'Autriche et de Prusse, l'artillerie y a été comprise pour un million ; la répartition en est faite, chaque militaire qui a fait ces deux campagnes a la valeur de 86 journées et un tiers de la solde de son grade, ce qui fait pour moi 124 fr. 32 c. Cette somme m'a servi pour m'habiller en drap fin, etc...

Ceux qui ont été blessés ont touché plus de 86 jours de solde et ceux qui n'ont fait qu'une de ces deux campagnes n'ont touché que 43 jours de solde.

Les récréations que nous avons dans cette petite ville sont bornées à passer de tems en tems la soirée à jouer aux dames ou au loteau (*sic*), il n'y a ni bal ni salle de spectacle. A Hambourg, qui est à trois lieues d'ici, il y a tous les jours comédie française et allemande, de même qu'à Lubeck, qui en est à 16 lieues. Je vais quelquefois dans l'une et l'autre de ces villes pour la comptabilité de la compagnie, parce que le sous-inspecteur aux revues qui arrête les états de solde demeure à Lubeck et le payeur à Hambourg. Ce qu'il y a d'agréable ici lorsqu'on est obligé de voyager pour le service, c'est d'aller en voitures, lesquelles nous sont fournies par les bourguemëstres des villes et villages où nous passons.

Depuis longtemps il y a grand bruit de guerre avec l'Autriche et depuis plus d'un mois l'on dit que nous allons partir pour y aller ; ce qui a fait courir ce bruit, c'est que le général Mosel (?), qui commande l'artillerie du corps d'armée qui est dans ce pays, vient de renvoyer sa femme en France, ce qui fait croire qu'il s'attend de rentrer en campagne, et que l'on vient de distribuer à chaque homme trois paires de souliers. Tout ceci ne sont que des conjectures incertaines, mais néanmoins de cela depuis longtems les papiers publics en font mention.

La guerre avec l'Espagne n'est pas encore terminée, il y a encore plusieurs sièges à faire. J'ai appris, il y a quelque jours, que M. Driessens avait été tué devant Madrid. Tu l'as sans doute connu à Boulogne, lorsqu'il était sergent-major dans la 5e compagnie : il était officier depuis deux ans, je le regrette beaucoup parce que c'était un de mes meilleurs amis.

Dans la dernière lettre que j'ai reçue de mon père, il me marquait que Miodon était bien malade. S'il est encore du nombre des vivans, tu l'assureras bien de mes respects, ainsi que tous nos parens, particulièrement la tante Françoise, l'oncle Martin, son mari, et toute leur famille, de même à ma marraine, nos cousins et cousines, à l'oncle Jean-Marie et à la tante, son épouse.

Je sais que l'on a fait dernièrement une nouvelle levée en France ; je désirerais savoir ceux de Ney qui sont partis et si Augustin et Jean-Claude sont exempts de la conscription.

Ne manque pas de me faire réponse, sitôt la présente reçue, pour me faire savoir comment l'on se porte à la maison, si ma mère est toujours incommodée de son rhumatisme ; tu me marqueras si vous recevez mes lettres franches.

Je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que mon père, ma mère et mes autres frères.

BLONDEAU
Sergent-major.

Mon adresse est à la 2e compagnie du 1er régiment d'artillerie à pie au parc d'artillerie du corps d'armée du gouvernement des villes anséa tiques (*sic*) commandé par le prince Ponte Corvo à Bergedorf, près Ham bourg.

J'ai quelques raisons de supposer que le soldat de l'Epopée qu a signé ces confidences instructives, Etienne-Laurent Blondeau naquit à Champagnole (Jura), le 18 septembre 1788, qu'il devin officier dans les rangs de la Grande Armée et qu'il eut la tête emportée par un boulet dans l'effroyable campagne où sombra la fortune de Napoléon. C'est, du moins, ce qui semble ressortir des traditions conservées par les représentants actuels de sa famille. L'acte de décès de ses quatre frères se trouve aux registres de l'état-civil de Champagnole et de Ney, petit village voisin. Le sien est absent.

Ce nom de Blondeau, d'ailleurs, est resté populaire dans les montagnes du Jura ; il appartient à toute une dynastie de guerriers et de lettrés. Un des neveux du soldat de Bernadotte, dont on vient de lire les confidences familiales, séduit, en 1848, par la faveur qui accueillait les muses plébéiennes de Pierre Dupont, de Vinçard, de Lachambaudie, de Magu, le poète tisserand, publia un recueil de vers, d'une sincérité émouvante dans leur forme exquisement surannée. Impliqué dans le mouvement carbonariste, il fut proscrit au 2 décembre et mourut presque centenaire dans sa ville natale. Un autre Blondeau, né en 1813, devint général, professeur à l'Ecole d'application de Metz, gouverneur de Mézières et se signala dans la campagne d'Italie. On le retrouva dans le rang en 1870.

Dans cette iliade ininterrompue, où s'affirma le courage obstiné de la race comtoise, les grognards peuvent donner la main aux poilus de la grande Guerre. Les descendants des Blondeau de Wagram, d'Iéna, d'Austerlitz, de la Moskowa, ont montré à Verdun les mêmes qualités d'endurance, de vaillance goguenarde et d'héroïsme têtu.

Campés sur le Rhin, maintenant, ils y représentent, mieux peut-être qu'aucun autre élément national, la volonté de créer là une marche défensive, de s'imposer aux populations par la méthode de la douceur à laquelle le Juste a promis l'empire de la terre... *beati mites*... Car ils unissent, comme l'a dit Paul Jove d'un de leurs grands capitaines du XVIe siècle, « le courage du

léopard à la générosité chevaleresque du Français et à la finesse espagnole ».

NOEL AMAUDRU.

LETTRES ANGLAISES

L'état actuel de la littérature anglaise. — V. Sackville West : *Héritage*, Collins. — Memento.

La littérature anglaise souffre d'une réaction consécutive à la guerre, déclare Mr. J. Middleton Murry, dans the *Athenæum* (7 mai). Lassitude manifeste dans les œuvres des écrivains de moins de quarante ans ; inhibition, un mol « à quoi bon » empêche l'effort ardu qui dégage la véritable individualité artistique. D'autre part, en poésie surtout, un phénomène que l'auteur qualifie de curieux et dénomme « right-mindedness », sans que ses efforts de définition arrivent à quelque chose de bien clair. C'est « a clumsy method of exorcising the devil that walked at noonday », c'est « la tentative de combattre une maladie insidieuse en assumant la conduite extérieure de l'homme sain ». Si cette habitude littéraire était une convention délibérée et consciente, ce serait un signe de santé, affirme l'auteur, mais malheureusement la tendance « right-minded » oscille entre un reflet de la convention pastorale et un reflet du retour romantique à la nature. Son impulsion est négative. La littérature de cette tendance est l'expression d'un départ de quelque chose dont elle ne s'est pas arrêtée à examiner la nature, vers quelque chose qu'elle n'est pas capable de concevoir, avec pour résultats des pastiches inconscients et d'une popularité déconcertante. En temps ordinaire, ce ne serait là qu'une phase passagère, et Mr. J. M. Murry continue par un passage qu'il faut citer dans l'original :

> The young literary world is divided into two camps : the right-minded and the wrong-headed, the comprehensibles and the incomprehensibles, the top-dogs and the under-dogs. There are a few with a foot in both camps, and one or two in neither, but the general division holds and a vigorous, if not altogether obvious warfare is carried on. It is a disastrous contest ; it has none of the invigorating quality of a struggle between the old and the young, or of the struggle between one deliberate literary theory and another. It is like the social struggle, an internecine feud between the haves and the have-nots.

Nulle part d'acceptation d'aucun principe littéraire. Gêne de

la production et de la discussion littéraires, et ces erreurs vénielles se transforment en péchés graves contre la littérature. Jamais, comme pendant la guerre, autant de jeunes hommes n'ont été revêtus de grandeur, jamais l'immaturité de talents réels mais informes n'a été aussi populaire. Ce n'est pas leur faute.

Un grand nombre de nos jeunes littérateurs ont connu la célébrité à un stage de leur développement où ils auraient dû employer toute leur énergie à compléter leur instruction interrompue. Il est douteux qu'il y ait jamais eu une génération d'hommes de lettres si étonnamment mal instruite que celle-ci, aucune qui prît aussi peu d'intérêt à l'étude des grands écrivains qui les ont précédés, qui se contentât de manier la langue anglaise comme si elle venait d'être recréée au milieu du dix-neuvième siècle. La raison est premièrement la guerre, à coup sûr, qui infligea à un aussi grand nombre la perte de cinq années capitales dans leur développement intellectuel, mais la tendance à jeter par-dessus bord le bagage du passé se discernait avant la guerre. Impatience vis-à-vis de la structure et de la pensée, dédain de la technique, exaltation de la sensation immédiate, telles étaient alors les caractéristiques de la littérature anglaise. En rompant les quelques fils de tradition qui restaient, en juchant des apprentis littéraires au rang de maîtres, la guerre a hâté le processus de dislocation.

Le salut est dans une renaissance de la critique. La lutte doit se circonscrire en ce genre de rencontres le plus salutaire de tous : un conflit raisonné entre des principes littéraires. Tant que le champion de chaque camp n'aura pas surgi, tant qu'on ne s'entendra pas sur le but unique à poursuivre, l'avancement de la littérature anglaise, ce sera le chaos et l'anarchie, et un lamentable gaspillage d'énergie précieuse s'efforçant de capter le suffrage populaire.

§

Les considérations d'ordre général émises par Mr Middleton Murry valent la peine d'être méditées. Peut-être sont-elles un peu trop sévères, un peu trop pessimistes. Il est certain que la guerre a dérangé les plans et les habitudes des littérateurs anglais. Eux aussi, après la première surprise, avaient prononcé leur « Business as usual », car bon nombre d'entre eux comptaient bien n'avoir jamais à se mêler de ce bouleversement. La guerre était pour eux une crise barbare, essentiellement continentale, et l'Angleterre n'y pouvait jouer d'autre rôle que celui du gendarme qui descendrait sur le continent et, après quelques solides coups de

poings aux perturbateurs, remettrait tout en ordre et en paix. Il fallut déchanter quand le service obligatoire s'imposa, fut accepté par toute la nation, et obligea les hommes de moins de 40 ans de revêtir l'uniforme khaki. Il n'y aurait rien de surprenant à ce que quelques littérateurs esthètes n'aient conservé de leur passage à l'état militaire forcé une certaine rancune et beaucoup de rancœur. Ils durent se taire. La guerre leur apparut comme un conflit qui ne les concernait pas et dans lequel ils étaient entraînés malgré eux. Ignorants de l'histoire et dédaigneux de la politique, ils ne comprirent point que, contre l'agression monstrueuse de l'Allemagne, toutes les forces de la civilisation devaient s'unir. L'Angleterre n'étant pas envahie, leur patriotisme demeura indifférent ; la lutte, au lieu de soulever chez eux un enthousiasme austère ou une indignation véhémente, comme chez un Verhaeren, par exemple, leur apparut dans toute son horreur homicide, et leur égoïsme seul put s'émouvoir.

Mr. Middleton Murry est injustement sévère pour les poètes à qui alla la faveur du public pendant la guerre. Ce n'est pas la pureté de leur technique, la perfection ni la beauté suprême de leurs poèmes qui leur valurent l'admiration. Mais ils expriment des sentiments qui sont loin d'être dénués de grandeur, des émotions, des espoirs, des douleurs que tout le monde ressentait au cours de ces événements tragiques, et on lisait leurs vers, on les répétait parce qu'ils formulaient les pensées, les tristesses, les angoisses qui étreignaient les cœurs. Qu'importe alors que leurs vers fussent imparfaits et leur talent médiocre ? Si l'admiration alla à des poètes de second ordre, c'est que les plus grands étaient muets. La guerre étreignait leur gorge, peut-être, et leur angoissait le cœur. Leur douleur était si grande que les paroles humaines ne pouvaient la traduire. Car il serait injurieux de supposer qu'ils étaient jaloux, que la voix des canons et les râles des mourants pussent étouffer leur chant pacifique. Les poètes qui ont vécu la guerre ou en ont été les spectateurs terrifiés ne la chanteront pas, mais un poète viendra qui l'imaginera, qui la vivra cérébralement, sans que son équilibre physique soit troublé, et il en dira la tragique grandeur. Il saura aussi, alors, qu'elle n'aura pas été en vain et que les sacrifices consentis par les nations civilisées annonceront déjà une fructueuse récolte pour l'humanité plus heureuse.

§

Les mœurs d'un pays étranger sont pour le visiteur une source constante de surprise. Il démêle certains traits caractéristiques qui se retrouvent d'une façon générale, plus ou moins pittoresques, selon que les habitudes et les coutumes se rapprochent ou s'éloignent des siennes; mais il lui est malaisé de percevoir les exceptions, les cas particuliers qui donnent à l'œil excercé tant d'occasions de penser. Le voyageur parcourant les provinces du sud est de l'Angleterre n'aurait sans doute rien remarqué d'étrange dans la famille du fermier Pennistan et de son parent Westmacott. Cependant, leur grand-père avait épousé, vers 1830, une danseuse andalouse, et c'est l'hérédité morale et physique de cette grand'mère qui fait le sujet du récit que narre Miss V. Sackville West sous ce simple titre : **Héritage**. Un premier recueil de poèmes avait signalé cet auteur à l'attention de la critique et des gens de goût ; son premier roman confirme le jugement de ceux qui lui reconnurent un rare talent. Elle possède l'art de décrire avec attrait et de caractériser en peu de mots La psychologie des personnages est d'une pénétration surprenante et leurs actions et leurs gestes sont d'accord avec leur tempérament et leur mentalité. Le récit amène d'abord le lecteur en Italie et le transporte plus tard en Asie Mineure et à Londres ; ce sont des intermèdes qui, pour être inattendus, ne sont pas invraisemblables, et donnent à l'auteur l'occasion d'esquisser quelques caractères curieux. Sans doute, il faut admettre que les personnages sont exceptionnels ; mais il y a dans ce monde beaucoup plus de gens exceptionnels qu'on ne le suppose. Le mélange hispano-anglais de Miss V. Sackville West ouvre des horizons sur certains aspects des mœurs anglaises et cette histoire offre une lecture captivante et qui donne à penser.

Memento. — Mrs. H. A. L. Fisher examine, dans *The Englishwoman* (nº 137), la question de l'enfant illégitime que des considérations de morale religieuse avaient fait lamentablement négliger jusqu'ici. Un projet de loi qu'a défendu Mr. Neville Chamberlain envisage le problème d'un point de vue purement social, et son économie est lumineusement exposée par l'auteur.

Les parents de Sir Walter Scott sont l'objet d'une intéressante étude de Mr. Archibald Stalker, que publie le *Cornhill Magazine* (nº 287). Le père, observateur étroit des coutumes presbytériennes et pour qui les enterrements étaient une distraction sans égale, ne paraît pas avoir

gagné la sympathie de son fils. Malgré l'éducation puritaine qu'elle reçut, la mère resta plus humaine et son fils lui témoigna une piété filiale qu'elle méritait.

Le *London Mercury* (nº 7) donne la seconde partie de la remarquable étude que Mr. Edmund Gosse consacre à Henry James à l'occasion de la publication de la correspondance du fameux romancier. C'est une esquisse biographique qui a la précision, le relief, la vie palpitante d'un film. On le voit venir à Londres, chauve et barbu, puis glabre, aller en Amérique, parcourir la France, séjourner en Italie, et nous savons à quels livres il travaille, quelles pensées le préoccupent. Mr. Edmund Gosse a écrit là des pages où il se surpasse; espérons que nous pourrons les relire bientôt en volume.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Carlos Malheiro-Dias : *A Esperança e a Morte ;* Portugal Brasil, Lisbonne. — Augusto Casimiro : *Calvarios da Flandres* ; Renascença portuguesa, Porto. — Jayme Cortesão : *Memorias da grande guerra* ; Renascença, Porto. — General Gomes da Costa : *A Batalha do Lys* ; Renascença, Porto.— Carlos Selvagem : *Tropa d'Africa* ; Renascença, Porto. — Augusto de Castro : *Campo de Ruinas* ; Santos e Vieira, Lisbonne. — Teixeira de Pascoaes : *Os Poetas Lusiadas* ; Costa Carregal, Porto. — Le réveil littéraire de la Galice. — Memento.

Un de mes bons amis portugais, que les crises successives traversées par sa patrie depuis 1910 ont fait verser dans quelque pessimisme, me faisait, ces temps derniers, contempler du haut de ses fenêtres le panorama ondoyant et coloré de Lisbonne voluptueusement baigné par la lumière irisée d'un matin de printemps. « Quel contraste, me disait-il, entre l'atmosphère de la ville et celle des âmes ! Quel douloureux scandale de voir les fils de cette terre bénie insulter à sa grâce par leur incurable folie ! »

Je trouvais que mon ami était dur pour ses compatriotes, coupables seulement, selon moi, comme nous tous idéalistes, de se complaire en cette torture par l'espérance, que nous a si tragiquement dépeinte le célèbre conte de Villiers, et qu'analysent avec perspicacité les méditations de Carlos Malheiro-Dias dans le récent recueil d'essais sur la guerre intitulé **L'Espérance et la Mort**. Pourtant le contraste et le scandale existent, et c'est le contraire qui serait fait pour étonner. Rares sont les États, aussi bien que les individus, qui n'ont pas senti planer sur eux, au cours des convulsions sanglantes d'où nous sortons à peine,

la menace pleine d'horreur de la mort. Une incoercible espérance exaltait en même temps les courages, tout cela par secousses, par saccades, avec fièvre. Tout s'est exaspéré. Il en est résulté, dans les sensibilités contemporaines, un trouble persistant, étrange, presque morbide.

Les eaux d'orage, pour redevenir limpides, ont besoin de laisser lentement se décanter les matières impures qu'elles retiennent en suspens. Peu à peu, il apparaîtra que la suggestibilité des foules est tournée du côté de leurs besoins les plus immédiats, mais que les collectivités humaines ne se laissent communément entraîner à l'action qu'au nom de principes réputés sacrés, tandis que les individus admettent plus facilement qu'on fasse appel à leurs instincts. Ainsi l'homme d'Etat, même idéaliste, ne saurait gouverner sans le mensonge appuyé de la force, encore que la désillusion vienne parfois détruire le ressort moral de plusieurs générations d'hommes. Et parce que la force triomphe toujours, au moins dans l'instant où elle s'exerce, il ne s'ensuit pas que le destin soit aveugle et que les instincts supérieurs de l'espèce ne doivent se faire jour. C'est la thèse que soutient avec beaucoup d'à propos Carlos Malheiro-Dias, à l'encontre de Le Dantec disant avec un laconisme terrible : « Quand le canon parle, la morale se tait. Le bon droit est perpétuellement à côté du vainqueur. Le plus fort est l'élu de Dieu. » Mais Dieu, c'est le suprême Bien, et, quand un faux orgueil nous porte à vouloir nous présenter comme ses mandataires exclusifs, nous sombrons, ce qui devrait porter à réfléchir. M. Carlos Malheiro-Dias n'en constate pas moins, à propos du Président Wilson et de sa théorie, que

> l'Europe modelée par la guerre, mère d'une civilisation évoluée au milieu d'épouvantables convulsions sociales, ne pouvait comprendre la viabilité d'une doctrine destinée à remplacer les mobiles instinctifs naturels du progrès humain fondés sur l'égoïsme et sur la sélection, sur la combativité, sur la force, par une conception idéaliste d'ordre artificiel comme la Religion et la Loi.

Pourtant Norman Angell était venu, à la veille du grand conflit, démontrer que, dans l'état actuel des sociétés modernes, la guerre devait être une opération ruineuse. Il avait cherché en même temps à ruiner le préjugé de la force considérée comme garantie exclusive de la stabilité des Etats.

La guerre est finie, et elle ne semble pas avoir ruiné le principe

par Machiavel : « Le prince doit éviter de tenir sa parole, uand celle-ci devient contraire à ses intérêts. » Les hommes at en sont restés imbus, et peut-être leur plus grave erreur elle de l'avoir laissé voir. Puissent-ils ne pas ressentir le be- d'appliquer le système de Publius Magnus, proconsul de ne, qui faisait battre de verges ceux qui lui jetaient sa cor- tion au visage, quand ceux-ci n'étaient pas à vendre! Ce n'est sans une discrète ironie, sans doute, que Carlos Malheiro-Dias lacé ce récit digne de Villiers à la fin de son curieux livre. los Malheiro-Dias est un fin psychologue.

I. Augusto Casimiro, lui, s'affirme poète, aussi bien dans la que dans ses livres. Ne prit-il point une part prépondé- te dans l'organisation de ces bataillons d'élite, qui, en pleine e de « cafard » et d'insubordination, eurent mission, vers la de 1918, de prendre part à la poursuite victorieuse et de ver ainsi l'honneur du Portugal? Geste magnifique, en vérité, und on considère l'espèce d'abandon où avait été laissé le corps péditionnaire portugais après des revers immérités. M. Au- sto Casimiro est capitaine ; il n'a jamais cessé de croire à la tu du sacrifice volontaire, à la divine volonté qui mène le nde vers l'harmonie à travers les plus douloureuses convulsions, a fin des mensonges, des violences et des crimes.

Pour lui, ce n'est pas en vain que tant de morts ont été cou- és en pleine jeunesse, et la grande ferveur qui l'anime palpite haque ligne de son beau livre vécu, **Calvaires de Flan- res**, qui garde l'odeur et la fièvre de la lutte. Le premier cha- re rappelle les liens d'histoire — mariages princiers, alliances, goce — qui unissent le Portugal aux Flandres ; mais le reste volume est la chronique d'une véritable épopée, dont certains aits rappellent notre *Chanson de Roland*. Telles pages s'avè- nt grandiosement lyriques, et une seule chose étonne, quand ferme le livre sur l'alleluia de la victoire, c'est que tant d'â- es portugaises aient pu accorder crédit et popularité à ce bou- ngisme à rebours, que fut la dictature de Sidonio Paes.

Le manque de foi chez les dirigeants, telle fut la tare suprême, t-on en certains milieux. M. Jayme Cortesão, qui fut l'un des ropagandistes les plus ardents de l'intervention et qui n'hésita as à payer d'exemple en s'engageant dans les rangs de l'armée e son pays, ne cherche pas de périphrases pour la dénoncer. Il

a profondément senti l'infinie capacité de misères qui caractérisa cette guerre formidable. Son odyssée fut d'ailleurs particulièrement douloureuse, et il tient à la raconter avec une absolue sincérité, encore que ses premiers documents aient été perdus durant la bataille de la Lys, et qu'il ait dû les rétablir presque de mémoire, après avoir failli devenir aveugle, après avoir été jeté en prison par ses adversaires politiques lors d'une convalescence en Portugal. Avec les **Mémoires de la Grande Guerre** nous pénétrons dans l'âme du soldat, et le soldat n'y va pas par quatre chemins. Obligé de souffrir et d'envisager la mort à chaque seconde, il méprise tout ce qui n'est pas une véritable force morale, aux galons près.

Le soldat a pris conscience. Aux élites d'en faire autant ou de disparaître. Il faut en finir avec les luttes stériles des partis, fruit d'une longue éducation monarchique; il faut que le Portugal, assagi par l'épreuve, entre résolument dans les grands courants du travail moderne. Telles sont les idées chères à M. Jayme Cortesão.

« Ce qu'on appelle en Portugal le « Décembrisme » a opéré sur le caractère national une déformation morbide », ajoute-t-il. Cela permit à l'Allemagne, vaincue sur son territoire, de venir frapper jusque chez eux ceux qui l'avaient le plus ardemment combattue.

Au passage, M. Jayme Cortesão apporte un tribut d'éloges et de reconnaissance à M. Eduardo Pimenta, lieutenant-colonel, chef des services de santé. M. Eduardo Pimenta est lui-même un écrivain remarquable, qui a publié des pages émues sur ce qu'il a pu observer en France et qu'il intitule *Par le fer et par le feu*. Il y a là des passages que tous les Français devraient pouvoir lire : *La Mort de la Cathédrale*, *A Saint-Omer*, par exemple.

Les aventures ont toujours aidé les Portugais à écrire leurs meilleurs livres, chroniques d'abord, poèmes ensuite.

Sur la **Bataille de la Lys** on consultera toujours l'exposé méthodique et précis qu'en a rédigé le Général Gomes da Costa. C'est là un document d'histoire de premier ordre. De leur côté, les amateurs de pittoresque s'attarderont, avec M. Carlos Selvagem, à revivre les exploits et les épreuves de la **Troupe d'Afrique**, glorieuse entre toutes. M. Carlos Selvagem sait voir et

vre; les moindres gestes le captivent. Dans son *Dialogue avec Rocher prophétique* il prête au vieil Adamastor des réflexions eines de sens sur la politique portugaise de guerre, qui aurait btenu de meilleurs résultats pratiques en agissant exclusivement ux frontières des colonies africaines, menacées à la fois par les llemands et par les Afrikanders. En tout cas, il eût fallu éviter dispersion des efforts, avoir un plan, choisir délibérément entre s Flandres et l'Afrique et jeter toutes ses forces au point désiné, pour un maximum de résultats.

A titre de Français, nous ne saurions nous plaindre que l'idéaisme portugais ait assez passionnément embrassé notre cause, our se dégager d'une vision étroitement réaliste. A la France e s'en souvenir. Quel amour elle sut éveiller en certaines âmes 'élite ! Nous en retrouvons l'attendrissante expression dans les ages du **Champ de ruines** où M. Augusto de Castro, fin tyliste et conteur élégant, a résumé ses impressions de guerre. *La Cathédrale* (Reims), *La Ville Morte* (Arras), *Paysages de guerre* sont des pages qu'on ne saurait lire sans un profond sentiment de gratitude pour leur auteur.

Mais l'on ne peut comprendre vraiment ces âmes de tendresse un peu repliée, parfois inclinées au sarcasme par l'excès même de leur sentimentalité, si on ne les confronte à la fois avec le paysage lusitanien de la montagne et de la mer et avec les destins tragiques de l'histoire portugaise. C'est ce que vient de faire précisément, dans une série de conférences prononcées à Barcelone et rassemblées en un volume, le très pénétrant et visionnaire poète du *Saudosisme*, M. Teixeira de Pascoaes. Les **Poètes de Lusitanie** sont bien autre chose qu'une œuvre de critique méthodique, c'est un acte de communion. Une citation définira le point de vue auquel se place l'auteur. « Je ne parlerai pas, dit-il, comme parlent les critiques de profession, ces rats du temple d'Apollon, qui rongent la cire des autels et les feuillets des livres sacrés. Ce serait diminuer nos poètes, humaniser la divinité qu'ils enferment, la divinité qui auréole le vieux front de Portugal. Au reste, je crois que la beauté ne saurait se critiquer. On l'admire comme on adore Dieu. »

Ce livre, sur lequel il nous faudra longuement revenir, nous donne indirectement la clef du problème ibérique, conditionné si étroitement par la double revendication d'autonomie de la Cata-

logne et de la Galice. Or, celle-ci, grâce à sa langue qui est un dialecte portugais, cultivé de longue date, se réclame de l'ancestralité celtique, au sein de laquelle s'est développée la *saudade*. Le **Réveil littéraire de la Galice** débuta vers 1862 et s'illustra des noms de Curros Henriquez, de Valentin Lamas Carvajal, d'Eduardo Pondal, de Rosalia de Castro, la poétesse des *Cantares Gallegos*.

La seconde renaissance s'est manifestée à partir de 1900; elle a suscité d'ardentes initiatives, qui visent particulièrement à rendre partout la primauté à la langue de Galice.

Deux poètes, Anton Norriéga Valera, simple instituteur, chantre fervent des *Montanhesas* (1904), et Ramon Cabanillas, auteur de *Vento mareiro* et *Da terra assoballada*, incarnent, au sein de ce mouvement, les deux aspects contradictoires de la nationalité de Galice : le songe nostalgique chez Varela, la combativité révoltée chez Cabanillas. A leur côté, Lopez Abenta, l'auteur d'*Alento da Raza*, s'est fait l'interprète des pulsations du cœur populaire. Nous nous proposons d'analyser ultérieurement le contenu des fascicules de prose et de poésie périodiquement publiés par la Bibliothèque *A Nosa Terra*. Cette petite Lusitanie du nord-ouest ibérique mérite d'être étudiée au regard du Portugal fraternel.

Memento. — Beaucoup de livres et qui devront attendre : *Gomes Freire na Russia* et autres ouvrages par Antonio Ferrão, *Sangue portuguez* de H. Lopez de Mendonça, *Espadas e rosas* de Julio Dantas, *Diniz e Izabel* d'Antonio Patricio, *A Victoria de Parsifal* de João Grave, *Amor crioulo* d'Abel Botelho, *El-Rei Junot* de Raul Brandão, *Ansia de viver* d Eduardo Pimenta, *Ninho d'aguias*, pièce en trois actes de Carlos Selvagem, *Crisfal*, églogue musicale d'Affonso Lopes-Vieira, avec musique de Ruy Coelho, et *Jésus*, poème de J. de Castro, etc.

PHILÉAS LEBESGUE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Comte L. de Voïnovitch : *La Dalmatie, l'Italie et l'Unité Yougo-Slave*, Georg et Cie, à Genève. — Ernest Lémonon : *L'Allemagne vaincue*, Bossard. — Godefroid Kurth : *Le guet-apens prussien en Belgique*, Champion. — Dr Nihad Rechad : *Les Grecs à Smyrne*, Kossuth. — Justin : *Jaurès patriote, les idées d'un chef socialiste sur la défense nationale*, Bossard.

Les révolutions de 1830 et de 1848 soulevèrent en Europe, on le sait, des indignations, mais aussi des espoirs qui ne furent jamais apaisés. Le souvenir exécré du Congrès de Vienne durait

ncore de nos jours et réunissait contre lui tous les peuples opprimés ou qui se prétendaient tels. Avec le développement de la grande guerre qui vient de finir, il y eut un réveil de l'idée des nationalités, et le peuple serbe attaqué par l'Autriche apparut comme le champion de l'héroïsme et des libertés modernes. Seulement la Serbie, qui voulait réaliser l'union yougo-slave, rencontra bientôt devant elle un peuple nouveau venu dans les conseils de l'Europe, mais au passé plein de gloire, et qui prétendait avoir sa place, — le peuple Dalmate. L'Italie, après l'avoir regardé avec indulgence, sympathie même, a fini par se déclarer son adversaire, car, depuis Mazzini, les vues des hommes politiques de la péninsule ont fort évolué. Le livre si curieux et documenté que publie M. le comte L. de Voïnovitch : **la Dalmatie, l'Italie et l'Unité Yougo-Slave** (1797-1917) se trouve sur la question un appel assez émouvant aux diplomates de l'Entente, et, s'il montre que, dans son pays les hautes classes sont de culture italienne — on peut voir les curieuses pages concernant la jeunesse dalmate à Padoue — il indique également que l'âme de ses compatriotes est surtout slave. Sans doute, le peuple dalmate pourrait être le lien nécessaire entre la culture italienne et le monde plus jeune qu'il représente, — toutefois, si l'Italie, renonçant à ses idées de conquête, accueillait les nouveaux venus et voulait bien respecter leur indépendance. Le problème de l'Adriatique serait alors résolu. Mais il faut bien convenir que les choses prennent une autre tournure. Nous assistons à des marchandages, difficiles à éviter peut-être, mais surtout malheureux. La nouvelle Société des Nations en est encore à la période des tâtonnements, et l'on se demande même si elle est viable. Hamlet de nos jours pourrait dire, élargissant l'expression : *There is something rotten in Europa ;* — et il se pourrait même que ce fût ailleurs qu'en Europe.

Le volume de M. Ernest Lémonon : **l'Allemagne vaincue**, reproduit des articles de la *Revue politique et littéraire* mis au point pour cette nouvelle publication. C'est un long historique du rôle joué par la Grèce ou les Etats-Unis qui finirent par prendre part à la guerre, puis un curieux exposé de la révolution et de l'effondrement russe avec les menées de la clique bolcheviste qu'encourageait l'Allemagne. Ailleurs il parle longuement des hésitations, en somme bien compréhensibles, des

neutres qui ne tenaient guère à entrer dans le conflit : — l'Espagne, infestée d'Allemands et qui nous était cependant en grande partie favorable ; la Scandinavie, tiraillée de même, mais où les Boches recueillirent surtout l'animadversion ; la Hollande, que l'ennemi tenait en tutelle et qui hésitait à se libérer ; la Suisse, pays bilingue, travaillée comme l'Espagne, mais en grande partie francophile tout en tenant surtout à sa neutralité. — Avec l'*Allemagne vaincue*, la dernière partie de ce livre, M. Ernest Lémonon fait surtout l'historique de la paix, — que nous savons encore bien précaire avec les compétitions des uns et des autres, et dont l'ennemi finira bien par tirer l'avantage qu'il n'a pu obtenir par les armes, si nous ne prenons pas des mesures efficaces.

Dans un livre posthume, **le Guet-apens prussien en Belgique**, M. Godefroid Kurth, de l'Université de Liège, a fait l historique des menées germaniques dont on vit l'aboutissement avec le coup de force de 1914, — coloré naturellement de vagues prétextes et de toutes les mauvaises raisons dont l'ennemi espéra se faire une excuse. La cause est entendue, sans doute, mais, dès qu'il s'agit des Boches, il n'est jamais inutile d'accumuler les preuves de leur mauvaise foi. En appendice sont donnés des chapitres préparés par l'auteur et qui devaient appuyer sa thèse : *Comment l'Allemagne a calomnié le Gouvernement belge; comment l'Allemagne a traité la Belgique* (*nécrologie des villes et villages*); *comment l'Allemagne a traité le clergé belge; la tragédie d'Aerschot.* — C'est un ensemble édifiant et une démonstration faite. Il reste la sanction, mais qu'on oublie un peu trop avec les tiraillements, les rivalités, les bavardages des gouvernements et de la diplomatie de l'Entente.

Avec la curieuse brochure du Dr Nihad Rechad sur **les Grecs à Smyrne** nous avons les plaintes et doléances des Turcs qui ont trouvé malheureux l'occupation du pays ainsi que quelques dégâts et mauvais traitements. On donne des déclarations d'enquêtes interalliées, des témoignages divers ; le récit des atrocités reprochées aux troupes hellènes; un historique détaillé des sommes et objets dont furent dépouillés les officiers de la garnison d'Aïdin, etc. — et, sans doute, on en peut convenir, il dut se passer en Asie Mineure des choses honteuses ; on y put constater des faits répréhensibles et même hideux. Mais la guerre sera toujours la guerre, c'est-à-dire la tuerie, le vol et le viol, les

prédations, l'incendie et le reste, — nous l'avons trop vu avec ruée allemande jusque sous les murs de Paris. En Turquie, cours de la guerre récente, on a pu dénoncer le massacre, l'extermination de populations arméniennes parfaitement inoffensis que le Grand Seigneur « permettait de tuer », et si l'occupaon grecque a fait périr 50.000 Turcs, — chiffre que donne le r N had Rechad — c'est un bien autre total que fourniront les xploits de la soldatesque qui opérait en Arménie. — Les Grecs, oliés, dépouillés, massacrés par les Ottomans depuis le XVe siè-e, en ont gardé la rancune, — et l'on peut convenir qu'on l'auit à moins.

CHARLES MERKI.

§

Le progermanisme de Jaurès n'aurait probablement pas résisté l'épreuve de la guerre, et c'est l'avis sans doute de M. Justin ans son livre, **Jaurès patriote**, mais comment le savoir au iste ? Ce que traite l'auteur, c'est la doctrine de ce chef de parti n matière d'organisation militaire, et dans cette doctrine on eut trouver d'excellentes choses, Jaurès s'étant fait l'écho de lusieurs officiers de valeur, quand il rédigeait son énorme volume ur l'*Armée nouvelle*; mais cela ne prouve pas forcément que aurès, sous le coup de l'attaque brusquée du Kaiser, eût réagi omme Gustave Hervé par exemple ; peut-être aurait-il biaisé, rgoté, manœuvré, lié partie avec les kienthaliens et les zimmervaldiens ; même si, comme je le crois, il avait adopté une attiude plus franche et plus patriotique, il resterait toujours que son ttitude avant la guerre a été bien fâcheuse par sa confiance xcessive dans le pacifisme des social-démocrates allemands (qu'on e rappelle son incroyable polémique avec M. Charles Andler !) t par son opposition étroite à toutes mesures de sécurité natioale ; comme le dit M. Justin, la position qu'il avait prise au suet de la loi de 1913 sur le service de trois ans ne peut être appréciée favorablement. Et sur d'autres « positions » on pourrait être plus sévère.

HENRI MAZEL.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Général Lanrezac : *Le plan de campagne français et le premier mois de la Guerre*, Payot. — F. Engerand : *La Bataille de la frontière-Briey*, Bossard. —

General feldmarschall von Hindenburg : *Aus meinem Leben*, Leipzig, S. Hi zel. — Charles Merki : *Villes meurtries de France, Reims*, G. Van Oest.

Le général Lanrezac, ancien commandant de la Ve armée, qu fut démonté de son commandement le 3 septembre 1914, apr qu'il eut achevé de sauver son armée de l'étreinte de l'ennem apporte à son tour un témoignage, qui était attendu avec asse d'impatience, dans un livre clair, concis, trop concis à notre gré **Le Plan de campagne français et le premier moi de la guerre**. On lira, non sans éprouver un serrement d cœur, cette déposition sèche et froide, rédigée avec une parfait sérénité. C'est la marque de la trempe du caractère de l'homme qui, malgré un tempérament ardent, porté aux sentiments ex trêmes, a dépouillé tout ressentiment.

« Il ne m'appartenait pas, écrit le général Lanrezac, d'institue un débat sur le plan Joffre, qui ne mentionnait d'ailleurs aucun idée directrice ; mais, par contre, j'avais le devoir de présenter d respectueuses observations en ce qui concernait la coopération d mon armée à la manœuvre offensive de l'aile gauche. » Ces ob servations furent condensées dans un rapport du 25 juillet 1914 qui fut laissé sans réponse. Dès ce jour, le général Lanrezac étai classé. C'est à ce moment qu'il eût fallu, en bonne logique, lu donner un remplaçant, car il est mauvais de demander à un che la bonne exécution d'une opération, dont il désapprouve la conception. Pour bien exécuter, il faut être animé de la conviction que ce que l'on fait est utile. Ou alors, on est conduit à agir dans des conditions de précarité telles qu'on ne peut envisager qu'une chose : sauver la mise. Ce fut la destinée de l'ancien commandant de la Ve armée d'avoir à réparer sans cesse, malgré ses avertissements, les bévues du Grand Quartier Général. Il eût ainsi à remplir une tâche particulièrement ingrate, dans les conditions les plus difficiles ; et il était tout à fait dans l'ordre des choses de ce monde, qu'après avoir fait tout ce qui était humainement possible, par un miracle d'énergie, de prudence et de sang-froid, on lui fît finalement porter la responsabilité des erreurs qu'il n'avait pas cessé de dénoncer. L'autorité n'est pas donnée à l'homme pour en user avec équité, mais pour justifier et couvrir ses fautes par tous les moyens. La raison d'Etat, dont la débilité morale est si saisissante, veut trouver un principe de force dans une pareille niaiserie, alors qu'il suffirait, dans chaque cas, d'une

douzaine d'esprits indépendants pour ruiner une pareille autorité. Le 21 août, après qu'on lui eut enlevé deux de ses corps d'armée, le 2e et le 11e, qu'il connaissait bien, pour lui donner *in extremis* des troupes qu'il n'avait jamais vues (18e corps et divisions d'Afrique); après lui avoir imposé tardivement une marche de flanc longue et pénible pour venir se placer entre Sambre et Meuse, où il demandait dès le premier jour à porter son armée; après avoir exigé qu'il fût prêt à attaquer, indifféremment, soit face à l'est, soit face au nord, etc., le général Lanrezac est conduit à attaquer des forces qui, si elles ne sont pas nettement supérieures dès le premier jour, menacent de le submerger dans la suite, et cela dans les conditions de terrain les moins propices à une offensive. D'autre part, tout s'enchaîne : les chefs de corps ne sont pas sans avoir entendu parler du désaccord qui existe entre le Grand Quartier Général et le général Lanrezac. Ils n'ignorent pas qu'il n'est pas bien en cour. Dès lors, ils sont assez portés à enfreindre les ordres de leur chef d'armée, et, après la marche vers le Nord, au lieu d'attendre l'ennemi sur les positions qui leur ont été assignées, ils font écharper leurs troupes dans les bas-fonds de la Sambre, où il est impossible à notre artillerie de les soutenir. Le 23, au soir, le général Lanrezac décide de battre en retraite. Il en prend l'initiative, et l'on peut dire, croyons-nous, qu'en prenant ainsi cette résolution, il a sauvé son armée de l'enveloppement qui la menaçait. Le 29 août, en pleine retraite, a lieu la bataille de Guise. A la vérité, c'est le Grand Quartier Général qui lui apporte la suggestion, dès le 27, d'interrompre sa retraite pour attaquer dans la direction de Saint-Quentin, face à l'ouest. Dans la pensée du Grand Quartier Général il s'agit de dégager l'armée anglaise de l'emprise de l'armée de von Kluck, mais le général Lanrezac eût-il obéi passivement aux ordres du Grand Quartier Général qu'il se fût fait prendre en flanc par l'armée de von Bülow, qui marche sur ses talons. En réalité, c'est face au nord qu'il livre bataille contre les avant-gardes de von Bülow. Une fois de plus, il sauve son armée, en allant à l'encontre des instructions du Grand Quartier Général. C'est marquer ainsi d'assez de résolution. Cependant, le 3 septembre, lorsque la Ve armée est tout entière repliée derrière la Marne, le général Joffre vient de sa personne à Sézanne, au Quartier Général du général Lanrezac, et, prenant celui-ci à

part, lui confie : « Mon cher Lanrezac, vous savez combien j'ai d'affection pour vous, mais je suis obligé de vous enlever le commandement de la Ve armée ; vous êtes hésitant, indécis. » Nos jugements sont toujours subjectifs ; le général Joffre avait raison. Le général Lanrezac avait vraiment marqué de l'hésitation, de l'indécision en présence des instructions du Grand Quartier Général, puisqu'il avait été amené, presque toujours, dans l'exécution, à en prendre le contre-pied.

Mais si tous les chefs avaient témoigné, dans les mêmes circonstances, de la même qualité d'hésitation et d'indécision, peut-être la fortune de nos armes eût-elle suivi un cours plus heureux ? Le général Lanrezac a raconté l'écrasante mission, dont il fut chargé, en assurant le commandement de la Ve armée dans les conditions que l'on connaît aujourd'hui, sans ajouter un mot de blâme ou de rancœur. Cependant, pour répondre au bruit répandu par les « Jeunes Turcs » du Grand Quartier General que le général Joffre s'était vu obligé les 28 et 29 août 1914 de prendre le commandement de la Ve armée et que, par conséquent, c'était à lui que revenait le mérite de la victoire de Guise, le général Lanrezac émet cette simple réflexion :

L'idée que le général Joffre ait pris personnellement le commandement direct d'une fraction de troupes quelconque à un moment quelconque ne trouvera que des incrédules.

On ne peut s'exprimer plus clairement ; le lecteur n'éprouvera ni hésitation, ni indécision à comprendre la portée de cette réflexion.

M. F. Engerand poursuit avec opiniâtreté, un rare courage et un désir de loyauté auquel on ne saurait trop rendre hommage, la tâche qu'il s'est donnée de faire la clarté sur les événements militaires d'août 1914. La question qu'il a entrepris d'elucider dans un nouveau livre, **la Bataille de la frontière-Briey**, est le pendant du drame de Charleroi. De celui-ci nous connaissons maintenant les lignes essentielles. Or, il y eut, dit M. Engerand, un drame de Briey comme il y eut un drame de Charleroi, et l'on fit le silence sur celui-là plus encore que sur ce dernier. L'histoire de ce drame n'est autre que l'histoire de la IIIe armée, du 22 au 25 août inclus, dont le chef, le général Ruffey, fut démonté de son commandement, puis limogé, escamoté, comme un simple capitaine aux mousquetaires gris sous Mme de Pom-

padour. M. F. Engerand, nommé rapporteur de la Commission d'enquête sur la question de Briey, a vu s'ouvrir devant lui les dossiers du ministère de la Guerre, dont la communication lui avait été refusée lorsqu'il avait voulu les consulter à titre de simple historien. Quelques pièces essentielles, qu'il a réunies en annexes de son livre, lui ont suffi pour mettre en évidence, une fois de plus, le rôle malfaisant du Grand Quartier Général au cours de ces journée décisives.

Ce coin du champ de bataille (la région de Briey), a pu écrire M. Engerand, fut le seul ou nous ayons eu vraiment une supériorité numérique incontestable et le seul où le front ennemi eut chance de pouvoir être brisé. Une mauvaise organisation, la dispersion, l'inexistence même du commandement, une fâcheuse utilisation ou plus exactement l'inutilisation des moyens dont nous disposions, empêchèrent un succès dont les conséquences eussent pu être grandes. Toute une armée de réserve, à sept divisions, resta comme immobilisée sur le champ de bataille, deux jours inerte, sans marcher au canon — et par ordre!

Et le 22 août, en pleine bataille, deux divisions étaient retirées à l'armée de Lorraine victorieuse, alors que l'ennemi chassé de la région de Briey se retirait sur Thionville, pour obéir à l'ordre du ministre de la Guerre, qui réclamait d'urgence trois corps actifs au minimum pour la garde du camp retranché de Paris. C'est ainsi que Briey, conclut M. Engerand, fut la rançon de Paris. Nous aurions pu, peut-être, conserver l'un et l'autre.

JEAN NOREL.

§

J'ai dit dans mon compte rendu des *Souvenirs de guerre* de Ludendorff qu'après avoir lu son livre on ne savait pas si Hindenburg était un grand homme ou avait seulement été assez habile pour laisser Ludendorff commander à sa place.

Les **Mémoires** de Hindenburg fournissent la réponse : Hindenburg est un génie égal à Ludendorff. Quand ils se virent pour la première fois, le 23 août à 3 heures du matin dans la gare de Hanovre, Ludendorff mit Hindenburg au courant de la situation, lui exposa comment il la comprenait, et la suite de leurs échanges de vues prouva à Hindenburg qu'ils avaient les mêmes principes pour apprécier et juger les possibilités tactiques et stratégiques. Rien d'étonnant à cela : Hindenburg en 1885 avait été l'adjoint du comte de Schlieffen, alors colonel et chef de section

au grand état-major ; Ludendorff, plus tard, était devenu l'élève et le collaborateur de celui-ci. Formés par le même grand homme, quoique à des époques différentes, ils étaient donc naturellement imbus de la même doctrine. Hindenburg apprécia aussitôt la « force de travail titanique » de son chef d'état-major. Ainsi se forma entre ces deux grands hommes une union, jusqu'ici inaltérable, grâce à la haute valeur morale de Hindenburg et à l'esprit de discipline de Ludendorff.

En octobre 1918, les événements brisèrent leur collaboration, puis, en novembre suivant, Ludendorff dut s'enfuir en Suède. Il commença alors à Hessleholmsgard à y écrire ses *Souvenirs*, d'abord de mémoire, puis avec une abondante quantité de documents officiels de premier ordre. Il put ainsi écrire l'histoire presque *définitive*(1) d'un tiers de la guerre, celle dont il avait dirigé les opérations allemandes comme le lui ordonnait Hindenburg. Il y revendiqua l'initiative des décisions prises là où il les avait conseillées au maréchal avant d'avoir reçu les ordres de celui-ci. Cette revendication fit apparaître la très grande part qu'il avait eue à ces prodigieux succès, mais il restait toute une autre série de décisions non moins remarquables qui pouvaient découler de l'initiative de Hindenburg, et les *Mémoires* de celui-ci confirment qu'il a dû en être souvent ainsi.

Hindenburg est né à Posen, en 1847, où son père, issu d'une famille noble où l'on était officier de père en fils, était lieutenant au 18e régiment d'infanterie. En 1859, il entra comme cadet à l'Ecole de Wahlstatt, en Silésie, et y reçut l'éducation un peu

(1) Cette expression ayant choqué un certain nombre de lecteurs, je dois expliquer pourquoi je l'ai employée et la maintiens. Rien de difficile souvent à l'historien comme d'expliquer d'une façon exacte les causes, les péripéties et les conséquences des événements militaires, les temoins que l'on a n'ayant, en général, vu qu'une portion du champ de bataille et un genre des faits qui y ont determiné le succès et la defaite, de sorte que leur jugement est très souvent faux. On ne décrit pas bien le mécanisme d'un phénomène, si l'on n'a que des renseignements plus ou moins faux sur ses péripéties. De là l'importance qu'il y a à ce qu'un témoin haut placé nous explique comment les choses se sont passées. J'ai pu constater ces résultats en lisant, il y a une vingtaine d'années, le récit de la bataille de Neerwinden par un lieutenant d'état-major bavarois. Il avait eu à sa disposition tous les récits imprimés et manuscrits sur cette bataille et déclarait qu'ils ne pouvaient se raccorder avec le récit qu'en a donné Feuquières. Et pourtant, je n'ai jamais douté que celui-ci en ait donné l'explication *définitive*, car il y commandait la droite française sous Luxembourg. Lui seul nous fait comprendre cette bataille : tous les autres réunis ne nous permettent pas d'y arriver.

ude qui y était donnée. Il la quitta en 1866 pour devenir lieutenant en second au 3e régiment de la garde à pied. Il fit en cette qualité la campagne de Sadowa. Au commencement de cette bataille, il fut atteint par une balle qui perça son casque, comme adis un biscaïen avait décoiffé Davout le matin d'Auerstædt, mais il n'en continua pas moins à guider sa compagnie et fut récompensé de sa belle conduite au retour à Berlin par la croix de 4e classe de l'Aigle rouge avec épée. Pendant la guerre de 1870, son régiment combattit à Saint-Privat, Sedan et prit part au siège de Paris dans la région de Gonesse. Admis à l'Académie de guerre de Berlin en 1873, il fut appelé au grand état-major en 1877, et ne le quitta qu'en 1900 pour prendre le commandement de la 28e division d'infanterie à Karlsruhe, puis celui du IVe corps (Magdeburg) en 1903. En 1911, il donna sa démission « pour faire la place à de jeunes forces. C'est une fausse légende, dit-il, qui attribue à des frottements de service ou même personnels [avec l'Empereur] cette démarche. »

Il se retira alors à Hanovre et s'y trouvait sans emploi, quand, le 22 août, à 3 heures de l'après-midi, il reçut un télégramme du Grand Quartier Général lui demandant s'il était prêt à être employé immédiatement : « Je suis prêt », répondit-il. A 3 heures du matin, comme il a été dit ci-dessus, il se rencontrait avec Ludendorff. Celui-ci avait été informé la veille par le chef d'état-major général de Moltke que le général commandant la 8e armée allemande voulait abandonner le pays au delà de la Vistule. Moltke, ne partageant pas cette façon de voir, l'avait fait remplacer par Hindenburg, donnant à celui-ci Ludendorff comme chef d'état-major.

Hindenburg et Ludendorff arrivèrent à Marienburg le 23 août. Dans la sacoche d'un officier russe on avait trouvé un papier faisant connaître les intentions de l'adversaire : l'armée de Rennenkampf, tournant les lacs Masures par le Nord, devait s'avancer contre la ligne Insterburg-Angerburg, attaquer les forces allemandes qui s'y trouveraient, pendant que l'armée de la Narew, s'avançant sur la ligne Lotzen-Ortelsburg, les attaquerait en flanc.

Les Russes avaient donc projeté une attaque concentrique sur la 3e armée pour laquelle l'armée de Samsonov faisait déjà maintenant un circuit vers l'ouest plus qu'il n'avait été projeté [ce qui, après l'inaction de Rennenkampf, fut la cause de leur défaite].

Que devions-nous, ou même que pouvions-nous faire contre ce dange reux plan ennemi ? Dangereux moins à cause de la hardiesse ave laquelle il avait été imaginé qu'à cause de la force avec laquelle il étai exécuté (tout au moins sa force en combattants, car heureusement n'y avait pas la même force de volonté). La Russie n'a pas en effe envoyé en août et septembre moins de 800.000 soldats et 1.700 canon contre la Prusse Orientale pour la défense de laquelle on n'avait pu disposer que de 210.000 soldats allemands avec 600 canons.

Notre contre-plan est simple.... A la masse épaisse de Samsono nous opposons un centre mince (je dis mince, mais non pas faible, ca les hommes qui le composent ont des cœurs et des volontés d'acier ayant derrière eux leurs foyers, leurs femmes, leurs enfants... C'est le 2ᵉ corps, les braves de la Prusse Orientale et Occidentale). Sous la pression des masses ennemies, ce centre mince pourra se courber, il ne se rompra pas, et pendant que ce centre se battra, deux groupes puissants s'avanceront aux deux ailes pour l'attaque décisive... Samsonov ne doi pas seulement être battu, mais anéanti, car ce n'est qu'ainsi que nous aurons la main libre contre Rennenkampf, notre second ennemi. Ce n'est qu'ainsi que nous pouvons affranchir réellement et complètement la vieille Prusse du danger et devenir disponibles pour les autres actions que l'on attend de nous et, en particulier, pour le grand combat entre la Russie et l'Autriche, en Galicie et en Pologne. Il faut que le premier coup soit décisif.

Donc, pas de demi-mesures! Tout ce qui peut être employé en quelque façon dans la guerre de mouvement et n'est pas indispensable ailleurs est requis, y compris la landwehr, qui garde les remparts de Graudenz et de Thorn. Même la landwehr qui garde les tranchées entre les lacs Masures doit en céder la défense à un petit nombre de braves Landstürmer. Si nous gagnons la bataille, nous serons débarrassés de tous soucis au sujet de Thorn, de Graudenz et des défilés des lacs.

Contre Rennenkampf, qui pèse sur nous au nord-est comme un cauchemar, il n'est laissé que notre division de cavalerie, la réserve principale de Kœnigsberg et deux brigades de landwehr. Nous ne pouvons d'ailleurs pas ce jour-là apercevoir si ces forces suffiront réellement. Leur force, en cas d'attaque, ne forme qu'un simple voile facilement déchirable si les masses de Rennenkampf marchent, si sa puissante cavalerie chevauche comme nous devons le craindre. Mais peut-être ne le font-elles pas, et alors ce voile suffira pour couvrir notre faiblesse. Nous devons nous confier même au hasard sur notre flanc et sur notre dos pour pouvoir être forts sur le front décisif. Heureusement, nous réussissons à donner le change à Rennenkampf. Peut-être se trompe-t-il de lui-même.

Si, d'ailleurs, Rennenkampf se trompe en notre faveur, son généralis-

si me peut le pousser à marcher vivement vers le sud-ouest et dans notre dos. Un cri de détresse de Samsonov peut le mettre en mouvement et l'appeler sur le champ de bataille, et si la voix humaine devait retentir inutilement, le canon avertisseur de la bataille ne retentira-t-il pas jusqu'aux lignes russes du nord des lacs et même jusqu'à leur quartier général?...

Même en comptant les deux brigades de landwehr de la garde des côtes du Schleswig-Holstein en route par rail pour nous rejoindre, et qui arriveront en temps pour la bataille, une comparaison avec les forces russes reste encore à notre désavantage, même si Rennenkampf ne combat pas et ne le veut pas. De plus, il y a beaucoup de landwehr et de landsturm dans nos rangs : ce sont de vieilles classes qui vont combattre la meilleure jeunesse russe. Enfin, la majeure partie de nos troupes et en particulier celles qui, comme la situation l'exige, porteront le coup décisif, sortent de combats pénibles et où elles ont subi beaucoup de pertes : elles ont dû abandonner aux Russes le champ de bataille de Gumbinnen...

Tel est cependant notre plan, et telles sont nos pensées avant et pour la bataille. Nous les résumons en télégraphiant de Marienburg au haut commandement : « Le plan est de réunir l'armée au XXe corps le 26 août pour une attaque enveloppante. »

La bataille dura jusqu'au 31 août qui fut pour les troupes allemandes « le jour de la moisson finale ».

Rennenkampf n'avait pas bougé pendant tout ce temps-là...

Le bruit de combat à Tannenberg n'avait pas encore cessé que nous prenions nos dispositions pour l'attaquer. Le 31 au soir, nous reçûmes l'ordre télégraphique suivant du haut commandement [preuve du service que l'attaque russe rendit à la France lors de la bataille de la Marne, mais si Rennenkampf avait attaqué le 26 ou le 27, il n'y aurait même pas eu de bataille de la Marne; il y aurait eu la *poursuite* de la Marne] :

« Le XIe corps, le corps de réserve de la Garde, la 8e division de cavalerie sont mis à votre disposition. La prochaine tâche de la 8e armée est de nettoyer la frontière orientale de l'armée de Rennenkampf.

« Il est souhaitable qu'avec les forces dont on peut se passer on poursuive dans la direction de Varsovie l'adversaire battu en dernier lieu : les mouvements des Russes de Varsovie vers la Silésie le font souhaiter.

« L'emploi ultérieur de la 8e armée, si la situation dans la Prusse orientale le permet, aura lieu dans la direction de Varsovie. »

La défaite de l'armée autrichienne lancée « témérairement à une attaque frontale de l'armée russe » rendait ainsi nécessaire l'em-

ploi de forces prussiennes vers Varsovie. Mais, pour le moment, Hindenburg ne put rien envoyer à son secours. Il n'avait pas trop de toutes ses forces pour lutter contre Rennenkampf, qui avait au moins 20 divisions d'infanterie.

Franc et lumineux dans ses explications militaires, Hindenburg l'est non moins dans ses déclarations politiques. Il parle sans cesse de « *mon* empereur » de façon à faire comprendre qu'il n'a cessé de lui être dévoué. Il le met constamment avant la patrie. Allemands et alliés sont prévenus : l'élection de l'impérialiste Hindenburg à la présidence y placerait un homme qui considérerait comme son devoir d'obéir à *son* empereur et par conséquent de rétablir la monarchie. Or, Hindenburg est l'homme du devoir et l'idéal de l'officier allemand. Je ne sais à quel héros de l'antiquité les pédagogues allemands le compareront, mais Hindenburg et Ludendorff me rappellent le groupe que formèrent La Moricière et Trochu : même vertu parfaite des deux côtés, mais avec, chez les Allemands, une science militaire et une tradition stratégique qui manquaient complètement aux élèves de Bugeaud : cet illustre maître n'avait pu leur apprendre que ce qu'il connaissait lui-même : la *petite* guerre. Moltke et Schlieffen avaient appris l'art de faire la *grande* aux vainqueurs de Tannenberg.

ÉMILE LALOY.

§

Charles Merki a beaucoup vu. C'est un historien de mérite, un archéologue perspicace, un critique bienveillant, un écrivain de talent. Nous voudrions que tous les volumes consacrés par différents éditeurs à nos villes dévastées fussent confiés à des hommes consciencieux à son exemple.

Dans son petit travail sur **Reims**, Charles Merki a su résumer, en quelques pages solides et claires, l'histoire si abondante de cette ville où furent sacrés nos rois. Il s'est fait ensuite, à travers ses monuments, le guide le plus averti qui soit, soulignant la beauté et censurant la laideur avec une égale véhémence. On sent que, contemplant les pures ogives où sourient les saints et se contorsionnent les démons, s'arrêtant devant les antiques maisons fleuries de dentelles de pierre, circulant à travers les sombres ruelles, il revit toute l'existence des prélats, des abbés mitrés, des gras chanoines, des clergeons, des seigneurs et des bourgeois qui

prièrent, aimèrent, œuvrèrent et moururent là. Il constate d'ailleurs avec mélancolie que beaucoup, parmi les plus magnifiques édifices de Reims, furent démolis sans nécessité absolue. Cette ville n'était déjà plus, avant la guerre, comme certains le croient, une ville conservée dans la plénitude de son caractère, mais une ville remaniée, désorientée et enlaidie.

La guerre provoquera son renouvellement presque total. Charles Merki, après avoir donné des renseignements sur les combats dont elle fut le théâtre, dresse le bilan de ses pertes. De ses dires il appert que le feu, plutôt que la canonnade, nuisit à la cathédrale. Bien que le monument reste fort abîmé, on pourra lui rendre, par quelques restaurations adroites, la plus grande partie de son ancienne majesté.

Par contre, des quartiers entiers de la ville ont été réduits en cendres ; 7.000 maisons sur 13.000 sont en ruines. De telle sorte que, si Reims retrouve sa prospérité économique, elle ne retrouvera plus sa physionomie d'autrefois. La page d'histoire qu'elle a vécue efface définitivement toutes les autres. La municipalité se préoccupe de bâtir une cité nouvelle. Si nous en croyons certains renseignements, les ingénieurs des Ponts et Chaussées ont été chargés d'établir ses plans de reconstitution. Cela nous promet de belles géométries et fort peu d'esthétique. Les illustrations, fort copieuses, du livre de Charles Merki nous conserveront heureusement quelques-uns de ses beaux aspects. C'est, si maigre soit-elle, une consolation.

ÉMILE MAGNE.

A L'ÉTRANGER

Espagne.

LE VOYAGE DE JOFFRE EN CATALOGNE — Les lecteurs du *Mercure* qui suivent ces *Chroniques* n'auront sans doute point oublié que, dans le numéro du 15 mars dernier, nous annoncions que, le premier dimanche de mai, Joffre présiderait à Barcelone la solennité des *Jeux Floraux*. On nous saura gré, peut-être, de consacrer à ce *great event* de la vie intellectuelle catalane un article spécial où l'on trouvera, impartialement transcrites, les deux versions — castillane et barcelonaise — des incidents qui en ont marqué le cours.

Le maréchal Joffre, comme on sait, est allé d'abord à Madrid,

où il arriva le mardi 27 avril, pour en repartir le jeudi 29. Sur cette déviation originale du voyage nous laisserons la parole à l'envoyé spécial de la *Dépêche* de Toulouse, M. Alex. Coutet :

Une question de susceptibilité est née dès le début des fêtes. Ce sont les Catalans de Barcelone qui avaient appelé à eux le vainqueur de la Marne. Or, le maréchal dut se plier aux exigences du protocole et commencer son voyage en Espagne par une visite aux Souverains, à Madrid. Dès lors, il apparut aux Catalans que Joffre n'était plus leur hôte, mais celui du gouvernement royal (1)...

Sur la réception faite à Joffre à Madrid, celui-ci, dans une interview accordée au directeur de *El Sol*, l'a déclarée parfaite, disant qu'une de ses impressions les plus fortes avait été la remise de la médaille militaire à Alphonse XIII. Ajoutons, pour l'Histoire, qu'un rédacteur du *Heraldo de Madrid*, M. Antonio Cases, ayant essayé de faire parler l'hôte illustre sur la bataille de la Marne, n'en reçut que des réponses évasives, dont celle-ci : « *Les guerres, ce ne sont pas les généraux qui les gagnent, mais les armées. Et les armées d'aujourd'hui, ce sont les peuples* (2)... » D'autre part, à en croire le député républicain Marcelino Domingo, dans un très curieux article inséré dans la revue d'avant-garde, *España* (3), Madrid resta « un peu absent de l'hommage : les classes libérales véritablement, parce qu'aujourd'hui, elles ne se sentent pas représentées par la France ; et les classes conservatrices, parce qu'elles furent germanophiles pendant la guerre », de sorte que la capitale « n'exhiba devant le maréchal que l'Etat-Major d'une politique unique au monde et les mille décorations dont étincellent les uniformes de nos officiens, décorations qui juraient avec l'austère nudité de l'uniforme du maréchal, où ne se détachait d'autre insigne du mérite que la sévère croix de guerre ».

Arrivé, en compagnie de la Maréchale et d'une escorte officielle, aux confins de la Catalogne et tout près de Reus, Joffre, selon *La Veu* du 2 mai, se serait écrié : *Ara ja podrem parlar en català!* (*Maintenant, nous pourrons enfin parler catalan!*) Et, en effet, nous le voyons, d'après cet organe, qui s'entretient avec des journalistes de Barcelone, montés dans le salon du break

(1) *La Dépêche*, 6 mai 1920.
(2) *Heraldo de Madrid*, 28 avril 1920.
(3) *España*, nº 262, 8 mai 1920.

mis à sa disposition au départ de Madrid et qui dicte ce message à l'adresse d'un peuple frère du sien : *En arribar a terra catalana, aquest pais que conec i que estimo de tant anys, saludo a tot el poble germà del meu Rosselló.* (*En arrivant en terre catalane, ce pays que je connais et que j'estime depuis tant d'années, je salue tout le peuple frère de mon Roussillon.*) Nous tairons, comme choses suffisamment connues, l'accueil enthousiaste de Barcelone et mille menus faits contés au long par les journaux de là-bas, pour en venir tout de suite à l'essentiel, à cette sorte de tragédie de famille qui, brusquement, vint trancher la belle floraison, à peine éclose, de corolles sentimentales pullulant, radieuses, sous les pas du héros, métamorphosé en symbole d'une race et de ses aspirations. Le rédacteur déjà mentionné de la *Dépêche* sera, ici encore, notre garant :

La réception faite au maréchal Joffre par la capitale de la Catalogne — écrit-il, de Barcelone, le 4 mai — a été enthousiaste, dans ce pays où les cœurs sont aussi chauds que le soleil. Et pourtant, hier et aujourd'hui, les fêtes ont subi une éclipse. Les organisations catalanes se sont retirées, déclarant ne pas vouloir prendre la responsabilité de la situation et des incidents en cours. Nous eussions voulu les taire, mais comment étouffer la voix de ce peuple ardent, qui a voué un culte profond au grand Catalan, qui clame très haut et très fort son amour pour le maréchal Joffre, le confondant avec l'amour de la terre natale ?

Deux jours après, le 6 mai, et toujours de Barcelone, M. Alex. Coutet écrit (1) :

Le geste de la municipalité de Barcelone, d'accord avec l'Assemblée de la Généralité et de la Députation Provinciale, n'a pas été désapprouvé par la population. Au contraire, des marques de sympathie sont apportées de toutes part aux groupements représentatifs de la Catalogne. L'Ordre des avocats, notamment, a envoyé son adhésion à la résolution du conseil municipal. On a reçu également des messages des autres villes, s'associant à Barcelone dans son attitude. La capitale de la Catalogne maintient donc sa rupture de toutes relations avec le pouvoir central. Le geste n'est pas absolument catholique, puisqu'il entraîne un refus de continuer les versements de la contribution de la Catalogne dans les caisses de l'Etat. C'est une manifestation de plus de l'idée séparatiste...

(1) *La Dépêche*, 7 mai 1920.

Joffre, cependant, resta à Barcelone jusqu'à la date fixée, — il en partit le jeudi matin, 6 mai, — employant son temps à des visites que le poète J. Carner a plaisamment appelées — dans *El Sol* du 7 mai — « *una especie de paseo por la población con centinelas de vista* » (« *une espècie de promenade à travers la ville avec les sentinelles à vue qui veillent sur un prisonnier* »). Mais il n'en est pas moins certain que la politique, en se mêlant à une manifestation d'intentions purement littéraires, en avait fondamentalement vicié la portée et transformé une visite de courtoisie en prétexte à démonstrations tapageuses. Tels sont les faits. A qui en incombent les responsabilités catalanes? Quelle cause à ces incidents? Avant de risquer aucune interprétation, constatons que Castillans et Catalans se rejettent mutuellement les textes. M. L. Durán y Ventosa, qui, on nous le concédera, n'est pas le premier venu en Catalogne, a publié à ce propos, dans *La Veu* du 8 mai, un ample *leader* que, par exception, la censure a entièrement respecté et où est révoquée en doute la cause même des excès policiers du gouvernement central en la capitale catalane. De cet article, voici le passage essentiel :

Ceux qui, — dit-il, — en furent les témoins directs (et leur nombre est fort restreint) ne peuvent pas affirmer qu'il soit certain ou non qu'à la réception solennelle, au Palais de la *Mancomunidad* et à la cérémonie des Jeux Floraux, des cris précis aient été poussés. Mais, même en accordant comme absolument sûr qu'ils l'eussent été, il est évident — d'après les manifestations de ceux mêmes qui ont démontré le plus grand intérêt à l'affirmer — qu'il ne s'agissait que de cris isolés, expression, en tout cas, d'individus isolés et de sentiments individuels ; qu'il n'y eut aucune manifestation générale et collective en ce sens — comme le furent, en revanche, et au témoignage de tous, les expressives ovations du sentiment d'amour pour la Catalogne et d'adhésion enthousiaste au maréchal Joffre.

Ce serait, en vérité, être fort médiocre psychologue que d'oublier, en l'espèce, ce vieil axiome d'humaine expérience — aussi bien, et plus encore, pour les masses que chez les individus — que « la goutte d'eau suffit à faire déborder le vase »..., à condition que celui-ci soit, préalablement, rempli jusqu'aux bords. Or, la situation de la Catalogne par rapport au gouvernement de Madrid est de cette nature qu'il était à prévoir que la moindre goutte d'eau ferait déborder le vase. Le voyage de Joffre se présentait

comme le prétexte à souhait. Et ce qui devait fatalement arriver arriva, en vertu de cette logique des choses, supérieure à tous les sophismes conventionnels et maîtresse, tôt ou tard, de nos destinées. A en croire nos amis catalans, le gouvernement central, croyant ainsi sauvegarder la difficile situation intérieure, aurait, par des négociations dont le détail relève de la diplomatie secrète, obtenu d'ôter à un voyage qu'il lui était impossible d'empêcher, son caractère spécial en faisant passer préalablement l'hôte des Catalans par Madrid. En réalité, l'opinion catalane fut refroidie par ce détour à la capitale centrale, encore que *El Sol*, dans son numéro du 27 avril, avait ramené les choses à leurs vraies proportions, en disant aux Madrilènes d'assez dures vérités. Mais quand, à la cérémonie des Jeux Floraux, le vieux poète Angel Guimerà — qui, soit dit en passant, est originaire des Canaries — eût, devant 5.000 personnes et dans une salle où les seuls drapeaux de France et de Catalogne flottaient, poussé la note aiguë du catalanisme (1), la goutte d'eau qui fait déborder le vase trop plein s'était muée en torrent et des excès policiers signalèrent l'issue de cette cérémonie. La question catalane, qui couvait sous la cendre, était, en une flambée soudaine de passion, redevenue d'actualité, et les vieux thèmes allaient refleurir, de la « race européenne,

(1) Voici, traduit sur le texte catalan de la *Veu* du 4 mai, un passage du discours de Guimerà : « Donc, oui, messieurs : ce n'est point parce que les hasards de la vie nous ont séparés des pays roussillonnais qu'elles cesseraient d'être aussi catalanes que celles de ce côté-ci, les terres qui flanquent le Canigou. Qu'elles et nous forment part de deux Etats différents, cela ne signifie rien... Donc, frères de Catalogne par une loi de Dieu, ce que Dieu a fait unir un jour ou l'autre retournera à l'unité : Ne venons-nous pas de voir comment se défont les peuples fatigués d'une vie mensongère, mal cousus et mal ravaudés par la force des épées ? Donc, un autre temps viendra, où le Roussillon redeviendra nôtre, ou nous du Roussillon... Mais, malgré hommes et choses, ce temps viendra. En attendant, conservons, nous, cet esprit de fraternité à travers les ans et les siècles et les luttes sociales des peuples ! Car ils n'auront pas raison, non, de l'âme de la Catalogne ! » Ces lyriques effusions, cependant, n'ont pas ému la presse de Madrid, sans doute parce qu'émanant d'un poète, encore que l'illustre acteur Mendoza et sa femme, la Guerrero, aient cru devoir boycotter une de ses œuvres dramatiques, par représailles ! En revanche, un article de M. Alex. Coutet (*Un pays irrédent, La future Catalogne*) dans la *Dépêche* du 25 mai — où le vieux sophisme de l'identification de l'autonomie avec le séparatisme était resservi — a déchaîné un nouveau concert d'imprécations dans certaine presse de la capitale, imprécations contre lesquelles M. Puig y Cadafalch protestera dans la *Veu* du 29 mai et que *El Imparcial* s'empressera de tourner en ridicule, selon sa constante tactique à l'endroit du catalanisme.

méditerranéenne, essentiellement latine, qui regarde constamment la civilisation triomphante », en opposition avec la « race de traditions gothique et africaine, incarnée en les gouvernements oligarchiques et la vieille politique de bascule, *etc.* ».

A quoi ces Goths, ces Africains de la *meseta central* opposent leurs raisonnements, dont voici un rapide résumé. Le catalanisme, disent-ils, ne saurait se résigner à son inévitable décadence et à son discrédit politique. Ne sont-ce point les amis de l'ex-ministre centraliste Cambó, ces messieurs de la *Lliga*, qui poussent le plus aux manifestations autonomistes ? Mais le président de la *Mancomunidad*, D. José Puig y Cadafalch,—dont la belle figure, si française, orne la première page de *Día gráfico* du 8 mai,—en évoquant, devant le maréchal Joffre, la merveilleuse victoire de la Marne, qui sauva la liberté et la démocratie européennes, n'était-il pas le même qui, disciple préféré de Prat de la Riba, reçut du maître la thèse d'une Catalogne destinée à devenir l'arche sainte, conservatrice du trésor médiéval qu'elle sauverait du déluge jacobin ? N'est-ce point Gabriel Alomar, humaniste, député républicain et professeur de latin de l'*Instituto* de Palma, qui, dans un article récent, évoquait cette conversation qu'eut avec lui le père de la renaissance catalane moderne (1) et où celui-ci lui déclara sans fard : « *Mon école tend à détruire l'œuvre de la Révolution française ; la vôtre tend à la compléter?* » Et M. Puig y Cadafalch, lorsqu'en 1907, il déclarait en pleines *Cortes* à Madrid, que l'Espagne avait perdu sa tradition nationale du jour où, au plus grand dam de son progrès, elle s'était compénétrée de sens politique français, n'était-il point aussi le même homme qui, en 1915, fit en Allemagne ce voyage où des sympathies bochophiles se seraient associées à un but de lucre commercial ? Est-ce, d'autre part, aux lecteurs du *Mercure* qu'il faut rappeler — qu'ils se reportent toutefois, s'ils l'avaient oublié, à notre *Chronique* catalane du 16 février 1919, p. 555 — l'article du grand homme de la *Lliga*, M. Cambó, dans la *Veu* du 21 août 1914, où ce porte-parole des gros industriels catalans, si peu en-

(1) Ceux qui, lisant le catalan, voudraient connaître la vie et l'œuvre d'Enric Prat de la Riba devront se procurer le *Quadern d'Estudi* qui lui a été consacré en octobre 1917 par cette revue spécialement dédiée aux maîtres et aux professeurs et que publient la Direction de l'Instruction publique de la *Mancomunidad* et le conseil de Pedagogie de la Deputation Provinciale à Barcelone (*Any III, Vol. I, nº 1 : Quadern dedicat a E. Prat de la Riba*).

clins à l'idéalisme, censurait la conduite des Belges se refusant à obtempérer aux prétentions allemandes et opposant, grâce à leur loyalisme, au bestial envahisseur un bouclier héroïque qui, en facilitant la résistance française, permit à ce Joffre tant fêté de gagner, en collaboration avec d'autres, la plus grande victoire de l'Histoire ? D'ailleurs, quiconque est au courant du véritable catalanisme, tel que l'entend la *Lliga*, cléricale et réactionnaire, sait parfaitement — et c'est un Boche, le Dr Grossmann, de Hambourg, qui insistera sur ce point (1) ! — que Cambó, ex-ministre, de D. Antonio Maura, n'entend, sous le mot d'ordre : *La Catalogne aux Catalans !* nullement — comme se l'imaginent encore quelques bonnes âmes — la poursuite de fins séparatistes, mais tout simplement la refonte du système politique actuel de l'Espagne au profit des régions, programme d'ailleurs esquissé dès 1897 par l'ex-ministre et camarade de Cambó, Durán y Ventosa, plus haut mentionné par nous, dans un article de la revue madrilène, *La Administración*. Or, en face de ce programme, les masses ouvrières, de plus en plus conscientes de leur force, se sont dressées et leur internationalisme suffirait à leur faire rejeter une politique à base de traditionalisme historique. Et c'est à ce moment de latente révolution que les conservateurs bourgeois de la *Lliga* ébranlent les bases de l'Etat espagnol par leurs campagnes où, il fallait le dire bien haut, « *notre Joffre* » ne devait être qu'un innocent prétexte ! Ainsi raisonne-t-on de l'autre côté de la barricade. Quant à nous, après avoir exposé les deux points de vue, nous terminerons ce trop long article par la parodie du mot fameux de Henri IV, à savoir que... le Maroc vaudrait bien, sinon une messe, du moins le bouquet de fleurs naturelles que Madame la Maréchale, reine des Jeux Floraux, est allée offrir dévotieusement, en mantille blanche et aux bras du poète lauréat, En Joan Guasch, à *Nostra Dona de la Mercé*, patronne de Barcelone, en présence d'une multitude de fidèles qui — déclarait la *Veu* du 4 mai — « *comtemplaren amb intima satisfacció* » ce « *piadós acte* ». Allons ! encore quelques visites comme celle-là

(1) Dans une très longue étude sur *Das Autonomieproblem in Spanien* insérée au fascicule 2 pour 1919 de *Spanien*, la Revue de l'*Ibero-Amerikarisches Institut* à Hambourg. Le passage cité par nous est p. 131 de cet article. Dans son numéro du 25 mai, la *Veu* a cependant fait une longue réclame à ce Grossmann, p. 9.

et nous apprendrons, peut-être, que ce n'est plus le Maréchal, mais la sainte Vierge qui a gagné la bataille de la Marne ! Et tout le monde, sans doute, en sera heureux, en Espagne, parmi les nouveaux amis de la France, ex-germanophiles, gens de sagesse et de piété, desquels, puisqu'on en a décoré quelques-uns, il ne faut donc plus dire, et penser, que du bien...

CAMILLE PITOLLET.

§

Italie.

La Crise intérieure. — En vérité, si l'on ne se fiait qu'aux déclarations de M. Nitti, tout serait pour le mieux dans la plus belle et plus grande Italie. M. Nitti est un optimiste souriant, et chaque fois qu'il tombe sur un journaliste étranger, il ne manque jamais de lui dire qu'on calomnie l'Italie et les Italiens autant en France qu'en Angleterre et qu'aux Etats-Unis, et que tout ce qu'on dit dans la presse étrangère n'est que le résultat d'un complot infernal. Or, pour une fois, les journaux étrangers ne sont pas si mal renseignés que cela ; et, dans la façon dont ils jugent les événements d'Italie, ils sont beaucoup moins noirs qu'un grand journal de la péninsule comme le *Corriere della Sera*.

Il est même nécessaire que nous soyons bien renseignés sur ce qui se passe au delà des Alpes, afin que nous n'ayons pas de désagréable surprise ni de dangereuses illusions. En Italie, heureusement pour nos amis et alliés, la situation n'est pas grave ; mais elle est au moins sérieuse et préoccupante. Il est possible que la presse française n'ait pas toujours exposé avec précision et intelligence les divers caractères de la crise que traverse l'Italie ; et il est certain que les déclarations de M. Nitti ne sont pas toujours, elles-mêmes, d'une clarté parfaite. Il faut chercher ailleurs des lumières sur la question.

En premier lieu, beaucoup de choses s'expliquent par le *discrédit dans lequel sont tombés les hommes qui ont fait la guerre*. Voilà un point de départ capital ; si M. Bonomi n'est pas arrivé à faire un ministère, c'est parce qu'il a été un interventiste ardent.

Cela peut paraître inexplicable aux hommes qui ont les idées simples et claires : comment se fait-il, pourraient-ils dire, qu'un pays qui a été victorieux n'ait pas de reconnaissance à l'égard de

ceux qui lui ont donné la victoire ? Le peuple italien étant essentiellement mobile, on ne peut pas le juger avec le même critère que les autres. N'oublions pas non plus qu'il est hypersensible, que son épiderme est très délicat : et nous comprendrons bien des choses. En Italie, les campagnes de presse ont une influence en général très grande ; les journaux font et défont l'opinion avec la plus grande rapidité ; ils peuvent être très bienfaisants comme très dangereux. Il n'est pas difficile d'imaginer que tous les organes neutralistes, qui se turent pendant la guerre (ou qui apportèrent dans leurs commentaires une relative modération) ont essayé, l'armistice conclu, de prendre leur revanche. Maintenant que l'Italie avait la victoire, le meilleur moyen pour eux de démontrer qu'ils n'avaient pas eu tort, cependant, de déconseiller la guerre, c'était de prouver que cette victoire était bien peu de chose, et ressemblait étrangement à une victoire à la Pyrrhus. Ne pas insister sur les avantages acquis, sur l'achèvement de l'unité et la conquête des frontières stratégiques : parler au contraire sans cesse du malaise économique (commun d'ailleurs à toutes les puissances européennes), de la mauvaise situation financière, et surtout de cette triste question de l'Adriatique, toujours ouverte à nouveau, et jamais fermée : telle fut leur tactique. Les anciens neutralistes se trouvèrent d'accord, dans leur campagne de dénigrement, avec les nationalistes qui avaient voulu la guerre. Ainsi s'explique la vague de mécontentement qui a envahi le cœur du peuple italien. Il s'habitua assez vite à cette idée que la victoire ne lui avait pas donné tous les fruits qu'on pouvait en espérer ; les responsables de cette déception furent les puissances alliées et les hommes politiques qui avaient voulu l'intervention. D'où : crise extérieure et crise intérieure.

Il n'est pas sûr que ceux qui ont créé chez les Italiens cet état d'esprit aient obéi à des mobiles très patriotiques. S'ils ont voulu à tout prix prendre leur revanche des affaires de mai 1915, on ne peut pas dire que ce soit dans un but uniquement national. Les questions de personnes reviennent sans cesse : M. Giolitti et ses partisans tiennent à montrer qu'ils avaient raison il y a cinq ans. Il ne nous appartient pas de juger les conséquences que cette politique peut avoir au point de vue italien : notons seulement qu'internationalement on peut la considérer comme étant assez grave. La fameuse crise d'alliances, dont on parlera longtemps

encore, reste lourde d'inconnues, autant pour l'Italie que pour la France et l'Angleterre.

En tout cas, la campagne de dénigrement systématique dont nous parlons a eu des résultats tangibles, dont l'importance est considérable. Aux élections dernières, les deux partis qui ont triomphé, le socialiste et le catholique, sont justement ceux qui ont presque toujours été hostiles à la guerre. Il est certain que leur victoire fut due en partie à la mollesse et à l'apathie d'une classe bourgeoise qui n'a pas eu pleine conscience du péril qui la menaçait. Mais peu importe, le fait est là : il y a à la Chambre 156 socialistes officiels et 100 catholiques, appartenant au parti qui s'est créé, il y a un an, sous l'impulsion de Don Sturzo, et qui a pris le nom de « partito popolare ».

Entre ces deux extrêmes, le rouge et le noir (qui ont, en dépit de leurs divergences d'idées, beaucoup de points communs), les libéraux, les constitutionnels sont divisés. A la Chambre, comme dans le pays, ils s'émiettent en de petits groupes qui vivent avec les mêmes préoccupations qu'il y a dix ans, alors que les événements politiques et sociaux exigeraient une attitude complètement différente. Libéraux, radicaux, réformistes, droite, centre et gauche n'ont pas encore compris la nécessité de faire bloc pour éviter ou la tyrannie catholique ou la tyrannie socialiste. Ils vivent sur le souvenir des premiers mois de 1915 ; ils demandent aux manœuvres de couloir ce qu'elles ne peuvent donner ; leur désunion fait la force des deux partis sur lesquels ils l'emporteraient en nombre, s'ils oubliaient leurs rancœurs passées et ne songeaient qu'à remettre un peu d'ordre dans la maison.

Cet état de choses rend tout ministère précaire et tout gouvernement difficile. Les « populaires », qui sont un parti jeune et remuant, ne savent pas toujours ce qu'ils veulent ; ils sont tiraillés dans les sens les plus divers ; conservateurs et extrémistes, presque socialistes, s'y disputent sans merci ; entre M. Meda et M. Miglioli il n'y a guère de points communs ; ils restent ensemble cependant ; mais la cohésion du parti en souffre ; et celui-ci brille rarement par la continuité dans les idées. Les socialistes, eux, au moins, ont une supériorité : c'est qu'ils ne dévient pas d'un millimètre de leur ligne de conduite ; opposition partout et sans cesse ; ils le disent avec franchise : « Nous sapons les bases de la société, nous effritons ce bloc bourgeois, nous le grignotons. »

Il est indubitable qu'ils y réussissent jusqu'à un certain point. Et ici nous touchons à un des aspects fondamentaux de la crise italienne : *la diminution de l'autorité gouvernementale*. Cette crise d'autorité est la plus grave.

Comment y est-on arrivé? Insensiblement. Avant les élections générales de novembre 1919, le Parti socialiste officiel, celui que les nationalistes appellent ironiquement le P. U. S. (pus), avait essayé de l'arme de la grève générale, sans grand succès. Mais en arrivant à Montecitorio, les 156 députés socialistes se crurent les maîtres de la situation. Au Parlement, ils firent le plus grand bruit,et dans le pays, ils convièrent leurs troupes aux répétitions générales du grand soir. Leur principale force est d'avoir attiré peu à peu dans leur orbite les employés de l'Etat. Et c'est par cela que tout se gâte. Les innombrables conflits entre industriels et ouvriers peuvent avoir une certaine gravité ; mais celui qui se dessine actuellement entre l'Etat et ses salariés en a beaucoup. On s'habitue à la mentalité anarchiste ; et ce n'est pas sans de grands dangers pour la solidité de la machine constitutionnelle.

A qui la faute? Evidemment aux journaux comme *la Stampa* et le *Resto del Carlino*, qui, représentant la classe bourgeoise, sourient cependant aux meneurs bolchévistes. La bourgeoisie, elle aussi, qui reste inactive, qui ne s'organise pas pour lutter contre les grévistes, a sa grande part de responsabilité. Mais ce que l'on conçoit le moins aisément, c'est l'apathie du gouvernement qui contemple, avec une olympienne indifférence, toutes ces agitations de cheminots et de P. T. T. qui privent la nation des organes essentiels à son existence. Les uns semblent ignorer la notion de devoir, les autres la nécessité de la sanction. Les industriels de Turin ont imposé leurs conditions aux métallurgistes en grève. Jamais le ministre des Postes ou celui des Transports ne réussit à faire rentrer dans l'obéissance les employés révoltés : c'est le hasard qui les y fait rentrer. Un jour, on en est pour la manière forte, le lendemain pour la manière ultra-douce ; et lorsque la première grève des chemins de fer échoue, en partie grâce aux dissidents qui n'ont pas suivi le mouvement, on se dispense de récompenser ces dissidents. Et après cela on s'étonne que la seconde grève soit décidée à l'unanimité. Les cheminots ont désormais pris deux habitudes étranges : celle d'empêcher le transport des agents de police ou des carabiniers et celle de faire des « grè-

ves de solidarité », prenant fait et cause pour des métallurgiste ou des ouvriers électriciens... Et il est rare que le gouvernemer intervienne.

On ne sera donc pas étonné que son autorité soit assez chan celante, et qu'assez souvent on voie revenir dans les journaux le mots : « crise de régime ». Au cours de la dernière grève de postiers, M. Alessio, le ministre intéressé, voulait être ferme M. Nitti désirait tout concilier. Là-dessus le ministère est tombé et les P. T. T. ont fait ce qu'ils ont voulu.

Tels sont les maux dont souffre l'Italie d'après guerre : l'impo pularité des hommes qui ont fait la guerre, la résurrection de divisions profondes, qui ont séparé, en 1915, les neutralistes e les interventistes, la faiblesse de la classe bourgeoise qui semble oublier qu'elle est une classe dirigeante, la quasi-impossibilité de gouverner avec un Parlement qui n'a pas de majorité stable, et enfin la diminution de l'autorité du pouvoir central. Toutes ces caractéristiques de l'époque présente dépendent les unes des autres : il suffirait, par exemple, de restaurer l'autorité de l'Etat pour que les autres crises s'atténuent. Mais où trouver l'homme qui aura l'énergie nécessaire? On parle d'une dissolution de la Chambre. Il semble que ce soit pour le moment la meilleure solution des problèmes actuels. Peut-être y verra-t-on plus clair après une seconde consultation nationale.

J. M.

LA CURIOSITÉ

Le décret sur l'exportation des œuvres et objets d'art ancien. — Les grandes ventes de mai et juin : Collections Sigismond Bardac, Beurdeley et de Franqueville.

Le monde de la Curiosité est en émoi, et, certes, bien à juste titre : un décret, en attendant le vote de l'article 135 *bis* de la loi des Finances, interdit, à moins d'une autorisation du ministre de l'Instruction publique et des-Beaux Arts, **l'exportation des objets d'art ancien**, et frappe d'une taxe de 50 ou de 100 0/0 ceux autorisés à sortir.

Pourquoi cette mesure brusque et brutale ?

L'Etat veut protéger notre art du passé ; l'Etat a aussi besoin de beaucoup d'argent, et il se hâte de frapper à toutes les portes, peut-être un peu trop comme un sourd.

Pour ce qui est de la protection de notre art ancien, remarquons que l'Etat s'y prend vraiment un peu tard. Il y a longtemps qu'il ne devrait plus rester en France le moindre objet d'art, si la mesure prise aujourd'hui s'accuse aussi indispensable que certains le soutiennent. Est il téméraire, au contraire, d'attribuer à la liberté des transactions, en honneur jusqu'ici, la présence dans nos musées de richesses artistiques plutôt considérables et enviables ? Nous pouvons y admirer de magnifiques richesses d'art français en même temps que d'art étranger. Si chaque nation avait prétendu s'opposer à la sortie de ses œuvres et objets d'art, en serait-il ainsi ? Aurions-nous au Louvre ces admirables antiquités grecques et romaines, assyriennes, ces chefs-d'œuvre de la Renaissance italienne, ces toiles de Rembrandt, de Rubens, d'Albert Dürer ?

Oui, beaucoup d'œuvres françaises, surtout depuis quelques années, s'en sont allées outre-mer. Convient-il de tant s'en désoler ? Affirmons plutôt qu'il y a lieu de s'en réjouir. Ces œuvres portent au loin le flambeau de notre civilisation. Elles attestent le génie de notre race, lui suscitent des admirations et des sympathies qui, un jour, se cristallisent en un précieux concours comme celui que l'Amérique nous a donné dans la grande guerre. Nulle réclame meilleure que celle due à une œuvre d'art qui part à l'étranger pour prendre place dans un musée ou au foyer d'un homme de goût.

Est-ce à dire que, dans certains cas, nous ne devons pas avoir une sorte d'option sur les objets susceptibles de nous quitter. Certes ! il est juste que nous l'ayons. Mais cette option ne peut s'exercer que sur des objets rares, des objets typiques, des objets de musée. Il n'est pas impossible de faire un inventaire de ces objets et de les classer comme monuments historiques. Une loi déjà ancienne le permet. Qu'attend-on pour l'appliquer dans son sens le plus large ? Libre à l'Etat d'acquérir par préférence ceux de ces objets qui passeraient en vente et que les étrangers convoiteraient, à condition cependant qu'il ne les achète pas pour les revendre un jour sous un prétexte ou sous un autre, ou pour les faire manger par les vers dans des garde-meubles ou des greniers. Non seulement les mesures que le récent décret institue apparaissent inutiles, mais elles nuisent à nos intérêts les plus évidents. Outre qu'elles contrarieraient notre rayonnement

au dehors, elles enlèveraient à Paris ce privilège d'être le marché de la Curiosité mondiale, la ville où se dispersent les plus grandes collections. Grâce à cette situation, beaucoup d'œuvres nous reviennent après un certain temps. La théorie des vases communicants s'applique exactement au commerce libre de la Curiosité. Et qui en bénéficie le plus, sinon le trésor français qui perçoit de forts impôts d'enregistrement et de taxes de luxe ?

D'autre part, l'application de ces mesures offre des difficultés à peu près insurmontables.

Où siègeront les commissions d'examen des objets anciens que les marchands voudront exporter ? Faudra-t-il emballer ces objets devant les membres de ces commissions ?

Alors, les séances devront avoir lieu chez l'emballeur, après, chez l'antiquaire, un premier examen qui décidera si l'objet peut être exporté ou non ? Nous tombons dans le grotesque. Que si l'on exige l'examen à la douane même des objets à exporter il faudra les emballer pour les y conduire, les déballer pour qu'on les examine, et enfin les emballer de nouveau s'ils sont jugés bons à être exportés. Voit-on tous les frais excessifs qui vont découler ? Et s'il y a refus d'exportation ? A-t-on considéré la perte pour le marchand ? Il est odieux de ne pas hésiter à ruiner de grands antiquaires qui, pour la plupart, ont rendu des services à notre art par des dons à nos musées ou aux musées étrangers.

J'entends bien : l'Etat a besoin d'immenses ressources puisqu'on ne fait pas payer le Boche. Il s'agit d'en trouver coûte que coûte. Mais est-ce en mettant 50 ou 100 o/o sur l'exportation des objets anciens que nos gouvernants s'en procureront ? L'expérience leur prouvera qu'ils ont tué la poule aux œufs d'or. Nous répugnons tous en France à payer des taxes. Croit-on que les étrangers les acquitteront avec allégresse ou simplement avec le sourire ? La plupart n'achèteront plus. Pour ceux qui achèteront, des malins se chargeront de trouver le moyen de frauder. Mais il est certain que les grands antiquaires s'installeront à Londres ou à Bruxelles où se transportera le marché des objets anciens.

En définitive, c'est le Trésor français qui sera frustré !

D'une part, le change leur étant favorable, les étrangers peuvent et doivent payer ; d'autre part, des ressources importantes étant nécessaires à l'Etat, il n'est que juste qu'un commerce de luxe comme celui des objets anciens supporte certaines charges.

us sommes tous d'accord. Il ne s'agit que de les rendre rai-
nables.

Avec une taxe de 10 ou de 15 o/o tout le monde pourrait être
tent. Pourquoi ne pas l'établir tout de suite ? Elle serait cer-
nement productive, alors que celle de 50 ou de 100 o/o se tra-
ra par un résultat nul ou dérisoire, en raison même de son
ès. Celui qui a proposé cette dernière taxe serait un mauvais
isant, s'il n'était plutôt un ignorant bien intentionné. A nos
ateurs et à nos députés d'être des hommes avertis et équitables.
Le seront ils ? En tous cas, on agit, dans cette affaire, avec
telle précipitation et une telle maladresse que déjà un décret
ommé les membres des *Comités pour l'examen d'importa-
n ou d'exportation des objets d'art*. Un conseiller d'Etat,
Michel Tardit ; l'inspecteur général des monuments histo-
ues, M. Frantz Marcou ; l'inspecteur général des Beaux-Arts
es Musées, M. Arsène Alexandre ; des conservateurs des mu-
nationaux, des amateurs d'art composent ces comités. Rien
mieux. On y ajoute trois antiquaires, qui sont en même temps
erts en douane. Ceci est contestable. C'est même absurde,
sque ces derniers Messieurs seront à la fois juges et parties.
l'occurrence, comme en tant d'autres, on se plaît à créer des
ations paradoxales. Le bon sens déserterait-il décidément notre
n pays de France ?

ne me reste plus beaucoup de place pour parler un peu lon-
ment des grandes ventes en cours. A vrai dire, je n'ai pas à
attarder. Rien de sensationnel, je le crains, ne marquera
e saison. L'influence du décret se ferait-elle déjà sentir ?

Cependant, la **vente Sigismond Bardac** réalisa le joli
ffre de 3.757.755 fr. Un salon d'époque Louis XVI, de Jacob,
30.000 fr. et une paire de candélabres époque Louis XVI, à
uettes de femmes, d'après Clodion, fut adjugée 109.000 francs
. Perdoux.

est probable que ces objets ne quitteront pas la France. A
prix reviendraient-ils à un amateur étranger !

est vrai que, en curiosité, il ne faut s'étonner de rien. N'a-
pas vu, le 19 mai, un timbre de la **collection de Mme M...**
ter à 99.500 fr., soit, avec les frais, 116.712 fr.? Ce timbre
le l'île Maurice. Il date de 1847. Il pourra aller à l'étranger
subir la fameuse taxe, — heureusement pour lui !

Les **collections de M. Beurdeley** ont donné lieu à un série de ventes échelonnées sur mai et juin. Ces collections conte naient évidemment de belles choses et des documents fort intéres sants. Mais peut-être M. Beurdeley cherchait-il plutôt la quantit que la qualité ?

Quant à la **vente de Franqueville**, qui eut lieu au châ teau de la Muette, je me garderai d'insister sur elle ! Elle m' surtout permis d'admirer le beau parc dessiné par Lenôtre et l château dû à Mansard.

JACQUES DAURELLE.

VARIÉTÉS

A propos du tour hindou de la corde rigide. — J'ai lu avec intérêt la communication de M. A. van Gennep sur le tour hindou de la corde rigide, parue dans le *Mercure* du 1er mai 1919. L'éminent ethnologue regrette, à la fin de son article de ne pouvoir donner une explication plus satisfaisante ou plus complète que celle qu'il propose : celle d'une corde à moelle mé tallique. En somme, M. A. van Gennep donne une interprétation mécanique qu'il considère lui-même comme insuffisante, puis qu'il admet qu'avec cette interprétation il reste dans la perfor mance hindoue un assez grand nombre de points obscurs. M. van Gennep paraît écarter l'interprétation basée sur le principe de la lévitation, quoiqu'il ne nie pas ce dernier. Il ne croit pas que l'ac tion du fluide médiumnique, dans l'état actuel des choses, suffise à maintenir rigide, sur une longueur de deux à vingt mètres une corde ordinaire : un tel phénomène exigerait, pense-t-il, une trop grande intensité de forces dynamiques.

Ayant poussé assez loin la recherche d'une solution pour ce tour et pour d'autres semblables qui se pratiquent en Egypte, j'ai voulu communiquer ces quelques lignes afin d'essayer d'aider M. van Gennep dans ses recherches.

La littérature arabe est assez riche en récits de tours sembla bles qu'elle attribue, purement et simplement, à la magie. L'idée sociologique y est tout à fait absente, sauf peut-être dans le cas de notre éminent sociologue et historien Ibn Khaldoun. Pourtant il y a deux auteurs arabes qui se sont occupés de la magie comme science. Le premier est Gabbir Ibn Hayan, connu sous le nom du chef des magiciens. Il était chimiste et alchimiste à la

ois. Il avait exposé dans ses œuvres la possibilité de transfor-
ner les métaux par *l'action du fluide médiumnique*. Ibn Hayan
ut suivi par Muslima Ibn Ahmed Al Magritti (un savant arabe
é et élevé à Madrid), qui écrivit un ouvrage classique sur les
ciences occultes, *Ghayatul Hakim*. Ce livre, actuellement in-
rouvable, explique, entre autres mystères analogues, le tour hin-
ou de la corde rigide. J'ai rencontré un homme qui a eu entre
es mains une copie manuscrite du livre de Magritti : le Cheikh
Khalil Al Dalgamouni, habitant du village Dalgamoun, près de
Kafre-El-Zayat, département de Gharbieh, en Basse-Egypte.
Cheikh Khabil Al Dalgamouni raconte que son père fut visité, il y
 près de quarante ans, sous le règne du Khédive Ismaïl Pacha,
par un fakir égyptien qui ne voulait s'appeler que Al Fakir Al Mu-
asanif, c'est-à-dire « le pauvre pieux ». Ce fakir, qui fut très
bien reçu par les villageois à cause de sa piété, commençait à pro-
uire des pièces d'or de cent piastres qu'il donnait généreusement
u père de Dalgamouni. Ce fait surprit tout le monde, car le fakir
tait arrivé au village apparemment dépourvu de toutes ressour-
es. Quand le père de Dalgamouni osa lui demander une expli-
ation, le fakir exigea un « ahd » ou serment du disciple, avant
'initier le villageois à sa science. L'ahd donné, le fakir com-
nença à lui expliquer les « forces cachées » dans l'univers et lui
emit pour son édification le fameux *Ghayatul Hakim*, que
Dalgamouni fils prononce *Ghayatul Hukama* (ce qui n'a pas
l'importance, puisque le mot Hukama n'est que le pluriel du mot
hakim : philosophe, sage). Dalgamouni, qui était en ce moment
gé de vingt ans et savait lire et écrire, put jeter un coup
d'œil sur le manuscrit. Voici la description qu'il m'en donna :
« Le manuscrit n'est point volumineux. Il contient à peu près une
centaine de pages. L'auteur parle de la magie et des talismans.
Il attribue les miracles aux prophètes et la magie aux prêtres,
surtout à ceux de Babylone, des Indes et d'Egypte. Il divise la
magie en trois catégories : la première est la *magie produite
par la force de volonté de l'homme* ; le fluide médiumnique
n'a besoin alors d'aucune assistance extérieure matérielle ou im-
matérielle. La seconde catégorie, c'est la *magie produite par la
force des talismans*. Ici on a besoin des chiffres de l'action des
astres, etc. La troisième catégorie, c'est l'*hypnotisme* et la *sugges-
tion*. A l'appui de ces théories l'auteur expose plusieurs actes

matériels appartenant aux trois catégories. » Ayant refusé de démontrer la première et la seconde catégories aux profanes, le fakir a consenti à donner quelques exemples de la troisième catégorie. Cheikh Dalgamouni m'a affirmé sur la foi du serment que son père lui a dit avoir vu, et *presque touché*, un palais entouré d'un beau jardin. Il a failli manger de ses fruits. Le fils Dalgamouni a vu la plantation à la minute des concombres et « le fameux tour hindou de la corde rigide ».

Je laisse de côté le tour du palais au jardin et de la plantation à la minute, et j'insiste sur le tour de la corde. Le fakir, d'après Dalgamouni, en présence de tous les notables du village, prit en main une corde ordinaire, « qui servait à faire sécher au soleil les vêtements ». Il la jeta en l'air. La corde disparut. Le fakir choisit un enfant chétif du village, le prit dans ses bras, puis lui ordonna de grimper. L'enfant ne manifesta aucune inquiétude et n'hésita pas à monter : il disparut à son tour. Son père, qui venait d'arriver, réclama son enfant en menaçant le fakir. Le fakir, très calme et maître de lui-même, prit un couteau, monta le long de la corde et commença à jeter sur le sol le corps du garçon en plusieurs morceaux. Plusieurs personnes s'évanouirent. Le père de l'enfant ne cessait de crier. « Mon père, raconte Al Dalgamouni, dit alors au fakir invisible : « Je vous prie, au nom du prophète, de descendre. » Le fakir redescendit très fatigué et les yeux presque hors de leurs orbites. Tout le monde se prosterna à ses pieds. Le père du garçon voulut l'attaquer. Emu par les prières et négligeant les menaces du pauvre père, le fakir ramassa les membres du cadavre, les couvrit d'un châle de laine en prononçant quelques mots, et le garçon se releva vivant, à la joie de tout le monde.

« Le fakir dit alors à mon père que tout cela était vrai et non vrai : la scène avait réellement existé dans l'esprit de tout le monde et aussi dans un monde inconnu des spectateurs. Mais la même scène n'avait pas eu lieu dans le monde *des choses vues et touchées*. Le fakir fut presque adoré de tous les paysans. Il partit de chez nous quelques jours après. Mon père n'a pas longtemps survécu à son initiation aux sciences occultes et nous avons trouvé les pièces d'or. »

De ce qui précède on peut tirer les conclusions suivantes :

1° Le tour dit hindou de la corde rigide fut exécuté il y a qua-

nte ans par un fakir égyptien qui garde jalousement un nuscrit;

2° Le magicien n'est pas un jongleur de profession, mais un iffi « arrivé »;

3° Le garçon choisi par le fakir n'était point un de ses disciples;

4° Le fakir égyptien donne lui-même l'explication. Il attribue réussite de son expérience à une suggestion collective, bien e cette interprétation ne ressorte pas clairement du récit de eikh Khalil Al Dalgamouni.

M. LOUTFI GOUMAH.

Le Caire.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à s destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Welvert : *Le secret de Barnave-Barnave et Marie-Antoinette* ; Boccard. 3 50

Littérature

rel : *Le Commandement d'amour dans l'art après la guerre*. Avec h. t. d'Eugène Carrière et une préface d'Emile Cottinet ; le Carmel, Genève. 2 »

belle Eberhardt : *Pages d'Islam*, publiées avec une préface et des notes par Victor Barrucand ; Fasquelle. 6 »

e Fauré : *L'art et le peuple* ; Crès. 1 »

ais Nauply : *L'amour tel qu'on le parle* ; Jouve. 2 50

Joseph Quesnel : *Les mystiques litanies de sainte Jeanne d'Arc* ; *Le Pou qui grimpe*, Coutances. » »

Abbé Laurent Rémilleux : *L'abbé Jean Rémilleux*. Préface de Mgr Lavallée ; Bloud. 5 »

Pierre Sabatier : *Esquisse de la morale de Stendhal d'après sa vie et ses œuvres* ; Hachette. » »

Pierre Sabatier : *L'esthétique des Goncourt* ; Hachette. » »

P. Vivier : *Montaigne auteur scientifique* ; Mendel. » »

Musique

nest Moret : *Lorenzaccio*, drame lyrique en 4 actes et 11 tableaux, d'après Alfred de Musset. Partition chant et piano ; Heugel. 20 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

en Francœur : *Réflexions d'un diplomate optimiste, 1915-1919*. I : « *Je fais la guerre* » ; Bossard. 4 50

en Francœur : *Réflexions d'un diplomate optimiste, 1915-1919*. II : *La paix sera une création continue*; Bossard. 3 «

Guillot : *Précis de la guerre de 1914*. Tome III : *1917-1919* ; Chapelot. » »

uis Madelin : *Verdun*. Avec 6 pl. et une carte ; Alcan. 2 75

énéral Palat : *La grande guerre sur le front occidental*. V : *La retraite sur la Seine, 24 août 4 septembre 1914*. Avec 8 cartes ; Chapelot. 12 »

Jean de Pierrefeu : *G.Q.G. Secteur 1. Trois ans au Grand Quartier Général par le rédacteur du communiqué*. Tome I : *L'Etat-Major de la Victoire. Le crépuscule de Joffre. La tragique aventure de Nivelle*. Tome II : *Pétain organisateur de la victoire. Foch et Pétain* ; Edition franç. illustrée. 9 »

Pédagogie

Dr Georges Beauvisage : *Maintenant, réformons l'éducation nationale*. A une préface de M. Edouard Herriot ; Figuière. 3

Philosophie

Eugène d'Eichtal : *Du rôle de la mémoire dans nos conceptions métaphysiques, esthétiques, passionnelles, actives* ; Alcan. 3 »

Marcel Labordère : *Une profession de foi cartésienne* ; Colin. 3

H. F. Stewart : *La sainteté de Pas*
Traduit de l'anglais par Geor
Roth. Avant-propos de M. Em
Boutroux ; Bloud. »

Poésie

Charles Paul Alibert : *Amours mystiques* ; Publications art et littérature. 2 »

Pierre Camo : *Le livre des regrets* ; Garnier. » »

Noel Garnier : *Le don de ma mère*. Préface de Henri Barbusse ; Flammarion. 6 75

Loriot-Lecaudey : *Les visions et les songes* ; Figuière. 3 50

Marcel Loumaye : *L'ombre de la guerre*, suivi de *La vigne sanglante* ; Lamberty, Bruxelles. 2

Georges Marteaux : *Le Luth bri*
S. n. n. d. »

Mme A. Maury-Laroche : *Sous la c*
dre ; l'Imprimerie, Nice. »

Louise Julie Michel : *L'heure mau*
et l'heure rouge ; Sansot. 4

Hélène Picard : *Province et capucin*
Sansot. 4

Amélie de Vargar : *Paysages in*
rieurs ; Eggimann, Genève. »

Politique

Henri Barbusse : *La lueur dans l'abîme. Ce que veut le groupe «Clarté»* ; Edition Clarté. 3 »

Ambroise Got : *La contre-révolution allemande* ; Imprimerie strasbourgeoise, Strasbourg. 8 »

F. Jean-Desthieux : *La leçon de Py*
rhus ou la Paix n'est pas fait
Bossard. 4

Pierre Lhande : *Notre sœur lati*
l'Espagne ; Bloud. 5

Publications d'art

La gloire de Saint-Marc, 23 grav. en couleurs d'après les aquarelles Auguste Sézanne. Poèmes en prose de Gabriel Mourey ; Plon. »

Questions médicales

Dr Edouard Laval : *La maladie et la mort du général Galliéni* ; Perri
2

Questions religieuses

M. Reynès-Monlaur : *Les appels du Christ*. Préface de S. Em. le Cardinal de Cabrières ; Plon. 6 »

Mgr. Sagot du Vauroux : *Après*
guerre ; Bloud, 2 vol. 8

Roman

Mathilde Alanic : *Nicole mariée* ; Flammarion. 6 75

Guillaume Apollinaire : *La femme assise* ; Nouvelle Revue française. 7 50

R. d'Argenson : *Pénombre* ; Messein. 5 »

J. Broussan-Gaubert : *Loula* ; Crès. 4 95

Jules Claretie : *Les huit jours du petit marquis* ; Nelson. 3 »

M. de Coulomb : *Fiancée de guerre*. Préface de S. G. Mgr du Vauroux ; Bloud. 4 »

James Olivier Curwood : *Bari chien-loup*. Traduit de l'anglais par Léo
Bocquet ; l'Edition franç. illustré
4

Th. Dostoïevsky : *L'éternel mar*
Traduction de Mme Nina Halpérin
Kaminsky ; Plon. 2

Francis Grierson : *La vallée des om*
bres. Traduit de l'anglais par Léo
Bazalgette ; Rieder. 5

Edmond Jaloux : *Les sangsues* ; Plon
2

Jacques de Lacretelle : *La vie in*
quiète de Jean Hermelin, Gra
set. 5

n Marquet : *De la rizière à la nontagne*, mœurs annamites ; Delaain. 3 25

y de Maupassant : *Une vie* ; Ollenlorff. 3 »

é d'Orient : *Une Française à Saonique* ; Hachette, Salonique. 3 50

ston Picard : *La Confession du hat*. Préface de J.-H. Rosny aîné ; Albin Michel. 3 75

gard Allan Poe : *Nouvelles hisoires extraordinaires*. Traduction le Charles Baudelaire ; Nelson. 3 »

Marcel Prévost : *Mon cher Tommy* ; Fayard. 5 75

Jules Romains : *Donogoo Tonka ou les miracles de la science* ; Nouvelle Revue française. 6 »

Jean Victor : *Insulaire* ; Ollendorff. 6 »

André Warnod : *Miquette et ses deux compagnons*. Illust. de l'auteur ; Edition franç. illustrée. 5 »

Israel Zangwill : *Les rêveurs du Ghetto*. Traduction de Mme Marcel Girette ; Crès. 5 25

Sciences

Joubin : *Le fond de la mer*. Avec 113 gravures ; Hachette. 5 »

Sociologie

ssage de S. E. le Cardinal Bourue au peuple anglais sur les problèmes sociaux de l'aprèsguerre ; Bloud. 2 «

Gilles Normand : *Le grand commerce de détail*. Préface de J. Noulens ; Perrin. 6 »

Théâtre

A. de Caillavet, Robert de Flers et Etienne Rey : *La belle aventure*, comédie en 3 actes ; Albin Michel. 5 75

cy Provençal : *L'art et l'honneur*, pièce en 2 actes en vers ; Impr. Charpin, Valence. 3 50

Jules Romains : *Cromedeyre-le-vieil*, tragédie en 5 actes ; Nouvelle Revue française. » «

Voyages

arcel Aubert : *Noyon et ses environs*. Avec de nomb. illust. ; Laurens. 3 »

nédée Boinet : *Verdun et Saint-Mihiel*. Avec de nomb. illust. ; Laurens. 3 »

Amédée Boinet : *Saint-Quentin*. Avec de nomb. illust. ; Laurens. 3 »

L. Gielly : *L'âme siennoise* ; Boccard. 5 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire nuelle. — Les « Amis de Verlaine » au Luxembourg. — Une lettre de . Maurice Boissard. — A propos du mariage de Lamartine. — Un mercanti il y a deux siècles. — Est-ce le bateau ou le train ? — Prix littéraires. — ix Stendhal ; tradition ; épithètes, etc. — Les plagiats de d'Annunzio. — Le nquantenaire de Dickens. — Le tombeau de Virgile. — L'île des Artistes.

§

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée énérale ordinaire annuelle. — Les actionnaires de la Société nonyme du *Mercure de France* sont convoqués en Assemblée génélle ordinaire annuelle, le jeudi 24 juin prochain, à 18 heures, au siège ocial.

§

Les « Amis de Verlaine » au Luxembourg. — Les « Amis de

Verlaine » ont adopté désormais, pour leurs réunions annuelles, le dernier dimanche de mai, en souvenir du 28 mai 1911, date où fut inauguré le monument du Luxembourg. C'est donc là que, cette année, la Saint-Verlaine a été fêtée devant une assistance particulièrement nombreuse, où figuraient entre autres :

M. et Mme Georges Izambard, M. et Mme Georges Verlaine, MM. Gustave Kahn, Ernest Raynaud, Alfred Vallette, Louis Dumur, Ad. van Bever, Joseph Uzanne, Mme Rachilde, M. et Mme Karl Boès, M. et Mme Pierre Izambard, M. et Mme Aressi, M. et Mme Jacques Daurelle, M. et Mme van Loon, Mme Mathilde Alanic, Mme Amédée Guillaume, Mlle Cécilia Vellini, Mme Leblanc, Mme Suzy Savry, MM. André Sinet, Meunier, Paul Redonnel, Paul Brulat, André Warnod, Léon Roux, Trimouillat, Charles Houin, Pierre Aressi, Thys, Riche, Montlahuc, Loys Labèque, Adolphe Gumery, Dr Tricoire, Ernest Prévost, Gustave Pigot, A. d'Esparbès, Gilland, B. Meyer, B. de Gallis, Emile Lisbonne, Albert Girault, Henri Janin, Georges Périn, R. Canton, Olivier de Gourcuff, Pierre Alary, Ed. Delpeuch, Eric de Nussy, Paul Seguin-Bertault, H.-J. Magage, C. Pinely, Achille Leroy, Guy-Peron, Henri Jouve, Bondoux, I. Heyne, André Guillou, Louis Blanc, Carrieri, Raymond Dufrêne, Dr Asiré, etc., etc.

M. Izambard, devant ce nombreux public, tint à rappeler, comme contraste, les premières réunions de guerre, au cours des hivers de 1914 et 1915, alors qu'il ne restait plus à Paris que « les vieux » pour venir saluer le poète. Mais ces jours d'alarme ont passé : la tradition verlainienne n'a pas été rompue. M. Izambard se félicite d'avoir pu, comme président, contribuer à la maintenir ; mais son âge lui fait craindre de ne pouvoir satisfaire aux obligations nouvelles qu'il entrevoit : il a demandé au petit groupe de ceux qui, comme lui, ont connu Verlaine, de lui désigner un successeur. M. Gustave Kahn a réuni tous les suffrages et remplace M. Izambard qui devient président d'honneur.

M. Gustave Kahn, en un beau discours, évoque d'émouvants souvenirs du Pauvre Lelian, M. Ernest Raynaud, autre ami personnel de Verlaine, lui dédie un éloquent sonnet qu'interprète Mlle Le Querré. M. Félix George y joint aussi un hommage en vers. C'est, dans ce décor merveilleux, sous le frémissement des grands arbres, que vibre maintenant toute la lyre verlainienne, tour à tour ingénue ou ironique, ou douloureuse ou grondante, grâce à des interprètes de talent, Mmes Jules Martin et Le Querré, MM. Maxime-Léry, Janvier et Rameau, qui, s'ils aiment les beaux vers, savent non moins aimer et faire aimer le poète.

On a regretté les absences, bien involontaires, on le sait, de Mme Mar-

erite Moréno, de M. et Mme Fernand Gregh, de M. et Mme Bourgnon.

La réunion terminée, on se rendit à la Maison des Etudiants pour un euner suivi au dessert de nouvelles récitations et lectures dont Verne fit, bien entendu, tous les frais.

Assistaient au déjeuner, qui fut présidé par Mme Rachilde : M. et e Georges Izambard, MM. Gustave Kahn, Alfred Vallette, Ernest ynaud, Cazals, Louis Dumur, Paul Rameau, Maxime-Léry, Karl ès, Mme Jules Martin, Mlle Le Querré, Mme Savry, M. et Mme Aressi, I. André Sinet, Meunier, Charles Houin, Pierre Aressi, Thys, Léon ux, Riche, Trimouillat, Montlahuc, M. et Mme van Loon, M. et ne Pierre Izambard, MM. Loys Labèque, Adolphe Gumery, etc.

§

Une lettre de M. Maurice Boissard.

Paris, le 31 mai 1920.

Mon cher Directeur,

Je vois, en recevant le *Mercure* aujourd'hui, qu'une partie de ma ronique dramatique, numéro du 1er juin, a été complètement dénature. C'est ma faute, pour remettre mon manuscrit au dernier moment, ns pouvoir avoir des épreuves. Je n'avais que peu parlé de M. Jean Pierrefeu, dont l'article, que j'ai rappelé, se bornait à *L'Hérodienne* M. Albert du Bois, tandis que je parlais beaucoup de M. Lucien ubech, qui a écrit récemment dans *La Revue Universelle* un article itulé *Le Bolchevisme au théâtre*. On m'a fait mettre en cause uniement M. Jean de Pierrefeu, et M. Lucien Dubech a tout à fait disru. C'est, dans un genre différent pour chacun, les avoir trop avangés tous les deux.

Votre dévoué

MAURICE BOISSARD.

§

A propos du mariage de Lamartine. — Sur ce sujet qui a été aité en partie dans le *Mercure* du 1er mai l'auteur de cette étude us signale le document suivant, extrait du *Lyon Républicain* du avril dernier qui l'a inséré dans une colonne effacée de sa « chronie régionale » :

UN DOCUMENT INÉDIT. — On se souvient qu'à la fin de la dernière séance du nseil municipal [de Chambéry], M. Vermale, conseiller municipal, avait t une communication très intéressante au sujet du Centenaire des « Méditans de Lamartine ». Il avait notamment mis au point un détail de la vie du and poète, concernant son mariage à Chambéry et avait signalé la décourte qu'il avait faite dans nos archives d'un acte d'état civil relatant cette rémonie.

Nous avons pu en prendre copie et le reproduisons à titre documentaire, rsuadés qu'il intéressera nos lecteurs :

« Le 6 juin 1820, après une publication canoniquement faite dans les églises paroissiales de Saint-Pierre-de-Maché, de Chambéry et de Saint-Vincent-et-de-Saint-Louis de Mâcon, dispense obtenue des deux autres, vu l'acte attestant la liberté de demoiselle Marie-Anne-Eliza Birch, et sans avoir d'ailleurs découvert aucun empêchement ni entendu former d'opposition, je soussigné, muni d'une autorisation de Monseigneur l'Archevêque et délégué par les curés des deux parties, ai donné, dans la Chapelle Royale du Château, la bénédiction nuptiale à sieur Alphonse-Marie-Louis de Lamartine de Prat, fils majeur de sieur Pierre, chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de Saint-Louis, et de dame Françoise-Alexis Desrois, son épouse, domiciliés de fait et de droit en la paroisse de Saint-Vincent-et-de-Saint Louis de Mâcon, d'une part : et à demoiselle Marie-Anne-Eliza Birch, fille majeure de défunt sieur William-Henry Birch, gentilhomme de S. A. R. le prince de Galles, commandant du génie de l'Armée anglaise ; et de vivante dame Christine Rusen, son épouse, née en Languedoc, domiciliée de droit en Angleterre et domiciliée aujourd'hui à Chambéry.

La dite cérémonie a eu lieu à sept heures du matin, en présence de MM. le colonel chevalier de Maistre et le chevalier Louis de Vignet, témoins requis. Ainsi est.

Signé : « FAVRE, curé. »

§

Un mercanti d'il y a deux siècles. — Il en était presque exactement de même en 1720 qu'en 1920. Après les dernières et malheureuses années de Louis XIV, on éprouva le besoin de se dégourdir les jambes, de gagner de l'argent et de s'amuser. Tandis que l'Etat d'alors faisait vigoureusement rendre gorge aux profiteurs des années de misère, aux traitants du dernier règne, la furie de la danse, non moins que celle de l'agio, saisit toute la population parisienne, et de là gagna les provinces. L'Opéra s'était transformé en bal trois fois par semaine (on ne disait pas encore dancing), et le chef de l'Etat, le Régent lui-même, le fréquentait assidûment. Le système de Law élevait l'agiotage à la hauteur d'une institution, puisqu'en réalité ce fut là l'origine de la Bourse : et les mercantis de tout genre entretenaient avec soin la cherté toujours croissante de la vie.

Quelques lignes de Buvat, en son *Journal de la Régence*, sont assez instructives à citer, à ce sujet. A défaut d'autre mérite, elles ont celui de montrer que les procédés de ces ingénieux industriels n'ont guère changé. Il suffit d'avoir un peu d'argent comptant, d'acheter n'importe quoi et de trouver le moyen de le transporter : telle est la règle de jeu.

Un maître d'hôtel, écrit Buvat en février 1720, étant à Rouen dans le mois de novembre 1719, et voyant qu'on y avoit une glane d'oignons pour un sol qui en coûtoit cinq à Paris, s'avisa de ramasser ce qu'il put d'oignons à Rouen et aux environs, et d'en remplir un bateau sur lequel il monta ; et,étant arrivé à Paris, il en eut un débit si considérable, qu'en moins de dix jours il en retira plus de 20.000 francs, le boisseau étant vendu de 50 à 55 sols. Il y avoit

faire charger une partie de gros navets qui se distribuèrent à raison de ... sols six deniers la pièce et de trente-deux sols le boisseau.

Ce maître d'hôtel, évidemment, était maître dans l'art de faire danser ...nse du panier.

§

Est-ce le bateau ou le train?— C'est un conte : *L'homme qui a perdu son nom*. Cet homme oblige celui qui lui déroba son nom à par... où il voudra, mais à partir dans une heure. Et il commande lui-même au valet de chambre d'enlever les malles de ce monsieur qui prendra « le bateau de cinq heures ».

Quelques lignes plus loin, on nous dit :

Ce faux M. de Freydane avait pris effectivement le bateau de cinq heures...

Enfin, un peu plus loin, *in fine*, on nous annonce :

Tout de même, le vrai Freydane n'avait été sûr de sa révélation que lorsque ... faux eut pris le train de cinq heures...

Quelle énigme. Est-ce le bateau ou le train? Petite erreur qui dépare ...e conte, aussi beau et aussi bien fait que du Georges Ohnet, et qui parut dans le numéro 165 de *Je sais tout*, le 15 août 1919, sous la signature de M. Henry Bordeaux, successeur de Jules Lemaître à l'Académie française.

§

Prix littéraires. — La Bourse de voyage littéraire pour 1920 a été attribuée à M. André Lamandé, qui avait présenté à l'examen de la Commission un volume de vers : *Sous le clair regard d'Athéné*.

§

Prix Stendhal; tradition; épithètes, etc. — M. Marcel Boulenger, le subtil écrivain qui, le premier, vient de se voir attribuer le prix Stendhal par MM. de Nolhac, Hallays et Boylesve, ne fait pas partie du Stendhal-Club. Ses « juges » non plus. On pense bien que ce n'est pas là une critique, mais simplement une constatation; d'ailleurs les fondateurs du prix n'ont-ils pas pris soin de nous dire :

Etre ou n'être pas Stendhalien, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Le prix Stendhal appelle autre chose : une utilisation intelligente de la tradition nationale et classique, selon des inspirations qui soient de notre siècle.

La tradition...

Ce mot nous remet toujours en mémoire certain passage de la *Tentation de saint Antoine* :

APOLLONIUS. — Le temps de mon épreuve terminé, j'entrepris d'instruire les prêtres qui avaient perdu la tradition.

ANTOINE. — Quelle tradition?

En vérité, le mot tradition n'est intelligible que lorsqu'il est suivi

d'une épithète ou deux. Exemple : tradition classique et nationale … pardon : nationale et classique...

§

Les plagiats de d'Annunzio.

Monsieur le Directeur,

Je lis, dans un récent numéro du *Mercure*, quelques pages curieuses sur la généalogie d'Annunzienne, ce qui rappelle l'attention sur l'auteur d'*Il Fuoco*, — et un écho relatif à un plagiat de Zola, ce qui nous ramène tout naturellement à la brûlante question du plagiat et des plagiaires, remise récemment sur le tapis à l'occasion de *l'Atlantide*. Voulez-vous me faire une petite place dans vos « échos », pour que je dis un mot des plagiats de d'Annunzio, et amorce ainsi, parmi les fidèles du *Mercure*, d'intéressantes, et, je crois, fructueuses recherches ?

Les pilleurs, les emprunteurs, dit Montaigne, mettent en parade leurs bâtiments, leurs achats, non pas ce qu'ils tirent d'autrui ; vous ne voyez pas les épices d'un homme de parlement.

C'est un jeu que de chercher à découvrir dans les ouvrages même des grands écrivains, la trace d'un travail de marqueterie. G. Michaut l'a fait d'une façon magistrale pour Anatole France et nous a initiés avec une incroyable précision aux méthodes de travail de notre « bon maître ». Le travail a-t-il été entrepris pour d'Annunzio ? Je l'ignore, mais il y aurait comme le divertissement d'un puzzle à cataloguer tous les emprunts (je parle par euphémisme), qui s'amalgament et se compénètrent dans les œuvres de l'*Enfant de volupté*.

Je laisse de côté les emprunts qu'il a faits à ses compatriotes, me bornant à signaler que l'un de ses tout premiers poèmes, composés en 1887, après le désastre de Dagali, n'est guère qu'une transcription d'une poésie de Tommaseo (*Le Superbie degli amici...*).

Tandis qu'il tirait le sujet de l'*Intrus* (l'Innocente) d'une nouvelle de Maupassant — dont le titre m'échappe, mais qu'il est aisé de retrouver, — il dérobait perles et pierres précieuses au somptueux collier de Flaubert. La Tentation de saint Antoine se retrouve presque à chaque vers du sonnet de *Mirinda*.

I nitidi mercanti Alessandrini
Profumati di cinnamo e d'issopo,
Bevean sulla riviera di Canopo
Nei calici del loto, i rosei vini.

Après, lisez la Tentation :

Les marchands d'Alexandrie naviguent les jours de fêtes sur la rivière de Canope et boivent du vin dans les calices de lotus.

On trouve dans l'*Asiatico* (entre autres emprunts) :

Le perle della sua tiara
Splendeano vagamente come lune...

t dans Flaubert :

Et les perles de sa tiare brillent doucement comme des lunes.

Et aussi des emprunts faits au même auteur dans le poème de *Pamphila*.

Après Flaubert, Baudelaire. Dans les *Sangue delle Vergini*, d'Annunzio traduit le *Calumet de Paix*. Dans *l'Asiatico*, encore,

e sappi in quel che mangi e in quel che bevi
trovar l'ambrosia e il nettare vermiglio,

'est que la traduction de

Et dans tout ce qu'il boit et dans tout ce qu'il mange
Retrouve l'ambroisie et le nectar vermeil.
(Baudelaire, *Bénédiction*.)

A tous les emprunts, ajoutons, en les signalant seulement, — ceux u'il a faits à Verlaine (dans la *Cantata*, il copie *Les Uns et les Autres* ; — à E. de Goncourt (*Manette Salomon* a fourni certaines ages de la *Novella Magica*) ; — à Maeterlinck (dont il pille la *Cloche plongeur* dans *Tristezze ignote*) ; — à Shelley (v. dans *Elevazione*), etc.

Je ne donne ci-dessus que quelques indications, susceptibles d'orienter dans les recherches ; je crois qu'avec de la patience il serait ossible de recueillir une ample moisson. Avis aux chercheurs !

Veuillez agréer, etc. JEAN CAZES.

§

Le Cinquantenaire de Dickens. — Le 9 juin 1870, — il y a onc cinquante ans, — mourait l'un des plus grands romanciers de Angleterre contemporaine, l'un des écrivains dont la renommée avait, epuis longtemps, dépassé les frontières, l'auteur de *David Copperfield*, harles Dickens.

Un pèlerinage a été organisé en Grande-Bretagne pour célébrer pieusement ce cinquantenaire ; les admirateurs, et ils sont légion, de *Pickwick Pappers* sont allés visiter les lieux où vécut longtemps le rand écrivain et dont il a donné dans ses œuvres des peintures si dèles et si émouvantes.

Déjà, il y a quelques années, avait eu lieu une exposition d'objets yant appartenu à Dickens, exposition dont le succès avait été très vif. 'est qu'en effet la gloire de Dickens va grandissant. Jamais ses œuvres 'ont connu plus de lecteurs qu'aujourd'hui et leur influence est immense

§

Le tombeau de Virgile. — Le tombeau de Virgile, creusé sur les flancs du Pausilippe, est devenu inaccessible ! Pris entre des tunnels et des lignes de chemin de fer en construction, il n'est plus visible que depuis les chantiers où on ne s'aventure pas sans peine ; et peut-être le temps n'est-il pas loin où il disparaîtra tout à fait. Sans doute dira-t-on que ce n'est là qu'une légende. C'est tout de même à ce tombeau que vint s'agenouiller Pétrarque, et après lui, toutes les générations d'humanistes. Certes, le progrès matériel a des exigences. Néanmoins il semble qu'on eût pu avoir plus d'égards envers un monument si vénérable. Qu'en pense M. André Bellessort qui vient de consacrer à Virgile un livre si rempli d'émotion? Les humanistes contemporains pourraient peut-être sauver le tombeau du Pausilippe, s'ils s'unissaient.

§

L'Ile des artistes. — Les artistes viennent de faire un héritage ; ils possèdent une île. Et quelle île ! Une petite merveille, un bijou. Ce n'est autre que *l'isola Comacina,* située en plein lac de Come, tout près de la fameuse *Tremezzina* que Stendhal a aimée et décrite. Elle n'est pas grande : un kilomètre de longueur environ ; il y a peu de constructions : l'église de San-Giovanni, datant du xve siècle, les restes encore imposants de la basilique lombarde Sainte-Eufemia, quelques ruines encore, et c'est tout. L'île eut autrefois une histoire fort troublée; mais depuis des siècles elle est déserte. Elle était jusqu'ici la propriété de M. Augusto Guiseppe Caprani, maire de la commune de Sala Comacina. Il est mort le 7 octobre 1919 en léguant son île au roi Albert de Belgique comme témoignage d'admiration envers l'héroïsme de son peuple.

Aussitôt entré en possession de la Comacina, le roi Albert, pour répondre par un acte également généreux à celui de son admirateur, s'empressait de l'offrir à l'Etat italien, sous la condition formelle qu'elle deviendrait un lieu de résidence à l'usage des artistes. Le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, Pompeo Molmenti, dont on connaît les ouvrages sur Venise, s'employa alors à réaliser le désir du souverain. Sans gâter la délicieuse grâce du site, on va construire de petites habitations destinées aux artistes dont une, la Maison Belge, sera spécialement réservée aux Belges. Il y aura à côté de petits pavillons pour expositions ou auditions, et un hôtel. On espère que bientôt sera prête cette cité ouvrière d'un nouveau genre, et que peintres, musiciens et poètes pourront venir l'occuper dès l'été prochain.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.

La Connaissance

9, Galerie de la Madeleine (PARIS) VIIIe

Publications de juin :

Anne-Catherine EMMERICH : **LA PASSION**, avec un frontispice en deux ton trois têtes de chapitre et deux ornements gravés sur bois par Malo Renault. — Le chapitres choisis pour cette édition sont les plus saisissants ; ils notent les révélation de Catherine concernant la crucifixion et la mort de Jésus-Christ. L'édition est tiré en partie sur vergé antique Lafuma et en partie sur vergé antique de Corvol l'Orgueil leux. C'est le premier livre mystique de la collection in-8° raisin. (525 ex. : 25 fr. et 20 fr

Octave MIRBEAU, **LES CONTES DE LA CHAUMIÈRE** (collection des chefs d'œuvre n° 20), Chine 40 fr. ; Hollande 25 fr. ; vergé d'Arches 20 fr. (Les volume seront expédiés dès leur apparition).

Prosper MÉRIMÉE : **H B. PAR UN DES QUARANTE** ; la première louang de Stendhal (H. Beyle) parue à 25 exemplaires sans nom d'auteur ni de personnages réimprimée selon le texte premier et avec les noms cités par Mérimée. Document intéres sant et beau qui figure dans la collection in-18 ; tiré à 600 ex. dont 450 sur verg d'Arches à 6 fr. et 150 sur vergé antique de Corvol l'Orgueilleux à 5 fr.

Dans cette collection **L'HORIZON DÉBRIDÉ**, Les derniers ex. 3 francs.

LA CONNAISSANCE, revue de lettres et d'idées, vient de recevoir dans le revues et journaux la consécration de sa vitalité, son effort, ses tendances éclectique et intellectuelles ; son numéro paraît mensuellement sur 96 ou 112 pages : 110 lettre intimes inédites de STENDHAL, des contes de Georges FOUREST, des études d DERMENGHEM, Edouard WILLERMOZ, René-Louis DOYON, P, DUFAY, etc., sont publiés.

Dans les numéros 5 et 6, on lira avec intérêt, des extraits inédits du **Mémoire secret de Barras**, concernant, 1° le témoignage de la Vve Simon sur l'évasion d Louis XVII du Temple ; 2° sur la certitude de la mort du Dauphin à sa 20e année e Allemagne. Une étude de Dermenghem, sur **Joseph de Maëstre bolcheviste**, le pamphlet (3), **La conversion de M. Clemenceau**, et le portrait littéraire de deu Africains ; **Isabelle Ebherardt et Rt Randau**, par René-Louis DOYON.

(**Le numéro : 2 francs (France), 2 francs 50 (Etranger)**

L'abonnement : 20 francs et 25 francs.

A Paraître :

Collection des chefs-d'œuvre : A. Tillier : **MON ONCLE BENJAMIN**, avec de chapitres inédits et les variantes (n° 21).

RAPPEL : **LA NÉGRESSE BLONDE**, Georges FOUREST, 7 fr. 50. — **LE MÉPRIS SAUVEUR** de Frédéric LEFÈVRE, 4 fr. — **MELCHISEDEC**, d'Emile DERMENGHEM, (Prix de la CONNAISSANCE) 2e édition, 6 francs.

CHEMINS DE FER DE PARIS LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

s baigneurs désireux de se rendre à Saint-Nectaire apprendront plaisir que les Services Automobiles P.-L.-M. entre Issoire, t-Nectaire, Murols et Besse, d'une part (correspondance avec les s de nuit de et pour Paris), Clermont-Ferrand et Saint-Nectaire, tre part (correspondance avec les trains de jour de et pour Paris), tionneront, cette année du 1er juin au 30 septembre.

s billets directs avec enregistrement direct des bagages seront rés au départ des gares de Paris, Lyon-Perrache, Marseille-Saint-les, Nîmes, Saint-Étienne et Vichy pour Saint-Nectaire, Murols esse ou vice versa.

our de plus amples renseignements, demander le prospectus ial à l'Agence P.-L.-M. de renseignements, 38, rue Saint-Lazare, ris, aux Bureaux de ville, gares du réseau, etc.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues **par M. Claude, 6, rue Vivienne.**

Vente au Palais, à Paris, *le 23 juin 1920*, à 3 h.
BEL IMMEUBLE avec façade richement décorée **20, BOUL. POISSONNIÈRE,** cont. 451m² env. Rev. net : 60.000 fr. environ. **M. à pr. : 800.000** fr. S'adr. Me André Régnier, avoué, 13, r. Tronchet ; Me Poisson, notaire, 19, boulevard Malesherbes.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le 30 juin 1920, à trois heures, en 4 lots.
HOTEL A PARIS, 120, rue de **LONGCHAMP** (angle av. Victor-Hugo), surf. 483 m. Libre de location. M. à pr. : 400.000 fr. **Imm. à Paris, 39, r. GODOT-DE-MAUROI.** R. br. : 23.000 fr. env. Mise à pr. : 300.000 fr.
CHATEAU et DOMAINE de la JONCHÈRE, à Lésigny (S.-et-M.), surf. 235 ha. M. à p. : 550.000 fr.
DOMAINE de MOSLOY à La Ferté-Milon, (Aisne). Surf. 393 ha. et droit à indemnité pour domm. de guerre. M. à pr. : 500.000 fr. S'adr. Duplan, 34, r. Pasquier et Baugé avoués ; Lejeune, Videcoq, notaires à Paris Raimondi, notaire à La Ferté-Milon, Guillemette, notaire à Villers-Cotterets.

Vente ét. *Prunet*, not. Limay (S.-et-O.), 26 juin 20, 14 h.
PROPRTÉS sises à BUCHELAY (S.-et-O.). 1° **VILLA BELLEVUE. Mise à pr. 12.000** fr. 2° **PROPRté (2 Maisons). M. à p.** 6.000 fr. 3° *Une grange*, **M. à pr. 1.000** fr. S'adr. à Me Prunet, not. et à Mes Deveau et Tripard, avoués à Mantes (Seine-et-Oise).

Maison d'angle R. ST-ANTOINE, 88 et r. *Caron, 1.* Rev. br. susc. imp. aug. 11.981 fr. **M. à pr. : 110.000 fr.** Adj. ch. not. Paris, 22 juin 20. S'ad. Me *Delorme*, 41, r. du Four, et Me A. Girardin, not. Paris, 43 r. Richelieu.

RUE JOUFFROY, 108 (17e). **BEL IMMEUBLE.** Rev. br. suscept. d'import. augmentat. : 43.350 fr. **M. à pr. : 750.000 fr.** A adj. s. 1 ench. Ch. Not. Paris, 22 juin 1920. S'adr. not. Mes W. Bazin et A. Girardin, 43, r. Richelieu, dép. ench.

Mon 123 Faub. ST-ANTOINE. Cce 671m. R. br. : 27.6 M. à pr. : 250.000 fr s. 1 ench. Ch. Not. Paris, 22 juin. S'ad. aux not Breuillaud et Théret, 24, boul. St-Denis, dép.

MAISON de rapport à Paris, R. DE L'ÉGLISE (15e arr.). Cont. 300m. Rev. br. env. 6.500 fr. **pr. 60.000** fr. A adj. Sam. 19 juin 1920, 2 h. Étude Me Dupont, not. Montmorency (S.-et-O.).

Mon à Paris, r. **Boutebrie, 3 Pavillon à Neuilly, s. S.** 7, av. Céline. Maison à **Vin** 189, r. Fontenay. Contce 141m, 175m, 454m. R. 3.700 fr., 1.750 fr., 12.285 fr. M. à pr. : 35.00 20.000 fr., 160.000 fr. Adj. Ch. Not. Paris, 29 S'ad. Me Delarue, not. Paris, 9, boulev. St-Deni

---

VENTE au Palais, à Paris, le 16 juin 1920, à 3 he
2 PAVILLONS A CLAMART, (Seine), de St-C 38, **Libre. M. à pr : 14 000** fr. et 44. Revenu 2.400 fr. **Mise à p. : 32.000 fr. PROPRIÉTÉ A ARCUE CACHAN** (Seine). Rev. br. 1.400 fr. **M.** à **30.000** fr. S'adr. à Mes Vallet, av. 46, r. de Londres, Labat, av., Baudoin, not. à Va

---

HOTEL PARTICULIER RUE GEORGES-BIZET, Cont. 467m. **Libre locat.** Mise à prix : 600.00
GRAND IMMEUBLE RUE ST-SABIN, 60. Cont. 1 Rev. 43.828 fr. **M. à pr : 450 000** fr. **MAISON D'AN R. ARCADE 37 et MATHURINS** 41. Rev 14.450 fr pr. : 200.000 fr. **MAISON av. TERRAIN,** *angl Mathis,* 35 et 37, et r. Curial 30, 813m. **Mise à 70.000** fr. S'ad. not. Mes *Guitton* et A. Girardi r. Richelieu.

MAISON à PARIS **R. DU FAUB. POISSONNIÈRE,** Cont. 908m. Rev. br. 98.200 fr. env. **M. à pr. 1.500** Adj. Ch. Not. Paris, 29 juin 1920. S'adr. Me nesson, not. Paris, 26, av. Grande-Armée.

Ville de Paris. **TERRAIN** **r. du Renard,** 23 prés. 480m68. **M. à p. 600** f. A adj. Ch. Not. Paris, 29 juin. S'adr. not. Mes *Del* Mahot de la Querantonnais, 14, r. Pyramides, dép

...LLETIN FINANCIER

...lation qui, depuis de nombreux mois, se donnait un libre cours, a fini par provoquer ...ment de réaction tel, qu'il nous faut remonter au siècle dernier pour retrouver une baisse ...e et profonde. — La détente des changes, ainsi que cela se conçoit, eût sa principale ...on sur les valeurs libellées en devises étrangères; aussi les valeurs de pétroles, de mi... ...tc., furent-elles principalement atteintes, perdant en quelques séances l'avance qu'elles ...se au cours du dernier trimestre. — Ce mouvement de régression s'est étendu, sans ...autres compartiments n'ayant rien à voir avec le recul de la livre ou du dollar, mais ...he s'agissait là que d'un recul dû exclusivement à une ambiance défavorable, la baisse ...rayée et d'excellents achats n'ont pas tardé à relever le niveau de nombreuses affaires ...rgie, de phosphates, de produits chimiques et d'établissements de banque. Donc, pour ...n s'occupe tout particulièrement des affaires en cours d'émission qui sont fort nom... ...ais ne pouvant, dans un cadre aussi restreint, nous livrer à de longues considérations ...e d'elles, nous allons passer en revue les principales et faire un exposé succinct de leur ...e souscription.

...ième tranche de l'émission du Crédit National rencontre auprès du public le même em... ...t que lors de la première émission. Les titres, portant intérêt à 5 o/o, sont émis jouis... ...uin 1920 à 485 fr. et remboursables à 500 fr. Le prix de 485 fr. est payable entière... ...ouscrivant. Les tirages annuels sont au nombre de 8, comportant chacun un lot d'un ... de 500.000 fr, deux de 200.000 fr., trois de 100.000 fr., et six de 50.000 fr, soit au ...ts par tirage ou 104 lots par an, d'une valeur totale de 20 millions. Les impôts sur les ...les lots et la prime de remboursement sont à la charge du Crédit National. L'emprunt ...ssable en 75 ans, avec faculté de remboursement anticipé à partir de 1940.

...de l'Union Parisienne. — On sait que pour être en mesure de développer encore ses ..., cette banque a porté son capital de 100 à 150 millions. Les actions nouvelles émises ...dont 375 fr. à verser au moment de la souscription, étaient réservées par préférence ...iétaires des actions anciennes, qui ont pu, en conformité des décisions du Conseil, sous... ... : 1° à titre irréductible, une action nouvelle pour deux anciennes, ou 2° à titre réducti... ...mbre d'actions qu'ils jugèrent à propos, la répartition se faisant au prorata du nombre ...possédées.

...Mobilier. — Suivant décision du Conseil d'administration prise en conformité de l'arti... ...statuts, il a été procédé à l'émission de 40 000 actions de 500 francs qui portent le ...cial de 80 à 100 millions de francs. Ces actions ont été émises à 530 francs et réser... ...itairement aux anciens actionnaires et porteurs de parts de fondateur, à raison de une ...uvelle pour huit anciennes et quatre pour trois parts. Les uns et les autres avaient ...e droit de souscrire à titre réductible toutes autres quantités.

...oir National d'Escompte. — Le Conseil d'administration, conformément à l'autorisation ... avait été donnée par l'assemblée générale extraordinaire du 15 juin 1919, a émis ...ctions nouvelles qui portent le capital social de 200 à 250 millions. Emises à 750 francs, ...nt droit à l'intégralité du dividende de l'exercice 1920. Les anciens actionnaires avaient ...de préférence à la souscription de ces actions, à raison de une action nouvelle pour ...ciennes, à titre irréductible, et, à titre réductible, sur la quantité de titres pouvant res... ...nibles, ces demandes étaient reçues à l'exclusion de toutes souscriptions émanant de tiers ...nnaires.

...Nationale de Crédit. — Une assemblée extraordinaire des actionnaires de cet établis... ...a être convoquée pour le 16 juin, à l'effet de statuer sur l'augmentation du capital de 300 ...llions. L'émission aurait lieu immédiatement au prix de 600 francs, les nouveaux titres ...être libérés du quart ou entièrement, comme les anciens : le droit de souscription sera ...ons nouvelles pour 3 anciennes.

...Française pour le Commerce et l'Industrie. — En vertu de l'autorisation donnée par ...lée générale extraordinaire tenue le 28 mai 1920 de porter le capital social de 60 à 100 ...de francs, le Conseil d'Administration a décidé de procéder à l'émission de 160 000 ac... ...uvelles de 250 francs. Les actionnaires actuels auront, à titre irréductible, un droit de ...e à la souscription des actions nouvelles, à raison de deux actions nouvelles pour trois ...s. Les actions non absorbées à raison de ce droit pourront être souscrites à titre réduc... ... par les actionnaires que par le public et seront réparties au prorata des demandes.

...ix de souscription est de 270 francs par action de 250 fr. capital nominal, payable ... à la souscription et 187 fr. 50 du 17 au 25 août 1920. Les actions seront délivrées ...e 1er août 1920, date du début du nouvel exercice et seront, par conséquent, assimila... ... anciennes actions dès le détachement du coupon afférent à l'exercice 1919-1920.

...souscriptions sont reçues du 7 au 26 juin 1920 au Siège social, 17, rue Scribe, Paris ; *a*) — ...mise du coupon numéro 21 à détacher des actions au porteur; *b*) — contre dépôt des ...s nominatifs d'actions si celles-ci sont nominatives. On peut souscrire par correspon-

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires et une Table par Noms d'Auteurs.

Sa liberté d'esprit lui conférerait déjà un caractère assez exceptionnel; sa « Revue de la Quinzaine » lui assigne dans la presse universelle une place unique. Cette partie de la revue appartient tout entière à l'actualité : c'est, si l'on veut, du journalisme « criblé », débarrassé de ce qui est par trop éphémère. La « Revue de la Quinzaine » est d'une variété sans limite, car aux chroniques fondamentales et de roulement régulier se joignent, éventuelles, toutes les rubriques que commandent les circonstances. Elle constitue ainsi un organe d'une extrême souplesse. Et comme elle est attentive à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et ne laisse échapper aucun événement de quelque importance, elle présente un caractère encyclopédique de premier ordre.

On voit combien le *Mercure de France* s'éloigne de la conception habituelle des revues, et que mieux que toute autre revue, cependant, il est la chose que signifie ce mot. En outre, alors que l'intérêt des autres périodiques est momentané, puisque la totalité de leurs matières paraît en volumes à bref délai, il garde une évidente valeur documentaire, les deux tiers de ce qu'il publie ne devant jamais être réimprimés.

Complété de tables méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ETRANGER	
UN AN.............	60 fr.	UN AN.............	68 fr.
SIX MOIS...........	32 »	SIX MOIS...........	36 »
TROIS MOIS.........	17 »	TROIS MOIS.........	19 »

Les abonnements sont reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Tous les numéros antérieurs à juillet 1920 se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 50 centimes, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne adresse.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers, — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.